LA MACÉDOINE

НБ10
956

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
В.И. Бр. 1011

T. R. GEORGEVITCH

LA MACÉDOINE





PARIS
LIBRAIRIE BERNARD GRASSET
61, Rue des Saints-Pères, 61

MCMXIX

Библиотека
ЈОЦЕ ВУЈИЋА
у Сенти

I

INTRODUCTION

La confusion qui règne relativement à la définition de la Macédoine. — La notion juste de la Macédoine. — D'où provient la confusion signalée plus haut. — L'objet de ce livre. — Les sources historiques et littéraires auxquelles on a puisé dans l'élaboration de cet ouvrage.

Malgré l'abondance de la littérature sur la Macédoine, ce n'est qu'au cours de ces dernières années qu'on est parvenu à s'en faire une représentation exacte. La conséquence de ce fait fut que chaque auteur la fit s'étendre à sa convenance, y incorporant tous les territoires qu'il jugeait commode ou avantageux d'y inclure. La définition la plus large de la Macédoine a été fournie par les Bulgares. La raison en est que, aux yeux des Bulgares, les frontières véritables de la Macédoine sont par trop étroites pour leurs vastes ambitions dans la péninsule balkanique. Quelques écrivains bulgares sont allés si loin, qu'ils ont compris dans leur définition de la Macédoine presque tous les pays de l'empire ottoman en Europe. Les auteurs qui, en dehors des Bulgares, ont écrit sur la Macédoine, ont, de même, reculé ses frontières. Ils le faisaient soit guidés par les calculs politi-

SHMBEPCKATA BИБЛИОТЕКА

ques de certains pays, soit qu'ils se fussent laissé circonvenir par les Bulgares, soit encore parce que la pensée ne leur venait pas de soumettre à une critique serrée et de définir d'une façon précise leur conception de la Macédoine.

C'est seulement il y a quelques années que M. le docteur J. Cvijic, professeur de géographie à l'Université de Belgrade, sur la base de voyages d'une durée de plusieurs années en Macédoine et de l'étude de la littérature complète sur la Macédoine, a établi, par des faits irréfutables, que la Macédoine a son centre sur le cours moyen (au-dessous de Skoplje) et le cours inférieur du fleuve Vardar ; qu'elle a pour frontières, à l'ouest, les grands lacs d'Ochrida et de Prespa et, à l'est, le fleuve Struma, ainsi que, par endroits, celui de Mesta. Donc, la Macédoine comprenait les territoires autour d'Ochrida, Bitolj, Voden, Salonique, Dojran, Strumica, Seres et Kavala. Toutes les autres contrées au nord, que l'on rattachait jusque là à la Macédoine, n'en font pas partie.

Pour que la chose soit tout à fait claire, nous citerons ici quelques-unes des raisons données par M. Cvijic. Mais afin que l'on ne puisse nous accuser de partialité, nous ne retiendrons, des arguments de M. Cvijic, que ceux auxquels on ne saurait reprocher d'être l'expression du patriotisme serbe actuel, et qui, par conséquent, ne peuvent faire l'objet d'aucune discussion. M. Cvijic s'est servi, pour déterminer l'étendue de la Macédoine, entre autres documents, des cartes anciennes parues jusqu'aux premières décades du XIX^e^ siècle, donc avant l'époque où les discussions nationalistes sur les frontières des peuples balkaniques ont pris naissance, — en un temps où les affirmations des savants ne reposaient que sur les faits.

« Depuis qu'au XVI^e^ siècle, dit M. Cvijic, commencèrent d'apparaître des cartes géographiques des pays de l'Europe meilleures et plus complètes, les cartes de la péninsule balkanique les plus exactes sont, jusqu'au XVIII^e^ siècle, les cartes italiennes ; ensuite viennent celles

de Mercator et les cartes des géographes royaux français. Sur toutes ces cartes, le nom de la *Serbie* s'étend aussi sur les contrées au sud de la montagne de la Sar et de la Skopska Crna Gora. Sur la carte du géographe italien Giac. Gastaldi, de 1566, la Serbie comprend, outre le Kosovo-Polje et Skoplje, les contrées autour de Skoplje. Sur de nombreuses cartes de l'officiel « Géographe de la République de Venise », le fameux Coronelli, éditées vers l'année 1692 (dans le « Corso Geografico »), la Serbie s'étend au sud de la montagne de la Sar et de la Skopska Crna Gora. Le nom de Skoplje y est presque régulièrement suivi de l'indication : « Metropoli della Serbia ». Sur beaucoup des cartes établies au XVII^e^ siècle par les « Géographes royaux » français, la Serbie comprend, outre Novi-Pazar et Prizren, toute la contrée autour de Skoplje. Les mêmes frontières sont assignées à la Serbie sur les cartes de F. de Witt, sur celles des atlas de Blaeu et de H. Moll et sur beaucoup d'autres qui datent de la seconde moitié du XVII^e^ siècle. Sur les nombreuses cartes des atlas du célèbre cartographe Joh. Bapt. Homann, qui datent de la première moitié du XVIII^e^ siècle, les districts de Skoplje, Kratovo et Kustendil sont rattachés à la Serbie, et la frontière de la Macédoine court à une distance considérable au sud de Skoplje. Sur les cartes éditées à Nuremberg par les successeurs de Homann, au commencement du XIX^e^ siècle (en 1802, 1805, etc.), la Serbie englobe non seulement les contrées de Novi-Pazar et de Kosovo, mais aussi celles de Skoplje et de Kratovo. La Serbie a la même étendue dans les ouvrages de l'historien J. Rajic (XVII^e^ siècle), du géographe P. Solaric et chez le père de la nouvelle littérature serbe, V. Karadzic (XIX^e^ siècle). Sur la carte publiée en 1805 par S. Tekelja, ce sont également les frontières les plus étendues de la Serbie, telles qu'on les concevait jusqu'à l'époque de la délivrance de ce pays, qui sont indiquées. Sur cette carte, la Serbie comprend Prizren, Pristina, Vucitrn (tout le Kosovopolje), Skoplje, Kratovo, Custendil, Pirot et Caribrod. Dans la « Géogra-

phie de la Serbie », du baron Rotkirch, ouvrage qui fut traduit en serbe et dont la carte fut reproduite par Stephan Milosevic, en 1822, on assigne à la Serbie les mêmes frontières. Sur la carte de Fried, éditée à Vienne, la frontière de la Serbie court également au sud-est de Kustendil.

« Il en est de même dans tous les bons manuels de géographie où la Serbie est mentionnée et où ses frontières sont indiquées. On peut tripler le nombre de ces exemples et preuves tirés de l'ancienne cartographie. En outre, c'est un fait bien connu qu'une telle conception de la Serbie n'était pas seulement une conception cartographique et littéraire, mais qu'elle existait aussi dans la conscience du peuple, car les gens de ces contrées (de Kratovo, Skoplje, Ovce Polje, etc.) appelaient leur pays « le pays serbe ». Il est donc tout naturel qu'après la libération de la Serbie ces contrées eussent été appelées la Vieille-Serbie, pour les distinguer de la principauté. A ma connaissance, aucune carte, jusqu'à la délivrance de la Serbie, n'a compris ces contrées dans la Macédoine, pas même les cartes sur lesquelles le nom de la Serbie ne figure pas en travers de ces districts. Sur beaucoup des cartes susmentionnées, le nom de la Macédoine est écrit en travers des contrées au sud de la frontière de la Serbie à Skoplje, le long du Vardar et jusqu'à Salonique. La Macédoine embrasse donc, principalement, le cours moyen et inférieur du Vardar, les contrées autour des grands lacs à l'ouest, et (sur certains points) celles qui sont limitées par la Struma et la Mesta à l'est. » (1)

Ce que l'on entendait sous le nom de Macédoine ressort clairement de ce qui précède. La confusion relativement à son étendue ne prit naissance qu'à une époque plus récente. Après la délivrance de la Serbie et de la Grèce, beaucoup de changements s'opérèrent dans les conceptions géographiques de la Péninsule balka-

(1) J. Cvijic, « Geografski Polozaj Makedonije i Stare Srbije » (« La situation géographique de la Macédoine et de la Vieille-Serbie »), « Srpski Knjizevni Glasnik », vol. XI, 1904, pages 208-212.

nique. « Les cartographes sont troublés par la différence entre les noms géographiques anciens et les noms des nouveaux Etats. Jusqu'alors la Péninsule balkanique elle-même n'avait pas de nom, tout le territoire qu'elle comprend étant appelé « l'Empire ottoman d'Europe », la « Turquie d'Europe », etc., attendu qu'elle appartenait tout entière, sauf de minimes exceptions, à la Turquie. En 1808, dans la revue « Gaea », le géographe allemand Zeune donna à la Péninsule balkanique le nom de « Hämushalbinsel », qui fut modernisé depuis en « Péninsule balkanique ». A cette époque, où des noms furent créés pour la Péninsule balkanique et les pays dans ses limites, les cartographes ont commencé à éliminer progressivement de leurs cartes la conception plus étendue de la Serbie, réservant ce nom à la Serbie délivrée, à la Serbie politique. En même temps, l'indication de la Macédoine commençait à prendre de l'extension sur les cartes... Néanmoins, la conception plus large de la Serbie se maintint sporadiquement durant la première moitié du XIX^e^ siècle. » (1)

En présence d'une pareille confusion de la part des géographes compétents, il n'est pas étonnant qu'en Bulgarie les « patriotes », les politiciens intéressés et les gens ignorant le fond de la question aient émis les prétentions les plus extravagantes relativement à la conception territoriale de la Macédoine.

Etant donné cet état de choses concernant l'étendue de la Macédoine, il serait tout naturel de ne parler que de la Macédoine dans ses limites restreintes, puisque tout ce qui se trouve en dehors de ces limites n'appartient pas à la Macédoine et ne peut faire l'objet d'aucune discussion. Cependant, comme par la conception élargie de la Macédoine, tous les territoires compris dans cette conception y ont été englobés, il est devenu nécessaire de discuter la question dans son intégralité. C'est l'*unique* raison pour laquelle on comprend dans ce livre sous le

(1) J. Cvijic, ibid., pages 210-211.

nom de Macédoine, non seulement la Macédoine véritable, mais aussi une très grande partie de la Vieille Serbie à laquelle l'idée de la Macédoine a été étendue et que les Bulgares ont fait rentrer — de même que toute chose possible en quelque lieu que ce fût, — dans la sphère de leurs prétentions.

En écrivant ce livre, nous avons donc, — bien qu'elle soit incorrecte — à dessein fait nôtre la conception de la Macédoine conforme à la définition bulgare, soit : le territoire à partir des frontières de l'Etat bulgare jusqu'à la montagne Sar, de la rivière Drin jusqu'au golfe de Salonique et à la rivière Mesta.

***

L'objet de ce livre est de donner un exposé digne de confiance sur l'origine des Macédoniens, ce qu'ils furent dans le passé, ce qu'ils sont aujourd'hui et de montrer d'où est venue la confusion qui existe à leur sujet depuis que l'état réel des choses a été oublié et qu'une « Question macédonienne » a été créée. En traitant cette question, j'ai fait de mon mieux pour ne puiser qu'aux sources les plus sûres et ne consulter que les meilleures autorités en la matière.

Il existe peu de sources historiques sur la Macédoine. Je ne me suis servi que de celles qui sont incontestablement dignes de confiance, évitant soigneusement celles qui sont douteuses. Je me suis surtout bien gardé d'utiliser les notes sujettes à caution des étrangers qui ont voyagé dans la Péninsule balkanique. Sans connaissances de l'histoire, des circonstances, de la langue, ils ont introduit dans leurs ouvrages des faits qui ne peuvent que surprendre par leur inexactitude. En 1857 déjà, G. S. Rakovski, un des plus grands chauvins bulgares, a appelé les notes de ces voyageurs « des élucubrations poétiques » et des « contes des mille et une nuits », lorsqu'il y trouvait des choses défavorables aux Bulgares. Mais les Bulgares oublièrent vite ce juge-

ment, et lorsque les notes des voyageurs étrangers les avantagent au détriment des Serbes et des Grecs, ils les citent à profusion. Quelques voyageurs sont allés jusqu'à dire que Kosovo Polje, Prizren et Novo Pazar se trouvent en Bulgarie ; les Bulgares ont accueilli leurs déclarations avec empressement et s'en sont servis pour renforcer leurs affirmations tendant à prouver que la Macédoine est un pays bulgare. J'ai désiré que mes affirmations fussent d'une nature différente. Aussi me suis-je bien gardé de puiser à ces sources, quoique j'aie trouvé dans ces relations de voyage beaucoup d'allégations d'après lesquelles non seulement la Macédoine est habitée par des Serbes mais, même, que Philippopoli est « l'une des plus anciennes villes de la Serbie ». De tels documents historiques ne prouvent rien, ni en faveur des Serbes ni en faveur des Bulgares, — ils sont sans valeur aucune.

On a beaucoup écrit sur la Macédoine. Les Bulgares, en particulier, lui ont consacré de volumineux ouvrages. Ils avaient besoin de persuader à tout prix le monde que la Macédoine est un pays bulgare et, dans ce but, ils ont écrit inlassablement. La littérature bulgare sur la Macédoine est de deux espèces.

La première consiste en une masse de petits livres et de brochures imprimés sur du mauvais papier avec de mauvais caractères, écrits dans un style au-dessous de toute critique et bourrés d'arguments qui dépassent la compréhension des gens sains d'esprit. Ils sont l'œuvre de demi-lettrés bulgares : prêtres, instituteurs et petits fonctionnaires des villages les plus éloignés de tout centre, qui les ont écrits dans le but de persuader la masse du peuple bulgare que la Macédoine est un pays bulgare. Cette littérature n'est digne d'aucune attention.

La seconde se compose de gros ouvrages imprimés sur du papier élégant avec de beaux caractères, écrits dans un style prétentieux et d'une logique forcée. Ces ouvrages portent la signature de professeurs de l'Université, de membres d'académies, de docteurs en philo-

sophie, de savants et de politiciens. Ils sont écrits soit en langue bulgare, soit dans une langue étrangère. Ceux qui sont écrits en bulgare ont pour but de montrer combien profondément les « sphères supérieures » bulgares s'intéressent à la Macédoine. Ceux qui sont écrits dans une langue étrangère ont pour mission d'éclairer l'opinion publique européenne sur les droits des Bulgares sur la Macédoine, et renferment des documents, des illustrations et des cartes. Bien souvent, les annexes forment plus de la moitié du livre. Ces ouvrages sont particulièrement intéressants. Ayant toujours en vue le but qu'ils poursuivent et sachant que les étrangers ne peuvent contrôler suffisamment leurs assertions, leurs auteurs les ont encombrés de tout ce qui est susceptible de produire de l'effet. Pour mieux motiver les prétentions bulgares sur la Macédoine, on a, dans ces livres, considéré comme bulgare non seulement la Macédoine, mais encore la moitié de la Serbie ; les héros de l'histoire serbe y sont des « Bulgares », de même que les libérateurs de la Serbie et les habitants actuels de ce pays. Ces ouvrages abondent aussi en inconséquences et en puérilités. Dans l'un des plus récents (1), on affirme, par exemple, qu'en élargissant leurs frontières, en 1878, les Serbes ont empiété sur les droits bulgares, et qu'ils ont serbisé les noms des villes et villages de leurs nouvelles provinces. Comme exemple, on cite Leskovec, que les Serbes sont accusés d'avoir changé en Leskovac. Pourtant, les textes datant de 1836 à 1838, 1841, 1858 et 1861, cités comme annexes du même livre et toutes les cartes éditées entre 1853 et 1878, qui sont également reproduites, donnent invariablement le nom de la ville dans sa forme serbe de *Leskovac* et pas une seule fois dans sa forme bulgare de *Leskovec*. Quel courage ne faut-il point pour émettre de pareilles affir-

(1) A. Ishirkoff, Docteur ès lettres, Professeur de Géographie à l'Université de Sofia, membre de l'Académie Bulgare des Sciences, etc : « Les confins occidentaux des Terres Bulgares », Lausanne, 1916, pages 119, 183, 189, 194, 202.

mations ! Les annexes de ces livres sont également intéressantes. Si leurs textes sont favorables aux prétentions bulgares, ne fût-ce que par un seul mot, ils sont présentés au public comme des vérités d'Evangile, sans que l'on se préoccupe de leur origine, de leur signification, de leur plus ou moins grande exactitude, sans que l'on tienne compte par exemple du fait qu'il y est affirmé que « la Morava prend sa source en Bosnie », ou que « Nish est le chef-lieu de l'Etat bulgare », que « Kustendil se trouve près de Prokuplje dans le bassin de la Morava » ou encore que « Prizren et Novi Pazar sont en Bulgarie » ! Cette littérature ne mérite, elle non plus, aucune attention.

La littérature non-bulgare sur la Macédoine est tout aussi abondante. Les écrivains russes y occupent la première place. Les Bulgares sont les enfants de la Russie. Les Russes ont, au commencement du XIX^e^ siècle, découvert le peuple bulgare moribond ; ils l'ont révélé au monde, ils l'ont soigné, élevé, choyé comme des parents choyent leur enfant maladif ou capricieux. On s'étendra dans un autre chapitre de ce livre sur les sympathies des Russes pour les Bulgares. Nous nous bornons à signaler ici qu'à côté de ces sympathies pour les Bulgares et derrière elles, il y avait aussi, de la part de la Russie, des questions d'intérêt politique. La Russie considérait la Bulgarie comme sa succursale dans les Balkans, comme un levier pour la réalisation de ses buts politiques dans la Péninsule balkanique. Les prétentions bulgares dans les Balkans s'harmonisaient avec les intérêts russes. Plus la Bulgarie serait grande, et plus fort serait le levier dont disposerait la Russie dans les Balkans. De là vient que, dans la littérature russe, le territoire bulgare a les mêmes limites que celles que réclament pour leur pays les Bulgares.

Enfin, d'autres étrangers ont écrit sur la Macédoine. Cette littérature est, elle aussi, très variée. Elle renferme des ouvrages qui sont remarquables par l'absence de la connaissance la plus élémentaire du sujet. Elle en

présente aussi d'autres qui sont inspirés par une sympathie irréfléchie pour la petite et insignifiante nation bulgare ; dans quelques cas, les auteurs ont été induits en erreur par les idées d'autres écrivains ; dans d'autres cas, les livres ont été écrits sur commande de la part de la Bulgarie, ou bien leurs auteurs étaient à la solde des Bulgares. Très peu d'ouvrages sur la Macédoine ont été écrits avec une véritable connaissance du sujet, d'une manière impartiale, indépendante et honnête.

Je me suis efforcé à être aussi prudent dans le choix des documents littéraires sur la Macédoine que je l'ai été dans celui des sources historiques. Je n'ai consulté, sur la masse des ouvrages dont se compose la littérature sur lá Macédoine, que ceux qui sont absolument irréprochables.

Au cours de mon travail, je n'ai eu qu'un seul but devant les yeux : être impartial, n'avancer rien qui ne soit vrai, de façon que les Bulgares eux-mêmes ne puissent m'adresser aucun reproche. Aussi, ai-je fait aux Bulgares quelques concessions. C'est ainsi, en premier lieu, que j'ai — contrairement à ma conviction personnelle, — étendu le territoire de la Macédoine jusqu'aux limites revendiquées par les Bulgares ; que j'ai consulté leur littérature dans la mesure où il était possible de le faire ; et, enfin, que dans l'élaboration de mon chapitre sur la tradition nationale en Macédoine, je ne me suis servi que des recueils de traditions nationales composés par les Bulgares en Macédoine.

Ce livre a été écrit loin des centres scientifiques et des archives serbes. C'est pour cette raison qu'on peut y remarquer l'absence de références à quelques livres et documents que je n'ai pas été à même de consulter. Elles auraient mis plus fortement en relief les faits exposés dans ce livre et jeté plus de lumière sur la mauvaise foi et les pratiques répréhensibles des Bulgares en ce qui concerne leur rapt de la Macédoine.

II

LES SLAVES DU SUD

Les Slaves du Sud et leur arrivée dans les contrées qu'ils occupent aujourd'hui. — Les changements d'ordre ethnographique survenus à la suite de leur établissement dans ces régions. — L'unité ethnique des Slaves du Sud. — Les Bulgares et leur invasion des pays yougoslaves situés entre le Danube et la chaîne des Balkans. — Les différences entre les Bulgares et les Slaves subjugués. — Leur fusionnement progressif, dont le résultat est la nation bulgare d'aujourd'hui. — Les vestiges des traits distinctifs des anciens Bulgares chez les Bulgares contemporains. — Le territoire où s'est formée la nation bulgare actuelle.

Les Slaves du Sud, ou Yougoslaves, font partie du grand groupe des peuples slaves. Après s'être détachés de la grande famille slave, ils ont séjourné longtemps dans les régions de l'Europe centrale situés entre les Carpathes et les Alpes ; puis, à partir de l'avènement au trône de l'empereur byzantin Justin I^er^ (518-527) et jusqu'au règne de l'empereur Héraclius (610-641), ils ont effectué peu à peu le passage de la Save et du Danube, et sont descendus progressivement dans les pro-

vinces balkaniques de l'Empire byzantin, pour se répandre finalement dans toutes les régions limitées par les Alpes, les Carpathes et la contrée intermédiaire, au Nord, la Morée au Sud, la mer Adriatique à l'Ouest, la mer Egée et la mer Noire à l'Est.

L'établissement des Slaves du Sud dans la péninsule balkanique entraîna de grands changements dans sa constitution ethnique. Les Grecs aborigènes, qui formaient la masse principale de la population dans les parties orientale et méridionale de la péninsule, durent refluer sous leur pression vers ses confins orientaux et méridionaux. Le reste des anciens Illyriens fixés dans la partie occidentale de la péninsule, furent rejetés encore plus loin dans les montagnes, où ils se trouvèrent mêlés aux fortes colonies slaves qui y étaient établies. Quant aux colons romains qui se trouvaient encore dans la péninsule, ils furent peu à peu absorbés par la masse slave et ne subsistèrent en groupes quelque peu compacts que dans les régions où la poussée de l'invasion slave fut moins forte : en Thessalie et dans la Macédoine méridionale (les Tsintsares ou Macédo-Roumains), ainsi qu'en Dacie (les Roumains). De sorte que les Slaves du Sud devinrent le principal élément ethnique dans la péninsule balkanique tout entière, et même dans des régions situées passablement au nord de celle-ci.

Cet important groupe de Slaves qui, à partir du pied des Alpes et des Carpathes, couvrait la péninsule balkanique dans son intégralité, portait le nom général de Slaves. Il est appelé ainsi par les auteurs grecs et latins non seulement à l'époque de sa migration, mais, aussi, longtemps après. Les contrées occupées par les Slaves étaient appelées *Slavinia* (Σκλαβινία, Sclavinia, Sclavonia, ou, plus tard, Sclavinica). Les noms de Slave pour le peuple et de Slavinie pour le pays sont restés longtemps en usage parmi les Slaves du Sud. Aujourd'hui encore, la contrée yougoslave située entre la Drave et la Save, porte le nom de Slavonie. En dehors des

Yougoslaves, le nom de Slaves comme désignation du peuple yougoslave s'est conservé jusqu'à ce jour parmi les Roumains et les Albanais (1).

Les Slaves du Sud constituaient, sous tous les rapports, un peuple unique. Outre leur nom commun, ils offraient tous les traits caractéristiques d'une seule et même race. Ils parlaient la même langue, avaient la même culture générale, professaient la même religion, pratiquaient les mêmes coutumes. Ils habitaient principalement des villages, travaillaient la terre et s'occupaient de l'élevage du bétail. La civilisation urbaine, ainsi que la vie sociale de la ville leur étaient étrangères. Leur organisation sociale était en harmonie avec leur vie primitive. Elle se basait sur la tribu. Chaque tribu yougoslave formait un groupe à part et portait un nom particulier. Un chef administrait, avec l'assistance de l'assemblée, les affaires intérieures de la tribu et réglait aussi les rapports de celle-ci avec les tribus voisines. Un gouvernement organisé faisait encore défaut aux Yougoslaves. Les parties les plus importantes du peuple, établies dans les contrées méridionales de la péninsule, reconnaissaient l'autorité de Byzance, et les parties moins considérables, fixées dans le Nord, celle des Avares. Mais les chefs de tribu n'étaient qu'à demi soumis à l'autorité de l'Etat suzerain, de sorte que son pouvoir ne se faisait pas beaucoup sentir dans les tribus.

Chez les Yougoslaves, un gouvernement organisé n'apparaît pas partout à la même époque. Le premier Etat prend naissance chez eux dans la seconde moitié du VII^e^ siècle, dans la partie septentrionale des pays yougoslaves, parmi les ancêtres des Slovènes actuels. C'est vers la fin du VIII^e^ siècle et au commencement du IX^e^, qu'apparaît sur le littoral de la mer Adriatique l'Etat croate et que, presque simultanément, naît aussi, dans les régions montagneuses autour de la Drina, de l'Ibre et du Lim, l'Etat serbe. Les Yougoslaves de la Macé-

(1) C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, Gotha, 1911, p. 113-114.

doine, ainsi que nous le verrons plus loin, ne sont parvenus à constituer leur Etat que beaucoup plus tard. Tous ces Etats ont été formés par les Yougoslaves eux-mêmes, soumis à l'autorité de chefs indigènes, et en dehors de toute influence étrangère.

Une seule branche du peuple yougoslave eut une destinée différente. Elle dut, peu de temps après son établissement dans la péninsule, subir la domination d'un peuple étranger, lier son sort au sien et changer, dans la suite, de culture, d'organisation sociale et de nature même. Ce fut celle qui avait pris possession des contrées situées entre le Danube au Nord, la chaîne des Balkans au Sud, la rivière d'Iskar à l'Ouest et la mer Noire à l'Est. Huit tribus yougoslaves s'étaient établies dans ces régions ; elles y avaient apporté la même langue que les autres tribus yougoslaves, la même culture, la même religion et la même organisation sociale. En 679, un peuple nomade d'origine touranienne, — appelé le peuple bulgare, — organisé militairement, fit irruption chez elles. Passant comme un orage, les Bulgares brisèrent la résistance de ces tribus slaves pacifiques et fondèrent un Etat sur leur territoire.

Alors que, ainsi que nous l'avons déjà vu, le problème ethnologique des autres parties du peuple yougoslave se présente sous une forme très simple et naturelle, celui des Yougoslaves établis dans les régions qui furent envahies par les Bulgares, est beaucoup plus compliqué. Il est donc nécessaire de donner, relativement à cette dernière branche des Yougoslaves, des explications plus détaillées. Ces éclaircissements montreront en même temps la différence énorme que l'on peut observer entre les Bulgares d'aujourd'hui et tous les autres Yougoslaves.

Dès l'origine, il existait une différence considérable entre les Bulgares conquérants et les Slaves assujettis. Les Bulgares étaient de race mongole, alors que les Slaves du Sud subjugués étaient d'origine indo-européenne. Appartenant à deux races différentes, les deux peuples

avaient des coutumes et des mœurs diamétralement opposées. Leurs cultures différaient également. Les Bulgares étaient des nomades, les Yougoslaves des cultivateurs et des bergers sédentaires ; les Bulgares étaient des conquérants organisés militairement, avec un pouvoir central concentré dans les mains d'un souverain, les Slaves du Sud étaient un peuple pacifique divisé en tribus, sans unité politique. Les Bulgares possédaient un Etat organisé, tandis que l'organisation d'Etat était encore inconnue aux Yougoslaves assujettis. Le gouvernement, chez les Bulgares, était despotique ; chez les Yougoslaves, il était démocratique et s'exerçait avec l'assistance de l'assemblée du peuple. Les Bulgares professaient une autre religion et avaient d'autres coutumes que les Yougoslaves. Les morts, chez les Bulgares, étaient brûlés ou ensevelis dans des « tumuli », conjointement avec leurs femmes et leurs serviteurs, tandis que, chez les Yougoslaves, même si l'on incinérait parfois les morts, on ne sacrifiait jamais la famille et les serviteurs du défunt. Les Bulgares étaient polygames, leurs boyards (princes) possédaient de véritables harems; parmi les Yougoslaves, les cas de polygamie étaient très rares. La justice, chez les Bulgares, s'exerçait d'une façon barbare ; s'il arrivait que quelque chef puissant se révoltât contre son souverain et fût vaincu, non seulement on le privait de la vie et de ses biens, mais on mettait aussi à mort ses enfants et ses parents. Chez les Yougoslaves, les châtiments étaient plus humains, et déterminés par un arrêt de l'assemblée du peuple. Les Bulgares étaient continuellement en guerre, vivaient pour la guerre ; les Yougoslaves ne prenaient les armes que pour leur défense. La façon de faire la guerre des Bulgares était des plus cruelles : avec les crânes des adversaires vaincus, ils confectionnaient des gobelets dans lesquels ils buvaient du vin aux festins ; les Yougoslaves, aussi bien pendant qu'après la guerre, se montraient des adversaires généreux. Pendant la trêve avec Byzance, les Bulgares vendaient sur les marchés des

jeunes garçons et des fillettes slaves ; les Yougoslaves avaient ce genre de commerce en horreur.

C'étaient donc deux races, deux langues et deux cultures absolument différentes qui se trouvaient en présence. Le contraste fondamental entre les Bulgares et les Slaves de la péninsule des Balkans, déjà signalé par les historiens byzantins Prokopius et Maurikios, est, aussi, nettement mis en relief par M. C. Jirecek (1), l'auteur le plus compétent en matière d'histoire bulgare.

Numériquement, les Bulgares étaient de beaucoup inférieurs aux Slaves qu'ils avaient assujettis. Ils ne devaient leur victoire sur ceux-ci qu'à leur organisation militaire, ainsi qu'à la force brutale qui les distinguait.

Les Slaves subjugués détestaient leurs maîtres ; cette haine est fort compréhensible si l'on considère les différences qui existaient entre les deux peuples. Un chroniqueur russe du IX^e^ siècle a pu dire que les Bulgares « terrorisaient les Slaves du Sud subjugués ». De nombreuses tribus slaves opposèrent aux Bulgares une résistance déterminée ; l'une de ces tribus, établie sur les bords de la rivière Timok, préféra quitter le pays lorsque les envahisseurs se dirigèrent de son côté, plutôt que de subir la domination bulgare.

Mais malgré ces différences, et en dépit de cette haine, les relations entre les Bulgares et les Slaves du Sud devenaient progressivement plus étroites. Finalement, l'influence réciproque et la force de l'assimilation aboutirent au fusionnement de ces deux éléments hétérogènes en un seul peuple. L'ancien nom de Bulgares porté par les conquérants touraniens, devint dans la suite le nom général de ce peuple de provenance tourano-slave.

Petit à petit, les Bulgares se fixèrent sur ce terrain étranger, parmi les Slaves assujettis ; de nomades, ils devinrent sédentaires et, comme ils étaient inférieurs en

(1) Jirecek : « Geschichte der Bulgaren, » Prague, 1876, p. 131-134.

nombre, ils furent sous plus d'un rapport obligés de se conformer à la majorité slave. Ils commencèrent à s'adonner à l'agriculture, à l'exemple des Slaves, et leurs mœurs et leur culture s'adoucirent quelque peu. Leur langue même disparut graduellement, jusqu'à être complètement supplantée par la langue slave. Cette fusion des Bulgares avec les Slaves du Sud assujettis s'opéra assez rapidement : deux siècles et demi suffirent à son accomplissement. Les classes supérieures bulgares, qui vivaient isolées du reste de la population, subirent moins fortement cette action assimilatrice, mais elles aussi y cédèrent graduellement. Déjà en 812, nous trouvons un envoyé bulgare à Constantinople qui répond au nom slave de Dragomir, et vers le milieu du IX^e^ siècle, des noms slaves commencent d'être portés même par des membres des familles régnantes bulgares.

Telle fut l'influence exercée par les Slaves du Sud sur les Bulgares ; ces derniers, de leur côté, ont laissé chez les Slaves du Sud des traces de leur influence. Les qualités physiques et mentales d'une race ne se modifient point aussi aisément que le genre de vie, les occupations, les coutumes et la langue. La constitution physique des Bulgares modernes est très particulière : s'ils ne sont plus des Mongols, ils accusent néanmoins, à première vue, certains traits caractéristiques mongols. Une petite taille, un corps robuste et trapu, des pommettes très saillantes, tels sont les caractères physiques — survivance du type mongol — qui distinguent les Bulgares des autres Slaves du Sud. De même que les qualités physiques, les caractères psychologiques distinctifs des Bulgares touraniens se retrouvent chez les Bulgares d'aujourd'hui. Si ces éléments ne sont plus aussi purs, ils n'en existent pas moins encore. L'esprit de rapine insatiable que les Bulgares apportèrent dans la péninsule balkanique, s'est maintenu chez leurs descendants slavisés, avec cette seule différence qu'alors que les Bulgares touraniens constituaient une horde guerrière intrépide, les Bulgares slavisés ne se montrent

avides de butin et insatiables que dans les cas où l'acquisition de ce butin ne leur paraît comporter qu'un minimum de risques. La rudesse et la brutalité qui caractérisaient les Bulgares touraniens ne se manifestent, chez leurs descendants d'aujourd'hui, qu'à l'égard des individus plus faibles ; elles s'adoucissent jusqu'à la servilité dans leurs rapports avec les gens plus forts qu'eux. Nous voyons apparaître nettement ces traces des qualités mentales des Bulgares touraniens à travers toute l'histoire bulgare, récente ou plus ancienne. Nous les voyons signalées dans toutes les études critiques consacrées aux Bulgares d'aujourd'hui, qu'elles soient de provenance bulgare ou étrangère. Nous les retrouvons également dans cette guerre mondiale.

On rencontre chez les Bulgares d'aujourd'hui un autre vestige de l'âge touranien de la race bulgare; c'est celui d'une chose qui a séparé les Bulgares, dès les premiers moments de leur séjour dans les Balkans, de leurs voisins yougoslaves, et qui a, dans la suite, assigné aussi à leurs descendants tourano-slaves une place à part parmi les Slaves du Sud : leur organisation sociale. L'organisation d'Etat que les Bulgares ont apportée et transplantée parmi les Slaves du Sud assujettis, effaça pour toujours, dans la vie de ces derniers, les traces de l'ancienne organisation de tribu slave. L'organisation politique bulgare déclina à plusieurs reprises au cours de l'histoire, mais l'organisation de tribu des Slaves en Bulgarie ne réapparut jamais. Avec cette organisation disparurent aussi, en Bulgarie, toutes les coutumes sociales rattachées à l'existence même de la tribu, de la confrérie et de la famille. Alors que, dans tous les autres pays yougoslaves, nous retrouvons aujourd'hui encore soit les traces de l'ancienne division du peuple en tribus, soit l'organisation de tribu elle-même, soit, enfin, les souvenirs encore très vifs de celle-ci ou les coutumes ayant trait à la tribu, la confrérie et la famille, tout cela a disparu en Bulgarie sans laisser de traces. Alors qu'en Bulgarie les noms mêmes des tribus se sont perdus,

dans la Macédoine, non seulement les tribus ont existé dans le passé (1), mais elles existent encore de nos jours (2). La différence qui existe sous ce rapport entre la Bulgarie et la Macédoine, a été signalée déjà en 1848 par le savant russe Grigorovitch qui, après avoir cité les noms actuels de tribus en Macédoine, remarque en termes exprès que, chez les Bulgares, « les dénominations de tribus n'existent pas. » (3).

Tels sont les Bulgares, et telles sont aussi les différences entre eux et les Slaves du Sud. Ce n'est qu'en prenant en considération leur langue — la langue des Slaves assujettis qu'ils ont adoptée, — que l'on a pu les faire entrer dans le groupe des peuples slaves ; d'après tout le reste, ils devraient en être exclus.

La formation du peuple bulgare s'est effectuée sur le même territoire que les Bulgares touraniens ont occupé en arrivant dans la péninsule balkanique. Ce territoire ne dépasse pas la rivière d'Iskar (en Bulgarie actuelle) à l'ouest, ni la chaîne des Balkans au sud. Jusqu'en 800, l'Etat bulgare ne s'étendait que jusqu'à l'Iskar, et, jusqu'en 861, il ne dépassait pas la chaîne des Balkans. La capitale bulgare était Pliskov, située au nord-ouest de Sumen, en Bulgarie actuelle, et plus tard Preslav, sise sur les contreforts septentrionaux de la chaîne des Balkans (4). Telle était, à l'origine, la frontière de l'Etat bulgare, et c'est sur ce territoire également que s'effectua l'assimilation réciproque des Bulgares et des Slaves ; c'est là que fut constitué le peuple

(1) Au sujet des tribus slaves en Macédoine à l'époque qui suivit l'émigration des Slaves du Sud dans cette contrée, voir B. Prokié : « La formation d'un empire slave en Macédoine » (« Bulletin de l'Académie royale de Serbie », vol. lvi. pp. 294-297). Les noms suivants de tribus y sont cités, d'après les sources byzantines : Brsjaci, Dragovici, Sagudati, Velegostici, Vojinici, Rinkini, Strumljani, Smoljani.

(2) On connaît avec précision encore aujourd'hui en Macédoine, les territoires occupés par les tribus suivantes : Brsjaci, Mrvaci, Sopovi, Polivaci, Babuni, Keckari et Mijaci, (V. Grigorovic : « Croquis d'un voyageur dans la Turquie d'Europe », Kasan, 1848, p. 196.)

(3) Grigorovic : *Croquis*, etc., p. 196.

(4) C. Jirecek : « Geschichte der Serben », I, pp. 189-190.

bulgare, c'est là qu'il resta jusqu'à ce jour, nettement séparé des autres Slaves du Sud par l'ensemble de ses caractères distinctifs. La différence qui existe entre les Bulgares renfermés dans ces limites et les Slaves en dehors de celles-ci, a été signalée de très bonne heure par les auteurs byzantins, qui donnent le nom de Slavinie (Σκλαβινία) aux pays yougoslaves s'étendant de la mer Adriatique aux montagnes de Rhodopes, et appellent les habitants de ces contrées *Slaves*, pour les distinguer des Bulgares (1).

(1) B. Prokic : o. c. pp. 299-300. C. Jirecek, o. c. I, p. 19

III

L'ETAT MACEDONIEN

Les Slaves macédoniens. — L'invasion bulgare de la Macédoine. — Les différences entre les Bulgares et les Slaves macédoniens. — Les souffrances sous la domination bulgare. — Le soulèvement des Slaves macédoniens et la délivrance du joug bulgare. — Le rétablissement de l'autorité byzantine en Macédoine. — L'insurrection et l'affranchissement de la domination byzantine. — L'Etat macédonien. — Sa puissance croissante. — Les limites de l'Etat. — Son nom.

Les Slaves de la Macédoine, ainsi que nous l'avons déjà fait ressortir, ne sont qu'une branche du peuple portant le nom de Slaves du Sud ou Yougoslaves. Mais pendant que les Etats slovène, croate et serbe se constituaient au nord, et que, dans l'espace compris entre le Danube et les Balkans, le peuple bulgare et son Etat étaient en voie de formation par suite du fusionnement avec les Slaves subjugués, les Yougoslaves de la Macédoine restaient toujours sous la domination byzantine. Les auteurs byzantins les appelaient toujours Slaves ou le peuple des Slaves (τὸ τῶν Σκλαβίνων ἔθνος) dans leurs écrits ; ils vivaient, comme autrefois, principale-

ment dans des villages, s'occupant d'agriculture et gardant leur organisation de tribu primitive. Les auteurs byzantins témoignent en outre que les contrées de la Macédoine habitées par les tribus slaves étaient appelées, chacune séparément, des Slovénies (Σκλαβινίαι), et qu'elles avaient chacune à leur tête un prince à titre héréditaire (χρίον) à demi indépendant. Ces princes administraient les affaires intérieures de la tribu en pleine indépendance ; ils se bornaient à reconnaître l'autorité byzantine et à payer le tribut convenu.

Outre le nom général de « Slaves », on signale aussi de très bonne heure en Macédoine le nom de « Serbes ». Parmi les Slaves de la région située entre la Strouma et le Vardar, soumis en 649 par l'empereur byzantin Constantin III et déportés en Asie Mineure, il est également fait mention de Serbes. Ceux-ci ont laissé en Bithynie la ville de Gordoserba, qui était le siège de l'archevêché. L'empereur Constantin Porphyrogénète écrit, vers 950, que la ville de τα Στρβγία, dans le district de Salonique, située au bord de la Bistritsa, au pied même de l'Olympe, tient son nom des Serbes qui s'y étaient primitivement fixés (1).

C'est au milieu du IXe siècle que les Bulgares commencent à organiser leurs attaques contre Byzance, dans la direction de la Macédoine, et c'est vers l'an 861, sous leur tsar Boris (852-888), qu'ils se rendent maîtres d'une partie de la Macédoine. Au cours des guerres organisées par le tsar Siméon (893-927) contre Byzance, les Bulgares parviennent à s'emparer de la Macédoine tout entière.

Sous la domination bulgare, les Slaves de Macédoine conservèrent vis-à-vis de leurs nouveaux maîtres les mêmes rapports qu'ils avaient entretenus avec Byzance. Comme auparavant, les tribus slaves, sous le gouvernement de leurs propres chefs, gardèrent leur autonomie intérieure ; le changement opéré ne consista

(1) Const. Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, chap. 32, p. 152, éd. Bonn.

qu'en une transmission aux nouveaux conquérants de leurs anciennes obligations envers Byzance. Le changement de domination n'affecta donc nullement la vie intérieure des Slaves macédoniens ; il n'exerça pas davantage une influence quelconque sur l'évolution ethnique de la population macédonienne. Car les Bulgares n'étaient pas arrivés en qualité de colons, mais en conquérants. Comme ils ne tenaient sous leur domination directe que les villes (1), où leur force armée tout entière se trouvait rassemblée, ils n'avaient pas de points de contact avec les Slaves macédoniens, les villes étant en majeure partie habitées par une population grecque, et non pas slave.

La situation des Slaves macédoniens tombés sous la domination bulgare était loin d'être agréable. Les Bulgares et les Slaves macédoniens formaient non seulement deux classes différentes, l'une dominante et l'autre dominée, mais aussi deux peuples ayant deux religions et deux cultures distinctes. Certes, les Bulgares s'étaient déjà considérablement rapprochés des Slaves en territoire bulgare ; mais en somme ils restaient éminemment Bulgares. Bien qu'ils fussent, nominalement, convertis au christianisme, ils ne se rapprochaient pas beaucoup des véritables chrétiens. En 986 encore, un envoyé bulgare à Constantinople « était tondu à la barbare », comme un simple « Hongrois » ; il portait une chaîne de fer et il était un catéchumène non encore baptisé. Elevés sous l'influence des qualités touraniennes encore barbares et non mitigées, les Bulgares devenus des maîtres ne pouvaient être aimés de la paisible population slave habitant les contrées cultivées et florissantes de la Macédoine, possédant de vieux foyers intellectuels, tels que Salonique, Justiniana Prima et d'autres villes.

Aussi voyons-nous le mécontentement contre les Bulgares se manifester de très bonne heure parmi les Slaves macédoniens. Deux soulèvements, survenus en 929 et 931, et réprimés par les Bulgares, nous font nettement

(1) B. Prokitch : *La formation d'un empire slave en Macédoine* p. 287-288.

voir les dispositions des Slaves envers les conquérants. En 969, un troisième soulèvement eut lieu. Les chefs des insurgés étaient quatre frères, fils d'un prince slave de Macédoine. Ce mouvement insurrectionnel fut finalement couronné de succès ; les Slaves chassèrent les Bulgares du pays et fondèrent leur Etat indépendant. En 973, ce nouvel Etat retomba sous l'autorité byzantine ; mais déjà en 976, la Macédoine est libérée de la domination grecque par les mêmes frères qui l'avaient délivrée du joug bulgare. Elle devint ainsi, pour la seconde fois, un Etat indépendant dont l'un des quatre frères, Samuel, se fit proclamer empereur (976-1014). C'est de cette façon que vers la fin du x^e^ siècle, les Yougoslaves de la Macédoine fondèrent aussi leur Etat.

Le nouvel Etat yougoslave, plein de vigueur et d'énergie, prit rapidement de l'extension. En 986, la Bulgarie, soumise en 971 par l'empereur d'Orient Jean Zimiscès, est arrachée à l'autorité byzantine par l'empereur Samuel qui se rend maître de l'Albanie et, par la suite, des Etats serbes de Duklja et de Zéta, et s'empare successivement des Etats de Travunia, Zahumlje, Neretva, Raska et Bosnia. Les limites de son Etat renfermaient toutes les provinces serbes ainsi que la Bulgarie tout entière.

L'empereur Samuel ne pouvait pas garder longtemps en son pouvoir un aussi vaste empire. La Bulgarie ne resta soumise à sa domination que pendant quatorze années (986-1000) ; elle lui fut ensuite enlevée par Byzance qui la garda en son pouvoir. D'autre part, Samuel donna sa fille en mariage à Jovan Vladimir, ancien prince de Zeta et de Duklja, et confia à ce dernier le gouvernement de la plus grande partie des pays serbes. Il ne garda en son pouvoir que la Macédoine et les pays limitrophes.

Les Bulgares s'étaient bien rendus momentanément maîtres de la Macédoine ; mais il est impossible de tirer de cette domination éphémère un argument quelconque à leur avantage. Au contraire, pendant toute la durée

de cette domination, les Macédoniens ont considéré les Bulgares comme des oppresseurs ; ils se sont même soulevés contre eux et les ont chassés. L'Etat macédonien, que les Slaves macédoniens avaient fondé en s'affranchissant de la domination grecque sans aucune aide étrangère, n'a rien de commun avec les Bulgares, si ce n'est que la Bulgarie elle-même en faisait pendant un certain temps partie intégrante. La Bulgarie étant retombée au pouvoir de Byzance, la Macédoine est restée un Etat appartenant essentiellement aux Slaves du Sud qui l'habitaient.

Il n'existe donc pas la moindre corrélation entre la Bulgarie et cet Etat macédonien indépendant. Ce sont deux Etats distincts, du fait de leurs populations, de leurs origines, de leurs formations, de leurs centres de civilisation et de leurs tendances. Alors que la population de la Bulgarie est un mélange de Bulgares touraniens et de Slaves, celle de la Macédoine est de race yougoslave, au même titre que celles de la Serbie, de la Croatie et des pays slovènes. L'Etat bulgare a été formé par les Bulgares conquérants et l'Etat macédonien par les Slaves cherchant à se libérer de la domination bulgare et byzantine. Les centres de la vie bulgare étaient les villes de Pliskov et de Preslav, situées au nord de la chaîne des Balkans, tandis que les centres de la Macédoine se trouvaient à Prespa et à Ochrida, villes situées aux bords des lacs de mêmes noms.

Cependant, l'Etat macédonien portait le nom de Bulgarie. Il serait donc utile de donner quelques éclaircissements au sujet de cette dénomination paradoxale. Ce nom, qui doit son origine à une tendance particulière, s'explique de la façon la plus logique ; c'est une réminiscence du nom de l'Etat bulgare appliqué à la Macédoine, le vestige d'une administration passée et la marque d'une tradition historique. En 971, l'empereur d'Orient Jean Zimiscès s'était rendu maître de l'ensemble des pays de l'Etat bulgare, dont la Macédoine faisait aussi partie à ce moment-là. Lorsque, peu de temps

après, celle-ci s'affranchit, sans la Bulgarie, de l'autorité byzantine, elle prit le nom de Bulgarie, voulant s'approprier les droits politiques de la Bulgarie déchue. Avant sa chute, la Bulgarie était un empire reconnu ; ses souverains, qui portaient le titre d'empereur, étaient investis des droits et des traditions d'un empire. Ces droits étaient vacants. Ayant besoin d'être immédiatement reconnue et respectée, la Macédoine prit possession du nom et des droits bulgares, et s'en servit non seulement avant d'avoir soumis la Bulgarie, mais encore après l'avoir perdue.

C'est ainsi qu'il put se faire que l'Etat macédonien ait conservé le nom de Bulgarie. Le nom de l'Etat prime toujours celui du peuple (1) ; dans ce cas, comme dans bien d'autres, il est passé de l'Etat au peuple. C'est la raison pour laquelle les auteurs étrangers ont pris, à partir de cette époque, l'habitude d'appliquer aussi le nom de Bulgares aux Yougoslaves de la Macédoine.

Les cas semblables où les Etats nouveaux se sont approprié le nom et les droits des Etats les plus anciens, ne sont pas rares dans l'histoire. Exactement à l'époque où l'Etat macédonien était en formation, les empereurs germaniques créaient leur Etat dans les provinces reculées de l'empire romain, en s'appropriant de même les attributions d'un ancien Etat. Ils appelaient leur Etat l'empire romain, et se donnaient le titre d'empereurs romains. L'Etat byzantin n'était qu'une partie de l'ancien empire romain, et pourtant, jusqu'à sa chute, il a porté le nom d'empire romain, et ses empereurs portaient celui d'empereurs romains ; les habitants grecs de cet empire s'appelaient les Romains (ρωμαιοι). De même que le nom romain des empires allemand et byzantin n'avait aucun rapport avec les anciens Romains, le nom de bulgare en Macédoine n'avait rien de commun avec les Bulgares. Ce n'étaient que des rémi-

(1) « Staerker als der Volksname, war und ist immer der Name des Staates » (C. Jirecek, Geschichte der Bulgaren, p. 138).

niscences des noms des Etats dont on s'était approprié les droits.

D'ailleurs, on a de tout temps distingué les habitants de la Macédoine de ceux de la Bulgarie. Le prêtre Dukljanin, dans sa chronique latine écrite à Bar (Antivari), au cours du XI^e siècle, appelle les Macédoniens de l'Etat de Samuel « Bulgarini » (1), en appliquant aux Bulgares leur véritable nom « Bulgari » (2). D'autre part, dans les chroniques germaniques, et dans beaucoup d'autres documents, les Macédoniens sont souvent appelés « Bulgarini » (Bulgarinorum), et les Bulgares « Bulgari » (Bulgarorum) (3).

Finalement, en parlant d'eux-mêmes, les Macédoniens ne s'appelaient jamais Bulgares. Après avoir étudié à fond tous les documents se rapportant aux Slaves du Sud, depuis les temps les plus reculés, M. V. Gjeric, professeur à l'Université de Belgrade, en est arrivé à cette conclusion que « depuis l'ancien temps jusqu'au commencement du XIX^e siècle, il n'existe pas un seul document véridique où les Macédoniens se seraient donné le nom de Bulgares, ou auraient donné à leur langue celui de langue bulgare. » (4).

(1) « Samuel Bulgarinorum Imperator » (J. Crncic, La chronique du prêtre Dioclien. Kraljevica, 1874, p. 41).

(2) « Eo tempore (968) defunctus est Bulgarorum imperator Petrus no-« mine ». (Ibid. p. 38).

(3) B. Prokitch, o. c., p. 320.

(4) V. Gjeric : Du nom serbe en Vieille Serbie et en Macédoine. Belgrade, 1904, p. 42.

IV

LA MACEDOINE SOUS LA DOMINATION BULGARE

La conquête de la Macédoine par Byzance en 1018. — *L'affranchissement de la Bulgarie de la domination byzantine en* 1186. — *Deuxième invasion bulgare des Latins et des Epiriotes. — Nouvelle invasion en Macédoine. — La Macédoine sous la domination bulgare. — La Macédoine au pouvoir des Byzantins et des Epiriotes. — Dernière invasion et perte définitive de la Macédoine par les Bulgares, en* 1256, *après une brève période de domination.*

Le vaste Etat du tsar Samuel en Macédoine ne fut pas de longue durée. Il commence déjà à décliner sous ses premiers successeurs immédiats ; et en 1018, il tombe complètement au pouvoir de Byzance. De toutes les provinces de grande étendue qui formaient l'empire macédonien, seules les régions centrales serbes — la Raska, dans les bassins de la Drina, du Lim et de la Tara, ainsi que Zeta au bord de l'Adriatique — gardèrent leur liberté : c'est à elles qu'échut le rôle de constituer le foyer libre de la délivrance et de l'union ultérieures des Slaves du Sud. La Macédoine essaya aussi de se dérober à la domination byzantine ; quelques tentatives d'insurrection eurent lieu en Macédoine, dans la

région de Dovardarïé, en 1040 ; mais elles ne furent pas couronnées de succès. Alors que les Etats serbes se préparaient, en rassemblant leurs forces, à jouer le grand rôle réservé au peuple serbe dans la péninsule des Balkans, la Macédoine eut à subir encore une fois, bien que pour une période très courte, la domination de la Bulgarie.

Depuis l'an 1000, où elle tomba sous la domination byzantine, la Bulgarie est restée constamment au pouvoir des empereurs d'Orient, jusqu'en 1186, époque où les Bulgares se révoltèrent contre leurs maîtres. Appuyés par les Kumans (les Polovci russes) de la steppe de Pontus, les Bulgares parviennent à ce moment à s'affranchir et à rétablir leur Etat. La capitale de ce nouvel Etat bulgare fut Trnovo. En gagnant peu à peu en puissance, les Bulgares attendaient l'occasion meilleure de recommencer leurs conquêtes, et cette occasion se présenta en 1202, au moment où Constantinople était assiégée par les Latins. L'empereur Kalojan « profita de la confusion générale provoquée par le siège de la capitale byzantine pour s'emparer de la partie ouest de l'empire byzantin, depuis la ville de Sofia jusqu'aux limites de la Thessalie, en se rendant maître des villes d'Uskub (Skoplje), d'Ochrida, de Ber et même de Prizren » (1). Ne se sentant pas suffisamment en sûreté dans les provinces conquises, les Bulgares en chassèrent les prélats grecs et les remplacèrent par les évêques bulgares. Les Grecs suspects furent déportés dans les régions danubiennes.

Absorbée par des luttes intestines, la Serbie n'était pas en état de s'opposer à cette invasion accompagnée de rapines et de brigandages. Les luttes pour la possession du trône, attisées par la Hongrie, occupaient à ce moment toute son attention et toute sa force.

La domination bulgare en Macédoine ne dura du reste que fort peu de temps, savoir jusqu'à la mort de Kalo-

(1) C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, p. 288.

jan, survenue en 1207. Dans les luttes intestines entre les chefs bulgares, luttes qui suivirent la mort de l'empereur, la Bulgarie fut divisée en plusieurs provinces ; une partie de la Macédoine tomba au pouvoir d'un parent de Kalojan, nommé Strez, qui la gouverna sous le protectorat de la Serbie. A la mort de Strez, en 1215, le pays fut occupé en partie par les Latins de Salonique, en partie par les Grecs d'Epire. Ainsi s'effacèrent, une fois de plus, les dernières traces de la domination bulgare en Macédoine.

En 1223, la Macédoine tomba au pouvoir du despote d'Epire Todor Komnène; qui se fit proclamer empereur peu de temps après. « Ses gouverneurs, grecs, slaves et albanais, investis des titres de ducs et de sévastes, administrèrent les provinces de la Macédoine et de l'Albanie jusqu'à la frontière serbe, qui passait au nord d'Arban, de Debar et d'Uskub » (1). Du côté de l'est, l'empereur Todor étendit encore sa domination sur la Thrace, dont la ville principale était Andrinople. Cependant sa domination en Macédoine ne dura que sept ans. Attaqué par surprise, en 1230, par l'empereur bulgare Senisdze), sur la grande route allant de Philipopoli à Andrinople, l'empereur Todor fut défait et fait prisonnier. Les Bulgares purent alors « occuper sans peine tous les pays à l'ouest d'Andrinople, en passant par Uskub et Ochrida, jusqu'à Drac (Durazzo) » (2). Le fait que l'empereur Asen reconnaît lui-même avoir conquis, à cette occasion, les pays *serbes*, est d'une importance particulière. En signe de reconnaissance pour les victoires remportées sur l'empereur Todor Comnène, l'empereur Asen fit bâtir en sa capitale de Trnovo l'église des Quarante Martyrs, et y fit apposer une inscription où il donna un récit abrégé de la guerre qu'il mena contre Todor. Il y relate les circonstances dans lesquelles il fit prisonnier l'empereur d'Epire avec tous ses

(1) C. Jirecek, i. p. 300.
(2) Ibidem, p. 303.

boïars, et soumit les pays depuis Andrinople jusqu'à Durazzo, pays *grecs*, *albanais* et *serbes* (1).

Cette domination bulgare en Macédoine dura pendant une période de seize années. En 1246, le fils d'Asen II, Michel Asen, monta sur le trône de Bulgarie. La même année, l'empereur de Byzance, Jean Vatace, parvient à reprendre aux Bulgares toutes les régions de la Macédoine, depuis Andrinople jusqu'au Vardar ; d'autre part, la région de la Macédoine située à l'ouest du Vardar, avec les villes de Veles, Prilep et Ochrida, fut envahie et occupée par le despote d'Epire, Michel II. Cependant, celui-ci ayant été défait, en 1252, par Jean Vatace, la Macédoine tout entière, jusqu'aux limites même de l'état serbe, fut convertie en province grecque. La dernière invasion bulgare du territoire de la Macédoine orientale jusqu'au Vardar, survenue entre 1254 et 1256, invasion qui eut également lieu « sans rencontrer de difficultés » (2), ne mérite pour ainsi dire pas d'être notée.

Bien que ces liens historiques qui rattachaient la Macédoine à la Bulgarie fussent déjà très faibles et sans conséquence de par leur nature, ils ne se renouvelèrent plus. A partir de cette époque, l'histoire bulgare n'a plus rien de commun avec la Macédoine. Par contre, bientôt après ces événements, des liens historiques indissolubles commencent à s'établir entre la Serbie et la Macédoine. Ces rapports ont laissé, en Macédoine même, des marques apparentes et des souvenirs impérissables qui ont beaucoup contribué à rendre encore plus visible et plus évidente l'unité ethnique des Macédoniens et des Serbes.

(1) La traduction allemande de cette inscription est conçue comme suit : « Und alle Länder habe ich erobert von Odrin (Andrinople) bis nach Drac, das griechische, dann, das albanische und serbische Land ». (C. Jirecek, Geschichte der Bulgaren, 148, 252).

(2) Il est intéressant de noter que les Bulgares n'ont jamais engagé leurs forces pour la possession de la Macédoine, qu'ils n'en ont jamais fait la conquête par la victoire de leurs armes, au prix de grands sacrifices. Leurs incursions ont eu lieu régulièremeut soit au moment de la « confusion générale », soit « sans peine » (Jirecek, Geschichte der Serben, I, 288, 303, 315).

V

LA MACEDOINE SOUS LA DOMINATION SERBE

Union progressive et systématique des pays serbes sous les Némanjic. — La réunion d'une partie de la Macédoine à la Serbie sous le règne du roi Uros, en 1258. — La réunion de la Macédoine à la Serbie sous les rois Milutin et Stéphan Decanski. — L'agression bulgare contre le roi Stéphan Decanski en 1330. — La victoire remportée par les Serbes sur les Bulgares décide à tout jamais du sort de la Macédoine en faveur de la Serbie. — Rôle insignifiant de la Bulgarie après ce désastre. — La générosité serbe envers la Bulgarie. — Le roi et empereur Dusan (1331-1335) réunit la Macédoine tout entière à la Serbie. — Les Bulgares se désintéressent du sort de la Macédoine. — Ils sont conscients de n'avoir aucun droit sur la Macédoine. — Les Bulgares reconnaissent la légitimité de la domination serbe en Macédoine. — La Macédoine est considérée comme une province serbe. — Dans les documents historiques, les Macédoniens ne s'appellent jamais Bulgares, mais toujours Serbes. — Le démembrement de l'empire serbe. — Les nouveaux Etats de la Macédoine continuent à porter le nom serbe. — La Macédoine est conquise par les Turcs en qualité de pays serbe. — Le fait est reconnu par tous les témoi-

gnages historiques, même par ceux de provenance bulgare. — L'influence serbe en Macédoine sous la domination turque. — Les souverains serbes de la Macédoine, vassaux de la Turquie. — Marie, la sultane serbe, et son rôle important dans la vie du peuple serbe en Macédoine.

Pendant que la Macédoine, après la perte de son indépendance, en 1018, restait soumise à l'autorité de Byzance et aussi, quoique pour peu de temps, à celle de la Bulgarie, deux nouveaux états serbes, la Raska et la Zeta, se fondèrent plus au nord, et déployant des forces nouvelles, gagnèrent rapidement en puissance et en prospérité.

Dans la seconde moitié du XII[e] siècle, ces deux Etats se réunissent en un Etat serbe unique, qui marque le commencement de la plus brillante époque du passé serbe. A partir de ce moment, les souverains serbes opèrent lentement, mais sans discontinuer, la délivrance du peuple serbe de la domination byzantine et procèdent à l'union des pays serbes. Etienne Némanja, le grand Zupan de Raska (1169-1196), fut le premier souverain serbe qui entreprit cette action systématique en vue de l'union des pays serbes en une seule unité politique, action qui fut encore intensifiée par ses successeurs. L'œuvre de l'union se manifesta avec une puissance singulière sous le règne du roi Milutin (1282-1321) et celui de l'empereur Dusan (1331-1355). C'est aussi pendant le règne de ces deux souverains que la Macédoine fut réunie aux autres pays serbes.

Nous avons déjà fait remarquer que, à l'époque où elle était gouvernée par Strez (1207-1215), la Macédoine se trouvait encore sous le protectorat serbe. En 1258, le roi serbe Uros enlève à Byzance les villes d'Uskub, de Prilep et de Kicevo, pour les reperdre bientôt après, en 1261 (1). Sa conquête éphémère ne marque donc que

(1) C. Jirecek, « Geschichte der Serben », I, p. 317.

le premier pas vers la réunion effective de la Macédoine à la Serbie. Déjà le fils d'Uros, le roi Milutin, reprend à Byzance la ville d'Uskub et se rend maître des régions de Gornji et de Donji Polog sur le cours supérieur du Vardar ; il s'empare aussi de la plaine d'Ovce Polje, ainsi que de Tetovo et de Pijanac dans la vallée de la Bregalnica. Uskub devient aussitôt la capitale et le point central de l'Etat serbe. En 1283, poursuivant l'affranchissement des pays serbes, le roi Milutin soumet à sa domination toutes les contrées jusqu'à Serg (Sérès actuel) et Morunac (aujourd'hui Cavalla), et jusqu'aux approches mêmes du mont Athos. Puis il se rend maître de Porec, de Kicevo, de Debar en Macédoine orientale. Son fils, le roi Etienne Decanski (1321-1331), prend la ville de Prossek sur le cours inférieur du Vardar.

Pendant toute la durée de cette avance serbe en Macédoine, les Bulgares n'apparaissent pas en qualité de rivaux ; ils n'essayent même pas d'arrêter les progrès serbes. Ils attendent, comme auparavant, qu'une bonne occasion se présente pour recueillir des avantages sans difficulté. Une telle occasion se présenta lors des démêlés d'Etienne Decanski avec l'empereur grec Andronikos III. Croyant le moment favorable pour attaquer les Serbes, l'empereur bulgare Mikailo Sisman, marié à la sœur d'Etienne, répudia sa femme, épousa la sœur de l'empereur Andronikos auquel il s'allia, et attaqua l'Etat d'Etienne. Ce dernier le pria de ne pas entrer en guerre contre lui ; mais l'empereur Sisman persista dans sa décision. Un de ses contemporains raconte que, croyant à une défaite certaine et complète d'Etienne, il s'était vanté qu'il « installerait son trône » en Serbie. Force fut donc à Etienne d'accepter la guerre. Les Bulgares et les Grecs se mirent simultanément en marche, mais leurs armées ne purent arriver à se rejoindre. L'empereur Andronikos fut en retard, et les Bulgares furent défaits avant même qu'il ne fût en état de leur porter secours.

La défaite bulgare eut des conséquences énormes.

Non seulement elle assura à la Serbie la suprématie sur la Bulgarie pour toute la durée du moyen-âge, mais elle décida aussi du sort de la Macédoine.

C'est du côté de l'est que les Serbes s'attendaient à être attaqués par les Bulgares ; ceux-ci, cependant, prirent le chemin du sud, dans la direction de la Macédoine. La frontière entre la Serbie et la Bulgarie était marquée, de ce côté, par le cours de la Struma, au nord-est de Velbuzd (maintenant Kustendil). En franchissant la frontière, les troupes bulgares poussèrent jusqu'à Velbuzd même, et causèrent dans le pays de grands ravages (1). La bataille eut lieu près de Velbuzd, le 28 juillet 1330 ; les Bulgares furent complètement battus, et l'empereur Michel trouva la mort dans le combat. Les Serbes en sortirent vainqueurs et restèrent maîtres de la situation.

Le roi Etienne se remit aussitôt en marche afin de soumettre la Bulgarie ; mais les émissaires du frère de l'empereur tué, ainsi que ceux de la noblesse bulgare, allèrent à sa rencontre et lui donnèrent les marques de leur soumission. L'humilité dont ils firent preuve vis-à-vis du roi serbe, démontre elle-même l'importance de la victoire serbe. « Que cet empire, disaient les émissaires, avec son Etat tout entier, ses villes et ses terres, sa gloire et ses richesses, soit désormais dans tes mains. Qu'elles en disposent comme si tu l'avais reçu de Dieu. Nous autres, tes esclaves, nous t'acclamons comme notre très haut seigneur et roi puissant. Qu'à partir d'aujourd'hui, le royaume serbe et l'empire bulgare soient unis, et que la paix soit avec nous ! » L'archevêque Danilo, un contemporain de ces événements, a eu soin de noter ces paroles. (2)

C'est ainsi que les rapports entre les Serbes et les Bulgares prirent fin au moyen-âge. Et c'est de cette manière que se décida aussi le sort de la Macédoine.

(1) St. Novakovitch : Le code d'Etienne Douchan, Belgrade, 1898, p. 3.
(2) G. Danicic. Les vies des rois et des archevêques serbes, racontées par l'archevêque Danilo, Zagreb, 1866, p. 193-195.

Le roi Etienne se montra magnanime envers les Bulgares. Aussitôt la bataille terminée, il fit ensevelir le corps de l'empereur bulgare dans le monastère de Nagoricino, près de Kumanovo, « en pays serbe », comme le dira plus tard son fils, l'empereur Dusan (1) ; il laissa intact l'Etat bulgare, réduit aux limites mêmes du peuple bulgare, il confirma les nobles bulgares dans leurs charges et privilèges, et fit monter sur le trône sa sœur, femme de l'empereur Michel, avec son fils mineur Jean Etienne. A l'endroit même où, avant le commencement de la bataille, il avait invoqué l'aide de Dieu, le pieux roi fit construire l'église de Saint-Sauveur, laquelle, malgré l'état de ruines où elle se trouve, montre encore aujourd'hui les traces visibles de son ancienne beauté. C'est au souvenir de la même victoire qu'il dédia aussi le monastère de Decani, qu'il fit bâtir à cette époque et qui fut la plus grande église serbe du moyen-âge. Son fils Dusan, qui monta sur le trône serbe quelque temps après, se contenta de consolider l'œuvre déjà accomplie par son père envers les Bulgares ; il contracta avec eux une alliance qui subsista jusqu'à la chute même des Etats serbe et bulgare du moyen-âge.

Le règne d'Etienne Dusan (1331-1355) marque, dans l'histoire de la Macédoine, une époque supérieure, en éclat et en splendeur, à toutes les époques que ce pays avait connues jusque-là. Dès le début de son règne, le roi Dusan enlève à la domination byzantine les localités d'Ochrida, de Strumica, de Kostur, et beaucoup d'autres villes de Macédoine, se rendant ainsi maître du territoire jusqu'à Salonique. Une faction importante, dans Salonique même, était déjà disposée à lui ouvrir les portes, lorsque l'empereur Andronikos III, arrivant brusquement avec les forces grecques, empêcha les Serbes d'entrer dans la ville. Quelque temps après, en 1342, Dusan s'empara de Vodena et de Melnik, et en 1345, de Serès, Drama, Philippi, Kristopolje (maintenant Orfano). Toute la Macédoine devint ainsi une province serbe.

(1) St. Novakovitch : Le code d'Etienne Douchan, p. 3.

A partir de cette époque, la ligne frontière de l'Etat d'Etienne Dusan, du côté de l'est, commençait aux sommets du mont Rilo, suivait les pentes de la montagne de Dospat et, par la ligne de partage des eaux de la rivière Mesta, descendait à la mer. (1)

Les progrès en Macédoine du roi Dusan n'éveillèrent à aucun moment le mécontentement des Bulgares. Depuis la bataille de Velbuzd, la Bulgarie était, dans une certaine mesure, subordonnée à la Serbie (2). Le roi Dusan était constamment occupé à faire la guerre, tantôt avec Byzance, tantôt avec la Hongrie : si les Bulgares s'étaient sentis forts d'un droit quelconque sur la Macédoine, ils se trouvaient donc dans des circonstances favorables pour s'allier à n'importe laquelle de ces puissances et pour intervenir non seulement en vue de la défense de la Macédoine, mais aussi en vue de leur propre émancipation de la suprématie serbe. Ils n'en ont rien fait cependant ; au contraire, ils ont entretenu les meilleurs rapports avec le roi serbe même alors que les parents de Dusan n'occupaient plus le trône de Bulgarie. Mais ce qui est de la plus haute importance, en ce qui concerne la Macédoine, c'est que les Bulgares, absolument persuadés que leurs droits n'étaient nullement lésés par l'occupation de la Macédoine par les Serbes, ont directement reconnu les droits serbes sur ce pays. Si les Bulgares avaient considéré les habitants de la Macédoine comme Bulgares, ils auraient certainement élevé une protestation lorsque, en 1346, en territoire même de la Macédoine, l'archevêque de Serbie fut proclamé patriarche « des Serbes et des Grecs », sujets de l'Etat serbe d'alors. Cependant, ils n'ont rien fait de pareil ;

(1) St. Novakovitch ; La province de Strymon au XIV^e^ siècle. Bulletin de l'Académie royale de Serbie, t. XXXIV ; v. du même auteur : Les Serbes et les Turcs au moyen-âge, p. 129.

(2) Le 15 octobre 1345, le roi Dusan adressa au doge de Venise, André Dandolo, une lettre qui commence par ces termes : « Dei gratia Serviae, Diocliae, Chilminiae, Zentae, Albaniae et maritimae regionis rex, nec non *Bulgariae imperii* partis non modice *particeps* et fere totius Romaniae Dominus ». V. Messager de la société savante serbe, t. XI, p. 262-263.

c'est, au contraire, « avec le plein consentement du patriarche bulgare de Trnovo » (1), que l'archevêque serbe fut élevé à la dignité de patriarche. Les Bulgares pouvaient, à plus forte raison encore, élever des protestations lorsque, le jour de Pâques de la même année, toujours en Macédoine, le roi Dusan fut couronné empereur serbe. Byzance avait bien protesté ; elle avait déclaré le nouveau patriarcat contraire au droit canon et le couronnement de l'empereur serbe illégal. Le patriarche grec Calliste lança l'anathème contre le patriarche « anticanonique » et l'empereur « illégitime ». Les Grecs ne voulaient pas entendre parler de cet empire serbe proclamé sur le territoire qu'ils avaient auparavant en leur possession et sur lequel ils élevaient toujours des prétentions. L'empereur Jean Cantacuzène, dans son « Histoire », ne prête jamais à Dusan le titre d'empereur, mais il lui donne celui de roi, et le même fait est à observer dans toutes les sources historiques byzantines. Quant aux Bulgares, ils ne voyaient aucune usurpation de leurs droits dans cette institution du patriarcat et la proclamation de l'empire, et ils ne cherchèrent même pas à réagir contre la cérémonie du sacre de Dusan, organisée en Macédoine et en vertu de la conquête de la Macédoine, laquelle ne fut pas seulement effectuée par la bénédiction du patriarche serbe, mais aussi par « la bénédiction et le consentement du révérendissime patriarche bulgare et de tous les évêques du synode bulgare » (2). C'est à la conquête de la Macédoine que la Serbie devait sa grandeur ; c'est en raison de cette conquête qu'elle s'était montrée digne de se proclamer empire. Et les Bulgares non seulement ne s'en trouvaient pas lésés, mais ils couvraient les actes du souverain serbe de leur entière approbation.

Ils le faisaient consciemment : la Macédoine était généralement considérée comme pays serbe. Les Serbes

(1) C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, 387.

(2) St. Novokovitch : Le code de l'empereur Douchan, p. 4 ; C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, 387.

sont signalés en Macédoine dès les premiers temps de l'établissement de Slaves dans la péninsule balkanique. L'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète (1) écrit vers 950 que la ville « τα Σερβλία », dans la région de Salonique, sise au bord de la Bistrieca, au pied de l'Olympe, tient son nom de Serbes qui l'avaient habitée à l'origine. La ville est souvent citée, sous ce nom, encore plus tard ; elle était aussi le siège de l'archevêché. Dans une ancienne traduction serbo-slave de la chronique de l'auteur grec Jean Zonaras, elle est appelée Srpciste (la cité serbe) (2). Le petit nombre des conquérants bulgares ayant pénétré en Macédoine avait disparu sans laisser de traces. En effet, l'historien grec Nicéphore Gregoras, dans son ouvrage écrit vers le milieu du XIV^e^ siècle, raconte que l'empereur Basile II (976-1025) avait, dans des combats nombreux, complètement exterminé les Bulgares alors maîtres de la Macédoine, et qu'il en a « chassé vers Moesija, sur le Danube, ceux qui se trouvaient encore dans le pays » (3). D'autre part, l'empereur bulgare Asen s'étant rendu maître de la Macédoine en 1230, reconnaît lui-même, dans une inscription placée dans l'église des Quarante Martyrs, à Crnovo, dont nous avons déjà parlé, qu'il avait conquis les pays grecs, albanais et *serbes*. Son aveu est de cent ans environ antérieur à la conquête serbe de la Macédoine. Les Serbes ont donc occupé la Macédoine comme leur propre pays.

Par contre, lors de la conquête de la Macédoine par les Serbes, et encore plus tard, les Bulgares ne sont mentionnés nulle part. Le roi Milutin parle, à plusieurs reprises, de conquêtes qu'il a faites en Macédoine ; il énumère les régions prises par les armes en les désignant par leur nom local ou d'après les noms de villes qui y sont situées ; mais il n'est jamais fait mention des Bul-

(1) Const. Porphyrogenitus : De administrando imperio, cap. XXII, p. 152, ed. Bonn.

(2) Les antiquités de l'Académie yougoslave, vol. XIV, p. 163.

(3) N. Gregoras : Hist. Byzant., II, p. 15. éd. Bonn.

gares. La biographie de Milutin, écrite par un contemporain de ces événements, l'archevêque Danilo, énumère aussi toutes les conquêtes de ce roi serbe en Macédoine ; mais là encore, pas un mot des Bulgares. D'autre part, l'archevêque serbe Nicodème raconte, vers l'an 1318, l'œuvre accomplie par le roi Milutin, « dans sa patrie », « en pays serbe », et donne quelques détails au sujet d'une Assemblée serbe à laquelle assistaient également les évêques et les abbés : parmi les évêques serbes, il y avait celui d'Uskub, et parmi les abbés, ceux de Tétovo, Gostivar, Nagoricino et Uskub (1). Dans une inscription datant de l'an 1330, et qui se trouve au monastère de Lesnovo, en Macédoine, il est dit que le successeur de Milutin, le roi Etienne Decanski, avait « reçu en héritage le royaume, c'est-à-dire tous les pays serbes, tant au bord de la mer que sur les rives du Danube et dans la région d'Ovce Poljé. » (2) Le roi Etienne Decanski lui-même, dans la lettre patente délivrée au monastère de Decani, raconte, en relatant la campagne bulgare contre les Serbes en 1330, que l'empereur bulgare avait marché sur la Macédoine « pour s'emparer du pays serbe ». Dans l'appendice de son Code, l'empereur Dusan expose que l'empereur bulgare s'était dirigé sur « notre pays », « sur notre patrie » (3).

Nous avons vu que les Serbes, pendant le règne d'Etienne Dusan, s'étaient rendus maîtres de la Macédoine tout entière. Dans la lettre patente accordée en 1336 au monastère de Treskavac, près de Prilep, lettre où il s'intitule « Etienne, roi de tout le pays serbe et maritime », Dusan raconte avoir, « grâce à l'aide du Tout Puissant Seigneur Dieu et de sa Mère immaculée, ainsi qu'aux prières de ses aïeux, Saint-Siméon et Saint-Sava, conquis un grand nombre de villes qui se trouvaient auparavant au pouvoir des Grecs. » (4) Il ne dit

(1) L. Stoïanovitch : Les anciennes inscriptions serbes. Nos 301-304.
(2) Messager de la Société Serbe, vol. XVI, p. 34-35.
(3) St. Novakovitch : Le code d'Etienne Douchan, p. 3.
(4) St. Novakovitch : Questions balkaniques, p. 290-293.

pas un mot des Bulgares. Une note trouvée sur les Quatre Evangiles, écrits au Mont Athos vers 1347, dit que « par la grâce de Dieu, ainsi que par les prières des aïeux de Dusan, il fut donné à celui-ci de pouvoir se rendre maître de tout le pays *serbe* jusqu'à la ville de Morunac, qui s'appelle aussi Kristopolje (maintenant Cavalla) et jusqu'à Salonique, ainsi que de toute la Dioclitia jusqu'à Drac » (1). Dans la lettre patente délivrée, vers 1350, au monastère des Archanges Saint-Michel et Saint-Gabriel qu'il a fait construire à Prizren, l'empereur Dusan énumère les donations accordées au monastère, auquel il donne, entre autres, l'église de Veles « avec les hommes, les moulins et les vignobles. » En réglant les droits et les devoirs des hommes appartenant au domaine accordé, il les appelle Serbes, Albanais et Grecs ; il ne mentionne pas les Bulgares (2). De même, dans le code édicté pour l'ensemble de l'empire aux assemblées générales d'Uskub, en 1349 et de Seres, en 1354, il ne fait nulle part mention des Bulgares, bien qu'il désigne en particulier toutes les nationalités de son Etat : Serbes, Grecs, Albanais, Valaques et Allemands (3). Il est inadmissible de supposer que les législateurs serbes, à deux assemblées successives, tenues toutes les deux en Macédoine même, pouvaient ignorer la présence dans ce pays de l'élément bulgare si celui-ci y existait réellement. Quand ils font mention d'une population aussi peu nombreuse que l'était la population allemande dans l'Etat serbe de ce temps, ils n'auraient certainement pas manqué de signaler aussi la présence de Bulgares. Dans sa lettre patente édictée en 1347 à l'assemblée d'Uskub, par laquelle un archevêché fut institué au monastère de Lesnovo en Macédoine, Dusan s'intitule « Etienne, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate orthodoxe des Serbes, des Grecs et des provinces de

(1) Stoianovitch : Anciennes inscriptions serbes, n° 89.

(2) Messager de la Société savante serbe, vol. XV, p. 264-310.

(3) St. Novakovitch : Le code d'Etienne Douchan, art. 32, 39, 77 82, 173.

l'Ouest » (1). Cette lettre patente, approuvée à la première assemblée serbe après la proclamation de l'empire, est un des plus importants statuts serbes du moyen-âge en Macédoine. Elle règle non seulement l'institution du nouvel archevêché, mais traite aussi beaucoup d'autres matières, en stipulant même les devoirs des sujets. Cependant, là encore, pas un mot des Bulgares. Dusan signait en qualité d' « empereur des Serbes et des Grecs »; en latin : « imperator Rasciae et Romaniae » (2). Même dans son titre, il ne fait pas mention des Bulgares.

Les livres écrits en Macédoine pendant la durée de la domination serbe, ne font pas non plus mention des Bulgares. On ne trouve pas de traces de leur nom dans les inscriptions ni dans les annotations trouvées sur ces livres. Au contraire, on trouve, dans tous ces livres, l'indication qu'ils ont été écrits dans tel ou tel endroit, dans telle ou telle province, et aussi le nom du souverain serbe sous le règne duquel ils ont été écrits. On y prodigue des louanges à l'adresse des souverains serbes, on cite les noms des monastères qu'ils ont fait construire en Macédoine, ainsi que les dons qu'ils leur ont accordés, on glorifie leurs succès et on célèbre leurs victoires. Et dans quelques-uns d'entre eux, on célèbre précisément les victoires remportées par les Serbes sur les Bulgares (3).

Les documents serbes, même ceux d'origine macédonienne, ne signalent donc nulle part la présence de Bulgares. Au contraire, ils laissent nettement voir que la population de la Macédoine était serbe.

Les documents serbes sont, sous ce rapport, absolument corroborés par les documents étrangers. En s'appuyant sur le témoignage de l'historien grec N. Grego-

(1) Messager de la Société savante serbe, XXVII, 288, etc.

(2) V. Grigorovitch : Otcherk etc., p. 49-50. C. Jirecek, Geschichte der Serben I, 386.

(3) L. Stoïanovitch : Anciennes inscriptions serbes, nos 34, 43, 56, 75 103, 4944.

ras, qui vivait sous le règne de Dusan, C. Jirecek déclare que, au moment où les Serbes procédaient à la conquête de la Macédoine méridionale, « il y avait dans chaque ville une faction serbe et une faction grecque » (1). Gregoras raconte que, envoyé par l'impératrice byzantine Irène à la recherche de Cantacuzène fugitif, Manuel, un parent de celle-là, partant de Dimotik, passa les monts du Balkan (Haemus) et entra en pays serbe (2). Jean Cantacuzène qui, sur le territoire de la Macédoine, avait soutenu de longues guerres contre Jean, empereur légitime de Byzance, ainsi que contre l'impératrice Anne et l'empereur serbe Dusan, et avait ainsi eu l'occasion de bien connaître la Macédoine, mentionne aussi les Serbes en plusieurs endroits de son « Histoire » (3).

La présence de Bulgares dans la Macédoine n'est pas signalée davantage à l'époque qui suivit le règne de Dusan. L'empereur Uros, fils du fondateur de l'empire, succéda à son père et prit officiellement le titre d' « Etienne Uros, empereur des Serbes et des Grecs » (4). Les fils de Branko Mladénovic, gouverneur de la province d'Ochrida, dans un document datant de 1365, lui prêtent le titre d' « Autocrate de tous les pays serbes, grecs et maritimes » (5).

C'est pendant le règne, peu énergique, de l'empe-

(1) C. Jirecek, Geschichte der Serben, I, 382.

(2) « Relicto igitur ob netum recto tramite, sinistrum versus per ovia contendere arduisque ac difficultibus locis applicare se perrexit, donec Haemo monte superato, in *Tribalorum terram* illaesus furtim delapsus est ». Nicephori Graegorae, Hist. Bizant. XIII, 4, 8, p. 653. Ed. Bonn.

(3) Il les signale près de Prossek (Prosaekum, ville située sur le Vardar, au débouché nord du défilé de Demir Kopia, actuellement en ruines). « Interea pecuarius quidam *Tribalus*, juxta Prosacum in vico Davidis nuncupato habitans Zimpanus (Jivan, un nom essentiellement serbe) nomine auditis quæ Contacuseno » : Joannis Cantacuzeni Imperatoris Historiarum III, 394, vol. II, 256. Contacuzène les signale aussi près de Philippi (ville située entre Serès, Drama et Cavalla, maintenant en ruines) : « Pauci enim Tribali ex proximis vicis concurrentes (Ib. IV, 45, vol. II, 329).

(4) V. Grigorovitch : Otcherk., p. 51. C. Jirecek, Geschichte der Serben, I, p. 414.

(5) Mémoires de l'Académie royale de Serbie, vol. III, p. 31.

reur Uros que s'opèrent la division et le démembrement de l'empire serbe. La Macédoine est également divisée en plusieurs provinces où les anciens gouverneurs de Dusan se proclament souverains indépendants. De tels événements n'étaient-ils pas une excellente occasion de démontrer nettement à qui appartenait le pays ? Les nouveaux souverains n'étaient plus attachés par aucun lien à l'empire serbe dont ils s'étaient séparés ; ils étaient libres de se donner un nom à leur gré ; rien ne les empêchait donc de se déclarer souverains bulgares si leurs sujets étaient réellement bulgares. Non seulement ils auraient ainsi gagné les sympathies de leurs sujets, mais aussi ils auraient effacé les dernières marques de la souveraineté serbe. Cependant, rien de pareil ne se produit. Toutes les parties de la Macédoine restent serbes et leurs souverains s'appellent toujours princes serbes.

Le gouvernement de l'Epire, ainsi que d'une partie de la Macédoine, avait été confié, sous Dusan, à son frère du côté maternel, Siméon (Sinisa). En 1356, au début du règne d'Uros, celui-ci réunit une armée composée « de Serbes, d'Albanais et de Grecs », et se fit proclamer empereur indépendant « des Grecs, des Serbes et de toute l'Albanie » (1). Il signait, en 1361, « Siméon Paléologue, par la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, fidèle empereur et autocrate des Grecs et des Serbes » (2) ; dans une autre occasion, il signait : « Siméon Uros Paléologue, par la grâce du Seigneur Jésus-Christ, empereur et autocrate des Grecs, Serbes et de toute l'Albanie » (3).

Vukasin Mrnjavic, qui, sous le règne de Dusan, était gouverneur de Prilep, fut nommé despote dès le début du règne de l'empereur Uros ; mais il ne se contenta pas de ce rang : en 1366, il se proclama roi indépendant et étendit son pouvoir sur les régions situées des

(1) C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, 415.

(2) Fr. Miklosich et Jos. Mueller : Acta et diplomata Graeca medii aevi, III, p. 129.

(3) Messager de la Société savante serbe, vol. XVIII, p. 201.

deux côtés du Sar, avec les villes principales de Prizren, Uskub, Prilep et Monastir. Il fut reconnu roi par les peuples de toutes ces régions et s'intitula d'office : « Seigneur du pays serbe, des Grecs et des provinces de l'Ouest » (1). Dans une lettre en date du 5 avril 1370, adressée à la république de Raguse, le roi Vukasin s'exprime en ces termes : « Et le Christ m'institua maître de tout le pays serbe, des Grecs et des provinces de l'Ouest » (2). Son frère, Ugljesa, se proclama prince indépendant dans les provinces limitrophes de la Macédoine, du côté de l'Est. Des documents grecs et serbes l'appellent « le despote de la Serbie » (3). Ces deux frères sont aussi appelés « seigneurs serbes » dans une chronique bulgare de l'époque (1296-1413), chronique écrite en Bulgarie même, en langue bulgare et inspirée par des sentiments nettement bulgares (4). Son auteur se rendait très bien compte de ce qu'il écrivait, et son témoignage est tout à fait digne de foi.

Dans le nord-est de la Macédoine régnaient deux rebelles, cousins de l'empereur Uros, les frères Deyanovic, Jean-Dragas et Constantin. Ils tenaient en leur pouvoir les régions situées autour d'Istip, de Strumica, de Kumanovo, de Kratovo et de Velbuzd. C'est à Constantin que la ville de Velbuzd doit son nom actuel de Kustendil. En 1395, Constantin est appelé par sa fille Hélène « le plus pieux et le plus illustre des Seigneurs de la *Serbie* » (5). En 1401, on signale l'arrivée à Venise

(1) St. Novakovitch : Les Serbes et les Turcs, p. 144. C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, 423, 430, 433.

(2) F. Miklosich : Monumenta Serbica, p. 180.

(3) F. Miklosich et Jos. Mueller : Acta et diplomata graeca medii aevi, I, p. 553, 558, 559, 571 ; St. Novakovitch : Les Serbes et les Turcs, p. 153, 155, 166 ; C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, 431.

(4) J. Bogdan : Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung (Archiv. für slavische Philologie, III, p. 527). La chronique « ist ohne Zweifel in Bulgarien und von einem Bulgaren geschrieben worden, ausser dem ist sie in mittel-bulgarischer Recension erhalten » (p. 490). « Die Chronik ist ganz vom Standpunkte eines Bulgaren geschrieben » (p. 492).

(5) F. Miklosich et Jos. Mueller : Acta et diplomata græca medii aevi, II, 260, 261 ; Novakovitch : Les Serbes et les Turcs, p. 190.

d'un émissaire de « Constantin (Deyanovic), Seigneur de la Serbie, territoire voisin de notre province de Durazzo ». (« Constantini domini Serviae, territorii, quod est circa territorium nostrum Durachii ») (1).

En dehors de ces souverains indépendants, plusieurs autres seigneurs de moindre importance régnaient en Macédoine, tels que Novak « Kesar » sur le lac de Prespa, Branko Mladenovic à Ochrida, Bogdan sur le territoire situé entre Salonique et Seres (2). Aucun d'eux ne dit nulle part avoir quoi que ce soit de commun avec les Bulgares.

La Macédoine fut conquise par les Turcs en qualité de pays serbe. La pénétration turque en Europe coïncide avec la décadence même de l'empire serbe après la mort de Dusan. Encore du vivant de Dusan, les Turcs avaient pris Gallipoli aux Grecs et commencé à assaillir les provinces byzantines et serbes, et, à l'époque du règne sans énergie de l'empereur Uros, leur invasion avait déjà atteint de fortes proportions. En 1365, Andrinople était la capitale turque ; tous les pays situés entre la mer de Marmara et les Balkans, et depuis la mer Noire jusqu'au Rhodope, se trouvaient déjà en possession de conquérants. Le centre de la puissance turque se trouvait, par là, transféré d'Asie en Europe. En présence du péril turc, les princes serbes furent obligés de penser à prendre des mesures sérieuses pour garantir leurs possessions et leurs personnes. Ce fut Ugljesa Mrnjavic qui, au cours de l'été 1371, organisa une action en vue de chasser les Turcs de la Thrace. Il fut suivi par son frère Vukasin. La rencontre décisive entre les Serbes et les Turcs eut lieu sur la rive gauche de la Marica, à l'est de Mustapha Pacha Palanka (nom actuel) et au nord de Cernomen (maintenant Cirmen). Les Serbes furent défaits et les deux frères, Vukasin et Ugljesa, trouvèrent la mort dans le combat. Après cette victoire, les Turcs se rendirent maîtres de la Macédoine.

(1) Messager de la Société savante serbe, vol. XIX, p. 198.
(2) C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, 415, 434.

Au témoignage unanime de documents historiques serbes et étrangers, c'est l'armée *serbe* qui fut défaite sur la Marica, ce sont les princes *serbes* qui y trouvèrent la mort, et ce sont également les pays *serbes* qui furent conquis à la suite de cette défaite.

Les sources historiques serbes représentent la débâcle de la Marica comme une catastrophe appartenant au passé serbe et la rangent parmi les épisodes de l'histoire serbe (1). Le moine Isaïe, contemporain de la bataille, qui vivait à Seres, à proximité de l'endroit même où eut lieu la rencontre sanglante entre les Serbes et les Turcs, raconte que « le despote Ugljesa avait levé toutes les troupes serbes et grecques, ainsi que son frère le roi Vukasin et beaucoup d'autres princes serbes », pour chasser les Turcs (2). Vladislav Gramatik auteur serbe de la seconde moitié du XV^e^ siècle, écrit que « l'armée serbe de la Macédoine fut complètement battue sur la rivière qui s'appelle Marica » (3). Le patriarche serbe Pajsej, de la première moitié du XVII^e^ siècle, dit que les Turcs, après s'être emparés d'Andrinople, avaient « essayé d'entrer en pays serbe » et qu'Ugljesa et Vukasin leur avaient opposé une certaine résistance à la tête des forces serbes (4).

Les sources historiques de l'Europe occidentale concordent absolument avec les sources serbes, au sujet de la bataille de la Marica. La nouvelle de la défaite serbe n'était arrivée au pape, à Avignon, qu'au printemps de 1372 ; dans une lettre adressée en mai de cette année au roi Louis de Hongrie, pour l'informer de la situation créée dans la péninsule balkanique à la suite de la bataille de la Marica, le pape dit que certains princes de l'Etat *serbe* ont été vaincus dans cette rencontre (subactis quibusdam magnatibus regnii Rasciae). En au-

(1) Mémoires de l'Académie royale de Serbie, vol. III, p. 95, 126, 131, 139, 149, 151, 154.

(2) L. Stoïanovitch : Anciennes inscriptions serbes, n° 4944.

(3) Messager de la Société savante serbe, vol. XXII, p. 287.

(4) Messager de la Société savante serbe, XXII, p. 222.

tomne de la même année, l'archevêque de Néopatra, dans le duché d'Athènes, écrit au pape que « les Turcs ont remporté une victoire éclatante sur certains princes de Grèce, de Valachie (Thessalie) et de l'Etat *serbe* », et qu'en se rendant maîtres de ces pays, ils se sont frayé un chemin jusqu'à la frontière même du duché d'Athènes et de la principauté d'Achaia (1).

De même, les renseignements provenant des voisins serbes les plus proches, les Roumains, parlent de la débâcle de la Marica comme d'une défaite serbe. Dans un manuscrit roumain du commencement du XVII[e] siècle, il est dit qu'en 1371 « Murat se porta avec les Turcs contre Ugljesa et Vukasin, que ceux-ci réunirent une forte armée serbe et acceptèrent le combat contre les Turcs... qui, finalement, furent vainqueurs. Ugljesa et Vukasin trouvèrent la mort dans la vallée de la Marica, en 1371. » (2)

Les Turcs, adversaires des Serbes à la bataille de la Marica, s'expriment de la même manière. Leurs annales, dont Zinkeisen s'est servi pour écrire l'histoire turque, disent « que des infidèles serbes s'étaient rassemblés pour attaquer Andrinople », mais qu'ils ont été mis en déroute (3).

En dernier lieu, les sources historiques bulgares sont, à ce sujet, d'accord avec les autres. La chronique bulgare contemporaine (1296-1413), dont nous avons déjà parlé plus haut, raconte que Vukasin et Ugljesa « réunirent une grande armée serbe, qu'ils se portèrent contre la ville de Seres et que les Turcs allèrent à leur rencontre, qu'un grand combat suivi de carnage eut lieu sur la Marica et que les Turcs, pendant que les Serbes cherchaient leur salut dans la fuite, tuèrent Ugljesa et Vukasin. » (4)

(1) C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, 440.

(2) V. Grigorovic : « O Serbiji v ea otnoséniah k sosednim derzavam ». Kazan, 1859, p. 17.

(3) J. W. Zinveisen : « Geschichte des Osmanischen Reiches », Hamburg, 1840, I, 224.

(4) J. Bogdan : Archiv fur slavische Philologie, XIII, 528.

Les documents historiques d'après lesquels la bataille de la Marica est décrite dans l'ouvrage de Zinkeisen, documents composés par Nesri, Irdis-Bitlisé, Sead-Edin, ainsi que les annales turques de Leunclavius ne reproduisent que la tradition des événements déjà vieux de cent ans. Ils disent que l'endroit où la bataille fut livrée, s'appelait Srb Zandughi, ce qui veut dire la débâcle serbe. Depuis, l'endroit a toujours gardé ce nom; aujourd'hui même, il s'appelle Srb-Sindighi (la débâcle serbe), Srb-Sidi (le Serbe a eu peur) et Srb-Hududi (la frontière serbe (1).

Cependant, la bataille de la Marica ne mit pas fin à la domination serbe en Macédoine. Au roi Vukasin succéda son fils Marko (1371-1394) qui, tout en reconnaissant la suzeraineté des Turcs, régna jusqu'à la fin de sa vie, avec l'assistance de ses frères Dmitar et Andrija, en qualité de roi serbe, avec Prilep comme capitale. Jovan Dragas Dejanovic gouverna, de même, en qualité de vassal turc, les provinces d'Istip, de Strumica, de Kumanovo, de Kratovo et de Velbuzd, d'abord conjointement avec son frère Constantin, puis seul, après la mort de celui-ci. Finalement, au sud de l'Etat de Dragas, dans la région située entre Salonique, Seres et le lac de Dojran, subsistait toujours l'Etat de Bogdan. Ces petits souverains serbes payaient le tribut au sultan et devaient lui fournir des contingents de troupes en cas de guerre ; pour tout le reste, ils étaient entièrement indépendants. Ils suivaient, dans leurs pays, la tradition des souverains serbes, construisaient et restauraient les églises et les monastères, en leur accordant de riches donations, et protégeaient le peuple serbe. Le roi Marko (Kraljevic Marko) est, aujourd'hui même, le héros le plus populaire dans les chants nationaux de tous les pays serbes.

(1) Voir à ce sujet: J. W. Zinkeisen : Geschichte des Osmanischen Reiches, I, p. 225 ; N. Jorga : Geschichte des Osmanischen Reiches, I, 1908, Gotha, p. 241 ; Le Vicomte de la Jonquière : Histoirede l'empire Ottoman, I, Paris 1914, p. 70 ; St. Novakovitch : Les Serbes et les Turcs, p. 176-177 ; J. Michkovitch : Un essai sur la bataille de la Maritza, bulletin de l'Académie royale de Serbie, LVIII, p. 111.

Marko et Jovan Dragas ont trouvé la mort en 1394, à la bataille de Rovine, en combattant contre le voïvode valaque Mirce en qualité de vassaux turcs. A leur mort, les Turcs se rendirent définitivement maîtres de leurs pays respectifs. Bogdan resta le dernier souverain serbe de la Macédoine ; sa trace ne se perd, dans l'histoire, qu'après 1413.

Malgré cela, l'influence serbe en Macédoine continue à s'exercer. Elle se prolonge tard dans la sombre période de domination turque en Macédoine. L'influence des familles régnantes serbes persiste longtemps en Macédoine, et ne s'éteint qu'à la mort de la sultane Marija, fille du despote serbe Djuradj Brankovic, survenue en 1487. La sultane Marija était la femme du sultan Murat II. Restée veuve en 1451, elle revient s'établir dans la petite parcelle du territoire serbe encore libre ; mais déjà en 1457, elle quitte le pays et vient se fixer en Macédoine, à Jézevo, près de Seres, où elle reste jusqu'à sa mort. La vie active de cette femme peut être considérée comme une suite de la domination et de l'influence serbes en Macédoine. Encore que sultane, elle venait en aide aux églises, aux prêtres et aux moines chrétiens, et faisait la charité aux nécessiteux du monde chrétien ; restée veuve, et jouissant de l'estime et de la bienveillance du sultan Mehmed II, elle disposait de puissants moyens d'existence qui lui permettaient de mener la vie d'une princesse. Elle était en Macédoine une sorte de souveraine serbe. Dans ses lettres, elle parle en véritable souveraine, en se prêtant les titres portés par les monarques serbes à l'époque de l'indépendance (Danu Marija, impératrice et autocrate). Sa nationalité serbe ressort encore davantage là où elle rattache son nom à sa famille : « La femme de l'empereur Murat, la sultane Marija, fille du despote Djuradj. » Pour ses lettres, elle employait toujours le sceau de son père portant l'inscription : « Seigneur despote Djuradj ».

Toutefois, la sultane Marija n'en demeure pas là : elle agit aussi dans l'esprit de la tradition des souverains

serbes. Elle fait des présents et des donations aux églises et aux monastères. Non seulement elle oblige les autres sujets de l'empire turc à remplir leurs obligations vis-à-vis du peuple serbe, mais aussi, en véritable souveraine, elle entre directement en relation avec les Etats du dehors. Dans les archives de la république de Raguse, on a trouvé un nombre assez considérable de ses lettres : elle y stipule, entre autres, que le tribut que les commerçants de Raguse s'étaient engagés, à l'époque des monarques serbes, à payer à l'église serbe de Jérusalem, devait être payé à l'avenir aux monastères serbes de Hilendar et de Saint-Paul du Mont-Athos, « bâtis par nos ancêtres Saint-Siméon et Saint-Sava, ainsi que par ceux qui leur succédèrent jusqu'à ce jour ». Elle se réfère, dans sa demande, aux lettres patentes « délivrées par mes prédécesseurs, les empereurs Dusan et Uros ».

Il était de tradition, dans les familles régnantes serbes, de donner des marques d'une vénération particulière au souvenir des premiers hommes éminents qui avaient prêché l'évangile aux Slaves des Balkans. Au x[e] siècle, il y avait eu, en Macédoine, plusieurs de ces prédicateurs, qui ont été canonisés, en raison de leurs bonnes œuvres. Des légendes populaires se sont formées à leur sujet. Devenus maîtres de la Macédoine, les souverains serbes se sont acquittés dignement du tribut qu'ils devaïent au souvenir de ces bons méritants, en érigeant des monastères sur leurs tombes ou les endroits ayant eu quelque rapport avec leur action. C'est ainsi que furent construits les monastères de Sarandapor et de Nagoricino, bâtis par le roi Milutin à la gloire de Saint Jovan Sarandaporski ; le monastère du Saint-Archange, à Lesnovo, bâti par le despote Oliver, à la gloire de Saint-Gabriel Lesnovski ; le monastère du Rilo, construit par le seigneur Hrelja à la gloire de Saint-Jovan Rilski. La sultane Marija suivit, en cela aussi, l'exemple de souverains serbes. C'est grâce à ses soins que fut restauré le monastère du Rilo. Comme le corps de Saint-Jovan de Rilo, qui s'était voué à la vie sainte dans la montagne

même de Rilo, à proximité du monastère, avait eu la mauvaise fortune d'être traîné de côté et d'autre pour parvenir finalement dans la capitale bulgare de Trnovo ; les moines du monastère demandèrent alors qu'il fût transféré dans son couvent de Rilo, afin qu'il ne restât plus en pays étranger. Sur les instances de la sultane Marija, le vœu des moines serbes fut exaucé et le corps fut transféré en grande pompe et en présence d'une grande foule de Serbes de Macédoine. C'est ainsi qu'au plus fort de la domination turque, le peuple serbe éprouvait les effets de la présence d'une impératrice serbe.

Vers la fin de sa vie, la sultane Marija fit venir auprès d'elle sa sœur, Kantakuzina. Elles veillèrent toutes deux à la protection de la nationalité serbe et des intérêts de la religion chrétienne en Macédoine.

La sultane Marija mourut le 14 septembre 1487, et fut ensevelie dans le monastère de Kosanica, près de Seres. Sa sœur fut inhumée à Konca, à proximité de Strumica.

En raison de l'attachement qu'elle avait témoigné pour la religion chrétienne et le peuple serbe, il existe, aujourd'hui encore, dans les masses populaires, une riche tradition concernant la sultane Marija. Toute une contrée, située au bord de la mer entre Salonique et la presqu'île de Kassandra, s'appelle d'après le nom de la fille du despote Djuradj, « Kalamarija », — la Bonne Marie.

C'est seulement après la mort de la sultane Marija que s'est éteinte en Macédoine l'influence des traditions ayant trait aux familles régnantes serbes.

VI

LES DIFFERENCES ENTRE LA DOMINATION SERBE ET LA DOMINATION BULGARE EN MACEDOINE

Les périodes de domination serbe et de domination bulgare en Macédoine. — Les Bulgares et les Slaves assujettis, deux peuples différents. — Les Bulgares maîtres, les Macédoniens esclaves. — Pourquoi le mélange des deux peuples n'eut pas lieu. — L'absence complète de toutes marques d'influence bulgare en Macédoine, tant au point de vue ethnique qu'au point de vue de la culture. — Erreurs au sujet du rôle attribué aux Bulgares dans l'élaboration de l'écriture et de la littérature slaves. — Les Macédoniens, premiers propagateurs du christianisme parmi les Slaves du Sud. — Les premiers apôtres du christianisme slave sont des Macédoniens. — C'est de Macédoine que le christianisme parvient aussi aux Bulgares. — La langue des premiers livres slaves est appelée simplement slave. — La seconde domination bulgare en Macédoine, brève, tyrannique et odieuse. Les Serbes et les Macédoniens, un seul et même peuple, —Les souverains serbes apparaissent dans le rôle de libérateurs du peuple et d'artisans de l'unité nationale. — La domination serbe en Macédoine survient à l'époque de l'épanouissement de la culture serbe. — La construction des monastères et le progrès géné-

ral de la culture. — La littérature serbe en Macédoine. — Le Code de Dusan est élaboré en Macédoine. — La Macédoine constitue la région centrale du pays serbe. — La capitale de l'Etat serbe est située en Macédoine. — En Macédoine ont lieu les Assemblées d'Etat où se décident les destinées du peuple serbe. — C'est en Macédoine que l'Etat serbe est élevé au rang d'empire et l'Eglise au rang de patriarcat. — L'influence de Byzance atteint la Serbie par l'intermédiaire de la Macédoine.

Comme nous l'avons déjà démontré, la domination bulgare en Macédoine a été établie de 861 à 969, de 1202 à 1204 et de 1230 à 1246 ; elle a duré en tout 129 ans. La domination serbe, abstraction faite du temps passé par la sultane Marija dans ce pays, a duré de 1282 à 1431, en tout 131 ans. Les deux dominations ayant été d'une durée à peu près égale, il serait impossible d'en tirer aucun argument à l'avantage des Serbes ou des Bulgares, si ce n'est celui que la domination bulgare eut lieu par intervalles, tandis que la domination serbe s'exerça d'une façon continue. Mais sous tous les autres rapports, il existe une différence énorme entre la domination serbe et la domination bulgare en Macédoine.

Les Bulgares et les Slaves assujettis étaient deux peuples différents d'origine, de race et de culture, de sorte que leur fusion en un seul peuple ne pouvait avoir lieu que dans des conditions spéciales. Cependant, en Macédoine, une telle éventualité était impossible. Les conquérants bulgares constituaient, dans ce pays, une classe dominante peu nombreuse, qui s'imposait au peuple sans se mélanger avec lui. Lorsqu'ils s'emparèrent de la Macédoine pour la première fois en l'enlevant à Byzance, les Bulgares s'établirent avec leurs garnisons dans les places fortes et les villes et exercèrent de là leur pouvoir sur la masse du peuple, ainsi que les Grecs le faisaient auparavant. De sorte que les populations macédoniennes, habi-

tant pour la plupart en dehors des villes, n'avaient, en cette circonstance, éprouvé qu'un changement de maîtres. Les tribus macédoniennes continuèrent, comme auparavant sous la domination grecque, à vivre sous les ordres de leurs chefs indigènes en payant le tribut aux Bulgares au lieu de le payer aux Grecs. Les documents historiques byzantins, absolument dignes de foi, attestent en propres termes l'existence de tels rapports entre les Macédoniens et les Bulgares à cette époque (1). Les Bulgares conquérants et les Macédoniens soumis, ne se mélangeaient point entre eux ; les Bulgares n'étaient, en Macédoine, qu'une couche sociale extérieure qui ne pénétrait pas dans les masses du peuple. Leur domination dans ce pays est comparable en tous points à la domination turque qui s'exerça pendant plus de cinq cents ans sans produire aucun changement ethnique dans la masse du peuple. Les Bulgares n'exercèrent aucune influence, au point de vue ethnique, sur le peuple macédonien qui resta ce qu'il était auparavant.

La première période de domination bulgare survient à une époque où les Bulgares étaient encore barbares. Au point de vue de la culture, la population macédonienne leur était bien supérieure. C'est la raison pour laquelle il était impossible que leur présence laissât des traces d'une culture bulgare en Macédoine.

C'est aux Slaves de Macédoine que revient l'honneur de l'apparition, dans la première moitié du IX^e^ siècle, des premiers livres chrétiens slaves écrits dans leur dialecte. Cependant, ce fait important a donné lieu à une erreur, à savoir que l'écriture slave aurait fait sa première apparition en langue bulgare, et que le mérite de cette œuvre en reviendrait aux Bulgares. L'état même où se trouvait la civilisation bulgare à cette époque oppose le démenti le plus catégorique à une telle conjecture. Les faits positifs que nous allons exposer écartent définitivement, sur ce point, toute théorie à l'avantage des Bulgares.

(1) Jean Cameniata, éd. Bonn. 496, 6.

Le christianisme avait commencé à se répandre graduellement parmi les Slaves du Sud aussitôt après leur arrivée dans la péninsule des Balkans. Soutenus par les autorités publiques, les missionnaires grecs et romains agissaient sur les Slaves païens en vue de les convertir au christianisme. Parmi les tribus slaves isolées, établies dans les régions montagneuses reculées, leur propagande ne gagnait pas facilement du terrain ; par contre, dans les contrées plus accessibles, où se trouvaient les grandes villes, comme en Macédoine et en Thessalie, la conversion s'effectuait plus facilement. Des évêchés nouveaux pour les Slaves y ont été institués de très bonne heure et il y eut même, par la suite, des Slaves ordonnés prêtres. Il est vrai que les saints offices continuaient d'être célébrés en grec, mais la prédication et l'instruction du peuple se faisaient nécessairement en slave. En adaptant les mots de leur langue aux idées chrétiennes, ces prêtres ont posé les premiers fondements du christianisme slave. La conversion définitive des Slaves au christianisme a ainsi, pour une part considérable, été préparée chez les Slaves de la Macédoine. La Macédoine est le berceau du christianisme slave.

Cette action en vue de la conversion des Slaves au christianieme n'a absolument rien de commun avec les Bulgares. Elle a eu lieu même avant que le pied d'un seul Bulgare eût foulé le sol de la Macédoine.

La conversion partielle des Slaves en Macédoine n'était que le prologue de leur conversion complète et définitive ; mais celle-ci également n'a rien de commun avec les Bulgares. Tous les préparatifs en étaient faits avant que les Bulgares eussent conquis la Macédoine. Ce sont deux frères, Cyrille et Méthode, originaires de Salonique, qui furent les véritables apôtres du christianisme parmi les Slaves. Ils étaient très instruits et parfaitement versés dans le dialecte macédonien. Méthode avait été pendant de nombreuses années gouverneur grec d'une province slave en Macédoine avant que les Bulgares eussent commencé à y pénétrer.

En 862, les princes de Moravie, Rastislav et Svetopluk, envoyèrent à l'empereur byzantin, Michael III, une députation chargée de demander des missionnaires versés dans la langue slave et dans la religion chrétienne, lesquels missionnaires devaient introduire en Moravie le christianisme enseigné en langue slave. Ce rôle échut à Cyrille et à Méthode, qui composèrent à cet effet un alphabet slave, traduisirent les livres liturgiques les plus nécessaires et entreprirent de remplir la tâche qui leur était confiée. L'arrivée de la délégation des princes de Moravie eut lieu en 862, et la conquête bulgare de la Macédoine commença seulement en 861 ; cependant, Cyrille et Méthode étaient déjà à Constantinople avant cette époque. La langue slave connue des deux frères était celle de la Macédoine, et la traduction des livres liturgiques qu'ils ont faite était en dehors de toute influence bulgare. Dans tous les documents de cette époque et de l'époque postérieure, cette langue est appelée slave, et nulle part, elle n'est appelée bulgare (1). La grande œuvre de la première formation de la littérature slave n'a donc rien de commun avec les Bulgares.

De même, aucune corrélation n'existe entre les Bulgares et l'œuvre systématique de propagation du christianisme parmi les Slaves balkaniques, accomplie par les frères Cyrille et Méthode.

L'époque où les Bulgares prenaient pied en Macédoine, coïncide avec le début des persécutions exercées contre les disciples de Cyrille et de Méthode en Moravie, et quelques-uns parmi ces disciples vinrent chercher un refuge en Bulgarie. L'empereur bulgare Boris (852-888) leur réserva un accueil bienveillant ; cependant, il ne les retint pas en Bulgarie et les envoya en Macédoine.

(1) L'érudit professeur à l'Université de Belgrade, M. V. Djeric, après avoir examiné tous les documents historiques du IX^e^ au XII^e^ siècle où l'on fait mention de la langue des Slaves balkaniques à cette époque, constate que la langue des plus anciens livres slaves n'est appelée nulle part autrement que *slave*. Aucune allusion n'y est faite à la langue bulgare. (V. Djeric : Du nom serbe en Vieille Serbie et en Macédoine. Belgrade, 1904, p. 32-38).

En Bulgarie, le terrain se prêtait mal à l'action des prédicateurs du christianisme. Les Bulgares touraniens, en y arrivant vers la fin du VII[e] siècle, avaient détruit les semences du christianisme répandues par les missionnaires avant leur arrivée. Ce n'est que longtemps après que de nouveaux essais d'introduction du christianisme purent avoir lieu chez les Bulgares. Cependant, comme partout parmi les barbares, cette action n'allait pas sans grande difficulté ; ceux-là mêmes qui se laissaient baptiser revenaient vite à leurs anciennes croyances. Les souverains bulgares, baptisés, n'étaient pas plus fervents que le peuple. L'empereur Boris, qui était chrétien, renonça en 888 au trône en faveur de son fils Vladimir ; mais il dut bientôt reprendre le pouvoir, son fils ayant renié la religion chrétienne et étant retourné au paganisme. Vladimir fut défait par son père qui lui fit crever les yeux pour le punir et fit monter sur le trône son second fils, Siméon. De plus, la religion islamique avait gagné beaucoup de terrain parmi les Bulgares. Une lettre du Pape Nicolas mentionne, chez les Bulgares, la présence de livres sarrasins (*libri profani, quos a Saracenis vos abstulisse ac apud vos habere perhibetis*). Le bas peuple lui-même, qui conservait encore dans sa sauvagerie primitive maintes qualités touraniennes, ne se prêtait pas facilement à la propagande chrétienne. Finalement, la langue slave n'avait pas encore reçu, en Bulgarie, sa forme définitive.

En Macédoine, berceau du christianisme slave, la situation était tout autre. La foi chrétienne des Slaves n'y était nullement ébranlée ; au contraire, sa propagation était en progression constante. La langue slave n'y était pas soumise à l'influence bulgare, et les Saintes Ecritures pouvaient y être comprises par chacun. Le peuple était pur de race et doux de caractère. Toutes les conditions pour la haute mission des prédicateurs slaves persécutés en Moravie y étaient donc réalisées. C'est la raison pour laquelle l'empereur Boris les avait envoyés en Macédoine.

C'est à partir de ce moment que commence une nou-

velle ère du christianisme slave en Macédoine, époque marquée par l'emploi non pas de livres liturgiques grecs, mais de livres slaves, avec une liturgie de langue slave. Le nombre des traductions des livres chrétiens augmente et les premiers éléments de la littérature slave se constituent. Un tel christianisme, essentiellement slave, devait forcément prendre un vigoureux essor. Son rayonnement se projette de tous côtés : en Serbie, en Bulgarie, en Russie.

Tel est le fond de la légende relative au rôle que les Bulgares auraient joué dans l'introduction du christianisme et la formation de la littérature parmi les Slaves.

Etrangers sauvages et oppresseurs, les Bulgares ne pouvaient être que haïs en Macédoine. C'est pourquoi les Slaves macédoniens se sont soulevés et après les avoir chassés, se sont émancipés pour fonder leur propre Etat.

C'est ainsi que prit fin la première domination bulgare en Macédoine, sans laisser de traces dans la constitution ethnique non plus que dans la culture générale du pays. Quant à la seconde domination, elle avait le caractère d'un succès éphémère obtenu au moment opportun. Elle n'avait duré que vingt et un ans, et par intervalles, ce qui est loin de suffire à changer le caractère ethnique d'un vaste pays. En outre, les Bulgares étaient, comme auparavant, exclusivement demeurés dans les places fortes et les villes où ils tenaient garnison, sans se mélanger avec le peuple. Finalement, cette domination bulgare s'était exercée d'une manière tellement barbare qu'elle ne pouvait être qu'odieuse au peuple. Les souverains bulgares étaient des tyrans sanguinaires d'une cruauté féroce, ne sachant pas se modérer dans leurs exactions envers la population subjuguée, et leurs *principes imperii* étaient de véritables sauvages. Les documents historiques d'origine franque et byzantine nous ont gardé le souvenir de la cruauté monstrueuse de l'empereur bulgare Kalojan (1197-1207). Ivanko, neveu et assassin de l'empereur Asen Ier, avait coutume de faire égorger des prisonniers grecs pour rehausser l'éclat de ses fêtes et de

ses banquets. C'est cette façon de gouverner que les Bulgares ont apportée aussi en Macédoine. Strez, qui en gouverna une partie, sous la domination bulgare, peut nous servir de modèle d'administration bulgare. Il a fait construire dans son palais de Prosck, au sommet d'un rocher escarpé s'élevant au-dessus du Vardar, une plateforme en bois où, passant son temps à boire, il condamnait à mort les gens pour un délit futile et les précipitait aussitôt dans le Vardar. « Pendant que le malheureux condamné se brisait contre les rochers, il lui criait en se divertissant : « Prends garde de ne pas t'abîmer la peau! » L'homme précipité ne pouvait tomber ailleurs que dans la rivière ; et s'il n'était pas retiré de là par quelqu'un des siens ou par des gens craignant Dieu, ou s'il n'était pas rejeté sur la rive par les flots, il y restait et les poissons le dévoraient. » C'est ainsi que la domination bulgare en Macédoine est décrite par un contemporain qui avait peut-être été un témoin oculaire de ces horreurs (1).

Tels sont les souvenirs laissés par la domination bulgare en Macédoine.

***

La domination serbe en Macédoine a un caractère tout différent ; aussi ce sont des souvenirs d'un tout autre genre qui s'y rattachent.

Les Serbes et les Macédoniens sont un seul et même peuple, de même origine, de même race et de même culture. Entre eux, il n'y avait rien à concilier ni à niveler. Les Serbes n'étaient pas en Macédoine des conquérants ou des agresseurs, mais des libérateurs. Les documents du moyen-âge donnent aux souverains serbes le nom de « libérateurs » et d' « auteurs de la réunion du peuple serbe en une unité » (osvoboditelji, savakoupitelji). Les Serbes en Macédoine ne représentaient pas une classe dominante ; ils étaient des frères apportant la liberté ! Ils

(1) La vie de St. Sava, par Domentijan. Edité par G. Danicic. Belgrade, 1860, p. 106.

n'y cherchaient pas la richesse ni le butin : au contraire, ils y amenaient la fortune et le bien-être. Au moment où elle se rendait maîtresse de la Macédoine, la Serbie était déjà arrivée à un très haut degré de prospérité matérielle. L'exploitation des mines, l'agriculture et le commerce prospère la plaçaient tellement au-dessus des Etats voisins que les Bulgares eux-mêmes désertaient leur pays et venaient s'installer en Serbie. La richesse du roi Milutin était connue bien loin en dehors de son pays, à Constantinople, à Salonique et à Jérusalem, où il faisait construire des églises et des hospices pour les pauvres. A l'époque de Dusan le Fort, la Serbie était le plus riche pays de la péninsule Balkanique. Alors que Byzance, à cette époque sur son déclin, était déjà loin de son éclat et de sa richesse d'autrefois, l'empereur Dusan pouvait distribuer l'or « au boisseau », faire des dons aux monastères, offrir des présents de tous côtés (1). En pénétrant en Macédoine, les Serbes de Serbie ont admis les Macédoniens à jouir de leur liberté, de leur prospérité et de leur richesse.

Alors que la domination bulgare survient à une époque où les Bulgares étaient encore en pleine barbarie, la domination serbe s'étend sur la Macédoine au moment de l'épanouissement de la civilisation serbe. En entrant en Macédoine, les Serbes ne détruisirent et n'abolirent rien de ce qui y était institué ; au contraire, le roi Uros, pendant sa brève possession de Skoplje, confirma les anciens privilèges accordés à l'Eglise par l'empereur bulgare Asen II, et l'empereur Dusan combla de marques de sa vénération le monastère de Saint-Jean Preteca, fondé, près de Seres, par l'empereur grec Andronique, en lui prodiguant des dons et des privilèges par lettres-patentes écrites en grec (2). Tous les autres monastères et lieux saints ont été de la même façon respectés par les Serbes. Aux villes grecques qui avaient bénéficié de

(1) C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, 338, 391.
(2) V. Grigorovic : Ocerk, p. 145.

privilèges particuliers, ces privilèges furent confirmés par lettres-patentes spéciales (1).

Par la possession de la Macédoine, les Serbes n'ont fait qu'élargir le champ d'activité de leur culture. Alors que les Bulgares ne laissèrent, comme marque de leur activité, pas une seule église de quelque importance, pas une seule œuvre de peinture, aucun monument d'art ou de littérature en général, les traces que les Serbes ont laissées de leur activité témoignent avec la dernière évidence de leur présence dans ce pays.

La liste de toutes les églises et de tous les monastères construits et dotés de riches présents par les Serbes ou simplement restaurés par eux est longue (2). De l'avis unanime de spécialistes, l'architecture de toutes ces églises est nettement serbe, telle qu'elle apparaît dans les monastères contruits en d'autres pays serbes. Un grand nombre de ces édifices sont actuellement en ruines ; mais même dans cet état, ils témoignent du haut degré de développement où se trouvaient l'architecture et le goût artistique en Serbie à cette époque. Les peintures qui décorent ces bâtiments dénotent également le style

(1) C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, 386.

(2) Nous ne pouvons omettre de mentionner au moins quelques-unes parmi les plus importantes églises que les souverains serbes ont construites ou restaurées en Macédoine. Nous avons déjà fait mention de l'église Saint-Sauveur près de Kustendil, construite par le roi Stephan Decanski en souvenir de la victoire remportée sur les Bulgares. Le roi Milutin a fait construire les églises ci-après : Notre-Dame de Trojerucica, à Skoplje : Saint-George Nagoricinski, près de Kumanovo ; Saint-Jean Sarandaporski, dans la même contrée ; Saint-Georges sur la Spréva, à Skoplje ; Saint-Constantin, dans la même ville : Saint-Nikita le martyr, près de Skoplje. On doit à l'empereur Dusan : l'église de Notre-Dame, à Tetovo, et les monastères de Treskavac, près de Prilep, de Zrze, près de la même ville, et de Saint-Jean le Précurseur, près de Seres. L'empereur Uros a fait bâtir l'église de Notre-Dame à Skoplje ; le roi Vukasin et ses fils, l'église de Saint-Démétrius (le monastère de Kraljevic Marko) près de Skoplje et l'empereur Siméon (Sinisa) l'église de Saint-Archange et de Saint-Elie à Kostur, ainsi que l'église Notre-Dame à Janjina. Uglésa a fait bâtir le monastère de Samotrépa ; Constantin Déyanovic celui d'Osogovo près de Kriva Palanka ; on doit au despote Oliver le monastère de Lesnovo près d'Istip ; au seigneur Hrelja celui de Rilo, ainsi que l'église Saint-Archange à Istip. Novak éleva l'église de Notre-Dame en l'île de Maligrad dans le lac de Préspa. Et ainsi de suite.

serbe. En dehors du caractère même de l'exécution, elles portent aussi les marques extérieures de la provenance serbe : elles nous présentent les portraits des souverains et des hommes éminents serbes, avec des inscriptions serbes (1).

En faisant construire des églises et des monastères en Macédoine, les souverains serbes les dotaient richement en argent, objets d'utilité, domaines et revenus de marchés, de sorte qu'ils leur fournissaient ainsi les moyens de devenir des foyers d'instruction et de culture. Les écoles et les centres de production littéraire se trouvaient dans ces monastères. Un grand nombre d'ouvrages littéraires serbes, traitant de sujets divers, y furent rédigés.

En Macédoine, un grand nombre de livres furent aussi écrits en dehors des monastères. Dans tous ces ouvrages, il est mentionné qu'ils ont été écrits en pays serbe, sous le règne de tel ou tel souverain serbe ou à l'époque de tel ou tel chef d'Eglise. On y trouve des louanges à l'adresse des souverains serbes et des glorifications de leurs œuvres. Mais nulle part on ne fait mention de Bulgares, si ce n'est pour glorifier les victoires que les Serbes ont remportées sur eux.

(1) Les agents de propagande bulgares ont détruit un grand nombre de portraits de souverains serbes qui se trouvaient dans les églises et monastères de Macédoine, ainsi que les inscriptions placées autour d'eux. On peut cependant, aujourd'hui encore, citer parmi les plus renommés : les portraits de Saint-Sava, premier archevêque serbe de Serbie, de l'empereur Uros et du roi Marko, en l'église de Saint-Démétrius près de Skoplje ; le portrait du roi Milutin en l'église de Saint-Georges Nagoricinski ; celui du roi Dusan, de la reine Jelena et du prince Uros au monastère de Saint-Nicolas à Psaca, près de Kumanovo ; ceux de l'empereur Dusan, de l'impératrice Jelena et de leur fils Uros, au monastère de Saint-Jean-le-Précurseur près de Seres ; les portraits de l'empereur Dusan, de l'impératrice Jelena, du despote Oliver et de sa femme Marie au monastère de Lesnovo ; celui du roi Vukasin en l'église de Saint-Archange à Prilep ; le portrait du roi Marko en l'église de Marko, près de Prilep. Les portraits d'Etienne Nemania, de Saint-Sava, d'Etienne Decanski, du roi Milutin, de l'empereur Uros, de Milos Obilic sont conservés dans les églises et monastères de Skopska Crnagora. « Partout, ces portraits sont placés aux endroits les plus en vue ». (L'Académie royale de Serbie : Les régions habitées des pays serbes, III, 506-507.)

En parlant des monuments littéraires serbes en Macédoine, il nous faut citer le plus important d'entre eux, peut-être le plus important monument littéraire serbe du moyen-âge : le Code de l'empereur Dusan. C'est en Macédoine, à Skoplje et à Seres, aux assemblées d'Etat tenues en 1349 et en 1354, que fut composé ce monument important de la littérature et de la civilisation serbes.

Pendant la domination bulgare, la Macédoine n'était qu'une province secondaire, située aux confins de l'Etat bulgare. La capitale de l'Etat se trouvait toujours en Bulgarie. Par contre, pendant la domination serbe, la Macédoine était le centre de la vie politique serbe. Déjà le roi Milutin, en se rendant maître de Skoplje, avait fait de cette ville la capitale de la Serbie. Dusan a passé en Macédoine la majeure partie de son règne ; il y a eu plusieurs résidences. Il a fait construire un palais impérial à Prilep et passa l'hiver de 1354-1355 dans son palais de Seres, ville qui devint, par la suite, la résidence de l'impératrice Jelena, sa femme, qui y séjourna même après qu'elle eut pris le voile. Plus tard, la ville est devenue la capitale de Jovan Ugljesa. Prilep était la capitale du roi Vukasin et de son fils, le roi Marko, et Ochrid, celle de Branko Mladenovic. De même, tous les autres princes qui gouvernèrent différentes parties de la Macédoine y eurent leurs résidences.

C'est en Macédoine, foyer de la vie politique serbe, qu'eurent lieu les événements les plus remarquables de la politique intérieure serbe. C'est là qu'on statuait sur le sort de la nation serbe. Les assemblées d'Etat (1), où l'on arrêtait des décisions de la plus grande importance, avaient lieu en Macédoine. Nous avons déjà fait mention de deux de ces assemblées où fut édicté le Code de Dusan, celles de Skoplje et de Seres. A l'assemblée de Skoplje, en 1346, la Serbie fut proclamée empire et le roi Dusan fut

(1) Assemblée, diète, assemblée serbe, diète du pays serbe, diète de la patrie — suivant les noms qu'on donne à ces assemblées dans les anciens documents historiques.

couronné premier empereur serbe; l'archevêché serbe fut, à la même occasion, élevé au rang de patriarcat. L'Assemblée de Skoplje, en 1347, institua un archevêché à Lesnovo, et celle de Seres, en 1354, nomma le nouveau patriarche. En 1355, une assemblée eut lieu à Krupiste, au sud de Kostur et en 1357, elle se réunit de nouveau à Skoplje. Et ainsi de suite.

Non seulement c'est en Macédoine que la Serbie atteignit l'apogée de sa puissance et de son importance politique, mais elle y réalisa aussi sa forme politique définitive. C'est là qu'elle fut proclamée empire le 16 avril 1346, jour de Pâques, à l'assemblée de Skoplje. Le plus important acte politique du passé serbe s'accomplit ainsi sur le territoire de la Macédoine. La nouvelle cour impériale serbe rivalisa avec celle de Constantinople, non seulement en splendeur, mais aussi au point de vue de son organisation et des titres mêmes dont ses dignitaires étaient investis. C'est donc en Macédoine que se manifestait la volonté de l'empire, dont l'amitié était recherchée par l'Orient et l'Occident.

Tels sont les souvenirs laissés en Macédoine par la domination serbe. Alors qu'elle n'a pas gardé le moindre souvenir de la domination bulgare, la tradition populaire en Macédoine ne connaît pas d'autres événements que ceux du passé serbe, ni d'autres héros que ceux de l'histoire serbe.

Voilà ce que fut la domination serbe en Macédoine.

***

Sans contredit la Macédoine a exercé, à son tour, une influence sur la Serbie ; mais cette influence n'a nullement le caractère bulgare. Elle était uniquement grecque. La Macédoine est une ancienne province grecque, et quoique la population fût en majorité slave, après l'immigration slave, la culture grecque y persista très fortement pendant longtemps. Dans les villes, les Grecs étaient souvent en majorité ; l'exercice de la religion,

l'administration des églises, la littérature, tous les avantages de la culture, les métiers, le commerce, la direction des affaires publiques étaient entre leurs mains. Plus tard, toutes ces fonctions furent abandonnées aux Serbes en Macédoine. Le souvenir laissé par la Grèce était encore très vivace pendant la domination serbe en Macédoine. C'est ce qui fait que, dans les sources historiques serbes, la Macédoine est appelée aussi « le pays grec ». La présence des Grecs et leur culture était attestée aussi par les souverains serbes qui s'intitulaient souverains « des Serbes et des Grecs ». L'organisation des pouvoirs publics, les titres des fonctionnaires, la vie à la cour et l'étiquette même dans la Serbie d'alors témoignaient d'une influence grecque considérable. C'est, du reste, la seule influence que la Serbie ait subi d'une façon constante et marquée lors de la conquête de la Macédoine, bien qu'elle fût depuis longtemps sous l'influence de la culture byzantine. La Serbie n'a rien conservé des Bulgares et de leur culture en Macédoine ; elle ne pouvait pas subir cette influence, pour cette simple raison qu'il n'y en était resté aucun vestige.

VII

LA DOMINATION TURQUE EN MACEDOINE

Sous la domination turque, les Bulgares disparaissent complètement. — Les Serbes, au contraire, continuent à manifester une vie intense. — Les Macédoniens, sous la domination turque, font uniquement preuve de sentiments serbes. — L'importance du patriarcat autonome serbe pour le peuple serbe soumis aux Turcs. — La Macédoine partie intégrante du patriarcat serbe.

Le moment où la domination turque rompit les liens par lesquels la Macédoine était rattachée à l'Etat serbe, fut pour les Macédoniens une occasion favorable de montrer le véritable caractère de leur nationalité. Et ils n'ont pas manqué de le faire. Pendant toute la durée de la domination turque, ils sont demeurés Serbes. D'ailleurs, il n'existait pas de raisons susceptibles de contribuer à un changement de leurs sentiments en faveur des Bulgares. L'Etat bulgare avait succombé déjà pendant l'invasion de 1393, c'est-à-dire avant la chute définitive de la Macédoine. Tombée sous la domination turque, la Bulgarie disparaît complètement ; pendant des siècles, personne n'entendra plus parler d'elle; c'est comme si elle n'avait pas existé. « Les Bulgares, sous l'autorité des

Turcs, n'existaient pas comme nation ; c'était une multitude d'individus subjugués, opprimés et réduits à la dernière misère. Même le nom de nation (jazik) avait disparu de la langue et était remplacé par le mot *khora* qui veut dire la masse, le bas peuple soumis au travail et à la corvée. » C'est ainsi que dépeint les Bulgares sous la domination turque M. Drinoff, historien bulgare, auteur de nationalité bulgare, professeur d'histoire à l'Université de Kharkow et premier ministre de l'Instruction publique de la Bulgarie restaurée (1). Une telle Bulgarie était-elle capable de « bulgariser » le peuple serbe de Macédoine, sous la domination turque ?

L'exemple de la Serbie est tout différent. Il nous fait nettement voir, au contraire, pourquoi les sentiments serbes des Macédoniens n'ont jamais varié. Les Etats serbes au nord de la Macédoine ont longtemps survécu (la Serbie jusqu'en 1459, la Bosnie jusqu'en 1463, l'Herzégovine jusqu'en 1482 et la Zeta jusqu'en 1499.) Et tant que ces Etats ont existé, ils ont entretenu dans l'âme du peuple de Macédoine l'espoir de la délivrance et du retour à l'état de choses antérieur. Le souvenir de la manière glorieuse dont les Etats serbes ont succombé les uns après les autres, riche en glorieux exemples de courage et d'esprit de sacrifice, a été conservé dans la tradition populaire des Macédoniens en même temps qu'il enrichissait la tradition des autres pays serbes. Cependant, les Serbes ne disparaissent pas sous l'invasion turque. Les traces de la part active qu'ils ont prise aux événements sont visibles d'un bout à l'autre de l'histoire de l'empire ottoman dans la péninsule balkanique ; et dans cette activité constante, les Macédoniens ont joué un rôle essentiellement serbe. Ils sont demeurés gardiens de leurs sentiments nationaux serbes : ils ont conservé les églises et monastères et perpétué la culture et les traditions histo-

(1) Periodiceskoe Spisanie, IV, 4.

riques serbes. Finalement, ils ont soutenu la lutte pour la libération du peuple serbe du joug ottoman.

A l'époque de la domination turque, celui d'entre les peuples chrétiens dont l'Eglise était autonome avait aussi la faculté de conserver sa nationalité et son rôle politique. Les chrétiens sans autonomie en matière de religion ne formaient qu'une vague foule d'esclaves, la « raïa », sans nationalité et sans aucun caractère propre. Cependant, les Bulgares ne jouissaient pas, sous les Turcs, de l'autonomie de leur Eglise. En soumettant l'Etat bulgare à leur autorité, les Turcs ont supprimé le patriarcat autonome de Tirnovo et l'ont incorporé au patriarcat grec de Constantinople. C'est une des principales raisons pour lesquelles les Bulgares, même sur leur propre territoire, « n'existaient pas comme nation » depuis cette époque ; ils ne constituaient qu'une simple « multitude d'individus ». Par contre, les Serbes avaient conservé, sous les Turcs, l'autonomie de leur Eglise. Le patriarcat autonome serbe d'Ipek, sous l'autorité religieuse duquel était placée la Macédoine, avait continué, sous bien des rapports, à remplir le rôle joué autrefois par l'Etat serbe. C'est ce qui explique comment le peuple serbe, tant en Macédoine que partout ailleurs, avait pu garder sa pleine conscience nationale.

Les Eglises autonomes avaient, sous le régime turc, une importance énorme. Elles formaient, pour ainsi dire, et autant que les abus des autorités turques le permettaient, plusieurs Etats dans un seul. Elles permettaient à leurs adhérents de jouir de la pleine liberté dans leurs rapports confessionnels et nationaux. L'élection du patriarche et des autres dignitaires de l'Eglise était libre dans toute Eglise chrétienne autonome de la Turquie ; les Turcs ne se réservaient que le droit de confirmation. Le patriarche était la plus haute autorité religieuse et le gardien suprême des intérêts nationaux du peuple. Il était entièrement libre non seulement dans l'exercice de ses fonctions religieuses, mais aussi dans l'activité qu'il déployait en veillant sur la conservation de la tradition,

des coutumes et des institutions nationales, pour autant que ces dernières n'étaient pas en opposition avec les intérêts de l'Etat ottoman. Les autorités religieuses avaient le droit de rendre la justice. Elles n'étaient pas saisies uniquement de questions religieuses et ne jugeaient pas seulement les prêtres : c'étaient en même temps de véritables tribunaux civils pour toutes les causes dérivant de pratiques religieuses. Les différends de la vie conjugale relevaient des tribunaux ecclésiastiques ; les questions de dot, d'entretien de la femme divorcée ainsi que des enfants de parents divorcés, rentraient dans la compétence de ces tribunaux. Dans leurs attributions rentraient aussi les affaires du droit successoral tout entier : les questions d'héritage, d'adoption et toutes les matières ayant un rapport quelconque avec la religion. C'est de la compétence de l'Eglise que relevaient aussi les questions concernant l'instruction publique ; les écoles, ainsi que l'art d'écrire et la littérature, étaient le privilège exclusif des gens d'Eglise. Le peuple qui n'avait pas d'autonomie religieuse était également privé des moyens de sauvegarder sa culture. Les paroisses religieuses, qui se trouvaient dans chaque localité, étaient des organisations où le peuple avait le droit et la faculté de s'occuper de ses besoins religieux et nationaux. Par leur intermédiaire, les chefs ecclésiastiques se trouvaient en contact permanent avec les masses profondes de la nation. C'est ainsi que depuis le patriarche sur son trône jusqu'au plus pauvre des paysans, tous étaient en rapports constants et tous étaient animés du même esprit religieux et national.

Les prélats serbes étaient les représentants les plus haut placés et les plus marquants de l'unité nationale et de l'union morale du peuple. En cette qualité, ils étaient les mandataires tout indiqués du peuple et ses représentants dans les rapports avec le gouvernement ottoman et ses autorités. Ils concluaient des traités avec les Turcs au nom du peuple, protestaient contre les injustices, intercédaient en faveur du peuple, s'offraient comme otages

et s'exposaient ainsi aux plus graves dangers. Le bas clergé et le peuple obéissaient à leurs ordres et s'adressaient à eux à tout propos, en rattachant à leur autorité chacune de leurs actions d'importance notable. Ainsi, si l'on procédait à la construction d'une église ou à des travaux de peinture dans les églises, si l'on édifiait une fontaine ou si l'on écrivait ou copiait un livre, on avait toujours soin d'y inscrire le nom du patriarche vivant à l'époque où ces travaux étaient exécutés. Ces noms de chefs ecclésiastiques, gardés sur des monuments datant de leurs époques, donnent l'impression de noms de souverains.

Tel était le rôle considérable joué par les Eglises autonomes sous le régime turc. Tel fut aussi le rôle de l'Eglise autonome serbe sous l'autorité de laquelle la Macédoine est restée en tout temps.

I

LA MACEDOINE DEPUIS LA PERTE DE SON INDEPENDANCE JUSQU'A LA SUPPRESSION DU PATRIARCAT D'IPEK (1413-1459)

Le rôle de l'Etat serbe dévolu au patriarcat d'Ipek. — Le caractère du patriarcat serbe. — Le sentiment national serbe chez les prêtres de Macédoine. — Le sentiment national serbe parmi le peuple de Macédoine. — Les Macédoniens cherchent un refuge uniquement chez les Serbes. — Ils se sentent dans leur milieu, comme parmi des compatriotes. — Le rôle joué par les Macédoniens dans la vie du peuple serbe.

Ainsi que nous l'avons vu, c'est seulement vers 1413 que les Turcs mirent fin à l'indépendance de la Macédoine. Depuis cette époque, le rôle de l'Etat serbe était, dans ce pays, rempli par le patriarcat autonome serbe

dont le siège était à Ipek. Le patriarcat d'Ipek ne fut supprimé par les Turcs qu'en 1459, après la chute de l'Etat serbe sur la Morava et le Danube.

Aussi longtemps que ce patriarcat autonome avait subsisté, son trône n'avait été occupé que par des patriarches d'origine serbe. Tous les sièges épiscopaux relevant de l'autorité du patriarcat étaient occupés aussi par des évêques serbes. Les prêtres et les moines étaient pareillement serbes. Ces gens d'Eglise, dans tous les pays serbes, et aussi en Macédoine, entretenaient par leur activité la tradition de l'ancienne vie politique serbe, au point de vue de la religion, de la culture et de la nationalité. Secondés par le peuple, ils faisaient construire de nouvelles églises et restaurer les anciennes (1). Le service divin y était célébré dans le même idiome qu'à l'époque de l'empire serbe. En même temps, ces gens d'Eglise, seuls représentants littéraires de leur époque, continuaient l'ancienne tradition littéraire serbe, en augmentant et en conservant par la transcription l'héritage de l'ancienne littérature serbe. Skoplje, Mlado Nagoricino et bien d'autres localités possèdent des monuments littéraires serbes de cette époque (2).

On peut juger de la force du sentiment national serbe chez les artisans littéraires de la Macédoine de ce temps, par l'exemple suivant. En 1434, un moine de Skoplje copia, au village de Vitomirci, près de Skoplje, le livre des Apôtres et, « en datant son ouvrage, il mentionne qu'il l'écrivit la septième année après la mort du noble despote Etienne » (despote de Serbie, fils du prince Lazare, 1389-1427), « dans l'empire de l'empereur infidèle Murat » (3). Quel est le sentiment qui pouvait pousser ce moine, si longtemps après la conquête de la Macédoine et si loin de l'Etat serbe libre, à se souvenir du souverain serbe et même à mentionner sa mort

(1) L. Stojanovic : Anciennes inscriptions serbes, n° 254 273, ; J. H. Vasiljevic : Prilep et ses environs, p. 84.

(2) L. Stojanovic, op. c., n° 261, 313.

(3) Ibidem, n° 261.

à l'époque où son travail fut exécuté ? Ne se faisait-il pas par là l'interprète du sentiment national de tous les Macédoniens à l'égard des souverains serbes ?

De même que les gens d'Eglise, la masse du peuple de Macédoine manifestait aussi ses sentiments serbes. Dans « l'empire de l'empereur infidèle Murat », le peuple serbe passait des jours difficiles et nombre de gens cherchaient à se soustraire à l'oppression par la fuite. Cette émigration avait commencé dès les premiers jours de la conquête des pays serbes par les Turcs, dès 1371, et s'était poursuivie sans relâche. Cependant, jusqu'à la chute de la Bulgarie, en 1393, deux Etats étaient accessibles à ces émigrants de Macédoine : la Bulgarie et la Serbie. Le sentiment d'affinité de race joue le rôle prépondérant en pareilles circonstances : on cherche le refuge chez des proches. Pourtant, personne n'est allé se réfugier en Bulgarie macédonienne ; tout le monde a cherché le salut uniquement en Serbie. Une des premières réfugiées connues de nous fut Jefimia, femme du despote serbe Ugljesa, dont la résidence, ainsi que nous l'avons vu, était à Seres. Vuk Brankovic, fils de Branko Mladenovic, seigneur d'Ochrida et de ses environs, se trouva également en Serbie après 1371, en qualité de seigneur d'une partie de la plaine de Kossovo et de ses alentours (1).

Ce qui vient d'être dit en parlant des réfugiés notables s'applique également au peuple : il émigrait uniquement en Serbie ou cherchait un refuge parmi les Serbes en général. Après la bataille de la Marica, en 1371, un grand nombre de gens de condition ordinaire étaient allés en Serbie, avec leurs familles et tous leurs biens mobiliers. Certains éléments sont allés au Monténégro (2), et d'autres en d'autres pays serbes. Et partout où ils se fixaient, ils étaient considérés comme Serbes de race. Un groupe d'émigrants macédoniens de Kratovo

(1) L. Kovacevic : Vuk Brankovic, Belgrade, 1888, p. 15.

(2) G. S. Rakovski : Gorski Putnik. Novi Sad, 1857, p. 267-268 (en bulgare).

et des environs, en venant s'établir chez les Serbes de Raguse, furent aussitôt acceptés comme citoyens de la ville, privilège que les Ragusins n'étendaient jamais aux gens d'origine étrangère (1). Les descendants de ces émigrants macédoniens se sont souvent signalés par leurs qualités remarquables et sont devenus l'orgueil du peuple serbe. C'est à cette époque que vinrent aussi s'établir à Raguse les ancêtres de Dinko Zlataric, un des plus grands poètes serbes de Raguse (2).

Tous ces événements se passaient à une époque où l'Etat bulgare subsistait encore. On ne saurait admettre que c'est par pur hasard qu'en dépit de l'existence d'un Etat bulgare libre le courant d'émigration de la Macédoine s'est dirigé exclusivement vers la Serbie et les pays serbes.

L'émigration macédonienne garde aussi cette tendance après la chute de l'Etat bulgare. Ce qui est important, c'est que les Bulgares, en cherchant à leur tour à se sauver par la fuite, n'émigrent pas en Serbie ni dans les pays serbes, mais se dirigent principalement vers la Roumanie, et plus tard, à partir du XVIII[e] siècle, vers la Russie méridionale (3).

Transplantés ainsi sur un nouveau terrain, les Macédoniens se sentaient pourtant comme dans leur propre milieu, étant parmi les Serbes. Le peuple des autres provinces serbes fut également obligé, pendant toute la durée de la domination turque, de déserter ses foyers et d'aller chercher un abri dans différentes directions, et principalement en Hongrie. Et tous ces émigrants de Macédoine et des autres provinces avaient, partout où ils venaient s'établir, le sentiment d'être du même peuple que ceux qui les avaient accueillis. Parlant la même langue, portant les mêmes costumes, ayant le même passé, les mêmes traditions historiques et la même volonté de con-

(1) St. Novakovic : Les Serbes et les Turcs, p. 184-185.

(2) P. Budmani : Œuvres de Dominic Zlataric, Zagreb, 1899, p. IX.

(3) G. S. Rakovski, o. c., p. 271 ; A. N. Pypin et V. D. Spassovitch, Istorija slavjanskih Literatur. Pétrograd, 1879, p. 139.

server leur nationalité, ils prenaient part, conjointement avec les anciens résidents, à toutes les actions d'un intérêt général : ils procédaient à la constitution de paroisses religieuses, construisaient des églises, fondaient des écoles et opposaient une résistance commune à toute menace. Ces faits ont été depuis longtemps remarqués, même par les Bulgares (1).

Certains d'entre ces émigrants macédoniens ont joué, par la suite, un rôle considérable dans l'histoire du peuple serbe. En 1394, après la mort du roi serbe Marko, ses frères Dimitar et Andrejas quittèrent la Macédoine et s'en allèrent chercher un refuge parmi les Serbes de Raguse, qui les reçurent très cordialement et leur remirent un trésor dont ils ignoraient même l'existence et qui avait été confié à la République par leur père. De Raguse, les deux frères passèrent en Hongrie où se trouvaient déjà un certain nombre d'émigrants serbes, tant de Macédoine que des autres provinces. En 1404 et en 1407, Dimitri est mentionné, dans les documents historiques, en qualité de grand Zupan (gouverneur) de Zarand et de bailli de Villagos, où il y avait beaucoup d'émigrés serbes (2).

2

LA MACEDOINE DEPUIS LA SUPPRESSION JUSQU'A LA RESTAURATION DU PATRIARCAT SERBE (1459-1557)

La suppression du patriarcat serbe et son incorporation à l'archevêché d'Ochrida. — Histoire de cet archevêché. — Son caractère grec. — Le clergé slave et

(1) G. S. Rakovski, un des plus grands chauvins bulgares, raconte que les Macédoniens, émigrés en Srem et en Hongrie méridionale, ne se disaient que Serbes et Grecs. (V. Putnik, p. 267-268.)

(2) S. Novakovitch : Les Serbes et les Turcs, p. 247.

serbe dans son territoire. — Le préjudice causé au peuple serbe par la suppression du patriarcat d'Ipek. — La force vitale du peuple serbe. — « Serbisation » de l'archevêché d'Ochrida. — La situation pénible du peuple serbe. — Pauvreté de la littérature serbe à cette époque. — Les monuments historiques serbes de ce temps appellent les Macédoniens « Serbes ». — Les documents étrangers pareillement.

En 1459, les Turcs supprimèrent le patriarcat serbe et confièrent l'administration religieuse de son territoire à l'archevêché autonome d'Ochrida.

L'archevêché d'Ochrida fut fondé par Saint-Clément, un des disciples de Cyrille et de Méthode, venu de Moravie en Macédoine. Il avait, à l'époque où il fut institué, le rang de patriarcat ; et comme sa fondation était survenue au moment où les Bulgares étaient maîtres de la Macédoine, on l'avait appelé patriarcat bulgare. Le titre officiel du patriarche d'Ochrida était : « Patriarche (plus tard archevêque) de Justiniana Prima et de toute la Bulgarie ». Au temps où la Macédoine était sous l'autorité bulgare, le patriarcat d'Ochrida était à la tête de l'Eglise bulgare ; plus tard, lorsque les Bulgares furent chassés par les Macédoniens révoltés (969), il subsiste en qualité d'Eglise autonome de l'Etat macédonien de Samuel et de ses successeurs. En soumettant, en 1018, l'Etat de Samuel à son pouvoir, l'empereur byzantin Basile conserva au patriarcat d'Ochrida son autonomie et lui confirma ses droits, mais en le réduisant au rang d'archevêché. Le chef de l'Eglise, Jean, jusqu'alors patriarche, devint aussi archevêque. L'archevêché ne garda son caractère que jusqu'à la mort de ce prélat, survenue en 1037 ; dans la suite, il revêtit le caractère d'une Eglise grecque. L'empereur byzantin Michael IV, le Paphlagonien, retira au peuple et au clergé de l'archevêché d'Ochrida même le droit d'élire l'archevêque, en le transférant aux souverains byzantins. Depuis ce temps, et jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, époque où l'arche-

vêché d'Ochrida fut supprimé, tous les archevêques furent d'origine grecque, exception faite de quelques Serbes seulement. La langue officielle de l'archevêché était le grec (1). De 1018 à 1219, cet archevêché exerça son autorité religieuse sur tous les pays serbes, mais garda néanmoins les marques distinctives d'une Eglise grecque.

En 1219, lorsque l'Eglise serbe fut proclamée indépendante, l'archevêque d'Ochrida éleva des protestations en qualité de chef de l'Eglise grecque. L'Eglise d'Ochrida conserva aussi son caractère grec pendant la domination serbe en Macédoine ; l'empereur Dusan respecta son autonomie et confirma tous ses droits et privilèges. L'archevêque d'Ochrida, Nicholas, assista au couronnement de l'empereur serbe. Il prit part aux délibérations des assemblées de l'Etat serbe au même titre que les autres archevêques et évêques serbes ; cependant, il portait toujours le titre « d'archevêque du trône grec » (2). Le caractère grec de l'archevêché d'Ochrida se maintint aussi sous la domination turque.

Cet archevêché n'eut plus rien de commun avec les Bulgares, depuis le jour où ils furent chassés de Macédoine (969). Le mot « bulgare » conservé dans le titre de l'archevêque d'Ochrida n'était que la marque d'une tradition disparue, un vestige qui s'était maintenu sans garder une signification quelconque (3). Le titre de l'archevêque d'Ochrida conserva ce souvenir aussi bien à l'époque où Ochrida fut slave qu'au moment où elle devint grecque et où l'archevêché revêtit le caractère d'Eglise grecque. En 1186, les Bulgares instituèrent leur patriarcat autonome à Trnovo, en Bulgarie : cependant,

(1) B. Prokic : Jean, premier archevêque d'Ochrida. (Bulletin de l'Académie royale de Serbie, LXXXVIII, p. 268, 284, 296 ; P. Popovic : Serbian Macedonia, London, 1916, p. 22 etc.

(2) C. Jirecek : Staat und Gesellschaft in mittelalterischen Serbien, I, p. 53 ; B. Prokic, o. c., p. 279.

(3) L'historien byzantin N. Grégoras raconte que lorsque les Bulgares eurent été chassés de la Macédoine, le nom bulgare ne s'était conservé dans le titre de l'archevêque d'Ochida que comme un souvenir. V. Histor. éd. Bonn., p. 27.

l'archevêque d'Ochrida continua à s'intituler « archevêque de toute la Bulgarie ». Il portait ce titre pendant la domination serbe, de même que pendant la domination turque, voire même lorsque le trône archiépiscopal fut occupé par des Serbes, et jusqu'au jour où l'archevêché fut supprimé.

En insistant sur le caractère grec de l'archevêché d'Ochrida, nous ne songeons qu'aux prélats, les archevêques et les évêques ; le clergé inférieur, celui qui se trouvait en rapports directs avec le peuple et qui remplissait des fonctions religieuses dans les paroisses, n'était pas d'origine grecque mais slave, partout où la population slave formait une masse compacte. Le clergé inférieur avait ce caractère slave dès les premiers jours de l'arrivée des Slaves en Macédoine, et par conséquent avant même que le patriarcat d'Ochrida fût institué (1). Lorsque le christianisme prit une certaine extension parmi les Slaves de Macédoine, et lorsque Saint-Clément, un Slave, institua ce patriarcat en lui donnant le caractère slave, le nombre des prêtres d'origine slave s'accrut considérablement. Pendant la durée de la domination grecque, les prêtres slaves furent persécutés et les livres slaves proscrits par les chefs de l'Eglise ; mais les archevêques d'Ochrida n'obtenaient pas de ces persécutions le résultat désiré, parce que le clergé était soutenu par le peuple (2). A l'époque de la domination serbe, le clergé de la Macédoine était serbe, et pendant la domination turque, il est resté ce qu'il avait été sous la domination serbe. Un grand nombre d'inscriptions qu'on rencontre dans le voisinage immédiat d'Ochrida, et qui datent du temps de la domination turque, sont écrites en serbe (3).

C'est à cet archevêché d'Ochrida, avec une administration grecque et un clergé serbe, que le patriarcat serbe fut incorporé par les Turcs en 1459.

(1) C. Jirecek : Geschichte der Serben, I, 174-175.
(2) B. Prokic, o. c., p. 296.
(3) L. Stojanovic : Anciennes inscriptions serbes, n° 300, 461, 522 etc.

La perte du patriarcat d'Ipek était pour le peuple serbe une défaite écrasante. Le chef de l'Eglise serbe, gardien vigilant de la conscience et de la culture nationales, n'existait plus. L'archevêché d'Ochrida n'était qu'un centre administratif autonome avec la culture grecque ; il ne s'occupait pas encore, à ce moment, de politique nationale. Il ne traduisait même pas les tendances nationales grecques ; les intérêts de la nationalité grecque était soutenus par le patriarcat grec à Constantinople. Les deux centres religieux étaient même continuellement en désaccord : le patriarcat de Constantinople se montrait aussi hostile à l'archevêché d'Ochrida qu'il l'avait été au patriarcat serbe. Il a tramé des intrigues contre lui aussi longtemps qu'il ne put réussir à le faire supprimer par les Turcs, en 1767 (1). N'étant pas représentant des aspirations grecques, l'archevêché d'Ochrida était encore moins le protecteur des aspirations nationales serbes. Le peuple serbe était mécontent de lui. En 1531, un évêque de nationalité serbe avait même essayé de rétablir le patriarcat serbe.

Le jour où il perdit l'indépendance de son Eglise, le peuple serbe s'est trouvé privé de toute protection, et ce n'est que grâce à sa force vitale qu'il a pu maintenir sa conscience nationale. Cette force était en lui tellement considérable qu'elle a même réussi à atténuer le caractère grec de l'archevêché d'Ochrida qui, déjà auparavant situé au milieu du peuple serbe, était pour ainsi dire submergé par le peuple serbe depuis le moment où le territoire du patriarcat serbe y fut incorporé. Il en résulta qu'au sommet même de la hiérarchie archiépiscopale un souffle de vie du peuple serbe commençait à se faire sentir. Déjà en 1466, sept ans à peine après la suppression du patriarcat serbe, l'archevêque d'Ochrida Marko ordonnait de traduire en serbe « Le Canon de la grande Eglise archiépiscopale », dont le texte, jusqu'alors, n'existait à Ochrida qu'en grec (2). Quel est le motif qui pou-

(1) Bulletin de l'Académie royale de Serbie, LVIII, p. 282.
(2) L. Stojanovic, o. c., I, n° 328.

vait le pousser à posséder ce Canon en serbe alors qu'il l'avait déjà en grec ?

Mais ce n'est pas tout. Depuis ce temps, on trouve aussi le nom de Serbie dans le titre des archevêques d'Ochrida. En 1466, l'archevêque Dorotheus s'intitule déjà « chef du pays serbe » et « archevêque des Serbes » (1). A partir de cette époque, tous les autres archevêques signent de la même façon (2). En outre, les archevêques d'Ochrida avaient une connaissance parfaite de la langue serbe. Pendant son séjour à Janjevo, sur le Kossovo, en 1548, l'archevêque Prohor, d'Ochrida, a écrit de sa main, sur un exemplaire des Evangiles, et cela dans le plus pur serbe littéraire de cette époque, qu'à l'occasion de son arrivée dans cette localité, un certain tailleur, nommé Pierre, avait fait don de ce livre à l'église de l'Archange Michel à Janjevo (3). Finalement, et ce qui est encore plus important, le trône même de l'archevêché d'Ochrida est parfois occupé par les Serbes. Nous n'avons connaissance que de deux de ces archevêques serbes ; cependant, il est possible que leur nombre ait été plus considérable. Le premier des deux fut Siméon, élu archevêque en 1550, après avoir été métropolite serbe à Raska ; le deuxième fut le neveu du premier patriarche du patriarcat serbe restauré : il fut élu archevêque en 1574 (4).

Ainsi, ne rencontrant pas de protection dans l'archevêché d'Ochrida, le peuple serbe organisait par sa propre force la protection de sa nationalité. Grâce à cette force, même à l'époque où le patriarcat serbe n'existait pas, la tradition nationale serbe ne s'éteignit pas. Dans les églises que le peuple continuait à construire pendant cette période, ce sont toujours les portraits des saints serbes qu'on exécutait, principalement ceux de Saint-

(1) Messager de la Société savante serbe, VII, p. 177, 178 ; XLVII, p. 271.

(2) L. Stojanovic, o. c., nº 547, 552, etc.

(3) Ibidem, nº 547.

(4) Popovic : Serbian Macedonia, p. 27-28.

Siméon (Stephan Nemanja) et de Saint-Sava (le fils de Stephan Nemanja, premier archevêque serbe) (1).

A cette époque, les Turcs étaient arrivés à l'apogée de leur puissance. Le peuple serbe, privé de son chef, ne possédant plus de centre de nationalité, de religion et de culture, sans directives, traversait des temps terribles. Les villages dépeuplés, les églises en ruines, le peuple dispersé en exil, les champs incultes couverts de mauvaises herbes, tel était le tableau des pays serbes à cette époque. La littérature disparaît complètement ; on n'en trouve de très faibles vestiges que dans les montagnes reculées et les endroits abrités, loin des voies de communication turques. Durant cette période, les Serbes ne purent produire en Macédoine que quelques copies sans grand intérêt, pour la plupart des transcriptions des livres liturgiques, destinées à préserver la religion de l'oubli : ainsi, on copia, en 1513, un livre de cantiques à Istip ; en 1526, un bréviaire, à Kratovo ; en 1545, un nénologe au monastère de Sleptce ; en 1547, les sermons de Jovan Zlatousti (Saint-Chrysostome) au monastère de Saint-Jean-le-Précurseur, et quelques autres livres semblables (2). Les copistes de tous ces livres étaient des Macédoniens (3).

C'est tout ce que le peuple serbe fut en mesure de produire à cette époque. Si une aussi faible activité n'était point capable d'améliorer l'état précaire de la population, elle suffit néanmoins à démontrer les sentiments serbes du peuple. Les maigres inscriptions trouvées dans les livres et les manuscrits de cette époque, pareilles à des plaintes d'outre-tombe, rappellent le glorieux passé serbe. Bien que brèves, elles révèlent l'âme serbe dans la population de la Macédoine. « O Stephan, pieux empereur, où es-tu maintenant ! » dit plaintivement une courte inscription, du XVI[e] siècle, écrite par un moine du

(1) P. Kondakow : Makedonija. Petrograd, 1909, p. 186.

(2) L. Stoïanovic, o. c., nos 425, 455, 532, 546, 573, 5611, etc.

(3) « Originaires de Debar », « des environs de Debar » (nos 546, 573) ; « le prêtre Raleta, originaire d'Istip » (no 425), etc.

monastère de Treskavac, aux environs de Prilep, en marge d'un diplôme authentique délivré par l'empereur Dusan (1).

C'est de cette façon que les Macédoniens manifestaient, dans ces temps difficiles, leurs sentiments serbes.

Les auteurs serbes de cette époque, de quelque partie des pays serbes qu'ils fussent, considéraient la Macédoine comme un pays serbe. Ainsi, Vladislav Gramatik, écrivain serbe de la seconde moitié du xv[e] siècle, dit, en parlant de la bataille de la Marica, que « l'armée serbe de la Macédoine fut complètement défaite sur la rivière appelée Marica » (2). Dans une petite histoire des empereurs serbes, écrite en 1503, on fait mention des « Serbes de Seres » (3). Un jeune dévot serbe de Kratovo fut brûlé vif par les Turcs, le 11 février 1515, à cause de son zèle religieux, et proclamé saint par l'Eglise serbe sous le nom de Saint-Georges de Kratovo : dans la biographie de ce martyr écrite par son compatriote, le prêtre Peja, il est dit qu'il était Serbe (« de souche serbe ») (4). A cette époque, il existait une imprimerie serbe à Venise. En présence de l'état lamentable de la littérature serbe, son propriétaire s'adressa par écrit, en 1546, à tous les gens notables du peuple serbe « de Macédoine, de Serbie, de Bosnie, de Syrmie, ainsi qu'aux autres princes et chefs, grands et petits, écrivant en cette langue (serbe) », avec prière de lui envoyer « des anciens livres écrits dans les pays serbes afin qu'il puisse les réimprimer » (5).

De même, les auteurs étrangers de ce temps, auteurs dignes de confiance et au courant de la situation dans les Balkans, ont considéré la Macédoine comme pays serbe.

(1) I. H. Vasiljévic : Prilep, p. 89.

(2) Messager de la Société Savante serbe, XXII, p. 287.

(3) P. J. Safarik : Pamatky drevniho pismenictva Jihoslovanuv, Prague, 1873, p. 55.

(4) Messager de la Société Savante serbe, XXI, p. 115. — Le 11 février 1915, malgré la situation pénible causée par l'état de guerre, les habitants de Kratovo célébrèrent avec une grande solennité le quatrième centenaire de la mort de Saint-Georges.

(5) L. Stoïanovic, o. c., n° 534.

Ainsi, deux moines de nationalité grecque, dans l'histoire des maîtres d'Epire qu'ils ont écrite au xv^e^ siècle, racontent entre autres que Siméon, le demi-frère de l'empereur Dusan, fut renversé par son beau-frère Niképhoros et exilé à Kostur. Siméon s'établit dans cette ville, se rendit maître de quelques places fortes avoisinantes et assura sa défense. « Comme un grand nombre de Grecs, de *Serbes* et d'Albanais avaient pris parti pour lui, il réunit quatre à cinq mille hommes et se proclama empereur » (1). L'historien grec Laonic Chalescondyla, en donnant le récit de la bataille de Marica, raconte que le roi Vukasin et son frère Ugljesa étaient des « voïvodes serbes » (2). Parlant de la Macédoine, Antoine Bonfini, historien hongrois, de la fin du xv^e^ siècle, dit que ce pays « s'appelle maintenant la Serbie » (Macedoniam quam Serviam nunc appellant) (3).

Après la suppression du patriarcat serbe, la Macédoine est demeurée *pays serbe*, et ses habitants sont restés *Serbes*.

3

LA MACEDOINE DEPUIS LE RETABLISSEMENT JUSQU'A LA NOUVELLE SUPPRESSION DU PATRIARCAT SERBE (1557-1766)

Le rétablissement du patriarcat serbe. — La délimitation du territoire du patriarcat se fait en vertu du principe des nationalités. — L'organisation de l'Eglise et le relèvement de la religion, de la littérature et de la nationalité dans les limites de l'Eglise restaurée. — L'accroissement du rôle des patriarches serbes. —

(1) Messager de la Société Savante serbe, XIV, p. 238, 4.

(2) Laonici Chalcondylae Atheniensis Hist., p. 30, éd. Bonn.

(3) Ant. Bonfini rerum Hungaricarum déc. I, lib. IX, Viennae 1744, p. 248 a.

Leurs relations avec les Etats étrangers. — L'état précaire du peuple serbe en Macédoine. — Les délégués macédoniens cherchent en Russie du secours pour les églises serbes. — Ils se déclarent partout Serbes. — Les relations entre les émigrés et les Serbes de Macédoine. — L'exode en masse des Serbes macédoniens en Autriche sous le patriarche Arsenije III. — Le sentiment serbe chez les émigrés macédoniens d'Autriche. — Le rôle joué par les Macédoniens parmi les Serbes d'Autriche. — Les monuments historiques d'origine étrangère. — La suppression du patriarcat serbe. — La protestation du métropolite de Cettigné contre cet attentat commis envers le peuple serbe en général, dont les Macédoniens font également partie.

Le peuple serbe ne fut privé de son patriarcat que pour une période de moins de cent ans. Vers le milieu du XVI[e] siècle, un Serbe originaire d'Herzégovine, emmené encore enfant par les Turcs et converti à l'islamisme, était parvenu à la plus haute dignité de l'empire ottoman, celle de grand-vizir. C'était le célèbre Mehmed Sokolovic. A la requête de son frère Makarije, moine au monastère de Milesevo, en Herzégovine et peut-être aussi à cause de son origine serbe, Mehmed intercéda en faveur des Serbes et fit rétablir le patriarcat en 1557, avec son siège à Ipek, comme auparavant. Le premier patriarche de l'Eglise serbe restaurée fut Makarije, le propre frère du grand-vizir.

Alors que l'ancien patriarcat ne dépassait pas les limites de l'ancien Etat serbe, le patriarcat rétabli comprenait désormais le peuple serbe tout entier. C'est ce principe des nationalités qui servit aux Turcs de base d'appréciation pour la délimitation de sa circonscription. En vertu de ce principe, le nouveau patriarcat comprenait non seulement la Serbie, mais aussi tous les autres pays serbes de l'empire ottoman : la Bosnie, l'Herzégovine, la Dalmatie et la Slavonie, ainsi que tous les pays

serbes situés dans l'Autriche actuelle. La Macédoine, autant en raison de ce qu'elle faisait autrefois partie intégrante de l'Etat serbe qu'en raison de la nationalité de sa population, fut incorporée dans le patriarcat d'Ipek. Elle avait, pour les Turcs, un caractère serbe tellement prononcé qu'ils ne pouvaient pas la détacher des autres provinces serbes. Le pays, dans son ensemble, portait des marques dénotant nettement sa nature serbe. De quelque côté qu'ils se tournassent, les Turcs ne rencontraient à chaque pas, dans cette province, que des tombeaux de souverains et de princes serbes, ou des castels, palais, églises et monastères, ponts et autres constructions auxquels se rattachaient leurs noms ; ou bien des contrées où des batailles furent livrées par les Serbes, ou encore des endroits que la tradition populaire avait rattachés au souvenir de Serbes illustres (le pont de Dusan à Skoplje, la grotte de Marko à Démir Kapija, l'empreinte du pied de Marko, etc.). A l'intérieur des monastères, les moines copiaient les anciens manuscrits serbes, dirigeaient des écoles serbes et disaient leurs prières en serbe ; quant à la masse du peuple, elle ne gardait, dans sa tradition, que le souvenir du passé serbe et ne pratiquait, dans sa vie quotidienne, que les coutumes serbes. A quelle autorité religieuse les Turcs pouvaient-ils donc attribuer la Macédoine, si ce n'est au patriarcat serbe ? Les villes de Tétovo, Skoplje, Kratovo, Istip, Radovisté rentrèrent dans les limites de son territoire ; seules les parties méridionales de la Macédoine, avec les villes d'Ochrida, de Monastir, de Debar, de Prilep, demeurèrent soumises à l'autorité de l'archevêché d'Ochrida (1).

Par le rétablissement du patriarcat, le peuple serbe reprit sa force et son ancien élan. Avec une activité fiévreuse, les patriarches serbes s'appliquèrent à restaurer l'Eglise déchue et à redresser le peuple serbe abattu. Nous ne pouvons pas suivre ici, dans le détail, cette activité bienfaisante pour le peuple serbe ; nous nous bornerons à noter ce qui a trait à la Macédoine.

(1) P. Popovic : Serbian Macedonia, p. 16.

Aussitôt qu'il eut pris la direction du patriarcat, le nouveau patriarche procéda à l'organisation de l'Eglise en Macédoine. Il rétablit les anciens évêchés et en institua de nouveaux ; selon ses instructions, on passa à la reconstruction des monastères et des églises et on commença à s'occuper du relèvement de la littérature serbe. Ses successeurs suivirent fidèlement son exemple. Les patriarches et les évêvques visitaient les diocèses ou envoyaient leurs exarques inspecter et examiner l'état des églises et des monastères et se renseigner sur la situation du clergé et du peuple. Les églises, à cette époque, deviennent de plus en plus nombreuses, et l'inventaire des produits littéraires abonde en nouveaux ouvrages (1). Les patriarches eux-mêmes donnaient le bon exemple en écrivant des livres (2). Ils faisaient don aux églises et aux monastères de la Macédoine de livres écrits de leur propre main (3). Le commerce des livres devint florissant. Déjà vers 1570, Skoplje possédait une librairie serbe, où se trouvait le dépôt de livres serbes imprimés à l'imprimerie serbe de Venise (4). On signale aussi des livres serbes en Macédoine et dans d'autres endroits (5). Depuis les plus hauts dignitaires de l'Eglise serbe jusqu'aux simples paysans, tout le monde était en contact, et tous étaient unis. Partout on sentait renaître une vie religieuse et nationale plus intense.

Le rôle du patriarche dans l'Eglise restaurée était encore plus important qu'il ne l'avait été dans l'Eglise primitive. Les patriarches ne se bornent pas à relever la religion et à protéger le nom serbe ; ils vont plus loin. Ils commencent à organiser la défense de la nation contre les Turcs, et comme les évêques du Monténégro, ils deviennent en quelque sorte des souverains serbes en Tur-

(1) L. Stoïanovic : Anciennes inscriptions serbes, nos 5611, 5614, 5618, 812, 900, 2234, 629, 752, 1001.

(2) Messager de la Société Savante serbe, XXII. « La vie de l'empereur Uros, par le patriarche Pajseja ».

(3) L. Stoïanovic : o. c., no 441.

(4) Ibidem, no 683.

(5) Ibidem., no 1534.

quie. Sur un mot de leur part, des provinces serbes tout entières se soulèvent contre les oppresseurs ; dans les pourparlers de paix qui suivent, ils sont représentants du peuple serbe tout entier. Même, dans l'accomplissement de leur rôle national, ils ne s'arrêtent pas aux frontières de l'empire ottoman. Pour demander aide et secours pour le peuple, les patriarches s'adressent à la Russie, à l'Espagne, à Venise et à l'Autriche, et donnent ainsi à leur autorité une importance internationale. Les Cours et les gouvernements des Etats étrangers les reconnaissent comme chefs du peuple serbe. Les empereurs de Russie sont en correspondance avec eux ; l'Espagne étant en guerre contre les Turcs, c'est au patriarche qu'elle doit s'adresser pour obtenir l'appui du peuple serbe ; les empereurs d'Autriche adressent aux patriarches des messages et engagent des pourparlers avec eux ; c'est à eux aussi qu'ils accordent des privilèges pour le peuple serbe tout entier. Cependant, toute cette activité nationale des patriarches embrasse aussi les Macédoniens comme faisant un tout indivisible avec le reste du peuple serbe. Mais c'est surtout dans les rapports des patriarches serbes avec la Russie et l'Autriche que le caractère serbe de la Macédoine apparaît avec éclat.

Malgré les efforts de l'Eglise, l'existence du peuple serbe sous les Turcs restait extrêmement pénible. Des taxes exorbitantes, la spoliation des biens, les persécutions et la destruction de régions tout entières, telles étaient les conditions de la vie normale. Le peuple était accablé par la pauvreté et la misère. « Oh ! ouf ! ouf ! infortunés que nous sommes par la faute des Agaréniens ! » Ainsi se lamente, dans une annotation, un moine du monastère de Lesnovo en Macédoine (1). Appauvri et affaibli, le peuple serbe n'arrivait qu'à grand'peine à remettre en état ses églises et à les pourvoir des objets nécessaires. C'est cette situation qui amena les patriarches serbes à s'adresser aux Russes, leurs frères de reli-

(1) L. Stoïanovic : Anciennes inscriptions serbes, nº 2922.

gion et de race. Avec la bénédiction et des recommandations du patriarche, des missions serbes s'en allèrent en Russie orthodoxe et revinrent chargées de dons nombreux. Là encore, la Macédoine ne fit pas exception. De là, ainsi que des autres provinces, des députations allèrent en Russie afin de recueillir les dons pour les églises et les monastères du pays.

C'est dans ces rapports entre la Macédoine et la Russie que le caractère serbe de la Macédoine se manifeste nettement. Toutes les députations macédoniennes envoyées en Russie se déclarèrent uniquement serbes. La première d'entre elles était partie en 1585. Elle comprenait le métropolite de Kratovo, Visarion, accompagné d'un abbé du monastère d'Osogovo et d'un autre moine. Les délégués avaient pour mission de solliciter des dons pour la restauration du monastère d'Osogovo « bâti autrefois par le grand voïvode serbe Constantin Déjanovic » (1). En 1641, le métropolite de Skoplje, Siméon, partit en Russie pour recueillir des dons, et là, il signait : « Le métropolite du pays serbe, Siméon » (2). Une requête sollicitant des secours pour le monastère de Lesnovo, « bâti par l'ancien et défunt empereur Etienne, qui régnait autrefois sur le pays serbe », fut envoyée à l'empereur de Russie, en 1666, par le métropolite Ananije (3). En 1687, une pétition fut remise aux empereurs russes Ivan et Peter Alexievitch par « Jeftimije, par la grâce de Dieu métropolite orthodoxe du pays serbe, de l'Eglise de Skoplje », demandant des secours pour l'église métropolitaine serbe de Skoplje (4). Un peu plus tard, en 1688, on signala l'arrivée en Russie de moines « du pays serbe », du monastère Saint-Jean-le-Précurseur près de Skoplje (5).

(1) Bulletin de l'Académie Royale de Serbie, LVIII, p. 222-224 ; Mémoires de l'Académie Royale de Serbie, XXXIX, p. 38-39.

(2) Mémoires de l'Académie Royale de Serbie, XXXVIII, p. 60 : Bulletin de l'Académie Royale de Serbie, LVIII, p. 228.

(3) Bulletin, LVIII, p. 261 ; Mémoires, XXXVIII, p. 66.

(4) Mémoires de l'Académie Royale de Serbie, XXXVIII, p. 71.

(5) Bulletin de l'Académie Royale de Serbie, LX, p. 156.

Il ne faut pas s'imaginer que ces délégations se déclaraient serbes uniquement parce qu'elles venaient d'une province relevant du patriarcat serbe. Au contraire, si elles le faisaient, c'est qu'elles considéraient, avec une foi inébranlable, que la Macédoine tout entière était un pays essentiellement serbe. Même celles d'entre elles qui venaient de régions situées en dehors du territoire du patriarchat serbe, sur le territoire de l'archevêché d'Ochrida, se déclaraient serbes. Le peuple serbe de ces contrées se trouvait dans le même état de misère que la population relevant du patriarcat d'Ipek ; de même, il envoyait des députations en Russie pour demander du secours, et ces députations se déclaraient également serbes. Sergius, le métropolite de Greben, dans la partie la plus méridionale de la Macédoine, arriva en Russie en 1625 en vue de demander du secours. Il déclara « avoir été sacré métropolite de Greben par l'archevêque d'Ochrida, Nektarije, en pays serbe » (1). En 1628 arriva en Russie l'évêque Kalinik ; il déclara être « de la région de Salonique, qui se trouve en Serbie » (2). L'archevêque d'Ochrida, Avram, arriva en Russie avec sa suite quelques années plus tard, en 1634. Interrogé sur son origine, il répondit qu'il était « de religion orthodoxe, de la ville d'Ochrida en pays serbe » (3). En 1643, l'archimandrite du monastère de Kremenec, Germain, séjournait en Russie ; il déclarait qu'il était « du pays serbe, de la ville de Kostur » (4). En 1648, « le serbe Dimitrije Nikolajev », de Kostur, se trouvait en Russie (5) ; « le Serbe Bratan Ivanov, de Macédoine », y arriva en 1704 (6) ; en 1706, un certain Dimitrije Petrov, qui signait « du pays serbe, du diocèse d'Ochrida, de la ville de Krcava », arriva en Rus-

(1) Snosenij Rossiji s vostokom po djelam cerkovnim, II, Petrograd 1860, p. 29.

(2) Ibid., p. 62.

(3) V. Djeric : Du nom serbe en Vieille Serbie et en Macédoine, Belgrade 1904, p. 18.

(4) Snosenja Rossiji s Vostokom, p. 238.

(5) K. Djeric : o. c., p. 27.

(6) Ibid., p. 27.

sie, également en vue de recueillir des aumônes pour permettre l'achèvement de l'église de Saint-Démétrius. Dans le document russe le concernant, il dit que le « Serbe Dimitrije Petrov » reçut un don « à son départ pour le pays serbe » (1).

Par suite de la situation pénible où le peuple se trouvait, l'émigration se poursuivait. Un grand nombre de Serbes de Macédoine allaient de tous côtés en exil. Mais partout où ils arrivaient, ils se déclaraient Serbes. Leurs déclarations constituent des témoignages précieux prouvant le caractère serbe de la population macédonienne.

En 1580, on signale à Krajova, en Roumanie, la présence de « l'archiprêtre Jean, Serbe, de la ville de Kratovo » comme il s'intitule lui-même dans un manuscrit de sa propre main (2). Le métropolite de Skoplje, Siméon, arrive en Russie en 1641, avec l'intention de s'y établir pour se soustraire aux persécutions turques qu'il ne pouvait plus supporter. Il déclare être « du pays serbe, de la ville de Skoplje ». Sa suite comprenait un prêtre-moine et trois domestiques (3). En 1651, le métropolite de Kratovo, Michael, s'enfuit en Russie avec l'archimandrite Dionisij et les diacres Damaskin et Nikodim. Dans une lettre adressée à l'empereur de Russie, le métropolite dit que ses « parents et ancêtres étaient princes du pays serbe, de la ville de Kratovo » (4). En 1687, arrive en Russie « l'humble Jeftimije, par la grâce de Dieu métropolite orthodoxe du pays serbe, de l'église de Skoplje », avec l'intention d'y rester, parce que son Eglise se trouve dans un état précaire et que les actes de violence commis par les Turcs sont intolérables. Il est accompagné du moine-prêtre Antonije et d'un vieillard nommé Marko (5). En 1688, on signale l'arrivée en Russie du moine-prêtre Pétronije et du diacre Joseph, « du pays serbe », du

(1) V. Djeric : o. c., p. 23.

(2) L. Stoïanovic : Anciennes inscriptions serbes, n° 752.

(3) Bulletin de l'Académie Royale de Serbie, LVIII, p. 229.

(4) Ibid., p. 223. Ce métropolite signait : « Le métropolite de Bania, Kratovo, Istip et Radomir ». (L. Stoïanovic : o. c., nos 1494, 1547).

(5) Bulletin, LX, p. 155.

monastère Saint-Jean-le-Précurseur de Skoplje. Ils viennent aussi dans l'intention de s'y établir, leur monastère ayant été dévasté par l'armée turque (1).

Bien que ces émigrés fussent loin de leur pays natal, la Macédoine, ils n'oubliaient jamais leur origine serbe. Ils déployaient partout une activité pleine de zèle en faveur de leur peuple et de l'Eglise serbe, tant en Macédoine qu'en dehors d'elle. C'est comme émigré établi en Russie, que « Michael, métropolite de Banja, Kratovo et Istip », envoyait, en 1653, des livres liturgiques au patriarcat serbe d'Ipek, « où reposent les ossements de nos saints pères Arsènij, Evstatij et Nicodim (anciens patriarches serbes) » (2). En -1660, le même métropolite Michael sollicite le secours de l'empereur russe pour le monastère serbe de Lesnovo en Macédoine « œuvre pieuse de l'empereur serbe Etienne » (3). Le peuple serbe resté dans ses foyers considérait ces émigrés comme ses représentants et mandataires à l'étranger ; pour ce motif, il s'adressait à eux en toute occasion, leur demandant de le secourir ou d'intervenir en sa faveur. En 1653, les moines du monastère serbe de Hilendar, sur le Mont Athos, s'adressèrent au même métropolite Michael en le priant d'intercéder en leur faveur pour qu'on accorde des subsides à leur monastère (4).

En dehors de cet exode de particuliers, l'émigration en masse des Macédoniens accuse aussi un caractère uniquement serbe. La direction principale de cette émigration reste toujours le nord ; elle se dirige vers les pays de l'Autriche. Là vivaient déjà, depuis l'époque de l'invasion turque, une grande masse d'émigrés serbes ; c'est là que s'étaient établis aussi ceux de Macédoine. Les causes des émigrations en masse se rattachaient principalement à l'action politique des patriarches serbes. Soit parce qu'il s'était soulevé à l'instigation du patriarche, soit parce

(1) Bulletin, LX, p. 156.
(2) L. Stoïanovic : o. c., nº 1500.
(3) Mémoires de l'Académie Royale de Serbie, XXXVIII, p. 64.
(4) Mémoires, XXXVIII, p. 62.

qu'il avait prêté son aide à quelque pays étranger en guerre avec les Turcs, le peuple serbe, compromis, ne pouvait plus demeurer en Turquie ; il était obligé de fuir. A Pest, à Komoran, et partout en Hongrie, on trouve à cette époque beaucoup d'émigrés de Macédoine. En 1667, Léopold Ier, empereur d'Autriche, accorde certains privilèges aux Serbes et aux Grecs qui s'étaient établis en Haute-Hongrie et qui, pour la plupart y étaient venus de Macédoine (*praesertim autem ex Macedonia advenientium*) (1).

La plus importante de ces émigrations serbes en Autriche eut lieu en 1690. Elle constitue une preuve particulièrement impressionnante de l'importance de l'autorité politique et du rôle national du patriarche serbe. C'était à l'époque où, par suite de leur insuccès devant Vienne, les forces turques commençaient à être repoussées vers le sud. Les succès autrichiens réveillèrent aussi dans le peuple serbe l'espoir de la délivrance, de sorte qu'après la défaite turque à Mohacs, en 1687, de véritables soulèvements eurent lieu dans les pays serbes désireux de reconquérir leur liberté. Le patriarche Arsenije III Carnojevic se trouvait alors à la tête de l'Eglise serbe. Désireux de mettre à profit les ressentiments serbes contre les Turcs, l'Autriche noua des relations avec le peuple serbe et promit de le secourir dans sa lutte pour l'affranchissement. Sur un appel de son patriarche, le peuple se souleva et aida l'armée autrichienne à pénétrer profondément en territoire serbe. Cependant, en 1690, les Turcs arrivèrent à mettre en déroute les Autrichiens. Alors le patriarche, les insurgés les plus en vue et une multitude de gens du peuple, plus de 40.000 familles, n'osant pas attendre le retour des Turcs, partirent à la suite de l'armée autrichienne. Et lorsque les Turcs se rendirent maîtres de tous les pays serbes jusqu'à la Save et au Danube, les fuyards serbes durent rester en Autriche. Par des décrets spéciaux délivrés au patriarche serbe,

(1) Messager de la Société Savante serbe, LXVII, p. 128-131.

l'empereur Léopold I^er garantit à ces émigrants serbes leurs droits politiques et religieux.

Cette « grande émigration », ainsi qu'elle est dénommée dans l'histoire serbe, eut une énorme influence sur le sort du peuple serbe. Des régions entières de la Bosnie, de l'Herzégovine, du Monténégro, de la Serbie et de la Macédoine, « même jusqu'à Salonique » (1), furent dépeuplées. La tradition nationale de la Macédoine garde, aujourd'hui encore, le souvenir de l'état de désolation extrême où se trouvaient des villages entiers (2). Rien qu'à Bud, on signalait la présence d'émigrés de toute la Macédoine : Cira Krajic, de Skoplje ; Stojan Josipovic, de Prilep ; Veljko Popovic et le moine-prêtre Grigorije, de Kratovo ; Dima Apostolovic, Danilo Dimic, Kuzman Dimic, de Salonique ; Isak Bojkovic (lieu d'origine inconnu), etc., etc., (3).

Tous ces émigrés, de quelque côté qu'ils fussent venus, avaient le sentiment qu'ils faisaient partie d'un même peuple. Non seulement les Macédoniens ne formaient pas un élément à part, mais souvent ils se signalaient par leur activité remarquable et devenaient chefs et représentants de toute la nation. Lorsque, pour des raisons d'ordre politique, l'Autriche fit incarcérer, au mois d'octobre 1689, Georges Brankovic, le chef du peuple serbe, tous les Serbes d'Autriche élurent à sa place, avec le titre de sous-chef ou sous-voïvode (vice ductor nationis Serbicae) un Macédonien, originaire de Monastir, Jovan Manastirlija. Celui-ci fut confirmé en cette qualité par l'empereur Léopold, le 11 avril 1691 (4). Placé à la tête du peuple serbe, Manastirlija conduisit

(1) L. Stoïanovic : o. c., n° 2015.

(2) Académie Royale de Serbie : Les régions habitées des pays serbes, III, p. 453.

(3) G. Vitkovic : Les documents conservés aux archives de Budapest, Messager de la Société Savante serbe, deuxième série, III, p. 228-253 ; L. Stoïanovic : o. c., n° 2296.

(4) « Nos electum a mentionata communitate Rasciana vice directorem Ioannem Manasterly ad demissam eiusdem gentis instantiam benigne confirmasse... » (Messager de la Société Savante serbe, LXVII, p. 140).

les Serbes contre les Turcs : il disposait du sort du peuple et il a laissé de glorieux souvenirs. Ses descendants ont également été des notabilités parmi les Serbes d'Autriche ; en signe d'hommage national, certains d'entre eux ont été ensevelis dans les monastères serbes (1). Les Macédoniens ont encore occupé d'autres postes importants au milieu du peuple émigré. En 1696, l'évêque serbe du diocèse de Mohacs était Jefrem Iankovic-Tetovac, de Tetovo (2). Un certain nombre de ces émigrés se sont distingués aussi par leur activité dans le domaine intellectuel et sont arrivés, sous ce rapport, au rang le plus élevé. Les ancêtres de Branko Radicevic, initiateur du mouvement moderne dans la poésie serbe, étaient originaires des environs de Skoplje.

Les monuments littéraires de cette époque parlent de la Macédoine comme d'un pays serbe. En donnant le récit de la vie de l'empereur serbe Uros, le patriarche serbe Pajsej, de la première moitié du XVII^e siècle, raconte que lorsque les Turcs s'emparèrent d'Andrinople, ils ont « essayé de pénétrer dans le pays serbe (la Macédoine) et que Vukasin et Ugljesa leur ont résisté avec l'armée serbe (de Macédoine). » (3) On trouve, dans un vieux manuscrit, une note datant de 1625, où il est dit que le métropolite de Greben, Sergije, a été sacré dans sa dignité par Neketarije, archevêque d'Ochrida, en pays serbe (4). En 1624, Michael, le métropolite de Kratovo, entreprend le voyage de Russie à Jérusalem. Il raconte comment, en passant par la Pologne, la Roumanie et « le pays serbe », il était arrivé au Mont Athos, et relate de même comment, inversement, en partant du Mont Athos, il est arrivé en Russie, en passant par « le pays serbe », la Roumanie et la Pologne. Le pays serbe attenant au Mont Athos ne peut être que la Macédoine. Dans

(1) L. Stoïanovic : o. c., nos 2968, 3343, 5287.

(2) D. Ruvarac : Jérôme Banianine, évêque de Jegar Sremski Karlovici, 1904, p. 20

(3) Messager de la Société Savante serbe, XXII, p. 222.

(4) Snosenija Rossiji s vostokom, II, Petrograd 1860, p. 29.

une inscription trouvée dans un livre conservé au monastère de la Trinité, près de Moscou (Troicko-Sergievskaya Lavra), inscription datant de 1659, il est dit que le même métropolite Michel « du pays serbe, de la ville de Kratovo », officia selon les rites usuels pour l'ordination de certains prêtres et diacres. Après avoir séjourné en Russie pendant plusieurs années, le métropolite Michael exprima finalement le désir de rentrer « dans son pays serbe, dans son monastère de Lesnovo » (1). En 1682, le patriarche serbe Arsènije III Carnojevic entreprit le voyage de Jérusalem. En passant par la Macédoine (Skoplje, Mlado Nagoricino, Palanka, Dupnica, Samokov), il fut partout reçu avec solennité, hébergé et traité en hôte par les évêques, les prêtres et le peuple. Beaucoup de gens se sont joints à lui pour faire le voyage. Dans son journal de voyage, le patriarche rapporte en termes exprès que, dans le village de Sestrima, à une journée de marche de Samokov, en direction de Tatar-Pazardzik, « kir (monsieur) Raja, un Serbe, fit chez lui un grand festin où il invita tous les pèlerins et les régala ». Ce n'est qu'à partir de Tatar-Pazardzik que le patriarche rencontre sur son chemin les Bulgares, qui ne le traitent plus en hôte ; les commerçants bulgares rivalisent entre eux pour savoir qui lui vendrait sa marchandise au plus haut prix (2). Une inscription datant de la fin du XVII[e] siècle, relate comment, en 1683, les Autrichiens ont enlevé aux Turcs « le pays serbe jusqu'à Skoplje et Sofia » (3). Les annales de 1712, parlant de métropolites orthodoxes « du pays serbe », citent entre autres ceux de Skoplje et de Kratovo (4). En 1778, un moine du monastère de Hilendar copia d'un ancien manuscrit l'histoire de Skander Bey : en maints endroits de cette histoire, la Macédoine est appelée pays serbe et

(1) Bulletin de l'Académie Royale de Serbie, LVIII, p. 233, 254, 258, 259; L. Stoïanovic : o. c., nos 1563, 1568.

(2) Messager de la Société Savante serbe, XXXIII, p. 187-188.

(3) L. Stoïanovic : o. c., no 5304.

(4) Mémoires de l'Académie Royale de Serbie, III, p. 108.

ses habitants sont désignés sous le nom de Serbes. En ce qui concerne les villes de Debar et de Sveti Grad, il y est dit qu'elles sont habitées par « des Serbes orthodoxes ainsi que par des Latins et des Albanais catholiques » (1). Dans les annales du XVIII^e siècle, on raconte qu'au XIV^e siècle, il y a eu « trois rois serbes : Lazar à Prizren, Stephan Tvrtko en Bosnie et Marko, fils de Vukasin, à Prilep » (2).

Les monuments historiques d'origine étrangère, datant de cette époque, parlent également de la Macédoine comme d'un pays serbe. Sur la carte du géographe italien Gaic. Gastaldi, datant de 1566, la Serbie embrasse Skoplje et les régions environnantes. De même, sur un grand nombre de cartes dressées en 1692 par le géographe officiel de la république de Venise, V. Coronelli, la Serbie s'étend au delà de Skoplje ; cette dernière ville est presque toujours qualifiée de « métropole de la Serbie » (Metropoli della Servia). Sur beaucoup de cartes du XVII^e siècle, exécutées par les « géographes du roi », la Serbie embrasse aussi la région voisine de Skoplje tout entière. Ces mêmes frontières lui sont attribuées également sur les cartes de F. de Witt, sur celles qui se trouvent dans les atlas de Blaueu et de H. Moll, ainsi que sur un grand nombre d'autres cartes datant de la deuxième moitié du XVII^e siècle. Sur beaucoup de cartes contenues dans les atlas célèbres de J.-Bapt. Homann, datant de la première moitié du XVIII^e siècle, les régions de Skoplje, de Kratovo et de Kustendil sont comprises dans la Serbie. Le même fait est à observer sur un bon nombre d'autres cartes (3).

Mieux encore que de cartes géographiques, le caractère serbe de la Macédoine ressort de manuscrits et de livres écrits en langue étrangère à cette époque. Dans un manuscrit du commencement du XVII^e siècle, on raconte,

(1) Bulletin de l'Académie Royale de Serbie, XXII, p. 15-18.

(2) S. Ristic : Les monuments de Decani, Belgrade, 1864, p. 7.

(3) J. Cvijic : La situation géographique de la Macédoine et de la Vieille Serbie. (Messager littéraire serbe, XI, p. 209).

en donnant la relation de la bataille de la Marica, que « le sultan Murah avait marché avec les Turcs contre Ugljesa et Vukasin, que ceux-ci avaient rassemblé une grande armée serbe (en Macédoine) et qu'ils ont accepté le combat » (1). En accordant des subsides aux églises et monastères de Macédoine, les empereurs de Russie les traitent régulièrement de Serbes et parlent de la Macédoine comme d'un pays serbe. Ainsi, l'empereur Michael Feodorovitch, en faisant, le 1er août 1641, un don au patriarcat serbe, par l'intermédiaire de Siméon, métropolite de Skoplje, prête à celui-ci le titre de métropolite « du pays serbe de la ville de Skoplje » (2). Dans les papiers conservés aux archives de la Cour, il est dit qu'en 1652, « le métropolite serbe Michael », de Kratovo, déjeuna deux fois à la table de l'empereur (3) ; et dans le diplôme qu'il a délivré au monastère de Lesnovo, le 30 octobre 1660, l'empereur russe Alexis Mihaïlovitch intitule le même métropolite de Kratovo : « Michael, métropolite du pays serbe » (4). L'impératrice russe Elisabeth, dans ses lettres, traite toujours la Macédoine de « pays serbe ». Ainsi, dans ses messages de 1744, 1754, 1758, 1766, elle s'adresse « aux nobles et valeureux seigneurs des pays serbes : Macédoine, Skanderia (Albania), Montenegro et région maritime » (5). Parlant de la Serbie, en 1685, l'évêque catholique de Skoplje dit que Skoplje est la capitale de la Serbie (Scopia... metropoli di Servia). Il raconte qu'en cette ville, il y a des maisons catholiques, musulmanes et orthodoxes, et parmi les orthodoxes, il ne mentionne que les « maisons grecques et serbes » (case greche et serviane) (6). Finalement, le Bulgare Pierre

(1) V. Grigorovitch : O Serbii v yeïa otnochenih k sossednim derjavam, p. 17.

(2) Mémoires de l'Académie Royale de Serbie, XXXVII, p. 60.

(3) J. Sreznievski : Philologitcheskaïa nablioudenia A H. Vostokova, 1865, p. 184.

(4) Mémoires, XXXVII, p. 65.

(5) Milutinovic : Histoire du Monténégro, 1835, p. 76, 77, 83, 85.

(6) A. Theiner : Vetera monumenta Slavorum Meridionalium, II, 1875, p. 220.

Bogdani-Baksic, originaire de Ciprova, en Bulgarie, et évêque catholique de Sofia, écrit en 1650 une lettre à un cardinal pour lui recommander un de ses parents, Andreas Bogdani, proposé comme candidat à la dignité d'archevêque catholique d'Ochrida. Il y raconte que son parent est « proposé pour l'archiépiscopat d'Ochrida, là-bas en Serbie » (« proposto per l'arcivescovato d'Ocrida su in confini della Servia ») (1).

Pendant toute la durée du patriarcat serbe, le caractère serbe de la Macédoine n'avait pas été troublé ni affaibli.

Mais, en 1766, les Turcs supprimèrent de nouveau le patriarcat, en l'incorporant au patriarcat grec de Constantinople. Un coup terrible fut ainsi porté à la nation serbe. Les évêques serbes furent destitués, chassés ou partirent volontairement en exil, et des évêques grecs les remplacèrent. Le peuple serbe fut privé de son chef, la culture serbe perdit son protecteur et le service divin fut célébré en grec.

Cette catastrophe affecta douloureusement les éléments du peuple serbe qui se trouvaient en dehors de l'empire ottoman. Sava Petrovic, métropolite du Monténégro, en sa qualité de représentant de la partie libre du peuple serbe, protesta auprès de la Russie contre ce crime commis contre la nation serbe et demanda qu'il fût réparé. Dans une lettre adressée à Platon, métropolite de Moscou, en date du 26 février 1767, il parle du « peuple serbe sous le joug pesant et insupportable de l'esclavage turc », et mentionne les évêques serbes « de Samokov, de Skoplje, d'Istip, de Novi Pazar, de Nish, d'Uzice, de Belgrade et d'Herzégovine », qui, « chassés, privés de leurs sièges archiépiscopaux, sont errants par voies et par chemins, de sorte qu'aucun diocèse n'a plus son évêque naturel, de nationalité serbe... des Grecs ayant été envoyés à leur place. » Il supplie qu'on « rétablisse les évêques serbes détrônés » et que « le trône du

(1) Les Antiquités éditées par l'Académie Yougo-slave, XXV, 172.

patriarcat serbe d'Ipek soit libéré des Grecs », ce qui « réjouirait tous les évêques serbes et le peuple serbe tout entier » (1).

Dans cette vaine protestation qui forme l'épilogue du patriarcat indépendant serbe, le métropolite monténégrin ne fait pas de distinction entre les évêchés serbes de Macédoine et les autres évêchés serbes. Tous les évêchés qu'il énumère sont pour lui serbes au même titre, et il demande pour eux tous « des évêques d'origine serbe ».

(1) Messager de la Société Savante serbe, XII, p. 357-359.

VIII

LA MACEDOINE ET LA LUTTE DU PEUPLE SERBE POUR LA LIBERTE NATIONALE

Le sentiment national serbe chez les Macédoniens après la suppression du patriarcat serbe. — La situation difficile des Macédoniens après la suppression du patriarcat serbe. — Les aspirations des Macédoniens tendant à leur émancipation du joug turc. — La participation des Macédoniens à la guerre turco-autrichienne (1788-1791) pour la libération du peuple serbe de la domination turque. — La participation des Macédoniens aux révolutions serbes sous Karageorges et Milos Obrenovic au commencement du XIX^e^ siècle. — Le secours moral prêté à la Serbie par les Macédoniens. — La poésie nationale macédonienne glorifie la lutte du peuple serbe contre les Turcs.

La suppression du patriarcat serbe n'a pas pu étouffer chez les Macédoniens l'idée de leur unité nationale avec les autres éléments de la nation serbe.

Les Serbes vivant en dehors des limites géographiques de la Macédoine, continuent à considérer ce pays comme faisant partie de leur sol national commun. Ce pays se trouvait alors dans une situation terrible. Aban-

donné au bon vouloir des évêques grecs, il perdit peu à peu toutes ses écoles nationales. Les églises et les monastères passèrent aux mains des Grecs ou bien furent complètement délaissés. La langue slave fut presque définitivement bannie des services religieux. Les moines serbes, réfugiés dans quelques monastères, où l'influence grecque se faisait moins sentir, s'imposèrent alors comme un devoir national la tâche de faire tout ce qui était en leur pouvoir en faveur de la culture et de la religion serbes en Macédoine. C'est ainsi qu'en 1780 le moine Teofil quitta le monastère de Decani, en Vieille Serbie, et vint s'installer au monastère de Saint-Archange, dans la Skopska Crna Gora ; il y auvrit une école où il apprenait aux jeunes gens à lire et à écrire et préparait des candidats à la prêtrise (1). En 1805, Teodosije, un moine des saints ordres du monastère de Decani, s'en vint au monastère abandonné de Lesnovo, en Macédoine ; avec l'aide de la population des alentours, il procéda à sa restauration et y introduisit les services liturgiques en langue slave, qui étaient tombés dans l'oubli (2).

La même année, on trouve à Tetovo le moine des saints ordres Mojseg Decanac (3).

Non seulement les moines, mais encore les autres Serbes ne faisaient aucune distinction entre la Macédoine et les autres pays serbes. En 1789, le gouverneur monténégrin, Ivan Radonjic, commence sa lettre à l'empereur de Russie par cette phrase : « Maintenant, nous tous, Serbes du Monténégro, de l'Herzégovine, de l'Albanie, de la Macédoine, nous vous prions... (4) » Mais d'une façon beaucoup plus vive que dans ces manifestations de sympathie fraternelle, on voit ce sentiment de l'unité nationale se faire jour dans les masses profondes du peuple macédonien. Elles l'ont exprimé de la manière la

(1) S. Tomic « Naselja Srpskih Zemalja » (Etablissements des territoires serbes), vol. III, p. 509.

(2) Lj. Stoïanovic (Anciennes inscriptions serbes), n° 3822.

(3) Ibid., n° 3828.

(4) *Le Messager de la Société Savante Serbe*, livre LXXII, p. 297.

plus émouvante — par les sacrifices mêmes qu'elles ont librement consentis en participant à la lutte que le peuple serbe a soutenue pour secouer le joug turc. Par sa position, la Macédoine n'était pas préparée à devenir le foyer de cette lutte. Elle était isolée, ne touchant par ses frontières à aucun pays étranger, où elle aurait pu se procurer les moyens nécessaires pour mener la lutte à bonne fin. C'est donc loin d'elle qu'une lutte a commencé, dans un pays qui pouvait communiquer avec la libre Europe.

Mais un fait est caractéristique : c'est que la révolution a été tout de suite considérée comme l'œuvre commune à toute la nation serbe, promettant la liberté à tous les Serbes sans distinction. Et, en effet, tous les Serbes, de toutes les régions, ont couru se ranger sous le drapeau de la liberté nationale : les Macédoniens n'y ont point manqué.

Nous avons déjà constaté la présence des Macédoniens dans les combats que le peuple serbe, répondant à l'appel de son patriarche, livra aux Turcs vers la fin du XVII[e] siècle. Vaincus, ils émigrèrent en masse, avec les autres Serbes, en Autriche-Hongrie, où ils vinrent augmenter le nombre des émigrés serbes. Le rôle des Macédoniens dans les nouvelles luttes pour la liberté est devenu plus important encore.

L'Autriche-Hongrie ayant déclaré la guerre à la Turquie, en 1788, appela le peuple serbe à son secours. Comme récompense pour l'aide prêtée, elle lui promettait la libération du joug turc et un meilleur sort à l'avenir. Assoiffées de liberté, des masses innombrables de Serbes se rangèrent comme volontaires sous le drapeau autrichien. Les plus notables parmi ces volontaires se virent conférer par l'Autriche des grades d'officiers et furent mis à la tête de ces corps de volontaires. La liste nominative de ces supérieurs militaires, conservée dans les archives de Vienne, nous permet d'établir la proportion par régions, des Serbes qui ont pris part à cette lutte.

Il y en avait : 16 de Serbie, 2 de Bosnie, 9 de Croatie, 38 de Syrmie et de Slavonie, 1 de Backa, 1 du Banat, 1 de Vieille Serbie et 9 de Macédoine. Les 9 derniers étaient : le capitaine Vlajko Stojanovic, de Leunovo (dép. de Tetovo) ; Déli Djordje Nikolajevic, de Bele Vode (dist. de Prilep) ; Petar Novakovic-Cardaklija, de Leunovo ; Kuzman Cikic, de Mavrovo ; les lieutenants Milos Krajevic, de Mavrovo ; Trifum Tenasevic, de Debar (1). Les noms de ces héros ayant combattu pour la liberté serbe, à la fin du XVIII[e] siècle, sont la preuve la plus évidente du sentiment national serbe des Macédoniens à cette époque.

La même preuve est donnée par la participation des Macédoniens à la grande lutte, entreprise au commencement du XIX[e] siècle par le peuple serbe, sur le sol même de la Serbie. Les deux insurrections serbes contre les Turcs, au commencement du XIX[e] siècle, ont eu une influence décisive sur la destinée de toute la nation serbe. Elles ont été considérées par les Serbes comme une résurrection nationale ouvrant une nouvelle ère de liberté et d'indépendance dans la vie du peuple serbe.

Pour cette raison, il n'est pas une seule région, la plus éloignée fût-elle, qui n'ait envoyé des hommes pour se mettre à la disposition de la Révolution et de la Serbie ressuscitée. Tout le monde a pris part à cette lutte, toute l'échelle sociale y est représentée : depuis le simple berger jusqu'aux hommes de lettres, philosophes et poètes. Pendant que les uns s'enrôlent parmi les combattants, les autres donnent leur concours moral.

Les Macédoniens y sont également représentés. Ils s'efforcent de collaborer de leur mieux à l'œuvre nationale. Certains d'entre eux se sont couverts de gloire sur le champ de bataille et ont laissé des souvenirs ineffaçables dans l'histoire de la révolution serbe. Nous en

(1) Drag. M. Pavlovic, La Serbie pendant la dernière guerre austro-turque (1788-1791), Belgrade 1910, p. 143. Lazar Arsenijevic-Batalaka : Histoire de la révolution serbe. Belgrade 1899, p. 141.

nommerons quelques-uns parmi les plus célèbres : Nicko Cikic, de Mavrovo, officier pendant la guerre austro-turque. La guerre une fois terminée, il ne voulut pas rentrer dans sa patrie, encore sous la domination turque, et il s'installa en Srem, où il vivait de la pension que lui servait l'Autriche-Hongrie. Dès qu'il apprend la révolution serbe de 1804, il renonce à tout, à sa pension et à sa vie paisible et court s'enrôler comme combattant dans l'armée serbe. Commandant de l'armée serbe du Sud, c'est lui qui a fait construire la fameuse forteresse serbe de Deligrad. C'est là qu'il est glorieusement tombé, défendant son œuvre, le 3 avril 1808 Il est inhumé dans le vieux monastère serbe de Saint-Roman, dans les environs de Deligrad (1).

Son frère, Kusman Cikic, de Mavrovo, lui succéda au commandement de la place forte. Officier autrichien appartenant au corps de volontaires, il s'était, comme Nicko, installé en Srem, où il vivait de sa pension d'officier retraité. A la nouvelle de la révolution serbe, il quitta, avec son frère, la vie paisible de Srem et prit une part très active à tous les combats pour la liberté nationale.

Janko Popovic, originaire d'Ochrida. Il était venu en Serbie à la veille de la Révolution. Ennemi juré des Turcs, il les combattait déjà avant la Révolution. Dès qu'elle commença, il s'enrôla dans l'armée, se distingua par son courage et devint un des principaux chefs militaires de la Révolution. C'est dans les batailles de Misar, de Belgrade, et de Bijeljina, qu'il s'illustra par son courage indomptable et ses connaissances stratégiques. Il est mort en 1833 et fut inhumé à Ravanica, l'un des plus célèbres monastères serbes du Moyen-Age (2).

Marko Kristic, originaire de Belica. Lui aussi, il était venu en Serbie à la veille de la Révolution, à laquelle il a pris une part très active sous le commandement direct

(1) M. Milicevic, « Pomenik znamenitih ljudi u srpskom narodu », p. 168.
(2) M. D. Milicevic, « Pomenik » (Réminiscences), p. 196-197.

de Kara-Georges. S'étant distingué dans toutes les batailles, il fut remarqué par Kara-Georges, qui le nomma chef d'un groupe d'insurgés. Dans la deuxième révolution, sous Milos Obrenovic, en 1815, il était considéré comme l'un des plus brillants chefs militaires. N'hésitant jamais à s'exposer personnellement aux plus grands dangers, il fut grièvement blessé au cours d'une bataille. Il est mort à Sabac, en 1822 (1).

Djordje Zagla, originaire de Thace. En compagnie de ses trois frères, il vint en Serbie, alors que la Révolution avait déjà éclaté, et il n'hésita pas à s'engager dans l'armée. Il ne tarda pas à devenir le principal chef militaire à Smederevo, sous le commandement du voïvode Vujica Vulicevic. Plein d'enthousiasme et très courageux, il fut très souvent blessé, plusieurs fois grièvement. Il est mort à Belgrade en 1847 (2).

Vreta Kolarac, né en Macédoine (on ignore le lieu exact de sa naissance). Volontaire d'un courage incomparable, il fut nommé voïvode sous la première Révolution. Il s'était spécialement distingué au cours de la campagne en Macva en 1806 (3).

Mica Brka, originaire de Mavrovo, fils de Milos Krajevic, lieutenant de volontaires pendant la guerre austro-turque. Il combattit courageusement dans toutes les batailles sous la révolution de Kara-Georges et tomba glorieusement en 1813, auprès de Hajduk-Veljko, le héros le plus populaire de la Révolution serbe (4).

En dehors de ces Macédoniens renommés qui, comme chefs militaires, ont travaillé à la grande œuvre de la libération serbe, nombreux sont ceux qui sont venus de Macédoine comme simples combattants et ont donné leur sang et leurs vies pour la grande et libre Serbie.

(1) M. Dj. Milicevic, « Pomenik » (Réminiscences), p. 196-199.
(2) Ibid. p. 169-170.
(3) Ibid. p. 60-61.
(4) L. Arsenijevic-Batalaka (Histoire de l'insurrection serbe), I, p. 59.

Les Macédoniens n'ont pas donné que leur sang pour la liberté nationale serbe. Ceux d'entre eux qui ont contribué moralement à la résurrection du peuple serbe, sont légion. Nous ne citerons que les plus illustres :

Petar Icko, né à Katranica, venu en Serbie au commencement de la révolution. Très intelligent et très capable, il fut souvent chargé de missions officielles. Il fut même désigné comme délégué pour prendre part aux pourparlers de paix avec les Turcs.

C'est lui qui a conduit et dirigé les pourparlers qui ont abouti à la paix de 1806, dite paix Icko. Son tombeau se trouve au monastère de Rakovica, près de Belgrade (1).

Petar Novakovic-Cardaklija, originaire de Leunovo, capitaine dans la guerre austro-turque. Après la guerre, il vivait de la pension que lui servait le gouvernement austro-hongrois. Dès qu'il apprit la nouvelle de la Révolution, il renonça à cette pension. Homme intelligent et expérimenté, il fut chargé de diverses missions par les insurgés : il fut tout d'abord envoyé à Petrograd, en 1804 puis à Constantinople en 1805 ; enfin au Grand Quartier général de l'armée russe, en 1807. Lorsque fut créé le « Praviteljstvoujouchti Soviet Srbski » (le premier gouvernement régulier de la libre Serbie) il en fut nommé membre. Il est mort en 1810 (2).

Jovan Novakovic-Cardaklija, frère du précédent, originaire de Leunovo, lieutenant pendant la guerre austro-turque, officier retraité autrichien par la suite. Comme son frère, il renonça à la pension et revint en Serbie, où il rendit de nombreux services que les insurgés sollicitaient de ce patriote intelligent et distingué (3).

Dimitrije Djordjevic, de Macédoine (on ignore le lieu exact de sa naissance). Pendant la révolution de

(1) M. Dj. Milicevic « Pomenik » « Souvenirs », p. 186-189.

(2) L. Arsénijevic-Batalaka : Histoire du peuple serbe, I, p. 141, 147, 161, 176, 183.

(3) Ibid.

Kara-Georges, il combattit aux côtés de Milos Obrenovic, voïvode d'Ujicé. Sous ce dernier, il fut chargé de différentes fonctions. Il fut tour à tour interprète, secrétaire, trésorier, préfet du département de Jagodina, envoyé extraordinaire en mission diplomatique à Constantinople. En toutes occasions, il se montra homme intègre et animé d'un grand patriotisme. En reconnaissance des services rendus à la Serbie, le prince Milos ordonna que le nom de Dimitrije Djordjévic et de sa femme seraient toujours rappelés dans les églises, au cours des services religieux, comme c'était la règle pour les noms du prince régnant et des membres de sa famille. Il est mort en 1836, à Jagodina. Sur sa tombe on peut lire l'inscription : « Il a bien mérité de sa patrie serbe » (1).

Dositie Novakovitch, originaire du village de Dabitzé, près de Prilep. Dans sa jeunesse, il avait été moine. Ne pouvant pas supporter la terreur turque, il émigra en Serbie, qui venait d'être libérée par Milos Obrénovitch, se mit à travailler activement à élargir vers l'Est les frontières du nouvel Etat serbe.

Après l'agrandissement territorial de la Serbie, en 1834, il fut nommé évêque de la Nouvelle Région, où il a laissé les meilleurs souvenirs en raison de sa bonté, de son administration intelligente et de ses bonnes œuvres. Sa dernière volonté a été de ne pas être enterré à l'église, comme les autres évêques, mais au cimetière. « C'est avec mon peuple que j'ai passé ma vie entière, disait-il, c'est avec lui que je veux reposer après ma mort ; que l'herbe pousse tranquillement sur ma tombe. » Le peuple reconnaissant a exaucé le vœu de son évêque patriote (2).

C'est de cette manière que les Macédoniens ont exprimé leur sentiment national serbe au cours des révolutions qui eurent lieu au commencement du XIX^e^ siècle.

Mais ce n'est pas tout. La Macédoine entière prenait

(1) M. Dj. Milicevic, Pomenik, p. 151-153.
(2) Ibid., 446-448.

part, de toute son âme et de tout son cœur, à cette révolution. Pendant que les volontaires versaient leur sang en combattant aux côtés de leurs frères serbes, sur le sol de la Serbie, les grandes masses du peuple macédonien suivaient avec la plus ardente sympathie les progrès de la lutte, dont elles attendaient leur propre liberté. On s'arrachait fébrilement les nouvelles qui arrivaient des champs de batailles ; on commentait tous les succès jusqu'aux détails les plus infimes et la poésie nationale se donnait libre cours pour glorifier les hauts faits de guerre des insurgés. Ainsi, le peuple macédonien a chanté la gloire de Kara-Georges aussi éloquemment que les peuples de n'importe quelle autre région serbe (1). Il n'y a pas d'enfant en Macédoine qui ne connaisse les chansons populaires sur Ilija Delija (2). « Ce héros est l'un des plus connus de la révolution serbe. Son vrai nom était Ilija Strelja. Il était originaire de Gradiste, près de Leskovac. Après avoir réuni un fort contingent de volontaires de son pays, il vint en Serbie. Il se fit remarquer à Deligrad, en 1806. En 1809, il réussit à pénétrer dans son pays natal, d'où il se préparait à faire irruption en Macédoine pour la soulever, mais il n'y réussit pas. Son désir ardent de voir la Macédoine libre a fait de lui le sujet favori de la poésie nationale macédonienne.

Hajduk Veljko, le plus grand héros de la révolution de Kara-Georges, devenu légendaire avant sa mort, était également chanté en Macédoine avec des accents aussi vrais et aussi sincères que dans n'importe quel autre pays serbe » (3). Dans une chanson populaire de Macédoine, consacrée à la révolution serbe sous Milos Obrenovic, la participation des Macédoniens à cette révolution est décrite comme suit :

(1) P. Draganov (Collection slave macédonienne), Saint-Pétersbourg, n° 96 (chant de Prilep).

(2) Ibid. nos 101, 102, 103, 104.

(3) Braca Miladinovci : *Chants nationaux bulgares*, nos 215-216-217. (Chants des environs d'Ochrid.) P. Draganov : *Makedonsko-slavjanski Sbornik*. N° 73 (chant des environs de Debra), n° 74 (chant des environs de Kostur), n° 75 (chant de Tetovo).

Nous sommes partis nombreux ; longtemps nous avons
[marché,
Nous avons marché longtemps dans les plaines de la
[Sumadja (Serbie)

. . . . . .

Pour détruire la grande armée,
Pour délivrer nos pauvres enfants... (1)

Pour éviter tout reproche, nous avons tenu à ne citer que les chansons se trouvant dans les recueils bulgares, édités par les Bulgares eux-mêmes.

(1) St. I. Verkovic : *Chants nationaux des Bulgares Macédoniens*, 1860 n° 353.

IX

PROPAGANDE BULGARE EN MACEDOINE
RESURRECTION BULGARE

Les Bulgares complètement oubliés en Europe après la chute de l'empire bulgare au moyen-âge. — Pas de conscience nationale chez les Bulgares en Bulgarie. — Tentatives en faveur d'un réveil national. — Le Ruthène G. Venelin fait un tableau idéaliste des Bulgares et réussit à les réveiller. — Les Bulgares, inspirés par les fables de Venelin, commencent à rêver d'une grande Bulgarie. — L'enthousiaste romantique George S. Rakovski encourage la mégalomanie bulgare. — Stephan Verkovic et ses antiquités bulgares falsifiées. — Tous les Bulgares unis dans l'idée de leur grandeur illimitée. — L'éducation de la jeune génération est dirigée dans cet esprit. — Les idées bulgares prennent pied en Russie. — Les intellectuels russes, infectés par le bulgarisme, en deviennent les pionniers. — La sympathie pour les Bulgares s'étend de la Russie au reste de l'Europe.

Si, au dix-neuvième siècle, les Bulgares sont sortis de la tombe où les avaient jetés les Turcs dès la fin du quatorzième siècle, ils le doivent entièrement au dévouement sentimental de la Russie slavophile. Sans ce dévoue-

ment, ils auraient jusqu'à ce jour ignoré leur propre existence en tant que nation. Si, durant le cours de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, ils ont obtenu l'émancipation du joug turc, ils le doivent au sang russe et aux sentiments d'humanité de l'Europe. Mais bien qu'ils fussent ressuscités grâce aux efforts des autres, bien que leur émancipation eût été achetée avec le sang des autres, les Bulgares n'étaient pas assez satisfaits pour laisser les affaires en rester là. La psychologie d'une nation ne change pas si facilement. Le vieux sang bulgare et l'esprit insatiable et brutal des Bulgares se fit jour dès le premier moment de la renaissance de la nation bulgare. Le premier Nouveau-Bulgare songeait déjà à dominer tous ses voisins et encore davantage les autres étrangers. Par servilité, ruse et duplicité dans leurs relations avec ceux qui étaient plus forts qu'eux et capables de les aider ; par un appel habilement organisé à ceux qui ont quelque chose à leur donner ; par une propagande infatigable pour leurs droits imaginaires, les Bulgares ont réussi à créer la fable de la grandeur de la nation bulgare, de son passé et de son avenir, la fable des droits bulgares et de ses intérêts au-delà des frontières bulgares, et du caractère bulgare de la Macédoine. C'est là la seule explication permettant de comprendre comment les Bulgares, nation complètement éteinte, ont réussi non seulement à obtenir leur liberté et leur indépendance, mais aussi à trouver des avocats pour leurs demandes insatiables.

« Après la chute de l'empire bulgare, à la fin du quatorzième siècle, les Bulgares étaient complètement oubliés en Europe. Même la Russie, parente de la Bulgarie, ne connut presque rien d'elle... Les Bulgares étaient oubliés à tel point qu'à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, même les intellectuels les mieux informés et les plus consciencieux n'en avaient point une connaissance parfaite. Ainsi, en 1771, Schlötzer hasardait l'opinion qu'une étude de la langue néo-bulgare pouvait jeter quelque lumière sur la

nature des Vieux Bulgares. Dobrovski, le patriarche de la moderne slavistique, croyait que le bulgare, qu'il ignorait entièrement, était un dialecte venant du serbe. Tout ce que savait l'écrivain Kopitar, en 1815, c'était que dans la langue bulgare l'article était placé après le nom. La date la plus éloignée concernant la langue bulgare a été donnée par le Serbe Vuk. S. Karadzic, en 1822, dans son « Dodatak Petrogradskim Uporednim Recnicima » (Supplément aux Dictionnaires comparés de Petrograd). Tout ce que savait Safarik en 1826, c'était que les Bulgares vivent entre le Danube et la chaîne des Balkans et qu'ils sont au nombre de 600.000 !... Deux écrivains russes remarquables n'en savaient pas plus long sur les Bulgares au dix-neuvième siècle (1).

Même les Bulgares ne connaissaient rien sur eux-mêmes. Comme s'exprime l'historien bulgare Drinoff, ils avaient cessé d'exister. Non seulement leur culture ancienne avait disparu, mais encore elle était oubliée par eux-mêmes. Les Bulgares instruits — que l'on pouvait compter sur les doigts d'une seule personne — n'étaient même pas capables d'écrire leur propre langue. Les Bulgares les plus notables étaient marchands ; beaucoup d'entre eux étaient en relations d'affaires avec l'Allemagne, la Russie et l'Afrique ; mais pas un seul d'entre eux ne connaissait une seule lettre de l'alphabet bulgare. Non seulement ils faisaient leur correspondance en néo-grec ou en roumain, mais ils ne parlaient que le grec et se montraient fiers de leur hellénisme. Celui qui, par hasard et pour sa propre convenance, désirait aussi rédiger une note en bulgare, écrivait le bulgare en caractères grecs (2).

Vers l'année 1830, la classe « intellectuelle » ne com-

(1) A. N. Pipin et V. D. Spasovic « Istorija Slavjanskih Literatur, 1879. — Histoire de la littérature slave, p. 104 (en russe.)

(2) I. Venelin « Zaradi vozbuzdenije Novobolgarskoj Slovesnosti ». — Au sujet du Royaume slave néo-bulgare, édité par M. Kifiloff, Bucarest, 1842 ; pp. 11, 34, 35, 50 (en bulgare) ; S. Milaroff, V. E. Apriloff, Odessa, 1885, p. 5 (en bulgare).

prenait pas un seul Bulgare qui eût osé se déclarer Bulgare ou avouer qu'il parlait bulgare ou qu'il assistait au service divin en langue slave. Et, selon l'habitude des renégats, les Bulgares haïssaient et méprisaient tout ce qui était bulgare bien plus que ne le faisaient les vrais Grecs (1).

Toutes les tentatives bulgares pour sortir de cette condition déshonorante demeurèrent sans résultat. Les efforts du moine bulgare Pajsije qui, en 1762, essaya de réveiller sa nation par son « Histoire de la nation bulgare », demeurèrent inefficaces parmi les Bulgares eux-mêmes. Ses reproches passionnés aux Bulgares, parce qu'ils lisent et écrivent en grec ; parce qu'ils oublient leur nationalité ; parce qu'ils s'adaptent aux coutumes grecques ; parce qu'ils outragent leur langue natale ; parce qu'ils ont honte de s'appeler Bulgares ; tout cela montre clairement à quel bas niveau les Bulgares étaient tombés. Toutes les tentatives faites au commencement du dix-neuvième siècle par les émigrants bulgares en Russie furent également infructueuses. Il y avait beaucoup d'émigrants bulgares en Russie, particulièrement dans les villes du sud. Beaucoup d'entre eux étaient marchands et possédaient une fortune considérable. Bien que chacun d'eux eût reçu une éducation grecque, il y en eut pourtant parmi eux qui s'attendaient à la résurrection de leur ancienne nationalité. Mais tout fut en vain. Les Bulgares ne furent pas capables de sortir eux-mêmes de leur tombeau.

La renaissance bulgare vint de l'étranger. Il était réservé au jeune Gjorgje Venelin, un Ruthène (1802-1839), né à Lemberg, de renouveler, de recréer la nation bulgare. Après avoir étudié les langues slaves à l'université de Lemberg, il était allé en Russie. A Kisinjev, il vint à rencontrer quelques émigrants bulgares qui l'enflammèrent d'enthousiasme pour la cause bulgare, et en

(1) E. Golubinski, « Kratki Ocerk Istoriji Pravoslavnih cerkvej » (Bref aperçu sur l'histoire de l'Eglise orthodoxe), Moscou, 1871, pp. 176, 177, (en russe).

1829, il écrivait un livre en russe, intitulé « Vieux et Nouveaux Bulgares ». Contenant des renseignements complètement inconnus, ce livre fut reçu favorablement, et Venelin se consacra, avec une ardeur toujours croissante, à la cause des Bulgares. En 1830, l'académie russe le chargea d'explorer la Bulgarie. On lui fournissait ainsi l'occasion de voir la nation à laquelle il s'était dévoué avec tant d'affection. Bien qu'il eût des difficultés considérables avec les objets de son affection, lesquels l'attaquèrent et le maltraitèrent, — il fut même dépouillé par un Bulgare, de son « Carostavnik », manuscrit qui traitait des rois et des cars serbes, — et placèrent sur son chemin les obstacles les plus vexatoires, Venelin réussit à rassembler plusieurs vieux manuscrits, des ballades nationales et une certaine quantité de matériaux philologiques. Tous ces matériaux furent utilisés par Venelin dans ses travaux postérieurs sur les Bulgares (description de ses voyages, les ballades nationales, la littérature, l'histoire et la langue bulgares). Bien que Venelin ait donné, dans ses ouvrages, quelques détails et formulé des suppositions au sujet des Bulgares, son travail ne possède pas une grande valeur scientifique. Venelin fut un grand idéaliste, doué d'une vive imagination. A son époque, les matériaux scientifiques relatifs aux Bulgares étaient à la fois pauvres et peu abondants, et lorsque ces matériaux lui faisaient défaut, il y suppléait par son imagination exubérante, « qui, en quelques lignes, créait des images, au point de prendre pour la réalité scientifique ce qui n'était que l'ardent désir de son âme et le rêve de son esprit ». Il admet lui-même que lorsque les matériaux lui faisaient défaut, il allait les chercher dans sa propre tête. C'est pour cette raison que ses ouvrages fourmillent d'erreurs, et quelquefois de graves erreurs ; c'est pour cette raison aussi qu' « ils devinrent bientôt surannés ». Mais si ses ouvrages n'ont pas de valeur scientifique, ils ont du moins une grande signification pour la nation bulgare. « Son grand mérite réside dans le fait que, par lui-même, il a créé et ressuscité la nation bul-

gare, et que c'est à lui qu''il faut attribuer la renaissance de la nationalité bulgare entièrement disparue (1).

Venelin, cet écrivain fantaisiste et romanesque, plaisait à l'imagination encore fruste des Jeunes Bulgares. Il fut salué avec amour et enthousiasme, comme un Messie qui vient relever une nation perdue. Toutes ses observations, toutes ses prières, toutes ses suggestions furent acceptées comme des ordres venant du ciel. Il pressa les riches Bulgares de Russie et de Roumanie de souscrire à des donations en vue d'aider la cause bulgare, d'ouvrir des écoles bulgares, de faire imprimer des livres de classe.

Deux marchands bulgares d'Odessa, V. E. Aprilov et N. Palauzov, qui avaient été complètement hellénisés dans leur jeunesse (Vasil Aprilov était trésorier du comité des insurgés grecs, en 1821) devinrent Bulgares en lisant Venelin et furent les premiers apôtres du réveil bulgare. Aprilov commença à écrire en bulgare des livres dans lesquels il parle de son pays avec un enthousiasme fanatique. Palauzov mena sa propagande au moyen de la parole et recueillit des subsides. Tous les deux donnèrent de l'argent pour ouvrir, en 1835, l'école de Gabrovo, la première des écoles bulgares. Cette activité finit par gagner aussi d'autres Bulgares. La somme des donations fournies non seulement par les Bulgares, mais aussi par les Russes et les Roumains, prit constamment des proportions de plus en plus grandes. Des écoles furent ouvertes, des livres furent publiés, des jeunes gens envoyés pour faire leurs études dans les écoles et universités européennes. Ainsi furent inaugurées la première apparition des Bulgares comme nation et la fondation de l'idée de leur délivrance des Turcs.

Ce mouvement s'effectua tout entier dans les limites du peuple bulgare ; quant à la Macédoine, les Bulgares l'ignoraient complètement. Le mouvement fut très populaire, spécialement en Russie, qui se considérait

(1) Pipin et Spasovic, p. 112.

comme la protectrice des Slaves conquis, et en Serbie, qui regardait la Bulgarie comme une nation sœur dans la misère. Mais les Bulgares ne furent pas satisfaits de cela. Dans les livres de Venelin, ils trouvèrent un stimulant vers un état de choses qu'ils n'osaient même pas espérer. Avant de visiter la péninsule des Balkans, Venelin écrivait qu'on pouvait trouver des Bulgares, non seulement en Bulgarie, mais aussi en Roumélie, en Macédoine, en Albanie, en Thessalie, dans le sud de la Morée, et même en Asie-Mineure (1) ; que les Russes avaient reçu le christianisme des Bulgares ; que c'étaient les Bulgares qui leur avaient apporté l'usage de l'alphabet ; que, jusqu'à l'époque de Lomonosov, le service divin en Russie avait été célébré en bulgare, qui avait été également la langue littéraire, et que, dans les temps anciens, aucune des autres nations slaves n'avait été si riche en manuscrits, et ainsi de suite (2). Les Bulgares ne tardèrent pas à accepter les assertions même les plus absurdes de Venelin et à les exagérer au-delà du bon sens et de toute proportion. Car tandis que Venelin était un honnête homme ayant l'âme d'un poète, un idéaliste dont l'engouement pour les Bulgares le portait vers des exagérations absurdes — comme il l'a admis souvent lui-même, — les Bulgares s'entêtèrent dans leur convoitise au-dessous de toute critique et s'avancèrent témérairement bien au-delà des limites que Venelin, dans son engouement, avait assignées à la nation bulgare.

Un des premiers disciples de Venelin, l'homme qui posa les fondations de l'idée bulgare d'expansion et du rôle de la nation bulgare dans le monde, fut le Bulgare Gjorgje S. Rakovski (1818-1868).

C'est dans les idées fantastiques de Venelin que Rakovski puisa son inspiration pour développer une propagande pratique en faveur de l'idée des prétentions pré-

(1) Drevínge i Ninjesnige Bolgare » (Vieux et Nouveaux Bulgares), Moscou, 1829, vol. I (en russe).

(2) Zaradi Vozrazdenije ». — Au sujet de la Renaissance bulgare, pp. 5, 17 (en bulgare).

historiques des Bulgares, non seulement dans la péninsule des Balkans, mais même bien au-delà. Poète, historien, ethnographe, archéologue, publiciste, agitateur social et ecclésiastique, Rakovski écrivit beaucoup sur son pays. Mais son violent patriotisme alla jusqu'à éteindre toute lueur de sens commun et de faculté critique dans ses écrits. Quelques exemples suffiront à montrer ce qu'est Rakovski. Dans ses efforts pour soulever la nation bulgare « élevée aux yeux de ses propres fils, et ensuite aux yeux du monde entier » (Le journal de Sofia *Mir*, 3 février 1917), il a recours au domaine des contes de fées, ce qui n'est point la voie choisie par des personnes intelligentes. Il renie les anciennes sources grecques et cite les Bulgares comme les précurseurs des nations européennes ; la langue bulgare ne diffère pas du sanscrit ; (Pipin et Spasovic), la mythologie nationale bulgare est indienne — même avant l'avènement du christianisme, les Bulgares savaient lire et écrire et possédaient une littérature ; la Bulgarie fut « à un moment donné la première des nations slaves, le plus puissant et le plus étendu des empires de l'Europe dans l'antiquité », « la vérité morale apparaît parmi les Bulgares, les premiers de tous les Slaves », « les plus anciennes reliques des vieilles coutumes et de la langue slave ont été conservées dans diverses parties de la Bulgarie et parmi les Bulgares d'aujourd'hui. »

Les Bulgares vivaient dans la péninsule des Balkans avant l'immigration grecque ; Démosthène était Bulgare, ainsi que Marko Botsaris, le héros de l'insurrection grecque (1) ; toutes les langues européennes et toute la culture européenne eurent leur origine chez les Bulgares. Les anciens Peons et les Celto-Cimbres étaient Bulgares ; Clovis et Mérovée étaient Bulgares ; la première église chrétienne en Europe fut fondée chez les Bulgares ; ils aidèrent à établir les autres églises et ils furent les fondateurs de l'activité des mis-

(1) G. S. Rakovski « Gorski Putnik ». Un voyageur à travers les monagnes. Novi Sad, 1857, pp. 164, 166, 175, 201, 231 (en bulgare).

sions chrétiennes ; les Bulgares reçurent le christianisme bien avant les Grecs « parce qu'ils croyaient en un seul Dieu, à l'immortalité de l'âme et à la récompense après la mort » ; les Grecs furent convertis plus tard, parce qu'ils étaient polythéistes. Même Jupiter Olympien ne pouvait exister sans les Bulgares. Il avait été en effet nourri et élevé par la Villa (fée) de la montagne bulgare, Neda (1).

Il faut particulièrement remarquer que Rakovski n'est pas un « enthousiaste Bulgare vulgaire ». C'est un des Bulgares les plus remarquables du dix-neuvième siècle. Aucun autre ne s'est élevé aussi haut dans l'histoire politique et littéraire néo-bulgare. Le journal de Sofia, *Mir*, du 3 février 1917, tandis qu'il fait appel aux Bulgares pour qu'ils célèbrent l'anniversaire de la mort de Rakovski, dit que « la première moitié de la période moderne de l'histoire bulgare est l'époque de Rakovski » et va jusqu'à ajouter que la question de la célébration « a déjà été traitée par l'Académie des Sciences bulgare ».

Mais Rakovski n'est nullement le seul exemple que nous puissions citer. Tous les patriotes bulgares du dix-neuvième siècle lui ressemblent. Il y a un nom cependant que nous devons mentionner, un nom qui se rattache particulièrement à la Macédoine. C'est celui de Stephan I. Verkovic (1827-1893). Comme maître d'école en Macédoine, il porte plus particulièrement la responsabilité d'avoir, surtout en Russie, « pavé la route » d'idées fausses tendant à démontrer que la Macédoine est un pays bulgare. Il recueillit en Macédoine les ballades locales nationales « bulgares » et écrivit des monographies sur elles. Verkovic, également, pourrait être mieux jugé par le seul examen de ses ouvrages. Entre autres trouvailles amusantes, il a découvert en Macédoine la « Veda Slovenska », c'est-à-dire des poèmes nationaux d'antiquité préhistorique ! Il collectionna des hymnes à Orphée, le chantre de la

(1) G. S. Rakovski, « Kljutch Bolgarskoga Jazika ». — La clef de la langue bulgare, Odessa, 1880, pp. 109, 142, 143, 94, etc... (en bulgare).

Thrace et aux anciens dieux slaves en Macédoine ! Il découvrit des ballades à Alexandre-le-Grand et sur la colonie des Slaves dans la péninsule des Balkans ! Il découvrit ce que d'autres mortels moins privilégiés avaient laissé échapper, à savoir : que les « Bulgares » de Macédoine avaient conservé certains poèmes nationaux ou poèmes « se rapportant au développement primitif de la race humaine », et que la mythologie exprimée dans ces traditions a une remarquable affinité avec le « Rig Veda », au point qu'il lui semblait que « ces poèmes devaient être, non seulement deux frères jumeaux provenant de la même source, ayant même origine, mais — ce qui est bien plus important encore — que ceux de ces poèmes qui nous appartiennent, à en juger par leur simplicité et leur extrême antiquité, doivent être le modèle de la Rig Veda, les deux versions s'étant toujours développées indépendamment depuis la première séparation, l'une s'étant développée dans une direction et l'autre dans une autre. » (1)

Avant de faire imprimer ces hymnes ou ces chants, Verkovic les envoya — comme des échantillons — dans différents endroits. A l'exposition ethnographique de Moscou, en 1867, il adressa un « ancien hymne bulgare d'Orphée » qu'il déclarait avoir reçu d'un vieillard de cent cinq ans. L'hymne, évidemment, fit tout simplement l'impression d'une « duperie colossale », ainsi que l'admet lui-même Verkovic, mais cela ne l'empêcha pas de l'imprimer et de le publier en même temps que d'autres, ou même de soutenir dans la préface « que le contenu de ces chants est basé sur la vérité historique et sur des faits qui ont eu lieu réellement » et de faire remarquer qu' « il y a plus de vérité en eux que dans tous autres « produits » similaires du passé, soit européens, soit asiatiques (2).

Et même, bien que toutes les falsifications de Verko-

(1) Veda Slovena, narodni pesni ot predhistorieno i predhristjansko doba, otkril v. Trakija i Makedonia i izdal Stefan I Verkovitch, 1874, p. X.

(2) Ibid. p. XII.

vic eussent été dévoilées, cela ne l'empêcha pas de publier le second volume de son « Veda », sept années plus tard (1).

Verkovic n'est pas non plus le premier venu. Lui aussi est une figure remarquable de l'histoire bulgare. Il fut pendant longtemps la principale et seule autorité en Russie concernant les questions macédoniennes. En fait, l'un de ses ouvrages est une « Ethnographie de la Macédoine », écrite en russe. Aujourd'hui, les Bulgares s'en réfèrent copieusement à lui sur la question macédonienne, à ses chants, à ses traités, à ses rapports. Pour eux, il est « bien connu dans le monde slave comme un ethnographe et un archéologue ; il est particulièrement estimé pour sa connaissance parfaite de la Macédoine » (2).

De telles idées étaient entretenues par tous les Bulgares au dix-neuvième siècle. Elles furent aussi partagées par l'historien bulgare Gavril Krstovic, l'un des principaux agitateurs dans la question de l'Eglise bulgare. Son « Histoire de la nation bulgare » est pleine de fables et d'exagérations bouffonnes concernant les Bulgares et leur passé. Même M. Drinoff, le meilleur des historiens bulgares, n'est pas complètement délivré de ces idées.

C'est par de telles idées que le réveil bulgare était commencé. Elles avaient imprégné toute la nation, toute sa nouvelle histoire, sa science, sa politique et tout son programme social et politique, et la nouvelle génération en Bulgarie est nourrie de ces idées ; toutes les écoles, toute l'instruction en sont imbues. (Dans les livres de classe bulgares, nous trouvons qu'il est établi qu'Alexandre-le-Grand était Bulgare parce qu'il est né en Macédoine, et qu'Aristote était Bulgare pour la même raison. Il est vrai qu'il écrivit en grec, mais il le fit seu-

(1) Pétrograde, 1881.

(2) A. Ischirkof, « Les confins occidentaux des Terres bulgares », Lausanne, 1915 s, p. 231. M. Ischirkof est professeur de géographie à l'université de Sofia et membre de l'Académie des Sciences bulgare.

lement en vue d'instruire les barbares du sud. Il écrivit aussi en bulgare, mais les Grecs détruisirent les manuscrits (voir le *Morning Post* du 8 février 1916). Selon les livres de classe bulgares, Constantin-le-Grand était aussi Bulgare, puisqu'il était né à Nis, qui est, d'après eux, une ville bulgare. Selon la même autorité, Cyrille et Méthode sont Bulgares, parce qu'ils sont nés à Salonique ; Aleksa Nenadovic et Hajduk Veljko, ces deux héros de la libération serbe, sont également Bulgares, de même que les héros de l'insurrection grecque : Botsaris, Karaiskis, Kanaris, Miaulis, et d'autres. (Cf. Drzave i narodi Balkanskog Poluostrva, traduit du russe, Belgrade, 1891, pp. 100, 101). Armés d'idées de cette sorte, les Bulgares commencèrent donc leur active propagande en Macédoine et leur opposition aux prétentions serbes concernant ce pays. Malheureusement ces idées ne sont pas restés confinées parmi les Bulgares. A force de constante et d'universelle répétition, elles ont eu la bonne fortune d'être entendues et d'être prises en considération. La nation qui en fut tout d'abord le plus fortement influencée fut la Russie, qui considérait les Slaves de Turquie comme ses frères opprimés de la même race et de la même religion. En Russie, il y eut toujours des réfugiés bulgares. Car tandis que les réfugiés des pays serbes sous l'autorité de la Turquie se retiraient parmi les Serbes, les Bulgares se retiraient en Valachie, en Moldavie et dans le sud de la Russie (1). Par eux les Russes ont appris la misère qui régnait en Bulgarie. Ce fut en russe que Venelin, avec un dévouement passionné et un idéalisme fantasque, fit connaître au monde entier la nation bulgare et sa valeur imaginaire pour les Slaves. Dans leur guerre contre les Turcs, vers la fin de la troisième décade du dix-neuvième siècle, les Russes ont eu enfin l'occasion d'observer personnellement les misères de la nation que Venelin venait de célébrer avec tant d'enthousiasme et de sympathie. Il faut ajouter à cela l'agitation des patriotes

(1) Pipin et Spasovich, p. 139 ; G. S. Rakovski « Gorski Putnik ». — Un voyageur dans les montagnes, p. 271.

bulgares « réveillés », qui vivaient en Russie et en Roumanie. « Des comités bulgares pour aider les Bulgares du Danube » avaient été établis à Odessa et à Bucarest, dans le but de faire de la propagande en Russie et ailleurs pour le bénéfice de la cause bulgare. En Bulgarie, ces comités envoyèrent des livres scolaires et liturgiques, des crucifix, des ornements, des calices et autres objets du culte. La Russie fut la première à prendre un vif intérêt aux Bulgares. Elle aussi envoya des livres et des souscriptions pour les écoles bulgares et des objets du culte pour les églises bulgares. Elle fut la première à attirer et à instruire la jeune génération bulgare, qui fournit quelques-uns des plus ardents patriotes bulgares, lesquels travaillaient alors soit en Russie, soit dans la péninsule des Balkans, où ils faisaient de la propagande. Finalement, la bulgaromanie devint peu à peu générale en Russie. Même les hommes de science les plus calmes furent dupés par la folie bulgare et étaient prêts à déclarer que tous les Balkans devaient être bulgares. L'érudit V. Grigorovic, voyageant dans les Balkans en 1844, ne vit que des Bulgares partout où il alla. Bien qu'il eût remarqué une sensible différence entre le langage des Macédoniens et celui des Bulgares, il ne put se défaire de sa bulgarophilie, et il alla jusqu'à déclarer que tous les Macédoniens étaient Bulgares (1). Il constata aussi d'autres différences, mais comme il était complètement fasciné par les Bulgares, il ne fit pas de distinctions entre eux et les Macédoniens (2).

L'autorité incontestée de Grigorovic a seulement servi à fortifier l'engouement russe pour les Bulgares. Ils furent les enfants chéris de la grand'mère slave. La société russe « Slavjanskoe Blagotvoritelnoe Obscestvo », fondée en 1858, travailla sans relâche à la propagation de la cause bulgare. Les cartes ethnographiques publiées par cette Société étaient en accord complet avec les idéals bulgares les plus ambitieux. En 1870, la Russie créa

(1) V. Grigorovic, « Ocerk putesestvija po evropejskoj Turcii », 1848, pp. 194, 195, 196, (en russe).

(2) Ibid.

l'Eglise autonome bulgare. Finalement, lorsqu'en 1878 il devint nécessaire d'établir l'Etat bulgare, toute la Russie fut transportée d'enthousiasme. L'opinion publique fut plus forte que le gouvernement. Ainsi fut créée la Grande Bulgarie de San Stefano, le 3 mars 1878, une Bulgarie dans le cadre de laquelle, outre la réelle Bulgarie, étaient renfermées la Macédoine, une grande partie de la Vieille Serbie et même certaines parties de la Serbie actuelle. Selon l'opinion populaire en Russie à cette époque, la Bulgarie avait droit à une superficie de 164.000 kilomètres carrés et une population de 4.500.000 âmes. Et s'il n'y avait pas eu le Congrès de Berlin, en 1878, qui réduisit la Bulgarie à ses propres limites ethnographiques, les Bulgares auraient été depuis longtemps les maîtres de la péninsule des Balkans. Mais bien que la Bulgarie du traité de San Stefano ne se soit pas réalisée, elle laissa une forte impression parmi les Bulgares. Cette grande Bulgarie restait pour eux un but reconnu mais simplement non réalisé. Elle fut toujours le rêve de toute la nation bulgare depuis cette époque.

De la Russie, cette sympathie pour la Bulgarie s'étendit au monde entier. C'était en Russie que les fables des Bulgares prenaient des ailes. La Russie fut la principale autorité sur la Bulgarie et son principal avocat.

C'est ainsi que la sympathie et l'assistance du monde entier se sont manifestées en faveur des injustes aspirations de la Bulgarie, au grand détriment des justes intérêts de la nation serbe.

IX (*bis*)

L'ACTION BULGARE EN MACEDOINE

L'Eglise grecque abuse de son pouvoir sur les Slaves dans l'empire turc. — Le mécontentement des Slaves. — Impuissance des Serbes à lutter contre l'Eglise grecque. — Les Bulgares, aidés par la Russie, inaugurent leur campagne. — L'Eglise uniate (catholicisme grec) chez les Bulgares. — Les Russes, alarmés par les progrès de l'Eglise uniate, accentuent l'aide qu'ils donnaient aux Bulgares. — Le patriarche grec, qu'inquiètent les progrès de l'Eglise uniate, cède aux Bulgares. — La Porte, prenant le parti des Bulgares, intervient auprès du patriarche grec et le sultan proclame l'indépendance de l'Eglise Bulgare en Turquie. — La signification de la création de l'exarchat bulgare. — Le détriment causé aux Serbes en Turquie par la création de l'exarchat bulgare. — L'attitude de l'Eglise grecque envers les Serbes macédoniens. — Les Macédoniens commencent à se tourner vers l'Eglise uniate. — La Russie leur conseille de se joindre aux Bulgares dans leur lutte contre l'Eglise grecque. — Les Macédoniens assistent les Bulgares, mais uniquement pour se libérer eux-mêmes du clergé grec. — Les Macédoniens roumains font de même. — L'exarchat bul-

gare et la Macédoine. — Les Turcs prennent le parti des Bulgares en Macédoine. — Nouveaux évêchés bulgares en Macédoine. — La bulgarisation forcée des Macédoniens. — La création d'une Bulgarie indépendante. — La propagande en Macédoine venant de Bulgarie. — Nombre de Serbes macédoniens refusent de se joindre aux Bulgares. — La terreur bulgare parmi la population serbe de Macédoine. — Les comitadjis bulgares en Macédoine. — La destruction en Macédoine des archives et des documents serbes.

En dépit du zèle bulgare et malgré les sympathies de l'Europe, les Bulgares ne l'eussent pas emporté en Macédoine s'ils n'avaient réussi à enrôler l'Eglise au service de leurs intérêts nationaux. En parlant du rôle joué par le patriarcat serbe, nous avons expliqué de quelle grande importance est une Eglise autonome en Turquie. Les Bulgares se sont efforcés de placer la Macédoine sous la tutelle de leur propre Eglise autonome, puis de réaliser, jusqu'à l'extrême limite, tous les avantages qu'il était possible de retirer de cette circonstance.

Jusqu'à la seconde moitié du XVIII[e] siècle, la plus grande partie de la Macédoine se trouvait, au point de vue ecclésiastique, sous le patriarcat serbe, tandis que la plus petite partie relevait de l'archevêché d'Ochrida. En 1766, les Turcs supprimèrent le patriarcat serbe et en 1767, ils supprimèrent l'archevêché d'Ochrida. Dès lors, tous les droits et pouvoirs de ces deux Eglises indépendantes furent transférés au patriarcat grec de Constantinople. C'est ainsi que furent placés sous le patriarcat grec non seulement les vastes territoires qui lui appartenaient auparavant, mais aussi toutes les régions de l'empire turc où les services liturgiques étaient dits en langue slave.

Le patriarcat grec est avant toutes choses une Eglise grecque. Jamais il n'avait été bien disposé en faveur des

Slaves de la péninsule balkanique. Au moyen-âge, lorsque les Slaves du sud avaient leurs Etats indépendants, leurs Eglises autocéphales étaient des rivales du patriarcat grec. Sous la domination turque, l'Eglise serbe indépendante préservait la nation serbe et sa culture nationale de l'influence de l'Eglise grecque, exactement comme elle les préservait de celle des Turcs. Lorsque le patriarcat serbe se vit placé dans l'altière situation de seule et unique Eglise orthodoxe en Turquie d'Europe, il considéra comme étant de son devoir de supprimer tout sentiment national non grec et de favoriser et de renforcer uniquement le sentiment grec. Seules, la nationalité et la culture grecques recevaient des marques de sa bienveillance ; tout le reste était persécuté et anéanti. En dehors des Grecs, personne ne pouvait occuper des situations élevées dans l'Eglise. Ces dignitaires protégeaient uniquement les Grecs ; ils introduisirent une vie intellectuelle exclusivement grecque et imprimèrent à toutes choses un caractère exclusivement grec. Quelles que fussent leurs capacités, jamais les Slaves ne furent autorisés à s'élever au-dessus de la dignité de prêtre de paroisse, et cela même, ils ne pouvaient l'obtenir qu'après avoir payé de fortes sommes. L'administration serbe fut persécutée ; de vieux manuscrits serbes furent détruits ; dans les églises, les légendes et inscriptions furent recouvertes de plâtre et remplacées par des inscriptions grecques. Et à côté de tout cela, l'Eglise grecque était moralement dans un état de corruption extrême. Le pillage et la vénalité dominaient en haut lieu. La préférence n'était donnée qu'à des sycophantes et à ceux qui étaient à même de payer grassement. Un évêché coûte environ 500 à 1.000 livres turques or. Pour de l'or, d'anciens cuisiniers et des aubergistes pouvaient prétendre à la dignité d'évêque. Et d'autres vices de l'espèce la plus vile prédominaient dans la hiérarchie de l'Eglise grecque. Appuyant les Turcs en toutes choses, leur cédant en tout et les corrompant à prix d'argent, l'Eglise grecque, avec l'aide des Turcs, exploitait la

nation et la traitait exactement comme les Turcs le faisaient eux-mêmes.

Cet état de choses produisit parmi les Slaves un profond ressentiment contre l'Eglise grecque. C'est pour cette raison qu'en Serbie — aussitôt que le pays eut recouvré sa liberté — Milos Obrenovic, son gouverneur à cette époque, se préoccupa tout d'abord de séparer l'Eglise serbe du patriarcat grec et de la rendre indépendante.

Dans toute l'étendue de la Turquie, le mécontentement contre l'Eglise grecque s'accrut de jour en jour. Il ne manquait plus qu'une occasion opportune pour commencer une lutte ouverte contre elle. Bien que les Serbes en Turquie fussent bien plus nombreux que les Bulgares, ils n'en étaient pas moins dans l'impossibilité de se révolter contre l'Eglise grecque. La libération de la Serbie aux dépens de la Turquie avait fait du peuple serbe un objet de haine et de crainte mélangées pour les Turcs. Tout mouvement de la part des Serbes en Turquie était supposé avoir été créé à l'instigation de la Serbie. Tout Serbe en Turquie était considéré comme un rebelle. La séparation de l'Eglise serbe du patriarcat grec avait accru l'hostilité des Grecs envers les Serbes et stimulé contre eux l'intrigue grecque. L'empire turc et le patriarcat grec devinrent des alliés naturels contre les Serbes. A ce moment-là, les Bulgares étaient en bien meilleure posture pour combattre les abus de l'Eglise grecque. Ils étaient des sujets dociles de la Turquie et n'avaient pas d'aspirations politiques. L'Etat bulgare n'existait pas encore, et les Turcs ne pouvaient mettre à leur charge, ainsi qu'ils le firent pour les Serbes, qu'ils intriguaient au dehors pour la formation d'un Etat libre.

Les Bulgares avaient, eux aussi, de bonnes raisons pour être mécontents du patriarcat grec. Depuis nombre d'années, à dater de la suppression, en 1393, du patriarcat bulgare à Trnovo, les Grecs avaient cruellement opprimé les Bulgares. Ils les dénationalisaient et détruisaient leur culture nationale. De très bonne heure,

des voix s'étaient élevées parmi les Bulgares contre les Grecs. Déjà, vers le milieu du XVIII[e] siècle, l'historien bulgare Pajsije se plaignait amèrement des Grecs. Venelin raconte comment, aux environs de 1794, les Grecs avaient brûlé, à Trnovo, un grand nombre de vieux manuscrits bulgares ; comment la littérature bulgare avait cessé d'exister ; comment les Bulgares écrivaient les mots de leur propre langue en caractères grecs ou faisaient leur correspondance entièrement en grec ; comment la foi chrétienne avait décliné parmi les Bulgares ; que les prêtres étaient rares et que l'on pouvait rencontrer des jeunes gens de 17 à 20 ans qui n'étaient pas baptisés (1). En 1823, lorsque le métropolite de Sofia eut découvert la présence de livres et d'antiquités bulgares dans le village de Cerovina, près de Sofia, il ordonna que les premiers fussent brûlés et remplacés par des livres grecs (2). En 1825, le métropolite de Trnovo ordonna de brûler l'ancienne bibliothèque du patriarcat bulgare durant la période de Trnovo qui, peu de temps auparavant, avait été de nouveau découverte accidentellement (3). Tout cela constituait pour les Bulgares des motifs suffisants d'éprouver le plus vif mécontentement contre le patriarcat grec.

Toutefois, les Bulgares dénationalisés ne commencèrent à prendre tous ces faits en considération que lorsque Venelin les eut réveillés de leur torpeur. Ce fut précisément l'influence qu'il exerça parmi les Bulgares les plus notables qui fit apparaître l'idée d'une émancipation du joug des Grecs. En 1840, les Bulgares adressèrent au patriarcat grec une requête demandant que, dans les districts bulgares, la langue grecque fût remplacée par la langue bulgare pour la célébration du culte. Cette pétition n'ayant eu aucun succès, les Bulgares s'adres-

(1) J. Venelin, « Zaradi vozbuzdenie novobolgarskoj slovesnosti » (concernant la renaissance du Slavisme néobulgare), Bucarest, 1842, pp. 11, 27, 34, 36.

(2) G. Bousquet, « Histoire du Peuple bulgare », Paris, 1909, p. 133.

(3) J. Rakovski, « Gorski Putnik » (Un Voyageur à travers les montagnes »), pp. 208, etc.

sèrent, en 1853, à l'ambassadeur de Russie à Constantinople, qui était alors le prince Menchikov, et le prièrent d'intervenir en leur faveur. Mais ils échouèrent également dans leur démarche. Après la guerre de Crimée, par un décret du 16 février 1856, la Porte promit à ses sujets chrétiens que leurs droits seraient respectés et que leur religion serait protégée. Sur la foi de cette promesse, les Bulgares demandèrent que des évêques et des prêtres bulgares fussent nommés dans les éparchies bulgares, et que la langue bulgare fût introduite dans les églises au lieu de la langue grecque. Bien que l'ambassadeur de Russie eût appuyé leur pétition à Constantinople, les Bulgares éprouvèrent un nouvel échec. En attendant, l'agitation bulgare prenait de jour en jour plus d'extension, et on s'intéressait davantage à l'émancipation de l'Eglise, même dans la grande masse du peuple.

En décembre 1858, les Bulgares présentèrent au patriarche grec une nouvelle pétition demandant qu'aucun évêque ne fût nommé dans les éparchies bulgares s'il ne connaissait la langue bulgare. Le Saint-Synode du patriarcat grec repoussa même cette demande, mais en promettant d'examiner la question. Bien que quatre membres du Saint-Synode fussent de vrais Bulgares (de Philippopolis, Vidin, Sofia et Trnovo), la requête bulgare fut en fin de compte définitivement repoussée, en février 1860. Ce fut le signal de nouveaux troubles. A cette époque, les Bulgares possédaient des livres et des journaux. Quatre imprimeries (à Constantinople, Trnovo, Sumen et Philippopolis) étaient activement occupées à l'impression de livres et de journaux séditieux. Le peuple était soulevé. Dans bien des localités, la populace, animée d'un fanatisme de fraîche date, expulsa les prêtres grecs des églises et refusa de payer leurs appointements aux évêques. Mais l'ensemble de ce mouvement de l'Eglise bulgare n'avait aucun rapport avec la Macédoine. Il ne concernait que les Bulgares et non les Serbes de Macédoine. Une circonstance contemporaine

s'avéra un facteur décisif en faveur des Bulgares en leur assurant l'aide illimitée de la Russie, et les Bulgares en tirèrent tout le parti possible. En raison des dissensions entre les Bulgares et le patriarcat grec, une propagande uniate commença à faire son chemin en Bulgarie. Cette propagande offrait aux Bulgares ce que le patriarcat avait refusé de leur accorder même en pensée (1). Elle leur offrait, s'ils adoptaient les croyances uniates, l'émancipation de la suprématie grecque, le service divin en langue bulgare, des évêques qu'ils n'auraient pas à payer, une assistance pour leurs besoins intellectuels, des livres pour l'école et l'église, et toutes autres choses nécessaires au relèvement de la nationalité bulgare. Dans sa forme extérieure, l'Eglise uniate ne diffère en aucune façon de l'Eglise orthodoxe. Le commun peuple éprouvait pour elle une vive sympathie. Les conversions à l'Eglise uniate devinrent fréquentes.

Dans le but de déconcerter la Russie, les chefs bulgares se montrèrent chauds partisans du mouvement uniate. Afin que le danger parût plus pressant aux Russes, plusieurs d'entre eux se convertirent à l'Eglise uniate. L'un des premiers prosélytes fut Cankov, qui était alors un chef populaire et qui devint, par la suite, l'un des hommes les plus éminents de la libre Bulgarie (2).

Les nouvelles annonçant l'extension des croyances uniates parmi les Bulgares firent sur les Russes l'effet d'un coup de foudre. La Russie orthodoxe et bigote ne perdit pas un instant pour faire tout ce qui était en son pouvoir dans le but d'enrayer le mouvement uniate. Tout désir exprimé par les Bulgares était pris en considération. A partir de ce moment, les demandes bulgares, si extravagantes fussent-elles, et l'aide russe marchaient

(1) Comme membres d'une Eglise chrétienne d'Orient quelconque, les Uniates reconnaissent la suprématie papale, mais ils conservent leur propre liturgie.

(2) La preuve que ce mouvement n'était réellement destiné qu'à forcer la main de la Russie est que Cankov et les autres chefs bulgares sont tous revenus à la foi orthodoxe.

de pair ; les Bulgares proposaient et les Russes exécutaient.

Cette extension du mouvement uniate s'effectuait au détriment de l'orthodoxie en général. Le patriarche grec s'alarma également et il annonça qu'il était disposé à faire aux Bulgares toutes les concessions possibles afin de les maintenir dans le giron de l'Eglise orthodoxe. Sans tarder, les Bulgares élevèrent leurs prétentions en insistant sur l'autonomie de l'Eglise bulgare. Autrement dit, les Bulgares demandaient pour leur Eglise un chef indépendant nommé par les Bulgares seuls et dont le siège serait à Constantinople ; ils demandaient, en outre, que tous les évêques bulgares fussent élus seulement par des prêtres bulgares et confirmés dans leur dignité par le chef de l'Eglise bulgare ; et que l'administration de l'Eglise bulgare fût confiée exclusivement aux Bulgares. Le patriarche était disposé à céder aux Bulgares, mais uniquement en ce qui concernait les régions vraiment bulgares, situées entre le Danube et la chaîne des Balkans. En conséquence, il invita les Bulgares à définir les limites de leur future Eglise.

Ayant acquis l'aide de la Russie et l'acquiescement de l'Eglise grecque, les Bulgares se montrèrent alors sous leur vrai jour : « Prenons tout ce que nous pouvons, peu importe que cela appartienne à d'autres. » Le rêve d'une grande Bulgarie et d'une hégémonie sur les nations de l'Orient commençait à apparaître comme un but réalisable. Les Bulgares repoussèrent la proposition du patriarche et commencèrent à fomenter de nouveaux troubles et à proférer de nouvelles menaces. Le patriarche tenta d'apaiser la tempête bulgare par une lettre promettant d'accéder à toutes les demandes bulgares concernant toutes les éparchies vraiment bulgares. Les Bulgares ne s'en déclarèrent pas satisfaits ; ils firent appel à la Porte et commencèrent à négocier directement avec elle. Tandis que la Porte examinait encore la question de l'Eglise bulgare, les Bulgares présentèrent leur ultimatum : une Eglise libre ou la rébellion ! Ce fut en

partie l'agitation bulgare, mais bien davantage encore l'influence de l'ambassadeur de Russie qui incita la Porte à soumettre au patriarche grec, en octobre 1868, un plan pour la solution de l'imbroglio gréco-bulgare. Dans une lettre d'envoi, la Porte déclarait que cette question ne pouvait pas rester plus longtemps en suspens, et que c'était une nécessité d'Etat de donner satisfaction aux Bulgares. Dans ce plan, la Porte demandait que, partout où les Bulgares constituaient la majorité, ils eussent le droit d'élire les prêtres ; que leurs évêques fussent des Bulgares et que le chef de l'Eglise bulgare résidât à Constantinople, d'où, avec son synode, il pourrait présider à la satisfaction des besoins ecclésiastiques des Bulgares. Le patriarcat grec n'avait pas encore fini d'examiner ce projet que les Bulgares l'annoncèrent dans toutes leurs éparchies comme un fait accompli. Ce fut là un pas décisif dans la séparation des Bulgares du patriarcat grec. Le patriarche considérait leur attitude comme absolument illégale et en appela à toutes les Eglises orthodoxes, qu'il convoqua en un Concile œcuménique pour l'examen de la question. Ce concile ne se réunit jamais. Grâce aux efforts de la Russie, la Porte elle-même procéda au règlement de la question. Sans se soucier aucunement du patriarcat grec, la Porte prit des dispositions, en 1869, et, le 28 février 1870, un firman du sultan annonçait l'établissement d'une Eglise bulgare indépendante sous le nom d'exarchat bulgare, dont le siège devait être à Constantinople.

La création de l'exarchat bulgare imprima une nouvelle direction au développement de la situation dans les territoires chrétiens de l'empire turc. Cet établissement d'un exarchat bulgare fut un grand coup porté aux Grecs. Le nouvel exarchat non seulement enlevait au patriarcat grec une grande partie de son territoire, mais il devenait un danger qui menaçait d'arracher au patriarcat grec les Slaves restant encore sous son autorité. Quant aux Serbes, ils eurent en l'exarchat bulgare un nouvel ennemi, un ennemi qui était protégé par la Rus-

sie et qui jouissait de la faveur de la Porte. En raison de leur sollicitude et du succès qu'ils avaient obtenu par la création de l'exarchat bulgare, les Russes acquirent un grand prestige parmi les Slaves de l'empire turc, en tant que protecteurs tout-puissants de l'orthodoxie slave ; tandis que, dans ce même exarchat, ils trouvaient un canal pour leur propre activité politique en Turquie. Les Turcs estimaient également que, par la création de l'exarchat, ils avaient obtenu un grand succès politique. Ils s'imaginèrent que, par l'établissement de l'exarchat, ils avaient tué le prestige du patriarcat grec, qui avait servi de paravent pour la politique de la Grèce ; que, par lui, avait été créé à Constantinople un foyer vers lequel graviteraient tous les Slaves de l'empire turc, y compris les Serbes, dont la gravitation vers la Serbie était considérée comme dangereuse. Les Bulgares usèrent de leur exarchat jusqu'aux extrêmes limites. Non seulement ils obtinrent une Eglise autonome, mais encore les conditions s'y rattachant incidemment et établies par elle furent toutes à leur avantage. La défaite du patriarcat grec et le relâchement des liens entre la Serbie et les Slaves sous la domination des Turcs, le prestige accru de la Russie et sa politique dans les Balkans, la gravitation des Slaves en Turquie vers Constantinople, tout cela constituait des facteurs éminemment favorables aux Bulgares.

C'est dans ces conditions que l'exarchat bulgare commença à déployer son activité. L'exarque bulgare était non seulement le chef de l'Eglise bulgare et le protecteur de la liturgie slave : il était aussi le représentant du peuple bulgare auprès du sultan et de ses ministres, le protecteur des intérêts bulgares et l'inaugurateur de l'amélioration et de la renaissance de la culture et de la nationalité bulgares. Des fonds abondants, auxquels les éparchies contribuaient volontiers, étaient employés sans délai à l'amélioration de l'éducation bulgare. Des écoles furent ouvertes dans toute l'étendue de l'exarchat. Un grand nombre d'étudiants furent envoyés aux uni-

versités, notamment en Russie. Une nouvelle vie se manifestait dans toute la Bulgarie. Le peuple, excédé des mauvais traitements infligés par les Grecs et désireux de voir introduire la langue slave dans le service religieux, se ralliait avec enthousiasme autour de ses chefs.

Déjà, dès le début, l'exarchat bulgare constituait une grave atteinte aux droits de la nation serbe. Il n'était pas limité aux districts bulgares. En dehors des Bulgares, plusieurs éparchies purement serbes étaient comprises dans sa juridiction, savoir celles de Nis, Pirot, Custendil, Samokov et Veles, qui avaient fait partie du patriarcat serbe jusqu'à la seconde moitié du XVIII^{e} siècle. Bien qu'en Macédoine, l'éparchie de Veles eût, seule, été assignée à l'exarchat, ce n'en fut pas moins le commencement de l'intense activité de la Bulgarie en Macédoine.

Les Serbes en Macédoine subirent aussi dans une large mesure la tyrannie des Grecs. Immédiatement après la suppression du patriarcat serbe, on commence à entendre parler, en Macédoine, de différends avec les chefs de l'Eglise grecque. En 1791, un prêtre appelé Antim fut nommé métropolite de Skoplje. Il était d'origine purement grecque. Un moine serbe du monastère de Lesnovo nous a donné la description suivante du métropolite Antim : « Un grand ami du lucre, qui ne se soucie aucunement des canons de l'Eglise en raison de son amour immodéré des richesses. Les monastères sont ravalés au rang de simonie ; il ne prend aucun soin de l'Eglise, ni des pauvres, ni des veuves. Il ne fait pas l'aumône et prélève des taxes sur les monastères (1). » Ailleurs, la situation n'était pas meilleure. « Dans toute l'étendue de la Macédoine, de Salonique à Ochrida, et des frontières de Thessalie à Skoplje et Melnik, non seulement dans les localités où les métropolites ont leur résidence, mais même dans les églises de village, le ser-

(1) Lj. Stojanovic, « Stari Srpski Zapisi Natpisi » (« Anciennes inscriptions et notes serbes »), n° 3759.

vice divin est célébré en langue grecque (1). » Les quelques écoles serbes existant encore restaient impuissantes à contrebalancer l'influence grecque. Beaucoup de gens avaient l'habitude d'employer l'alphabet grec, même quand ils avaient à écrire en serbe. Les coutumes nationales, auxquelles les Serbes sont profondément attachés, étaient persécutées. Les prêtres grecs s'efforçaient tout particulièrement de déraciner la « Slava », une coutume universelle serbe, qui se conserve en signe de nationalité serbe, et de la remplacer par des coutumes grecques (2).

Cette façon d'agir de la part des prêtres grecs exaspérait la population serbe en Macédoine. Lors de l'apparition de la propagande uniate, les Macédoniens commencèrent, eux aussi, à se laisser convertir. Le centre de cette propagande était à Kukus, en Macédoine méridionale, où les Uniates établirent une église en 1858. Les Bulgares ne perdirent pas de temps pour faire tourner à leur propre avantage ce mécontentement populaire et l'extension de la doctrine uniate. Dans ce mécontentement des Serbes de Macédoine soumis à l'influence grecque, les Bulgares voyaient se corroborer ce qu'ils avaient, eux-mêmes, toujours affirmé à l'encontre des Grecs ; d'autre part, il leur fournissait un nouveau champ d'activité. Pendant que les Bulgares attiraient l'attention des Russes sur l'activité des Uniates en Macédoine, ils faisaient, de leur côté, tout ce qui était en leur pouvoir pour inciter les Macédoniens à se joindre au mouvement bulgare contre les Grecs. De même, la Russie orthodoxe considérait la présence des communautés uniates en Macédoine comme un danger pour l'orthodoxie slave, de sorte qu'elle commença à envoyer ses agents pour dissuader la population de se joindre à elles, et pour lui promettre que la question serbe en Macédoine serait résolue par la création de l'Eglise bulgare. Considérant

(1) V. Grigorovic, « Ocerk putesestvija po Evropejskoj Turciji), p. 136.
(2) Iv. S. Jastrebov, « Obicai i pjesni tureckih Serbov », Petrograd, 1886, p. 3 (en russe).

la Russie comme la protectrice de l'orthodoxie slave, les Macédoniens prêtèrent l'oreille à ces conseils et contribuèrent à faire avancer la cause bulgare, du succès de laquelle devait dépendre celui de leur propre cause. Le mouvement uniate alla en s'affaiblissant, tandis que s'accroissait l'appui donné au mouvement bulgare. C'est ainsi que prit naissance le rapprochement entre les Serbes macédoniens et les Bulgares.

Au début de l'agitation contre les Grecs et des conversions à la doctrine uniate en Macédoine, personne ne pensait aux Bulgares. Il s'agissait alors uniquement de libérer l'Eglise du patriarcat grec et de rétablir l'usage de la langue nationale dans les offices religieux. Lors de l'inauguration de l'Eglise uniate à Kukus en 1857, on y plaça l'inscription suivante : « Le 1er mars 1857, notre langue maternelle nous fut rendue. (1) » Mieux que toute autre chose, cette inscription révèle les motifs qui guidaient les Serbes de Macédoine lorsqu'ils adoptèrent la doctrine uniate. Lorsque les Russes entrèrent en lice contre le mouvement uniate, il ne resta aux Serbes qu'une seule voie ouverte pour arriver à s'émanciper des Grecs : c'était de se joindre au mouvement bulgare. Cette démarche n'impliquait pas une bulgarisation, mais seulement une lutte conjointe contre les Grecs pour l'usage de la langue slave dans l'Eglise.

Le fait que la lutte soutenue de très bonne heure contre les Grecs n'avait aucun caractère bulgare et ne prouvait nullement que les Macédoniens désirassent devenir Bulgares, ressort nettement de l'adhésion des Roumains de Macédoine à la cause bulgare. Les Roumains de Macédoine subissaient, de la part des prêtres grecs, les mêmes torts que les chrétiens slaves. Il en résulta que les Roumains commencèrent également à se soulever. De même que les Serbes, ils se joignirent aux Bulgares et engagèrent une lutte pour un clergé national et l'usage de la langue nationale dans l'Eglise. Pen-

(1) Iv. Ivanic, « Iz crkvene istorije Srba u Turskoj » (Histoire religieuse des Serbes en Turquie aux XVIIIe et XIXe siècles), p. 41.

dant longtemps, et dans maintes localités, ils agirent conjointement avec les Bulgares. Lorsque l'exarchat bulgare fut créé, ils le reconnurent comme leur propre autorité. A Ochrida, environ quatre-vingts familles roumaines étaient sous la tutelle de l'exarchat bulgare jusque dans la dernière décade du siècle dernier (1). Mais personne ne saurait dire que ces Roumains qui, mus par des considérations d'ordre pratique, avaient adhéré au mouvement bulgare, l'avaient fait à titre de Bulgares, et il serait également faux de le dire des Serbes.

La véritable époque de l'influence bulgare en Macédoine ne date que de la création de l'exarchat bulgare. Dans la seconde clause de l'art. 10 du firman impérial établissant l'exarchat bulgare, se trouve le passage suivant :

« Si, en dehors des endroits énumérés ci-dessus, les habitants d'autres localités, professant la foi orthodoxe, désiraient, à l'unanimité, ou si les deux tiers au moins d'entre eux désiraient être placés sous l'autorité de l'exarchat bulgare, et si une enquête officielle ultérieure prouvait qu'il en est vraiment ainsi, il devrait être fait droit à leur désir. » Les Bulgares ne perdirent pas un instant pour faire tout ce qui était en leur pouvoir afin de tirer le meilleur parti de cette clause. Les nouveaux évêques bulgares de ces éparchies, dont l'un résidait en Macédoine, tandis que les autres se trouvaient dans le voisinage immédiat, entreprirent une active propagande dans le but de gagner les habitants serbes à l'exarchat bulgare. Personne ne mit obstacle à cette agitation. Les évêques, ainsi que leurs agents, étaient des sujets turcs. Non seulement, la Turquie avait confiance en eux, mais encore elle leur donnait assistance. Il était de son intérêt de rattacher les Serbes à l'exarchat bulgare dont le siège était à Constantinople, et d'amoindrir leur tendance à graviter vers la Serbie. Comme les prêtres grecs étaient encore les maîtres en Macédoine, que l'usage de

(1) P. Balkánski, « Kroz groblje » (« A travers le cimetière »), Belgrade, 1894, p. 55-62.

la langue slave était persécuté, et que les écoles serbes et la vie intellectuelle serbe étaient à la veille de disparaître, les agents bulgares n'éprouvèrent aucune difficulté à poursuivre leur propagande. Au lieu du patriarcat grec détesté, ils offraient à la population la protection de l'exarchat bulgare, création de la Russie slave ; au lieu de la langue grecque dans les églises, ils lui offraient la langue slave, la langue hiératique commune aux Serbes, aux Russes et aux Bulgares ; au lieu des écoles grecques, ils lui donnaient à entendre qu'il y avait la perspective d'avoir des écoles nationales. Exaspérés par les Grecs et séparés de la Serbie, les Macédoniens se trouvaient en présence d'un dilemme. Ils avaient à choisir entre trois maux : ou rester soumis aux Grecs, ou abandonner leur foi en devenant Uniates, ou bien être placés sous l'exarchat bulgare. Il était difficile de prendre une décision ; cela ressort clairement du fait que la nation n'a nullement été unanime dans sa résolution. Une partie de la population resta fidèle aux Grecs, une partie se convertit à la doctrine uniate et une troisième partie adhéra au nouveau mouvement bulgare.

Les adhérents au mouvement bulgare signèrent une pétition demandant l'établissement d'évêchés bulgares à Skoplje et à Ochrida. Une commission turque fut envoyée de Contantinople et les habitants durent déclarer devant elle s'ils reconnaissaient l'exarchat ou s'ils ne le reconnaissaient pas. Cette commission intervint aussi, dans une large mesure, pour soutenir la cause bulgare en Macédoine. Elle opéra une pression considérable en vue d'engager les habitants à se déclarer pour l'exarchat bulgare. Elle menaça ouvertement de dénoncer comme agents de la Grèce et de la Serbie tous les Macédoniens qui refuseraient de se joindre aux Bulgares. La majorité nécessaire fut obtenue par ces moyens, et, en 1872, des évêques bulgares furent dûment installés dans les diocèses d'Ochrida et de Skoplje.

Les deux nouveaux évêques étaient de grands agitateurs bulgares. Leur premier et principal objectif fut

l'oblitération de tous les souvenirs serbes en Macédoine. Toute une armée de prêtres et d'instituteurs fut envoyée de Bulgarie en Macédoine. Tous les écrits émanant de l'Eglise et des communautés scolaires qui en faisaient partie devinrent bulgares. On commença à écrire en langue bulgare les actes de naissance, de mariage et de décès délivrés au peuple par les prêtres. Tous les documents portaient des en-têtes et des sceaux bulgares. Les gens qui ne savaient pas écrire étaient inscrits comme Bulgares, par les prêtres et les instituteurs, dans l'*osmanlie* (document indiquant les noms, prénoms, religion, nationalité et occupation d'une personne, et dont tout sujet turc doit être muni). Sur la foi de ces documents, les Macédoniens étaient alors inscrits comme Bulgares sur les registres officiels. C'est ainsi que la Macédoine commença à être graduellement bulgarisée, en apparence.

En 1876, lorsque la guerre éclata entre la Serbie et la Turquie, les Bulgares se mirent également de la partie en vue de se libérer des Turcs. Irritée de cette façon d'agir des Bulgares, la Porte supprima les évêchés bulgares en Macédoine. La propagande bulgare en Macédoine n'en fut pas sérieusement affectée. D'une part, les actes de tyrannie des prêtres grecs étaient encore des souvenirs trop vivaces, et d'autre part, le système de propagande organisé par les Bulgares continuait à fonctionner.

La guerre russo-turque, en 1877-1878, fut le plus grand coup de chance dont les Bulgares eussent jamais bénéficié. Par cette guerre, la Russie apportait à la Bulgarie la liberté et un Etat. Abstraction faite de leurs sympathies pour les Slaves opprimés en général, les Russes vouaient un intérêt particulier à la Bulgarie. Ils croyaient que « la gratitude établirait un lien indestructible entre les Bulgares et la Russie, et que si la Russie les unifiait pour en former un Etat, les Russes trouveraient en cet Etat un instrument dévoué et fidèle » (1).

(1) Max Choublier, « La question d'Orient, » Paris, 1897, p. 85.

Il était tout naturel d'admettre que la gratitude de la Bulgarie serait proportionnelle à l'étendue de l'Etat en question, et que plus cet Etat serait vaste, plus l'appui fourni à la Russie dans la péninsule balkanique serait considérable. Ce sont là les raisons qui, en 1878, engagèrent la Russie à créer la Grande Bulgarie de San Stefano, dans les limites de laquelle étaient englobées, non seulement la Macédoine, mais encore d'autres provinces serbes. Bien que le Congrès de Berlin eût réduit les limites de la nation bulgare, la Bulgarie de San Stefano n'en avait pas moins laissé une profonde impression dans l'âme bulgare. Les Bulgares étaient persuadés que le Congrès de Berlin les avait dépouillés d'une chose qui leur appartenait. Dès lors, la Bulgarie de San Stefano a été leur idéal. Bien des Macédoniens, ayant été pendant des mois sous l'impression que si la Russie avait eu toute liberté d'agir ils eussent appartenu à la Bulgarie, et que c'était par la volonté du Congrès de Berlin et à l'encontre du désir de la Russie qu'ils avaient été de nouveau réduits à la condition d'esclaves des Turcs, regrettaient la liberté dont ils avaient joui si peu de temps auparavant. Non seulement la Serbie n'avait pas même été prise en considération comme possesseur éventuel de la Macédoine, mais encore elle fut virtuellement expulsée des contrées qu'elle avait payées de son sang. Les Macédoniens eurent alors l'impression qu'ils n'avaient rien à espérer de la Serbie. C'est cette impression qui, plus que toute autre raison, amena un flottement dans les sentiments serbes des Macédoniens.

En attendant, l'Etat bulgare continuait sans relâche son énergique campagne de propagande bulgare en Macédoine. Les Bulgares qui avaient été instruits à l'étranger par les Comités russes et qui avaient vécu comme émigrants en Europe revinrent alors en Bulgarie et firent preuve d'un dévouement fanatique à l'idée d'une Grande Bulgarie. L'un des principaux buts que se proposaient ces hommes était la reprise de l'agitation en faveur d'une Grande Bulgarie, qui avait été menée

auparavant avec tant de succès et qui avait reçu sa consécration dans le traité de San Stefano. L'exarchat continuait à résider à Constantinople, mais il était alors en étroit contact avec le gouvernement bulgare. Avec l'argent fourni par le budget de l'Etat bulgare, l'exarchat créa un service spécial, dit : « Skolsko Popéciteljstvo (Département des écoles) », qui maintenait en Macédoine toute une armée d'agents. Les écoles devinrent ainsi des ramifications du département scolaire de l'exarchat bulgare. Finalement, immédiatement après que la guerre fut terminée, les Bulgares entreprirent de travailler, non seulement au rétablissement des diocèses bulgares supprimés en Macédoine, mais encore à la création de nouveaux.

Ainsi furent établies les conditions qui forcèrent la population serbe à se soumettre à l'exarchat si elle désirait rester slave et vivre en paix. Tous les Macédoniens savent que leurs ancêtres étaient serbes, et un grand nombre d'entre eux se souviennent que, au temps de leur jeunesse, les Bulgares étaient inconnus dans leur pays (voir les suppléments n^os 1, 2 et 3). L'exemple suivant suffira, à lui seul, pour démontrer jusqu'à quel point la propagande bulgare en Macédoine était couronnée de succès.

A l'époque qui précéda l'institution de l'exarchat bulgare, un instituteur serbe, George Miletic, frère de Svetosar Miletic, le chef national des Serbes en Hongrie, arriva à Velès. Il se trouvait en Macédoine lors de la lutte engagée pour secouer le joug des Grecs. Comme un bon Serbe, il participa aussi à cette lutte, mais il courut les chances de ceux qui, prenant conseil de la Russie, se joignirent au mouvement bulgare, et il devint un chef bulgare en Macédoine. Aujourd'hui, son fils Ljubimir Miletic (dont le nom et le prénom sont serbes) est professeur à l'Université de Sofia et l'un des plus forcenés serbophobes.

Mais en dépit de toute l'aversion éprouvée contre les Grecs, de l'appât d'une liturgie slave offert par

l'Eglise bulgare, et de la propagande bulgare, les succès des Bulgares en Macédoine ne furent jamais complets. Une grande partie de la nation conserva des sentiments serbes. Un tiers des habitants, appréhendant la bulgarisation, préférèrent demeurer sous le patriarcat grec détesté plutôt que de passer sous l'exarchat bulgare. Bon nombre de ceux qui se joignirent à l'exerchat en raison de leur haine des Grecs sont restés Serbes dans leur for intérieur. La meilleure preuve en est dans l'insurrection contre les Turcs en faveur de la Serbie, dans les pétitions au Congrès de Berlin demandant de ne pas les livrer à la Bulgarie (voir supplément n° 4), et dans les secrètes intrigues en faveur de la Serbie.

Les Bulgares s'efforcèrent d'étouffer ces sentiments serbes nettement exprimés par les Macédoniens, en employant soit l'espionnage et la dénonciation aux autorités turques, soit la terreur directe. Nulle part et jamais l'espionnage et la dénonciation n'avaient sévi comme en Macédoine sous l'impulsion des Bulgares. Les évêques, les prêtres, les instituteurs et les agents bulgares ne connaissaient aucune limite à leur campagne contre les Serbes. Ils accusaient faussement les Serbes de haute trahison, de conspiration et des crimes les plus vils. La justice turque était très sommaire, et les jugements étaient inhumains. Nous ne citerons qu'un seul cas. Le 10 avril 1881, Spira Crncevic et soixante-douze de ses amis de Prilep déclarèrent qu'ils étaient Serbes de cœur. Les Bulgares les dénoncèrent comme traîtres et livrèrent Spira aux Turcs. Le 4 mai de la même année, ceux-ci le mirent à mort et exposèrent sa tête en public, à Kumanovo, pour servir d'avertissement. Un grand nombre de Serbes payèrent leurs sentiments serbes de leur vie ou d'une incarcération à Salonique, en Asie-Mineure ou dans les îles de l'Archipel.

La terreur bulgare était même encore plus épouvantable. Les Bulgares ne reculaient devant aucune infamie dans leurs efforts pour étouffer les sentiments serbes en Macédoine. L'ouverture de toute école serbe était

une cause de démonstrations hostiles ou d'attaques de la part des Bulgares, qui donnaient lieu à des bagarres sanglantes et à des meurtres. Les autorités turques prenaient toujours le parti des Bulgares. Ces derniers allaient même jusqu'à assaillir des institutrices serbes sans défense et d'innocents écoliers serbes. En 1899, ils assaillirent deux institutrices serbes à Krusevo, Olga Vukojicic et Zlata Krstic. Krstic tomba malade des suites de l'attentat et mourut peu de temps après. Lors d'une attaque dirigée contre l'école serbe de Bitolj (Monastir), le professeur bulgare de la localité blessa George Vojvovic, jeune homme attaché au lycée serbe (école supérieure de garçons). Une liste incomplète d'attaques de ce genre dirigées contre des écoles, des églises et des éducateurs serbes se trouve dans le supplément à la fin du présent ouvrage (supplément n° 5).

La période la plus critique de la terreur bulgare en Macédoine eut son point de départ au moment où la population serbe commença à exprimer ses sentiments serbes et à demander des écoles et des prêtres serbes. C'est de cette époque que date l'assassinat systématique des Serbes. Déjà en 1884, Cvetko Popovic, instituteur à Lukovo, fut assassiné par les Bulgares. Après cela, ces meurtres devinrent plus fréquents. En 1885, les Bulgares instituèrent en Roumélie des comités pour faire de la propagande en Macédoine. En 1886, sous l'inspiration de ces comités, toutes personnes et toutes choses qui entravaient les agissements des Bulgares en Macédoine, commencèrent à subir des attaques brutales et secrètes. Le gouvernement bulgare envoya des émissaires par bandes pour supprimer les aspirations serbes. En 1894, à une assemblée générale de tous les comités bulgares, qui eut lieu à Sofia, se fonda la « Spoljna Organizacija » (organisation étrangère), dans le but de réaliser l'autonomie des régions bulgares en Turquie. En 1896, les Bulgares fondèrent la « Unutrasnja Organizarcija » (organisation intérieure), qui fut un comité d'organisation en Macédoine, lequel comprenait plusieurs Macédoniens

qui avaient été achetés ; mais l'argent et l'inspiration venaient de Bulgarie. Elle avait pour objet d'annihiler les Serbes. Jamais la population serbe n'oubliera les ramifications de cette organisation qui s'étendaient sur la Macédoine entière. Le nom de « comitadji bulgare » est de notoriété publique dans le monde entier. Les menaces, les chantages, les incendies, les meutres, l'expulsion de communautés villageoises entières, tels furent les exploits perpétrés sur une vaste échelle par les Bulgares. Sous la conduite de Jean Varnelija (de Varna) et de Pan Arnaut, une bande de comitadjis bulgares attaquèrent les habitants des environs de Veles, avec l'intention de tuer tous ceux qui refuseraient de se déclarer Bulgares. La terreur était à son comble. Vers 1900, le village d'Orahovac, obstinément demeuré serbe, fut complètement dépeuplé et détruit. Il y eut plusieurs cas similaires. Même la liste incomplète des meurtres commis par les Bulgares jusqu'en 1907 sur des Serbes notables en Macédoine est effrayante (voir supplément n° 6). Dans les environs de Kumanovo, et de Kriva Palanka, les Bulgares assassinèrent, en 1905, dans l'espace de moins de cinq mois, cinquante-neuf prêtres, instituteurs et citoyens hautement respectés de nationalité serbe (1).

(1) J. H. Vasiljevic, « Ustanak Srba u Kumanovskoj i Palanackoj Kazi u 1878 » (« Insurrection des Serbes dans les districts de Kumanovo et de Palanca »), Belgrade, 1906, p. 1-13. Quelques exemples très caractéristiques de l'abominable façon d'agir des comitadjis bulgares en Macédoine peuvent être trouvés dans un rapport soumis au gouvernement bulgare par un représentant consulaire bulgare : (Le Brigandage en Macédoine, un rapport confidentiel au gouvernement bulgare, Berlin, 1908). En fait, les Bulgares, eux-mêmes, ne faisaient pas un secret de la terreur en Macédoine et du massacre des habitants serbes. En réfutant les attaques de la presse serbe au sujet des assassinats en Macédoine, le journal bulgare *Blgarija* (1898, nos 103 et 104) loue ouvertement les actes commis par les assassins des Serbes : « En publiant des nouvelles sur le comité révolutionnaire bulgare en Macédoine et sur le but qu'il poursuit, à savoir d'abattre la domination turque, la presse serbe joue le rôle d'un espion. Partout où ils se trouvent, les révolutionnaires punissent les espions en les mettant à mort. Les Comités révolutionnaires secrets en Macédoine ne veulent plus être indulgents pour ceux qui les espionnent en Macédoine..... Si les Serbes avaient exposé cela d'une façon claire et nette à leurs propres agitateurs, il est possible que les meurtres à Ochrida,

Toutefois, cette terreur elle-même ne réussit pas toujours à produire l'effet attendu. Les sentiments serbes, innés chez les Macédoniens, ne purent être complètement déracinés. De temps à autre, ils se manifestaient avec une netteté indiscutable. Toute manifestation de ce genre était réprimée par les Bulgares avec une férocité sans égale. Nous n'en citerons qu'un exemple. En 1899, les paysans du village de Rabrovo, dans la région de Strumica, déclarèrent qu'ils avaient été dupés et terrorisés par les Bulgares, qui les avaient amenés à donner leur adhésion à l'exarchat, mais qu'ils avaient le sentiment d'être Serbes, qu'ils ne pouvaient céler ce sentiment plus longtemps, et qu'ils désiraient se séparer de l'exarchat. Le chef de ces Serbes opprimés était le prêtre de leur paroisse, Aleksa ; c'est sur lui que les Bulgares exercèrent une horrible vengeance. Ils commencèrent par incendier sa maison, puis ils taillèrent en pièces sa femme, son frère, sa bru et deux enfants.

Dans ces conditions terrifiantes, sous la protection de l'empire turc, les Serbes sans défense habitant la Macédoine se virent contraints de céder aux comitadjis, évêques, prêtres, instituteurs et agents bulgares, de fréquenter l'église bulgare, d'envoyer leurs enfants à l'école bulgare et d'obéir aux ordres de Sofia.

Pendant que les Bulgares anéantissaient ainsi la nationalité serbe en Macédoine, ils prenaient soin de détruire tout ce qui pouvait rappeler les Serbes. Les monuments serbes en Macédoine constituaient pour les Bulgares une grosse pierre d'achoppement. Tout souvenir des Serbes devait disparaître, et, dans leur fanatisme, les Bulgares n'épargnaient rien. Les anciens manuscrits, les tableaux représentant les rois et les saints serbes, les légendes et les inscriptions dans les livres et les églises, tout fut détruit. En ce moment, nous n'avons pas sous

Djevjeli et Bitolj ne se fussent pas produits..... » Le journal *Reforma* (1899, n° 6), célébrant l'assassin du prêtre Serbe Todor Pop-Antic à Prilep, dit qu' « avec un dévouement exceptionnel et un courage exemplaire il accomplit un exploit patriotique..... »

la main une liste de tout ce que les Bulgares ont détruit en Macédoine, mais nous citerons quelques exemples qui ne nécessiteront pas d'autres commentaires.

Près de Skoplje, dans la Suhorecka Zupa, se trouve encore aujourd'hui l'antique monastère de Saint-Demitrius, construit par le roi serbe Vukasin (1366-1371) et par ses fils Marko, Andras, Ivanis et Dmitar (1). Dans ce monastère, on conservait un grand nombre de vieux écrits serbes, sur parchemin et sur papier. Tout l'intérieur du monastère était décoré de fresques représentant des saints et des rois de l'époque des Nemanjici. Au début de la propagande bulgare en Serbie, deux étrangers venant de Bulgarie trompèrent les habitants de la localité afin que la garde du monastère leur fût confiée. Alors, ils employèrent un certain moine bulgare, nommé Dionisije, à détruire les reliques serbes du monastère et ils le nommèrent chef du monastère. Durant un mois entier, Dionisije entretint des feux avec les manuscrits serbes jusqu'à ce qu'il les eût tous brûlés. Mais il ne s'en tint pas là. Comme il était peintre de profession, il recouvrit les portraits des rois serbes et les légendes qui y étaient attachées d'une couche de plâtre sur laquelle il peignit des tableaux fantastiques et sans signification, représentant des oiseaux et des serpents. Lorsque les paysans se rendirent compte de ce que faisait le moine, il était trop tard. C'est à peine s'ils arrivèrent à temps pour sauver le portrait du roi Marko, et pour nettoyer les portraits de saint Sava Nemanjic et du tsar Uros, qui n'étaient pas encore secs. En raison de cette façon d'agir, les paysans obtinrent la démission du moine, mais les livres et les manuscrits avaient naturellement disparu sans retour. Pour compenser tous les dommages dont il s'était rendu coupable, Dionisije légua à la postérité son propre portrait peint sur le mur extérieur de l'église, avec la légende : « Dionisije, Zoograf, Blgarin » (Dionysius, peintre, Bulgare).

(1) « Spomenik Srpske Kraljevske Akademije », vol. III, p. 157.

Cette offense commise par les agitateurs bulgares fut signalée par un témoin oculaire, P. Sreckovic (1), professeur d'histoire à l'université de Belgrade. L'académicien russe, N. P. Kondakov, qui parcourut la Macédoine, en 1900, dans le but d'étudier l'art antique macédonien, exprime le profond regret que lui causa cet acte d'abominable vandalisme dans le monastère de Saint-Dimitar, « lequel fut perpétré par la haine qu'éprouvait le clergé bulgare contre les reliques de l'antique civilisation serbe ». Les fresques représentant le fondateur de ce monastère furent détruites « parce qu'elles constituaient une preuve tangible de la domination serbe dans ces contrées, et aussi par patriotisme bulgare » (2).

Dans le monastère de Mlado Nagoricino, les Bulgares détruisirent une inscription datant de 1330 et ayant trait à la victoire remportée par les Serbes sur les Bulgares cette année-là (3).

Sur une icône du monastère de Saint-Clément, à Ochrida, il y avait des inscriptions et des emblèmes rappelant l'Etat serbe en Macédoine. Le tout fut détruit par les Bulgares (4).

A deux heures de marche de Zletovo, sur les rives escarpées de la rivière portant le même nom, se trouve le vieux monastère serbe d'Uspenje Svete Bogorodice, où est conservé le portrait de l'un des anciens rois de Serbie. La légende attachée au portrait, donnant le nom de ce roi et rappelant l'époque de la domination serbe en Macédoine, fut effacée par le prêtre bulgare Teodosije, de Zletovo (5).

Le prince Milos Obrenovic (1815-1839) et le prince Alexandre Karagjorgjvic (1842-1859), le père du roi Pierre, firent tous deux don d'une grosse cloche au monastère de Saint-Jean Bigorski, près de Debar. Autour

(1) « Glasnik Srpskog Ucenog Drustva », vol. XLVI, p. 221.
(2) N. P. Kondakov, « Makedonija », Petrograd, 1909, p. 184 (en russe).
(3) *Ibid.*, p. 195.
(4) N. P. Kondakov, « Makedonija », Petrograd, 1909, p. 262.
(5) Iv. Ivanic, « La Macédoine et les Macédoniens », p. 87-88 (en serbe).

de chaque cloche se trouvait une inscription disant que ce don avait été fait par le prince en question au monastère serbe. Les Bulgares tentèrent d'effacer ces légendes en les martelant. Mais le métal était trop dur, et bien que les lettres soient endommagées, les inscriptions sont encore parfaitement lisibles.

Telles furent les épreuves que la nation serbe et sa civilisation furent appelées à subir en Macédoine. Si elles ont survécu jusqu'à présent, cela prouve uniquement la vitalité du peuple serbe en Macédoine et la conscience qu'il a de sa nationalité.

X

SERBIE ET MACEDOINE

La Serbie refuge des Macédoniens. — Les Macédoniens acceptés comme Serbes en Serbie. — Les Macédoniens toujours considérés comme étrangers en Bulgarie. — L'opinion publique serbe considère les Macédoniens comme faisant partie de la nation serbe. — Même opinion de la part des hommes d'Etat de la Serbie, des savants serbes. — Les savants qui ne sont pas serbes ont la même opinion. — La Serbie accueille les immigrés bulgares et encourage le mouvement bulgare, tant que la Bulgarie, de son côté, n'élève pas de prétentions au sujet de la Macédoine. — Impuissance de la Serbie à empêcher l'empiètement bulgare en Macédoine. — L'action serbe en Macédoine. — Ouverture d'écoles serbes en Macédoine. — La Macédoine prête son concours au mouvement religieux serbe. — Les Macédoniens, gardiens fidèles du sentiment national serbe. — Pétition des Macédoniens pour la restauration d'un patriarcat serbe. — Cette demande n'ayant pas obtenu satisfaction, ils demandent des évêques serbes. — Insurrection en Macédoine en faveur de son annexion à la Serbie. — Les Macédoniens font appel au prince Milan de Serbie et au Congrès de

Berlin pour qu'on leur accorde d'appartenir à la Serbie, et non à la Bulgarie. — Courageuse lutte des Macédoniens contre les comitadjis bulgares. — En dépit de toute la propagande bulgare, la meilleure partie de la Macédoine reste serbe. — Le reste feint de se ranger du côté des Bulgares.

La libre Serbie a été créée par les efforts réunis de toute la nation serbe appartenant à tous les territoires serbes. Dans ce ralliement patriotique, les Macédoniens, comme nous l'avons vu, ont pris une grande part. Dès le jour de sa création, non seulement la Serbie comprit qu'elle était l'œuvre commune du peuple serbe, mais elle s'aperçut qu'elle avait été appelée à devenir le centre d'où pourraient être soulagées les souffrances de la nation serbe et qui pourrait préparer la libération de tous les Serbes demeurant encore dans une servitude étrangère. En prenant ainsi conscience de son état, la Serbie considéra avec un égal et impartial intérêt toutes les parties de la nation serbe placées sous le joug étranger. La Macédoine ne faisait pas exception. Dès le premier jour de la libération de la Serbie, les plus cordiales relations s'établirent entre la Serbie et la Macédoine.

Tous les Macédoniens qui avaient coopéré à la création de la Serbie, restèrent dans le pays pour jouir de sa liberté. Beaucoup d'entre eux obtinrent les plus hautes situations en Serbie ; ils eurent la charge de ses destinées et purent enfin obtenir la récompense de leur labeur et de leur dévouement.

Dès le début, la libre Serbie fut le refuge de tous les Serbes qui souffraient dans l'esclavage étranger. Ces Serbes aussi, soit parce qu'ils fuyaient la persécution, soit parce qu'ils désiraient jouir de la liberté, trouvèrent dans la Serbie une véritable mère-patrie. Nous ne possédons pas en ce moment tous les renseignements concernant les Macédoniens qui s'établirent en Serbie après sa libération. Mais nous connaissons particulière-

ment un détail qui montre clairement la proportion considérable de cette immigration. Nous avons sous les yeux une liste des membres de la corporation des tailleurs de Belgrade datant de l'époque du règne du prince Milos Obrenovic (1815-1839). (Nous avons copié cette liste en 1910 d'après l'original trouvé dans les archives de l'Union des tailleurs de Belgrade.) Cette liste nous apprend qu'il n'y avait, à cette époque, dans le commerce des tailleurs de Belgrade seulement — outre les Serbes de Serbie et des autres contrées non libérées — pas moins de 25 Macédoniens, originaires de Tetovo, Debar, Prilep, Bitolj, Krusevo, Ochrida, Klisura, Blace, Kostur et Seres.

D'après cette liste, il est aisé de deviner combien devait être grand le nombre des Macédoniens engagés dans les diverses professions de la Serbie entière.

Ces Serbes de Macédoine avaient non seulement trouvé un foyer en Serbie, mais à partir du premier jour de leur installation dans le pays, ils furent considérés comme de vrais citoyens jouissant des mêmes droits que les autres Serbes, de telle sorte qu'ils eurent vraiment le sentiment d'être dans leur propre pays. Il y avait parmi eux des représentants de toutes les conditions : laboureurs, marchands, clercs, hommes d'Etat et politiciens. Mais ils n'étaient pas simplement des colons. Ils contribuaient de leur côté au progrès intellectuel de la Serbie à tous points de vue : de même que nous le voyons pour les Serbes de Serbie, nous trouvons en eux des fondateurs d'institutions publiques, des artisans capables de faire progresser le commerce et l'industrie et des citoyens accordant leur patronage aux lettres et à la littérature. Rien que parmi les souscripteurs de certains ouvrages qui furent publiés durant le règne du prince Milos Obrenovic, nous avons trouvé des centaines de noms de Serbes macédoniens originaires de Skoplje, Veles, Kratovo, Kumanovo, Razlog, Seres, Salonique, Selce, Prilep, Krusevo, Bitolj, Ochrida, Mecovo, Kostur, Blace, Klisura, Moskopolje, etc... Tous vivaient éparpillés

dans différents lieux de toute la Serbie et appartenaient à diverses professions.

Des descendants de ces Macédoniens et des Macédoniens récemment immigrés sont parvenus en Serbie aux situations les plus importantes. Ils sont devenus ministres d'Etat, conseillers, politiciens, généraux. Ils ont eu en main non seulement le sort de la Serbie, mais encore celui de la nation serbe tout entière. Tous furent de vrais Serbes et d'ardents patriotes. (Nous ne mentionnerons que quelques-uns des Macédoniens les plus remarquables de la Serbie : Nikola P. Pasic, premier ministre de Serbie et chef du parti radical. Sa famille était originaire de Tetovo. Le Dr Vladan Gjorgjevitch, pendant un temps premier ministre de Serbie, membre de l'Académie des Sciences et lettré remarquable, originaire du district de Bitolj ; le Dr Lazar Patchou, pendant un temps ministre des Finances, également du district de Bitolj ; Nikola Stefanovic, ancien ministre de la police, originaire de Mavrovo, dans le district de Gostivar ; Kosta Stojanovic, ancien ministre du Commerce et membre de la Skoupstina, originaire de Malovis, près de Bitolj ; le général Dimitrije Cincar-Markovic, autrefois ministre de la Guerre, originaire d'Ochrida ; Mihajlo G. Ristic, ministre serbe à Rome, originaire de Prilep ; le général Lazar Lazarevic, originaire de Moskopolje, près de Bitolj ; le général Lazar Petrovic, premier aide-de-camp du défunt roi Alexandre Obrenovic, originaire de Basino Selo, près de Veles ; Svetolik Popovic, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Travaux publics, originaire de Ljubinac, district de Skoplje ; Branislav Dj. Nusic, poète serbe et auteur bien connu, originaire de Bitolj, etc.).

Tout ce que l'on pourrait répondre à cela, c'est que les Macédoniens ont aussi émigré en Bulgarie libérée. C'est vrai, mais il y a une grande différence entre l'émigration macédonienne en Serbie et l'émigration macédonienne en Bulgarie. Les Macédoniens sont venus en Serbie comme dans leur propre patrie, pour la libération de laquelle ils avaient combattu. Ils sont venus par amour

pour la Serbie, pour le progrès d'un pays où ils ne voyaient que leur propre prospérité. En Bulgarie, au contraire, ils ne sont allés qu'après une active propagande, et lorsqu'on eut fait des démarches auprès d'eux ; ils sont allés en Bulgarie en tant que diplômés des écoles bulgares, pour occuper en Bulgarie des situations bien rémunérées, ou comme pensionnés par le gouvernement bulgare, ou même comme agitateurs à solde. En Serbie, il n'y a pas de différence entre les Serbes et les Macédoniens ; les deux ne forment qu'une même nation. En Bulgarie, la différence entre les Bulgares et les Macédoniens persiste longtemps parce que, selon l'expression d'un professeur bulgare « les Macédoniens éprouvent de la difficulté à acquérir l'idiome moderne bulgare » (1). En Bulgarie, nous trouvons le sobriquet spécial, peu correct, de « Makedonstvujusci », qui dénote un parti spécial, et que l'on rencontre constamment dans le langage familier, de même que dans les expressions journalistiques.

En Serbie, les Macédoniens sont aimés comme des frères, comme une partie du peuple serbe lui-même.

En Bulgarie, les Macédoniens sont mal vus et ne sont tolérés que pour des raisons de convoitise nationale. M. Stambouloff, l'un des plus grands hommes d'Etat et patriotes bulgares, présente le type achevé des sentiments ordinaires des Bulgares à l'égard des Macédoniens, dans son profond mépris de ces derniers (2).

L'opinion publique de la nation, partout en Serbie, a toujours considéré la Macédoine comme un pays serbe. Les ballades nationales recueillies par les soins des Serbes non macédoniens au commencement du dix-neuvième siècle chantent la Macédoine comme un pays serbe, et les sites et les personnages historiques de la Macédoine comme des sites et des personnages serbes.

(1) P. Draganov. Collection slave macédonienne ; I, Petrograd, 1894, p. IV.

(2) « Il fut aussi amené à détester les Macédoniens à cause de leur trahison et de leur manque de sens réel du patriotisme et de l'honneur ». M. Stambouloff, par A. Hulme Beaman, Londres, 1895. p. 40.)

Tous les enfants connaissent Prilep, Ochrida, Salonique, Kostur et d'autres lieux de Macédoine. Le héros le plus populaire de toute la poésie nationale serbe, Kraljevic Marko, est originaire de Macédoine. Il en est de même du roi Vukasin, du despote Ugljesa, de Constantin bey et de plusieurs autres. Mais nous parlerons de la Macédoine au point de vue de la tradition nationale dans un autre chapitre.

Les personnages qui furent à la tête des affaires en Serbie durant le dix-neuvième siècle ont pris un vif intérêt — autant que les circonstances le permettaient — aux parties non libérées de la nation serbe. La Macédoine était considérée de même façon que tout autre pays serbe placé sous un joug étranger. Les princes serbes, les ministres d'Etat, les conseillers, les notables en général envoyèrent des secours de Serbie en Macédoine pour construire et restaurer des églises et des écoles ; ils accordèrent des subsides aux maîtres d'école, fournirent des livres d'école et d'église, et ainsi pour tout le reste. Aussitôt après la libération de la Serbie, le prince Milos Obrenovic fit don d'une cloche au monastère de Lesnovo, près d'Istip, et accorda la même faveur au monastère de Saint-Jean-Bigorski, près de Debar. Son frère, Jevrem Obrenovic, en donna également une au monastère de Treskavac, près de Prilep, le prince Alexandre Karagjorgjevic fit un don semblable au monastère de Saint-Jean-Bigorski, près de Debar, etc...

Tous les gouvernements serbes estimèrent que c'était de leur part un devoir patriotique d'admettre les enfants serbes de Macédoine dans les écoles serbes, et de les élever aux frais de l'Etat. Les jeunes gens qui désiraient étudier pour recevoir la prêtrise ou pour embrasser la carrière de professeur furent particulièrement bien accueillis.

Les savants serbes n'ont jamais fait de distinction entre la Macédoine et le reste des territoires serbes. J. Rajic, le premier historien serbe (1726-1801) et P. Solaric, le premier géographe serbe, se sont accordés géné-

ralement pour incorporer la Macédoine à la Serbie. La carte de Sava Tekelija, de l'année 1805, montre dans leurs plus petits détails les frontières de la Serbie. Ces frontières embrassent, outre la plaine de Kossovo, Skoplje, Kratovo et Kustendil. Dans la « Géographie de la Serbie », du baron Rotkirch, qui fut traduite en serbe, et dans la carte copiée par Etienne Milosevic, en 1822, nous trouvons aussi la Macédoine comprise dans les frontières serbes (1).

Dans son « Dictionnaire serbe », de 1852, qui, au point de vue ethnographique, peut être considéré comme une véritable encyclopédie de cette époque, Vuk St. Karadzic, le père de la littérature moderne serbe, parle de localités en Macédoine considérées comme serbes.

Nous y trouvons le Vardar et le Crni Drim ainsi que le Beli Drim figurant comme des rivières de la Vieille Serbie, et les régions de Gornji Polog, de même que le Donji Polog, mentionnnés comme des régions de la Vieille Serbie ; il en est de même de Kratovo, de Kumanovo et de Prilep, etc... mentionnées comme étant des villes de la Vieille Serbie. Au sujet de quelques autres localités, l'auteur est encore plus explicite. Ainsi, par exemple, il dit, en parlant de Tetovo, que celle-ci est une ville située en Vieille Serbie, que « les Turcs (Musulmans) y parlent turc et albanais », que « les chrétiens sont des Serbes », et que « tout autour de Tetovo il y a des villages dont les habitants sont de religion turque (Musulmans) mais parlent le serbe ». Sous le nom de Kréava (Kicevo), nous y lisons que « c'est une ville située dans le « pachalik » de Skoplje ; qu'un tiers de ses habitants sont chrétiens, tandis que les autres sont Turcs (Musulmans), mais qu'ils parlent tous le serbe ». Au sujet de Gostivar, nous y voyons que « cette ville se rattache au district de Tetovo, que les Turcs (Musulmans) y parlent turc et albanais, et que les chrétiens parlent le serbe ». Relativement à Debar, nous y voyons mentionné que l'auteur rencontra, en 1836,

(1) Cvijic, Srpski Knjizevni Glasnik, (1904), pp. 209-210.

à Cettigné, deux hommes de Debar qui parlaient le serbe, et qu'il « y a beaucoup de villages (dans le district de Debar) dont les habitants parlent comme les Serbes, qu'on les appelle « Serbes » et qu'ils sont considérés comme tels. »

Les principaux érudits étrangers de la première moitié du dix-neuvième siècle considéraient aussi la Macédoine comme faisant partie du territoire serbe. Sur les cartes publiées à Nuremberg par « les successeurs de Homann » au commencement du dix-neuvième siècle (1802, 1805, etc.), la Serbie comprend non seulement les régions de Kosovo et de Novi Pazar, mais aussi Skoplje et Kratovo. Sur la carte tracée par Rotkirch, déjà mentionnée, nous trouvons la même chose. Sur la carte dessinée par Fried, publiée à Vienne, les frontières de la Serbie sont tracées à l'est de Custendil. Il en est de même dans tous les meilleurs manuels géographiques dans lesquels on représente la Serbie, bien qu'elle ne fût pas encore, à cette époque, complètement libérée des Turcs. On pourrait multiplier les exemples et démontrer davantage l'évidence de telles assertions (1). Le Dr Joseph Müller, qui fut pendant de longues années chirurgien dans l'armée turque et qui connaissait les Serbes, mentionne à la fin de son ouvrage les localités où l'on rencontre des Serbes en Macédoine. Il déclare qu'on les trouve dans les régions de Debar, Struga, Ochrida, Resan, Prespa, Bitolj et généralement partout en Macédoine (2).

Dans ces conditions, où était pour la Serbie la nécessité d'entreprendre une propagande en vue d'amener la « serbicisation » de la Macédoine ? Que pouvait-on bien « serbiciser » ? En Macédoine, comme dans tous les autres pays serbes libérés, la conscience nationale serbe était complètement éveillée. Là aussi, comme dans les autres territoires serbes, on parlait la langue serbe, on entretenait les coutumes serbes, on transmettait

(1) J. Cvijic, Srpski Knjizevni Glasnik, XI (1904), pp. 208, 212).

(2) Dr Joseph Müller, « Albanien Rumelien, und die Oesterreich-Montenegrinische Grenze », Prague, 1844.

les traditions serbes, et, autant à l'église qu'à l'école, on conservait constamment l'usage des lettres serbes.

La Serbie, pauvre, petite, et encore sous la suzeraineté turque, la Serbie qui venait seulement de prendre rang parmi les Etats européens, laissa les choses dans les régions non libérées suivre leur cours normal et naturel. Elle concentra toute son attention sur son propre progrès intellectuel, économique et politique, afin de pouvoir être prête pour le moment où se produirait la grande œuvre de l'unification de toute la race serbe.

Vis-à-vis des Bulgares et de leur renaissance au dix-neuvième siècle, l'attitude de la Serbie fut des plus amicales. La Serbie elle-même avait été tout récemment encore esclave des Turcs et martyre du clergé grec. Ses compatriotes également, étaient encore esclaves et martyrs en Turquie. La Serbie comprit parfaitement la situation des Bulgares, et elle essaya d'aller au devant d'eux et de les secourir de son mieux. Il y a dans les archives d'Etat de Belgrade des rapports prouvant que le prince Milos Obrenovic accepta de tout cœur la proposition de Panta Hadzi Stoilov, d'après laquelle 30.000 Bulgares de l'intérieur de la Bulgarie devaient émigrer en Serbie. Les gouvernements serbes aidèrent les Bulgares par tous les moyens. Les premiers livres bulgares furent imprimés gratuitement dans les imprimeries officielles serbes. Les jeunes gens de la Bulgarie renouvelée firent leurs études aux frais du gouvernement serbe. Non seulement la Serbie donna l'hospitalité à des patriotes bulgares tels que Rakovski, Karaveloff, et bien d'autres, mais elle les aida dans leur lutte contre les Grecs, leur fournit tous les moyens de subsistance et intervint en leur nom dans les questions d'amnistie. La Serbie ne se serait jamais imaginé qu'un jour les demandes de la Bulgarie deviendraient cupides, extravagantes et hostiles aux Serbes.

Lorsque les Bulgares commencèrent à étendre leur propagande au-delà des limites de leur propre territoire, la Serbie devint vigilante et veilla à défendre les droits serbes. Elle comprit parfaitement son devoir vis-à-vis des

Serbes habitant en Turquie, mais pour l'accomplir, elle rencontra les plus grandes difficultés, qui furent les facteurs décisifs des succès des Bulgares en Macédoine.

1. Par son insurrection et son émancipation, la Serbie représentait le premier coup, d'ailleurs très important, porté à l'empire turc au dix-neuvième siècle. Rien que pour cela, elle était déjà haïe en Turquie. De plus, la Serbie était devenue un centre d'attraction pour les Serbes non libérés. Cela lui attira encore davantage les sentiments d'hostilité de la Turquie. Enfin, la forte conscience nationale des Serbes macédoniens excita les soupçons de la Porte et l'incita à persécuter les Serbes à l'intérieur du territoire turc. La simple désignation « serbe » était prohibée. Un Serbe de Macédoine pouvait officiellement se désigner sous les noms de « rayah » (sujet chrétien), chrétien, Grec, ou même Bulgare, mais il n'avait pas le droit de se servir du mot « Serbe ». Dans ces conditions, toute tentative de la Serbie en vue de secourir les Serbes résidant en Turquie était, de prime abord, vouée à un échec.

2. En proclamant l'indépendance de l'Eglise de la libre Serbie, la Serbie avait offensé le patriarche grec de Constantinople, qui, par la suite, regarda avec méfiance la Serbie et tous les Serbes en général. C'est pourquoi il n'était pas disposé favorablement envers eux et leurs demandes ; au contraire, il fomentait continuellement des intrigues contre eux.

3. Outre la sympathie que les Bulgares inspiraient aux Russes, il y avait aussi à considérer les calculs politiques de la Russie. Les diplomates russes de Petrograd et de Constantinople considéraient la Bulgarie comme rentrant dans la sphère des intérêts politiques russes. Autrement dit et en termes tout à fait mesurés, ils pensaient qu'une libre et grande Bulgarie leur donnerait un moyen de réaliser leur politique dans les Balkans. Plus cette Bulgarie serait grande, plus forte serait son aide. C'est pourquoi la Russie officielle favorisa aussi de toutes

ses forces les aspirations et la propagande des patriotes bulgares ; elle leur fournit des subsides, les aida de ses conseils et travailla pour une grande Bulgarie.

4. La Serbie et le territoire serbe ont toujours été considérés par la Russie — bien que la Serbie elle-même n'ait jamais fourni aucun motif d'émettre cette prétention — comme appartenant à la sphère d'intérêts de l'Autriche dans les Balkans. Cette sphère devait donc être restreinte autant que possible, et c'est pourquoi les Russes s'efforcèrent d'aider les Bulgares à réduire la Serbie et à l'affaiblir.

5. La pauvre petite Serbie, haïe par la Turquie, n'ayant ni les sympathies du patriarcat grec, ni la protection de la Russie, menacée par l'Autriche comme son éternelle ennemie, n'avait pas à sa disposition les ressources matérielles pour favoriser une propagande parmi ses compatriotes résidant en Turquie.

Malgré toutes ces difficultés, la Serbie a fait de son mieux. Déjà sous le règne du prince Mihajlo, la Serbie s'est efforcée, par l'intermédiaire de la Russie et de ses propres représentants à Constantinople, de contrecarrer l'influence bulgare en Macédoine. Ayant vu que les Bulgares réussiraient probablement à s'émanciper de la tutelle du patriarche grec, et qu'ils s'agitaient déjà ouvertement pour englober la Macédoine dans leur sphère, le gouvernement serbe prit très sérieusement position.

Le 11 mars 1868, le ministre des Affaires étrangères de cette époque écrivait dans une lettre au représentant diplomatique serbe à Constantinople que « c'est le devoir du gouvernement serbe de veiller à ce que les anciennes prérogatives ecclésiastiques de cette nation, dont la principale partie est la principauté serbe, ne soient pas violées par l'émancipation de l'Eglise bulgare. Ce devoir, que nous n'avons jamais perdu de vue, est devenu encore plus impérieux par suite des circulaires des chefs bulgares, qui ont été envoyées également aux « épar-

chies » purement serbes... Vous comprendrez aisément, Monsieur, que le désir du gouvernement serbe de reconnaître les droits des Bulgares ne peut aller jusqu'au point d'abandonner nos propres droits nationaux... Il y avait autrefois quatre patriarcats dans la péninsule des Balkans, à savoir le patriarcat de Constantinople pour les Grecs, celui d'Ipek pour les Serbes, celui de Trnovo pour les Bulgares, et celui d'Ochrida qui, par droit de conquête, a été parfois sous l'autorité des Bulgares et parfois sous celle des Serbes, mais finalement — et ce fait mérite une attention spéciale — fut conquis par l'empire ottoman comme possession serbe. Les patriarcats d'Ipek et d'Ochrida ne furent pas complètement abrogés dans la dernière moitié du dernier siècle, mais ils sont reconnus jusqu'à ce jour, d'après les registres de Constantinople, comme étant simplement attachés au patriarcat de Constantinople, qui paie maintenant en leur nom le tribut annuel au trésor impérial... On propose maintenant de détacher un de ces patriarcats, appelé le patriarcat bulgare, du patriarcat de Constantinople ; cela ne peut signifier autre chose que ce qui est déjà honnêtement admis, c'est-à-dire qu'il doit s'agir ici du patriarcat de Trnovo. Mais la cession de tout autre patriarcat à l'église bulgare soulèverait la question de savoir si une vieille possession serbe ne serait pas ainsi transférée sans tenir compte de l'histoire de l'église, ni même des droits acquis de la nation serbe dans la péninsule des Balkans » (1).

Le gouvernement serbe continua de suivre cette ligne de conduite. D'une lettre écrite par le représentant diplomatique serbe à Constantinople, le 29 avril 1869, on peut conclure que son travail à Constantinople consistait à s'efforcer d'obtenir que « par la restauration de l'église bulgare, les droits de l'église serbe ne seraient pas violés », que « les éparchies serbes con-

(1) J. Ristic, Relations étrangères serbes, vol. III, pp. 296-302. — Comment naquit l'exarchat serbe, Belgrade, 1897, pp. 24-27.

tinueraient à demeurer sous le patriarcat œcuménique (grec) » et que « le patriarcat nommerait les prêtres serbes pour le peuple serbe » (1). Mais tous les efforts du gouvernement serbe furent trop faibles pour enrayer l'influence bien supérieure de la Russie à Constantinople. L'exarchat bulgare, finalement établi en 1870, entama aussi très profondément le territoire serbe. Les protestations du gouvernement serbe demeurèrent sans effet.

L'Eglise indépendante de Serbie ne pouvait pas non plus s'accorder avec la création de l'exarchat bulgare.

Lorsqu'en 1870, le patriarche œcuménique, désireux de réformer la décision établissant l'exarchat bulgare, convoqua un concile œcuménique, afin que la question pût être résolue par l'assemblée des métropolites de l'église orthodoxe, le métropolite de Serbie répondit à l'invitation du patriarche que « la Porte avait qualité seulement pour approuver ou confirmer la résolution de l'Eglise, mais ne pouvait par elle-même résoudre les questions d'Eglise, sauf en consultation avec l'Eglise. » « Cette décision ne pouvait donc avoir aucune force obligatoire pour l'Eglise. Par la décision de la Porte, l'Eglise était grandement exposée à une action arbitraire, et son existence future eût été rendue impossible dans un pays où les pensées, les actions et le respect sont exposés à changer et où sont minées les fondations de la sécurité (2). »

Lorsque le gouvernement serbe vit que ses protestations étaient sans effet, il assuma lui-même la tâche de faire ce qu'il pouvait pour sauver la population serbe des empiètements de l'influence bulgare. A cette fin, un comité fut formé à Belgrade pour veiller à l'éducation et au progrès intellectuel des Serbes en Turquie et pour « soumettre au gouvernement des propositions tendant à ouvrir des écoles et à envoyer des professeurs, des livres et d'autres choses nécessaires ». En moins de cinq années, la Serbie réussit, non pas cependant sans de grandes dif-

(1) Comment naquit l'exarchat bulgare, p. 30.
(2) Iovan Ristic, Relations étrangères serbes, III, pp. 294, 295.

ficultés, à ouvrir des écoles dans soixante et une localités, outre les écoles qui avaient été déjà fondées et étaient entretenues par la population locale. Les principales localités de Macédoine pourvues d'écoles à cette époque étaient : Kicevo (garçons et filles), Gostivar, Sveti Jovan Debarski Banjani (dictrict de Skoplje), Basino Selo, Beloviste, Bogumili (district de Veles), Borovac (district d'Oçhrida), Vevcani (Ochrida), Veles (garçons et filles), Debar (garçons et filles), Egri Palanka, Zletovo, Klisura, Kocani (garçons et filles), Kratovo, Krusevo, Kumanovo (garçons et filles), Kuceviste (Skoplje), Lesak (Tetovo), Lesani (Ochrida), Organci (Kicevo), Porec, Skoplje, Tetovo (garçons et filles), Precista (Kicevo), Cucer (Skoplje). De plus, des livres étaient fournis aux écoles, municipalités et églises serbes déjà existantes. Des cloches, des icônes et autres objets du culte furent envoyés à beaucoup d'églises et de monastères macédoniens (1).

Outre ces efforts, le gouvernement serbe fit tout ce qu'il put à Constantinople. Le représentant diplomatique serbe à Constantinople ne laissa pas échapper l'occasion d' « obtenir la confirmation de nominations, en Vieille Serbie et en Macédoine, d'évêques serbes qui pourraient endiguer le flot bulgare et contrecarrer l'influence que les Bulgares espéraient exercer en Turquie d'Europe » (2).

La guerre entre la Serbie et la Turquie, en 1876, fut pleine de désastreuses conséquences pour les écoles serbes en Turquie. Le nom serbe, déjà suffisamment redouté en Turquie depuis la création de la libre Serbie, fut alors détesté plus que jamais. Toutes les églises serbes furent fermées, les instituteurs serbes expulsés et les livres serbes brûlés. Les Bulgares profitèrent de toutes ces difficultés pour les faire tourner à leur avantage.

La Serbie était naturellement incapable de poursuivre directement son travail en Macédoine après la

(1) J. Ristic, Relations étrangères serbes, III, p. 281-283, 284, 290.

(2) Lettre du représentant diplomatique serbe à Constantinople, 6 décembre 1872. — Comment naquit l'exarchat bulgare, p. 68.

guerre. Agrandie par la guerre aux dépens du territoire turc, élevée de sa situation de vassale de la Turquie à celle de principauté indépendante, et plus tard à celle de royaume, il était naturel qu'elle deviendrait plus que jamais la bête noire de la Turquie. De plus, la Serbie était trop épuisée par deux guerres ruineuses pour fournir encore des ressources. Ce n'est qu'en 1885 que les conditions se modifièrent quelque peu. Cette année-là, les Bulgares, malgré le traité de Berlin, annexèrent la Roumélie Orientale. Il était d'ailleurs déjà évident pour tout le monde, que les Bulgares ne s'arrêteraient pas là. Le peuple de Macédoine craignit de devenir lui aussi la proie de la Bulgarie, et s'adressa aux autorités turques pour avoir autant que possible des écoles serbes, et à la Serbie pour demander une aide plus puissante. La Turquie, de son côté, commençait à deviner les intentions de la Bulgarie, et devint ainsi un peu mieux disposée en faveur des Serbes de Macédoine. Par initiative privée, la Société de Saint-Sava fut fondée à Belgrade, en 1886, et elle eut pour objet de veiller sur le peuple serbe et sur son éducation en territoire turc. Les fonds de la Société se multiplièrent rapidement, principalement grâce aux contributions des Serbes dans les pays non libérés. En 1887, la Serbie demanda à la Porte de lui permettre d'établir des consulats serbes à Salonique et à Skoplje. Par ce moyen, l'ouverture d'écoles nationales fut grandement facilitée pour les habitants serbes. A partir de cette époque, le nombre des écoles serbes en Turquie ne fit qu'augmenter. En 1891, il y avait 117 écoles serbes avec un corps enseignant de 140 professeurs dans les vilayets de Kosovo, Bitolj et Salonique ; en 1896, il y avait 159 écoles avec un corps enseignant comprenant 240 professeurs ; en 1901, il y avait 226 écoles élémentaires, quatre lycées de garçons, une école de théologie et trois écoles supérieures de jeunes filles. Après 1900, il y avait plus de 300 écoles serbes en territoire turc.

La préservation de la nationalité serbe en Turquie —

qui avait été commencée par ce moyen — fut favorisée par le gouvernement serbe autant que le permettaient les circonstances. De plus, le gouvernement contribua autant que possible aux travaux intellectuels et aux œuvres d'éducation des Serbes en Turquie en payant les frais d'impression des livres serbes à Constantinople (ce qui fut fait à partir de 1886) et par la publication du « Carigradski Glasnik » (depuis 1893) et du « Vardar » (à Skoplje, 1908).

La question de l'église serbe en Turquie ne pouvait être longtemps discutée. Le patriarche grec était mal disposé envers les Serbes ; la Russie aidait la Bulgarie au préjudice de la Serbie ; la Turquie redoutait le peuple serbe. Finalement, lorsque les demandes des Serbes macédoniens en vue d'obtenir des évêques et des prêtres serbes ne purent être plus longtemps refusées, le gouvernement serbe agit comme médiateur par l'intermédiaire de ses représentants diplomatiques. En 1896, un Serbe fut nommé évêque de Skoplje et plus tard, grâce à l'intervention de la Serbie, un Serbe fut nommé évêque de Veles-Debar.

La Serbie n'a jamais cessé de faire tout ce qu'elle pouvait pour sa Macédoine. Si elle n'a pas réussi à arrêter définitivement la propagande bulgare, ce fut parce que les circonstances auxquelles cet échec doit être imputé, furent toujours plus fortes que ses moyens. Enfin la Serbie a fait pour la Macédoine le plus qu'on pouvait lui demander. Elle arracha la Macédoine à la Turquie au prix de torrents de sang ; elle la défendit contre la Bulgarie et aujourd'hui la Serbie sacrifie les meilleurs de ses fils pour la libération de la Macédoine. Non ; la Serbie a vraiment et jusqu'au bout accompli son devoir envers la Macédoine.

. . . . . .

Les Macédoniens de leur côté n'ont jamais cessé d'être de bons Serbes et de travailler à l'union avec la Serbie.

Nous avons dit déjà que lorsque les Macédoniens com-

battirent pour la création de la libre Serbie, ils le firent dans l'espoir que la liberté leur viendrait aussi d'elle. C'est pourquoi ils travaillèrent à son établissement soit comme de bons citoyens de Serbie, soit comme des champions de son agrandissement. En outre, ils exprimèrent en Macédoine même leurs sentiments serbes. Avant le dix-neuvième siècle, les écoles étaient rares sous le régime turc. Les seules écoles qui existaient se trouvaient principalement dans les monastères,et là, des jeunes gens se préparaient à la prêtrise ou au cloître. Nous avons déjà mentionné une école de ce genre existant en Macédoine, en 1780. Une école monastique serbe au monastère de Treskavac exista jusqu'en 1870 (1). Il y avait des écoles similaires à Lesnovo, Slepci, et dans d'autres monastères macédoniens. Ces écoles étaient les derniers vestiges de la vieille civilisation et des lettres serbes, et elles étaient maintenues par le peuple sans aucun secours de l'extérieur. Les premières écoles urbaines en Macédoine furent fondées au dix-neuvième siècle. Les premières d'entre elles furent ouvertes à Prilep et Kuceviste (Skoplje) dès 1813 ; à Varos, près de Prilep, en 1820, et à Skoplje, en 1830 et 1835. Après cette date, les écoles serbes en Macédoine virent leur nombre s'accroître.

Vers le milieu du dix-neuvième siècle, il y en avait déjà trente. Mais ce nombre était encore insuffisant, et le peuple en demandait instamment encore davantage. Pendant la dernière moitié du dix-neuvième siècle se manifesta la propagande bulgare en Macédoine, et l'on vit s'ouvrir des écoles bulgares. Mais cela n'arrêta pas le progrès des écoles serbes (2).

Ces écoles étaient répandues dans tout le pays, à Kostur, Florina, Sveti Jovan Melnicki, Petric, Razlog, Banjska, Bitolj, Resan, Struga, Smiljevo, Debar, Galicnik, Radoviste, Ochrida, etc. Toutes ces écoles furent ouvertes par les Serbes de Macédoine, de leur propre ini-

(1) J. H. Vasilejevic, Prilep et ses environs, p. 109.

(2) L'école bulgare de Skoplje fut ouverte en 1863; celle de Veles en 1872, celle de Tetovo en 1876 et celle de Kicevo en 1877.

tiative, et maintenues à leurs propres frais ou avec les revenus des biens des églises. Les cours d'études et les livres employés dans ces écoles étaient en serbe. Jamais ces écoles ne furent appelées autrement qu'écoles serbes ou slavo-serbes, et leurs instituteurs, instituteurs serbes. Quelques-uns de ces maîtres d'écoles, bien que n'étant pas de grands savants, se distinguèrent par leur zèle et même par leurs efforts littéraires. L'un des plus remarquables parmi eux fut Jordan Hadzi Konstantinovic, originaire de Veles, qui fut accusé de rébellion et banni en Asie mineure, tout simplement parce qu'il avait dénoncé ouvertement les abus pratiqués par les prêtres grecs. Il écrivit des ouvrages scolaires et les fit imprimer en Serbie.

Il essaya aussi de se livrer à des recherches scientifiques. Le journal de la Société scientifique serbe, qui était l'Académie serbe de cette époque, a publié plusieurs articles écrits de sa main sur l'histoire de Macédoine (1).

En 1876, les Turcs fermèrent toutes les écoles serbes en Macédoine et expulsèrent tous les instituteurs serbes, à cause de la guerre entre la Serbie et la Turquie. Mais dès que les conditions s'améliorèrent, les Macédoniens firent appel au gouvernement turc pour une plus grande liberté vis-à-vis des Bulgares et pour des écoles serbes en aussi grand nombre que possible. Comme il était difficile d'obtenir la permission spéciale des autorités turques par suite des intrigues bulgares et comme d'autre part ces écoles, une fois ouvertes, étaient exposées aux agressions bulgares, le peuple les ouvrait sans permission et à l'insu des progagandistes bulgares. De la sorte, beaucoup d'écoles appelées « écoles serbes secrètes » furent ouvertes dans tout le pays.

Enfin, lorsque l'éducation serbe eut bien pénétré en Macédoine, les Macédoniens commencèrent à publier les journaux que nous avons déjà mentionnés, l'un à Constantinople et l'autre à Skoplje (1908). Le directeur du pre-

(1) Glasnik Srpskog Ucenog Drustva, vol. VII, pp. 170-177 et vol. VIII, pp. 130-150.

mier de ces journaux était originaire d'Ochrida, et l'autre de Skoplje. Le calendrier serbe *Golub*, publié chaque année à Constantinople, eut une immense circulation. Dans la mesure où la censure turque le permettait, des livres serbes étaient vendus dans les librairies de Salonique, Skoplje, Bitolj, Ochrida, Prilep, Seres, Kostur, Voden, Gevgelija, Veles et d'autres villes de Macédoine. Tous les libraires étaient des Serbes du pays.

En résumé — malgré la propagande bulgare et l'intimidation turque — les Serbes de Macédoine gardèrent jalousement leur éducation nationale.

Il était impossible, comme nous l'avons vu, d'ouvrir la question de l'Eglise serbe. Jusqu'à la création de l'exarchat bulgare, les Macédoniens suivirent le conseil donné par la Russie de soutenir les Bulgares, espérant qu'avec la solution de la question de l'Eglise bulgare, leur propre question serait aussi résolue. Mais lorsque l'exarchat nouvellement établi commença sa campagne de propagande bulgare en Macédoine, les Macédoniens comprirent bientôt où tout cela conduisait. En 1872, les Bulgares reçurent, à Skoplje et Ochrida, les deux évêques déjà mentionnés, qui inaugurèrent une immense propagande et des persécutions fanatiques contre l'élément serbe, les écoles et l'éducation serbes. Le peuple se souleva et commença à user de représailles et à se défendre. Enfin, en 1874, la population serbe habitant la Macédoine, dans les « éparchies » de Samokov, Custendil, Veles, Debar, Melnik, Ochrida et Seres, adressa au Sultan et au Grand Patriarche une requête pour leur demander de rétablir le patriarcat supprimé d'Ipek et de le soumettre à la juridiction de ce dernier. « Nous sommes Serbes et non Bulgares », disaient ces requêtes ; « l'exarchat voudrait nous bulgariser, et cela, nous ne pouvons l'admettre ; c'est pourquoi nous vous adressons cet appel vous demandant de nous sauver de ce malheur et de rétablir pour nous notre Eglise serbe indépendante ». Personne ne sait ce que le Sultan et le patriar-

che ont fait de ces pétitions. En 1876 éclata la guerre entre la Serbie et la Turquie ; rien de ce que demandaient les Serbes Macédoniens ne leur fut accordé.

Constamment entravé par l'intrigue grecque, et par la progagande bulgare renforcée après la création de l'Etat bulgare, la question de l'Eglise serbe en Macédoine ne put être rouverte de longtemps. Le peuple adressa requêtes sur requêtes et envoya des délégués pour demander au Sultan et au Patriarche le rétablissement de l'Eglise serbe, mais toutes ces démarches furent vaines. Enfin, le gouvernement serbe intervint aussi dans cette affaire par l'intermédiaire de ses ministres à Constantinople. Les patriarches avaient promis, l'un après l'autre, d'améliorer la situation de l'Eglise serbe en Turquie, mais ces promesses ne furent jamais tenues. Une autre promesse positive en vue de la nomination d'un Serbe comme évêque de Skoplje, lors de la mort du métropolite grec Metodije, ne fut pas non plus tenue. Le peuple devint difficile à maîtriser et envoya une députation à Constantinople. Enfin, après de grands efforts en faveur de la cause nationale, le Saint-Synode du Patriarcat grec à Constantinople nomma, le 30 août 1897, le Serbe Firmilijan Drazic, administrateur ecclésiastique de l'évêché de Skoplje. Bien que ce ne fût qu'un très petit succès, le peuple vit qu'il avait par là gagné quelque chose. Firmilijan fut reçu avec beaucoup d'enthousiasme par le peuple de Skoplje et le pays environnant. Après de nombreuses requêtes des Macédoniens, Firmilijan fut, en 1899, nommé métropolite de l' « Eparchie » de Skoplje, mais son ordination fut retardée par suite d'une intrigue bulgare et n'eut lieu que le jour de la fête de saint Vid (15-28 juin 1902). Après avoir surmonté des difficultés analogues, les Serbes Macédoniens purent enfin arriver à obtenir également la nomination d'un Serbe comme métropolite de l'Eparchie de Veles-Debar.

Mais les sentiments serbes des Macédoniens au dix-

neuvième siècle ne se bornaient pas seulement à leurs efforts en vue de maintenir et de fortifier l'Eglise serbe et les écoles serbes en Macédoine. Ces sentiments se manifestèrent encore plus fortement dans les sacrifices faits par les Macédoniens pour le salut de l'union avec la Serbie. Pendant que la Serbie était en guerre avec la Turquie, en 1876, l'armée serbe comprenait un grand nombre de volontaires de Macédoine, qui s'étaient enrôlés afin d'aider la Serbie dans son projet de délivrer la Macédoine. Et ce ne fut pas tout. L'armée serbe n'avait pas plutôt commencé à pénétrer en Macédoine, en 1877 et 1878, qu'un vigoureux mouvement en faveur de la Serbie se manifesta parmi le peuple. Dans les contrées où était annoncée comme très proche l'arrivée de l'armée serbe, de véritables soulèvements eurent lieu en faveur de la cause serbe. Les plus sérieux de ces troubles furent ceux qui éclatèrent dans les régions de Kumanovo, Kriva Palanka et Kratovo. Ils étaient dirigés par les notables de ces régions. Les principaux citoyens de Kumanovo jurèrent à l'église, sur l'évangile, qu'ils lutteraient jusqu'au bout pour la cause de la Serbie. Dans les appels adressés par les insurgés au prince de Serbie alors au pouvoir, Milan Obrenovic, ils protestèrent de leur dévouement et de leur loyauté envers lui, l'implorant pour qu'il épousât la cause des insurgés et pour qu'il luttât de tout son pouvoir afin d'obtenir l'union de leur pays avec la Serbie. Les insurgés firent également appel aux généraux qui commandaient alors l'armée serbe, leur demandant de leur fournir secrètement des armes et des munitions.

Ce mouvement macédonien en faveur de la Serbie fut réprimé par les Turcs par le feu et par le sang. Plusieurs des chefs insurgés réussirent à se sauver en Serbie. Ils s'établirent dans les districts dépeuplés des départements de Toplica et de Vranja, où un grand nombre de ces réfugiés vivent encore maintenant. Une terrible vengeance s'exerça contre les chefs qui furent capturés et les gens qui étaient restés dans le pays. Pendant longtemps, le nom serbe fut prohibé. Mais les souvenirs de la guerre

serbo-turque de 1876-1878 et des soulèvements macédoniens pour l'union avec la Serbie, sont demeurés vivaces dans le cœur de la nation. Aujourd'hui encore, la guerre et l'insurrection sont commémorés par les Macédoniens dans leur poésie (1).

Ces malheurs n'ont pas même détourné les Macédoniens de leurs pensées de libération et d'union avec la Serbie. En 1880, soixante-cinq habitants les plus notables des districts de Kumanovo, Kriva Palanka, Kocane, Istip, Veles, Prilep, Bitolj, Ochrida, Kicevo et Skoplje adressèrent un appel à M. S. Milojevic, commandant serbe des volontaires macédoniens dans la guerre contre la Turquie en 1876-1878 ; ils lui demandaient de s'arranger d'une façon ou d'une autre pour leur faire passer des armes par contrebande et de se mettre à leur tête pour entreprendre une insurrection. La même année se produisit la « Brsjacka buna » (révolte de Brsjaci, un ancien nom de tribu) parmi la population des régions de Kitchevo, Porec, Bitolj et Prilep. La révolte dura plus de six mois et finit par échouer.

Toutes ces révoltes servent à démontrer les sentiments serbes de la population macédonienne. Elles étaient préparées d'après un plan serbe, et avaient un caractère serbe. Malheureusement, elles ont non seulement échoué, mais encore leurs résultats furent désastreux pour les Macédoniens. En conséquence de ces révoltes, l'élément serbe fut plus rigoureusement persécuté et l'élément bulgare d'autant plus favorisé.

Mais ce ne fut pas tout. Lorsqu'elle apprit la nouvelle de la Grande Bulgarie du traité de San Stefano, toute la Macédoine éprouva une grande terreur, craignant d'être placée sous l'autorité de la Bulgarie. La

(1) La ballade sur le prince serbe Milan Obrenovic et Soliman Pacha, composée par les poètes originaires de Kumanovo, fut ensuite publiée par le professeur bulgare P. Draganow en 1894. — P. Draganow, Collection slavo-macédonienne, I. Petrograd, 1894, n° 172 — et la ballade sur l'insurrection macédonienne fut publiée par J. H. Vasiljevic, en 1906 ; — J. H. Vasiljevic, Insurrectien des Serbes dans les districts de Kumanovo et de Palanka en 1878, Belgrade, 1906, pp. 57-58.

population entière des régions de Kumanovo, Skoplje, Palanka, Kratovo, Custendil, Kocani, Strumica, Istip, Veles, Debar, Kicevo et Prilep envoya des députations et des appels à Milan, alors prince de Serbie, lui demandant de ne pas abandonner la Macédoine aux Bulgares, mais d'intervenir afin que la Macédoine pût être assignée à la Serbie. Lors de la réunion du Congrès de Berlin, des pétitions couvertes de nombreuses signatures arrivèrent de tous les points de la Macédoine, contenant toutes, avec des arguments multiples, cette affirmation que la population de Macédoine est serbe, et qu'elle ne désirait pas appartenir à un autre pays qu'à la Serbie. « Comme Serbes de vraie et pure race, du pays le plus purement et le plus intrinsèquement serbe — ainsi s'exprimaient les pétitions — nous vous implorons pour la dernière fois, prosternés à vos genoux... pour que nous puissions, de quelque manière et par quelques moyens que ce soit, être délivrés de l'esclavage de cinq siècles, et unis à notre pays, la principauté de Serbie, et pour que les larmes de sang des martyrs serbes puissent être séchées afin qu'eux aussi puissent devenir des membres utiles de la communauté européenne des nations et du monde chrétien » ; « nous ne désirons pas échanger le dur esclavage turc pour l'esclavage encore plus dur et plus terrible des Bulgares, qui serait pire et plus intolérable que celui des Turcs, que nous endurons actuellement, et nous forcera soit à exterminer nos propres enfants, soit à abandonner notre pays, nos lieux sacrés, et nos tombes, et tout ce que nous avons de plus cher... » (voir supplément n° IV).

Enfin les Macédoniens prirent les armes pour se défendre contre les Bulgares. Vers l'année 1880, lorsque les Bulgares s'aperçurent qu'avec toute leur propagande ils ne réussiraient jamais à déraciner les sentiments serbes des Macédoniens, ils eurent recours aux violences les plus odieuses. Ce fut la terrible campagne des comitadjis en Macédoine, à laquelle nous avons déjà fait allusion. En face de cette Terreur sanguinaire des Bul-

gares, le peuple prit les armes pour sa propre défense. Bien que ne possédant ni armes ni munitions, il constitua des bandes chargées de résister aux envahisseurs. Les chefs de la Macédoine se mirent à la tête du peuple. Des hommes comme Iovan Dovezenski, originaire de Dovezence (district de Zeglihovo, département de Kumanovo), George Skopljance, originaire de Skoplje, Grigor Sokolovic, originaires de Nebregovo (Prilep), Iovan Babunski, originaire de Babuna (district de Babuna) et plusieurs autres furent célébrés et commémorés dans des chants comme les chefs et les héros de la défense nationale contre les Bulgares en Macédoine.

Malgré les conditions les plus désespérées, persécutés à la fois par les bandes bulgares et les autorités turques, ces défenseurs du nom serbe en Macédoine soutinrent leur courage uniquement grâce à l'amour et aux sympathies dont ils jouissaient auprès de la population serbe jusqu'à ce jour. S'ils avaient eu plus de ressources pas inutiles. Ils réussirent à sauver au moins ce dernier tiers du peuple de la Macédoine qui avait refusé de se rattacher à l'exarchat bulgare, et qui est demeuré serbe jusqu'à ce jour. S'ils avaient en plus de ressources à leur disposition, ils auraient peut-être pu délivrer la Macédoine de ses envahisseurs. Un rapport confidentiel au gouvernement bulgare, établit que les Serbes n'avaient pas plus de « seize bandes de cent soixante à cent soixante-dix hommes agissant contre les Bulgares », mais malgré cela, « les succès de l'élément serbe dans le vilayet de Bitolj sont considérables » et « à Salonique, leur situation est très bonne » (1).

. . . . . .

D'après ce que nous avons dit, il apparaît clairement que la Serbie a fait tout ce qu'elle pouvait dans la limite de ses forces pour sauver la Macédoine de l'invasion bulgare et de la bulgarisation. Il est également

(1) Le brigandage en Macédoine, un rapport confidentiel au gouvernement bulgare, Berlin, 1908, p. 41.

bien évident que le peuple macédonien a fait tous ses efforts pour conserver son caractère serbe et pour être uni avec la Serbie. Malheureusement, les circonstances adverses étaient trop fortes. La Serbie n'était pas assez puissante pour combattre la Turquie, les abus de l'Eglise grecque, et aussi pour s'opposer à la volonté de la Russie, contrecarrer la propagande bulgare et combattre les bandes armées des comitadjis. Cela, et cela seulement, est la raison pour laquelle une grande partie de la population finit, après une lutte héroïque, des persécutions terribles et d'énormes sacrifices, par être néanmoins obligée de s'appeler bulgare.

Le succès bulgare n'est cependant que relatif. Il n'y a que la population des plus grandes villes de Macédoine, d'où naquit l'agitation bulgare sous la protection de la diplomatie russe, qui ait adhéré à l'Exarchat (1).

Les villages n'ont pas tous répondu également à l'appel bulgare. D'après les chiffres rassemblés après plusieurs années de recherches par Rostovski, consul de Russie à Bitolj, il y avait dans le vilayet de Bitolj 186.656 Serbes qui adhérèrent à l'Exarchat bulgare, tandis que 93.694 restèrent fidèles au patriarcat. La moitié des chrétiens dans ce pays ne s'unit pas aux Bulgares. Dans l'« Eparchie » de Skoplje, 20.000 familles appartenaient à l'exarchat, et 10.000 appartenaient au patriarcat. Là aussi, la proportion numérique est la même. En outre il y eut quelques endroits de la Macédoine où l'exarchat n'obtint aucun succès. Toute la contrée de Skopska Crna Gora, à quelques exceptions près, et quelques villages au nord de cette contrée, restèrent fidèles au patriarcat. Les villages faisant partie de Porec, entre Tetovo et Bitolj, se tinrent complètement en dehors de l'influence bulgare. De plus, il y eut une grande proportion de la population serbe en Macédoine qui demeura serbe. Autour de Strumica, Drama et Seres, dans la Macédoine méridionale, il y eut beaucoup de Serbes qui, ne pouvant s'appeler Turcs

(1) St. Novakovic, les Questions des Balkans, 1906, p. 118.

et peu désireux de s'appeler Bulgares, s'appelèrent Grecs, bien que parlant seulement le serbe.

Un exemple montrera combien fort était le sentiment serbe en Macédoine malgré les cruelles épreuves qu'elle dut traverser. Déjà, dès les premiers jours de la lutte ouverte contre les Grecs, le prêtre serbe Iovan Burkovic, à Skoplje, se fit spécialement remarquer dans cette opposition contre eux. Pour ce fait, le métropolite grec l'excommunia et ordonna que ses livres fussent jetés hors de l'église. Malgré ce mauvais traitement, ni lui ni ses fidèles ne se joignirent au mouvement bulgare. L'intimidation et le chantage bulgares, non plus que la persécution grecque, ne purent le détacher du patriarcat. Il le haïssait, mais il ne pouvait renier ses sentiments serbes ni s'appeler Bulgare. Jusqu'au jour de sa mort, lui et ses paroissiens donnèrent leur adhésion au patriarcat haï et demeurèrent Serbes. Dans ses dernières années, et alors que sa santé faiblissait déjà, Jovan Burkovic pria Dieu de lui accorder une unique demande : celle de vivre jusqu'au jour où il pourrait présider l'office à l'ouverture du Lycée serbe, qui, à cette époque, fut fondé à Skoplje. Son dernier souhait fut exaucé (1).

La Macédoine est remplie de Serbes qui ont survécu à toutes les crises et à toutes les épreuves et qui sont demeurés Serbes. Et il y en a encore davantage qui sont prêts à crier bien haut dès qu'ils seront délivrés du danger bulgare : « Nous avons été et nous voulons être Serbes. »

(1) St. Novakovic, les Questions des Balkans, pp. 89-90.

XI

DIALECTES MACEDONIENS DE LA LANGUE SERBE

La langue des Slaves macédoniens est, à l'origine, simplement appelée « slave ». — Il n'est fait aucune mention de la langue bulgare jusqu'au commencement du XIX^e^ *siècle. — La langue des monuments littéraires en Macédoine fut le serbe pendant tout le moyen âge. — Elle était également la langue serbe au* XIX^e^ *siècle jusqu'à l'apparition de la propagande bulgare. — La différence entre les langues macédonienne et bulgare est constatée à une date très reculée. — L'idiome macédonien n'est pas identique dans tous les districts. — Insuffisance des matériaux linguistiques pour l'étude approfondie de l'idiome macédonien. — Tous les dialectes macédoniens appartiennent à un seul et même type. — Les dialectes macédoniens sont des dialectes serbes. — Morphologie. — L'article, tel qu'il apparaît dans les dialectes macédoniens, n'est pas une caractéristique bulgare.*

En parlant d'un autre sujet, nous avons déjà dit que le professeur Djeric, après une étude approfondie de tous les documents ayant trait à la Macédoine, avait établi le fait que la langue des Slaves macédoniens était, à l'ori-

gine, tout simplement appelée *slave*, de même que les gens qui parlaient cette langue étaient appelés *Slaves*. Cette désignation s'applique aussi à la langue macédonienne en laquelle Cyrille et Méthode et leurs disciples traduisirent les Saintes Ecritures dans les premiers siècles de l'établissement du christianisme parmi les Slaves des Balkans. En outre, le professeur Djeric étudia avec soin toutes les sources historiques où est mentionnée la langue que parlaient les Slaves macédoniens jusqu'au XII[e] siècle, et nulle part, il ne trouva cette langue désignée autrement que sous le nom de slave (1). A cette époque, il n'existe en Macédoine aucune trace de la langue bulgare, bien que ce fût l'époque de la plus longue période de la domination bulgare en Macédoine. Finalement, le professeur Djeric a étudié tous les documents se rapportant à la Macédoine, et, se basant sur ces témoignages, il a établi que, depuis les temps les plus reculés jusqu'au commencement du XIX[e] siècle, il n'existe pas un seul exemple digne de foi prouvant que les Macédoniens se soient jamais appelés Bulgares ou que leur langue ait été désignée sous le nom de « langue bulgare » (2).

Tous les monuments littéraires produits en Macédoine au moyen-âge ont été composés exclusivement en langue serbe. Déjà, en 1844, V. Grigorovic, au cours de ses voyages en Macédoine, nota une foule de documents littéraires en langue serbe. Le catalogue des manuscrits de la bibliothèque nationale à Sofia (1910) indique trente-cinq manuscrits de Macédoine. Sur ces trente-cinq manuscrits, trente-deux sont serbes (de Skoplje, Veles, Istip, Strumica, Debar, Prilep, Ochrida), ainsi que l'admet lui-même l'auteur du catalogue, le professeur bulgare Coneff, et trois seulement ne sont pas serbes. Sur ces trois, deux sont serbo-bulgares et un seul d'entre eux est bulgare (3).

(1) N. Djeric, « O srpskom imenu u Staroj Srbiji i Makedoniji » (« Du nom « serbe » en Vieille Serbie et en Macédoine »), Belgrade, 1904, p. 32-38.

(2) Ibid. p. 42.

(3) P. Popovic, « Serbian Macedonia », Londres, 1916, p. 4.

Ce dernier ne pouvait être que l'œuvre d'un Bulgare que le hasard avait amené en Macédoine. Toutes les notes marginales, les légendes jointes aux portraits et les inscriptions trouvées dans les églises, etc., en Macédoine, sont purement serbes. Dans plusieurs d'entre elles, la langue mentionnée est le serbe. En 1466, l'archevêque Marko, d'Ochrida, ordonne de traduire en serbe (1) le « Canon de la Grande Eglise » (Zakonik Velike Crkve) à Ochrida. Dans un manuscrit macédonien du XVII[e] siècle, contenant les sermons de Damaskin Studita, il arrive que l'on donne la définition d'un mot et que, pour l'expliquer clairement, on nous dit ce qu'il signifie « en langue serbe (c'est-à-dire macédonienne) ». (2)

Au XIX[e] siècle, et jusqu'à l'apparition de la propagande bulgare, la langue parlée en Macédoine est appelée « serbe ». Dans son « Sprski Rjecnik » (dictionnaire serbe), Vuk S. Karadzic parle de la langue macédonienne en l'appelant « serbe ». Ainsi que nous l'avons déjà dit d'autre part, il mentionne le fait « qu'à Tetovo les Turcs parlent le turc et l'albanais, et que les chrétiens parlent le *serbe* » ; que, dans les environs de Tetovo, il y a des villages dont les habitants professent la religion turque, mais parlent le « serbe » ; qu'à Kicevo (Krcava) « environ un tiers des habitants est chrétien, et que le reste professe la religion turque, mais que tous parlent le « serbe » ; qu'à Gostivar, « les Turcs parlent le turc et l'albanais et que les chrétiens parlent le « serbe » ; qu'en 1836 il rencontra à Cetinje deux hommes de Debar parlant le « serbe », et que « dans cette région (aux environs de Debar), il y a plusieurs villages où les habitants ont le même langage que ces deux hommes, et qu'ils s'appellent eux-mêmes Serbes. »

La différence entre les langues macédonienne et bulgare a été depuis longtemps constatée par les érudits.

(1) Lj. Stojanovic, « Stari Srpski Zapisi i Natpisi » (« Notes et inscriptions de l'ancienne Serbie »), n° 328.

(2) V. Djeric, « O srpskom imenu u Staroj Srbiji i Makedoniji » (« Le terme de « serbe » en Vieille Serbie et en Macédoine »), p. 27.

Déjà en 1844, V. Grigorovic attira l'attention sur la différence frappante entre les langues macédonienne et bulgare (1), et c'est uniquement sa partialité envers les Bulgares qui l'empêcha d'appliquer le terme de « serbe » à la langue parlée en Macédoine. En 1872, un Bulgare, appelé Prvanoff, publia des abécédaires (Bukvars) à l'usage des écoles bulgares en Macédoine, dans la préface desquels il déclara que son but était de faire en sorte « que nos frères macédoniens perdent l'habitude de la prononciation serbe du langage bulgare » (2). Djordje M. Puljevski, natif de Galicnik en Macédoine, écrivait, en 1875, que les habitants de ces contrées ne comprenaient pas le bulgare (3). P.Draganoff, professeur bulgare à Salonique, mentionne, en 1894, que les Macédoniens éprouvaient une grande difficulté à apprendre la langue bulgare moderne (4). Ce qui fait le mieux ressortir l'extrême différence qui existe entre la langue bulgare et les divers dialectes macédoniens, c'est le fait que les enfants macédoniens sont incapables de faire leurs études au lycée bulgare sans avoir préalablement appris le bulgare. Le lycée bulgare de Skoplje avait une classe préparatoire où les enfants macédoniens ayant fréquenté les écoles élémentaires bulgares devaient étudier le bulgare pendant six mois au moins avant d'être à même de suivre les cours du lycée (5). Les étudiants du lycée serbe de Skoplje n'étaient pas astreints à une étude préliminaire du serbe.

La langue parlée en Macédoine n'est pas partout la même ; elle est divisée en plusieurs dialectes. Actuellement, il est tout à fait impossible de délimiter exactement les régions où se parlent ces dialectes et de

(1) N. Grigorovic, « Ocerk putesestvija », p. 194.

(2) P. Draganoff, « Izvestija S. P. Slavjanskago Blagotvoritelnago Obstestva », 1888, cité dans « La Macédoine » par St. Protic, p. 13.

(3) Djordje M. Puljevski, « Recnik od tri Jezika », Belgrade, 1875, p. 1.

(4) P. Draganoff, « Makedonsko-slavjanski sbornik », Petrograd, 1894, p. iv.

(5) Srpska Kraljevska Akademija, « Naselja srpskih zemalja », vol. III, p. 508.

donner une définition détaillée de leurs particularités distinctives. La plus grande difficulté réside dans le fait que, jusqu'à présent, on n'a pas pu recueillir suffisamment de matériaux linguistiques. Il y a, en Macédoine, des districts au sujet desquels toute documentation philologique fait défaut. La plupart des matériaux linguistiques qui ont pu être recueillis se rencontrent dans la tradition des Macédoniens, et plus spécialement dans les ballades nationales. D'autre part, ces matériaux n'ont pas toujours été rassemblés par des collectionneurs dignes de foi. La majeure partie des ballades nationales macédoniennes ont été recueillies par des Bulgares, mais dans de telles conditions qu'elles ne représentent pas d'une façon correcte l'idiome macédonien, et cela pour bien des motifs. D'une part, ces collectionneurs étaient des prêtres, des instituteurs et des agents bulgares illettrés, n'ayant aucune connaissance des dialectes macédoniens, et trop ignorants pour en établir les diverses caractéristiques. D'autre part, il était nécessaire que les Bulgares publiassent les ballades macédoniennes aussi rapidement que possible afin de les proclamer bulgares ; c'est ainsi que ces collections furent faites en trop grande hâte et sans qu'une attention suffisante ait été prêtée aux détails d'une linguistique affinée. En troisième lieu, tous les Bulgares collectionneurs de ballades étaient tout bonnement les agents d'aspirations en faveur d'une Grande Bulgarie, dont le but principal était de faire ressortir autant que possible des caractéristiques bulgares dans le langage macédonien, et c'est ainsi qu'ils les y introduisaient même dans les cas où elles étaient, sans contredit, tout à fait déplacées. Finalement, le langage des Macédoniens a été corrompu d'une façon pitoyable par la propagande et les écoles bulgares. Le plus pur idiome est parlé en Macédoine par les Serbes mahométans qui — pour des motifs religieux — n'avaient pu être influencés par la propagande bulgare. Toutefois l'attention n'avait pas été spécialement attirée sur leur langage. Conséquemment, il ressort de ce que nous

venons de dire que tout ce qui a été écrit par les philologues — notamment par les philologues bulgares — sur le langage des Macédoniens, en se basant sur les matériaux philologiques et linguistiques rassemblés par les Bulgares, ne peut être exact ou digne de foi. L'étude scientifique de la langue macédonienne, basée sur d'autres matériaux, a été très limitée en étendue et elle n'embrasse qu'une partie insignifiante de la Macédoine. Pour ces motifs également, nous éprouvons de la difficulté à donner une étude philologique détaillée des dialectes serbes en Macédoine, et nous devons nous borner à en faire ressortir les principales particularités. Elles sont une démonstration manifeste de caractéristiques uniquement serbes et non bulgares.

Tous les dialectes macédoniens, quelques grandes que puissent être leurs différences, appartiennent à un seul type, et tous sont, de par leurs caractéristiques, des ramications de la langue serbe.

Les particularités principales qui, d'une part, relient les dialectes macédoniens à la langue serbe, et qui, d'autre part, les distinguent du bulgare, sont : *a*) la permutation des sons individuels vieux slaves (phonétique) et *b*) les règles qui régissent l'inflexion des mots (étymologie).

PHONETIQUE

La voyelle ж (jus) de la vieille langue slave, qui se prononce comme le *on* nasal, a été remplacée en bulgare par la muette « sourde » ъ (jer). Elle a été remplacée en serbe par l'*u* clair, et dans les dialectes macédoniens, également par les sons clairs : *u*, *a*, *o* (1). En bulgare, la tendance est d'*assourdir* les voyelles, tandis que dans les dialectes serbe et macédonien, elle est de les prononcer nettement. Il n'est certainement pas difficile de décider si les voyelles claires, qui comprennent aussi *u*, des dia-

(1) Exemples : vieux slave *pжt* ъ, *rжka* = bulgare *pът*, *rъka* = serbe *put*, *ruka* =macédonien *put*, *pat*, *pot ruka*, *raka*, *roka*.

lectes macédoniens, se rapprochent davantage de l'*u* clair serbe que de la voyelle sourde bulgare ъ.

Le groupe de sons *l*ъ du vieux slave a été remplacé en bulgare par ъ*l*, et en serbe et en macédonien par *u* (1).

Le groupe de sons čь*r* du vieux slave a été remplacé en bulgare par *čer*, et en serbe et en macédonien par *cr* (2).

De l'avis des philologues, la permutation la plus importante des sons vieux slaves en langues serbe et bulgare est la permutation des sons composés *žd* et *št*. Quelques philologues ont même été jusqu'à classer toutes les langues slaves en groupes basés sur la permutation de ce groupe de sons du vieux slave. D'après cette classification, la langue serbe et les dialectes macédoniens appartiendraient indiscutablement au même groupe, parce qu'en bulgare, le *žt* et *št* sont demeurés les mêmes qu'en vieux slave, tandis qu'en serbe et en macédonien, ils apparaissent permutés en *dj* et *ć* Déjà en 1835, le premier grammairien bulgare, Neofit Rilski, fit observer que l'apparition de *dj* et *ć* dans les dialectes macédoniens était une particularité serbe (3). Il y a de nombreux exemples de la présence de *dj* et *ć* dans les dialectes macédoniens. Dans son livre « Ogledalo » (« Le Miroir »), qui parut en 1816 et qui est écrit d'un bout à l'autre en dialecte macédonien, Cyril Pejcinovic, de Tetovo, moine du monastère serbe de Saint Demetrius, près de Skoplje, fidèle à la coutume de son époque, emploie invariablement pour les deux groupes le *ć* serbe et non les

(1) Exemples : Les mots vieux slaves *vl*ъ*k*ъ, *pl*ъ*n*ъ, *Bl*ъ*garin*ъ = bulgare,*v*ъ*lk*ъ, *B*ъ*lgarin*ъ. — serbe, macédonien *vuk*, *pun*, *Bugarin*. En raison de la permutation des voyelles *l*ъ, les Macédoniens, quand il leur arrive de s'appeler Bulgares, emploient toujours le mot serbe *Bugari* jamais le mot bulgare *B*ъ*lgari*. Cette particularité a été observée en 1844 par le savant russe N. Grigorovic (« Ocerk putesestvija », p. 196). Depuis lors, cette observation a été renouvelée par maints auteurs, parmi lesquels plusieurs bulgares.

(2) Exemples : Les mots vieux slaves č*d*r*n*ъ, č*P*r*ven*ъ — bulgare *čern*, *červen* — serbe, macédonien *crn crven*.

(3) « Bolgarska Gramatika », Kragujevac, 1835, p. 180-181.

žd et *št* bulgares. Lorsque Vuk Karadzic publia, en 1822, les ballades nationales de Macédoine, il employa fort correctement les *dj* et *ć* aux endroits voulus. En 1875, Dj. Puljevski, de Galicnik, en Macédoine, composa son « Recnik od tri jezika » (dictionnaire de trois langues : macédonien, albanais et turc), à l'usage de ses concitoyens. Puljevski n'était pas un grand érudit ; en écrivant, il n'était guidé que par ses impressions. Mais, lui aussi, il emploie régulièrement les sons *dj* et *ć*. Le Bulgare, P. Draganoff, qui occupait un poste de professeur au lycée bulgare de Salonique, affirme que les sons *dj* et *ć* sont une particularité intrinsèque des dialectes macédoniens.

Eu égard à l'importance de la permutation des sons composés *žd* et *št* du vieux slave dans ses rapports avec la question des dialectes macédoniens, St. Novakovic, président de l'Académie Royale Serbe, écrivit une longue dissertation sur ce sujet (1). Pour se documenter en matière linguistique, il puisa dans les auteurs antérieurs qui avaient écrit en dialectes macédoniens, — les collections de ballades nationales recueillies en Macédoine par les Bulgares et leurs amis, (2), — le recueil publié par I. S. Jastreboff (3), — et finalement, les récits populaires qui lui furent rapportés en dialecte macédonien de la région des environs de Prilep, par P. Kondovic, un élève du lycée bulgare, qui, à cette époque, n'avait pas encore étudié la langue littéraire serbe. Dans tout ce bagage linguistique provenant de Macédoine, Novakovic retrouva invariablement les *dj* et ć serbes partout où ils devaient se trouver conformément à la règle (4).

(1) « *Dj* et *ć* dans les dialectes nationaux macédoniens » (Glas Srpske Kraljevske Akad, XII, Belgrade, 1889) ; « Ein Beitrag zur Kunde der Macedonischen Dialekte » (« Archiv für Slavische Philologie, LXII, 1890, p. 78 :

(2) St. I. Verkovic, « Narodne Pesme Makedonskih Bugara, 1860 ; Les frères Dimitrije et Konstantin Miladinovci, « Bugarske narodne pesme », 1861 ; Periodiceskoe Spisanie » de la Société littéraire bulgare.

(3) I. S. Jastreboff, « Obicaj i pjesni Tureckih Serbov », Pétrograd 1886.

(4) Exemples : mots bulgares *vežda, čužd*, — serbe, macédonien *vedja, tudj ;* bulgare *svešta, srešta, kъšta* — serbe, macédonien *sveca sreća, kuća.*

En bulgare, les noms et adjectifs ne subissent aucune variation ; ils conservent toujours la même forme. Les cas sont exprimés par des prépositions placées devant le nominatif. Dans les dialectes macédoniens, comme en serbe, les noms et les adjectifs ont sept cas, qui sont formés par des terminaisons additionnelles (1).

Les verbes, en bulgare, n'ont pas d'infinitif ; au contraire, ils l'ont toujours dans les dialectes serbes et macédoniens (2).

De même avec le participe présent, qui n'existe pas

(1) Exemples tirés d'une Collection macédonienne de manuscrits du XVIII[e] siècle (« Spomenik Srpske Kraljevske Akademije », XXXI, p. 12) :
Génitif : ot *vraga*, radi *bolesti*, *Gospoda*, *hrišćanske vere*, *prestola Božija*,
Datif : vragu, *Bogu*, *proroku*, *duhovniku*.
Accusatif : veru hristijansku, *krasotu*, *prevaru*, *Boga*.
Vocatif : vraže lukavi, *prelaštena šeno*.
Ablatif : Svetim krštenjem, *s djavolom*, *s velikim kanunom*, *dušom i telom*.
Locatif : na *strašnom sudu*, *prema milosti*, prema *velikom vetru*, na *smrti*.
Exemples tirés des poèmes nationaux macédoniens recueillis par les Bulgares :

Génitif : Telal vice ot *utra* do *mraka*,
Do tri furni *vruća leba*.

Datif : Turčin *Kalinki* dumaše
Devojka se *Bogu* pomolila
Svekru bela košulja.

Accusatif : Možeš li *konja* da igraš
Tebe *stara* će zagubat.
Imala majka, imala
Jednoga sina Stojana.

Vocatif : *Stojane*, *sinko rodjene*.
Tatko će rečem, *ćerko* ne velit....
Braća će rečem, *sestro* ne velet.
Naverzi mi, *Rado*, kiten bel testemel.

Ablatif : Udari ga čizma i *mamuzom*.
Pod *Beligradom*.
Djul, devojko, pod *djulom* zaspalo

Locatif : Na *kući* slava, vo *kući* slava.
Da se sutra na *divanu* nadje.

(2) Exemples tirés de la collection de manuscrits macédoniens du XVIII[e] siècle :
biti, *gledati*, *izgovoriti*, *krstiti se*, *ostati*, *oprostiti*, *pricestiti*, *pokajati*, *umoriti*, *uzeti*, *ciniti*, *postignuti*, *osuditi*, *lagati*, *govoriti*, etc. (« Spomenik Srpske Kraljevske Akademije, » XXXI, p. 13).

en bulgare, et que l'on trouve toujours dans les dialectes serbes et macédoniens (1).

Quelques-uns des temps des verbes (présent, imparfait, passé défini, futur) ne sont pas formés en bulgare de la même manière que dans les dialectes serbes et macédoniens.

L'*accent* est en fait le même dans la langue serbe et les dialectes macédoniens, tandis qu'en bulgare il est tout à fait différent.

Dans les dialectes serbes et macédoniens, le vocabulaire est le même ; en bulgare, il est tout à fait différent.

Finalement, nous devons mentionner une particularité linguistique qui, *seulement* en apparence, est commune à la langue bulgare et aux dialectes macédoniens et qui n'existe pas en serbe. C'est l'*article*, qui est placé après le substantif dans la langue bulgare et dans les dialectes macédoniens (suffixe). Au point de vue de la philologie indo-européenne, il est intéressant de noter que, parmi les langues balkaniques, les langues albanaise, bulgare et roumaine possèdent seules l'article. Parmi les dialectes serbes, on ne le trouve que dans le dialecte macédonien. Pour ces motifs, les Bulgares prétendent que le suffixe s'est développé « indépendamment de l'organisme interne de la langue bulgare » (2) ; qu'en conséquence, l'article macédonien est une particularité bulgare, et que les dialectes macédoniens dérivent de la langue bulgare. Cependant, les philologues slaves les

Exemples tirés des poèmes nationaux macédoniens :

« *Navest* » cu ti, Pejo, kako ces go « *nosi,* »
« *Osvojit* » cu ravnu Arbaniju.

(1) Exemples tirés de la collection de manuscrits macédoniens du XVIII[e] siècle.

čineeći, gledæći, znæći, etc.

Exemples tirés des poèmes nationaux macédoniens :

Mene bolan, sestro, *gledæći,*
Ili dvorje, sestro, *meteeći,*
Uste taka *zborueći,*
Ruse kose *pleteeći.*

(2) Lj. Milietic, « O clanu u bugarskom jeziku » (L'article dans la langue bulgare »), Zagreb, 1886, p. 2.

plus distingués ne sont pas d'avis que le suffixe bulgare s'est développé « indépendamment de l'organisme interne de la langue bulgare », ou que c'est une spécialité bulgare ; ils estiment plutôt que c'est une réminiscence des anciennes langues thraco-illyriennes et qu'on la retrouve dans toute l'étendue de la zone albanaise, en Macédoine, en Bulgarie et en Roumanie, et par conséquent, non seulement dans la langue bulgare, mais encore dans les langues albanaise, serbe et roumaine, qui n'ont aucun rapport avec l'évolution de la langue bulgare (1).

Les suffixes bulgares et macédoniens sont de nature différente. En bulgare, le suffixe est invariablement *tъ* (masculin), *ta* (féminin), *to* (neutre). En Macédoine, nous trouvons aussi, outre les suffixes *tъ*, *ta*, *to*, les suffixes *nъ*, *na*, *no* et *vъ*, *va*, *vo*, qui n'existent pas en bulgare.

Finalement, d'après la règle, l'article doit toujours être employé en bulgare, tandis qu'il n'apparaît que rarement dans les dialectes macédoniens. Dans la Collection des manuscrits macédoniens du XVIII^e^ siècle, l'article n'est que rarement employé. Dans les 105 premières pages de la Collection, il n'est employé que 37 fois, et encore d'une façon très arbitraire. Les noms masculins n'apparaissent jamais avec l'article. Les noms féminins ou neutres apparaissent fréquemment avec les articles *va* et *vo* au lieu de *ta* et *to* (2). Dans 27 poèmes de Macédoine publiés en 1822 par Vuk Karadzic, l'article n'apparaît que 25 fois dans la totalité des 340 vers, et encore pas toujours après le nom, mais le plus souvent après le pronom possessif et la conjonction *kao* (comme). Dans 121 poèmes de Debar, l'article *tъ*, *ta*, *to*, n'apparaît que 47 fois : *nъ*, *na*, *no* s'y trouve 12 fois et *vъ*, *va*, *vo*, 22 fois. Dans environ 150 ballades de Macédoine, contenant en tout 2600 vers, nous trouvons l'article 106 fois seulement, et ce nombre renferme 34 cas qui n'appartiennent pas à la variété macédo-bulgare, mais à la forme purement macédonienne de l'article.

(1) Fr. Miklosich, « Syntaxis », p. 127. Die Slavischen Elemente im Rumänischen, p. 7.

(2) « Spomenik Srpske Kraljevske Akademije », vol. XXXI, p. 12.

XII

COUTUMES NATIONALES

L'ancien système des tribus slaves est complètement rompu par le système d'Etat de la Vieille Bulgarie. — Le système des tribus est conservé en Macédoine et dans d'autres régions serbes. — Il en résulte une identité dans les conditions sociales et les coutumes. — Les coutumes en Macédoine sont de nature essentiellement serbe. — La « Slava ». — Campagne bulgare contre la « Slava » en Macédoine. — « Preslava ». — La Slava des villages. — Coutume consistant à aller en pèlerinage aux monastères serbes. — Pèlerinages au monastère de Decani.

Lorsque nous avons parlé de la différence entre les Bulgares et les Macédoniens, nous avons fait ressortir que les Bulgares, avec leur système d'Etat, qu'ils avaient amené et transplanté parmi les Slaves subjugués en Bulgarie, y avaient détruit à jamais toute trace de la vieille organisation des tribus slaves (1). Le système social slave et les coutumes qui s'y rattachent, ne purent jamais être ressuscitées chez les Bulgares, pas même durant la période où toute trace d'un Etat indépendant avait disparu chez eux.

(1) Voir p. 19-20.

Le système social des tribus survécut encore très longtemps en Macédoine et dans d'autres territoires serbes. La nation, qui est identique en Macédoine et dans d'autres régions serbes, et qui a vécu dans des conditions sociales identiques, a également conservé des coutumes identiques. Déjà avant 1861, deux Macédoniens, les frères Miladinovci, ont décrit quelques-unes des coutumes macédoniennes (1). Toutes leurs descriptions concordent pleinement avec celles des coutumes d'autres contrées serbes. En 1886, le savant russe, Iv. S. Jastrebov (2), qui jouissait d'une grande autorité en Macédoine, publia un ouvrage largement documenté sur les coutumes nationales de la Macédoine. Sa description des coutumes se rattachant à la célébration des fêtes de Noël, de Nouvel An, des Rois, du Carnaval, de Saint-Lazare, de Pâques, de Saint-George, aux prières pour la pluie (« dodole »), au mariage, à la naissance et aux funérailles, à la « Slava », etc., concordent absolument avec les descriptions des mêmes coutumes telles que les pratiquaient les autres Serbes. En 1907, l'Académie Royale Serbe publia une grande *collectanea* de coutumes des environs de Skoplje, recueillies par M. At. Petrovic (3) et auxquelles s'appliquent les remarques qui précèdent. L'auteur est lui-même l'éditeur d'une série d'articles du « Zbornik » (« Collectanea ») des coutumes serbes, publié par l'Académie Royale Serbe, à Belgrade. L'un des manuscrits qu'il avait préparés pour la publication avant la guerre était une longue monographie des coutumes de la région de Gevgeli, rédigée, avant 1912, par l'instituteur M. St. Tanovic, natif de Gevgeli. Nous y trouvons des descriptions de coutumes relatées au jour le jour pour toute l'année ; puis les coutumes se rattachant à la naissance, au mariage et aux funérailles, à l'agriculture, à la chasse,

(1) Les frères Miladinovci, « Bugarske Narodne Pesme » (« Poèmes nationaux bulgares »), Agram, 1861 ; p. 515-524.

(2) Iv. S. Jastrebov, « Obicaj i pjesni Tureckih Serbov » (« Coutumes et chants des Serbes turcs »), Petrograd, 1886 (en russe).

(3) Srpski Etnografski Zbornik (« Recueil ethnographique serbe ») vol. VII, p. 333-528.

à la pêche, à l'élevage des bestiaux, au commerce, etc. Toutes ces coutumes des environs de Gevgeli, mais absolument toutes, qu'on les considère dans leur ensemble ou dans le détail, se confondent avec les coutumes des autres parties de la nation serbe tandis qu'un examen même superficiel des coutumes macédoniennes ne révèle aucune similitude avec les coutumes bulgares.

Le fait que les coutumes des Macédoniens et des autres Serbes diffèrent de celles des Bulgares n'est pas sans importance. Il existe maintes coutumes chez les Macédoniens et les autres Serbes qui leur sont particulières et n'ont pas d'équivalent chez les Bulgares. Et c'est précisément parce que ces coutumes ont été observées par les Serbes depuis les anciens temps, et que d'autres nations ne les possèdent pas, que les Serbes en sont arrivés à considérer quelques-unes d'entre elles comme des traits caractéristiques de la race serbe. Le meilleur exemple nous en est fourni par la « Slava » (la traduction littérale de ce terme est « célébration », mais il signifie aussi « renommée » et « gloire »), ou « krsno ime » (nom du Christ), « sveti » (saint, béni), « sveti dan » (jour saint ou jour sacré), ou encore « dan svetoga » (la journée du saint), qui sont les appellations serbes diverses d'une même coutume. Cette coutume est une réminiscence de la vénération païenne des aïeux, laquelle, lors du passage à la religion chrétienne, a été transformée en vénération de quelque saint chrétien (le plus fréquemment, de St-Nicolas, St-Michel l'Archange, St-George, St-Demetrius, ou St-Jean). Tout Serbe a un saint qui est le patron de sa famille. Le jour dédié à ce saint est la « slava » serbe. La « slava » est accompagnée de quelques coutumes secondaires, qui sont identiques chez tous les Serbes. Conformément à l'opinion unanime de toutes les autorités scientifiques, serbes et étrangères qui ont étudié les coutumes de la « slava », celle-ci est une coutume exclusivement serbe (1). Les Serbes ont un proverbe : « Gde je

(1) La « slava » est inconnue chez les voisins croates et bulgares (C. Jirecek, « Geschichte der Serben » I, p. 181).

slava, tu je Srbin » (« Là où existe la « slava », on trouve le Serbe. ») La « slava » est considérée comme une coutume sacrée ; elle se transmet de père en fils comme un précieux héritage, et elle ne disparaît qu'avec l'extinction de la famille elle-même. Tous les Serbes qui vénèrent le même saint sont considérés comme étant de la même famille. La « slava » est si indiscutablement une coutume serbe que même les catholiques serbes l'observent. Il n'est pas jusqu'aux Serbes mahométans lesquels, pour des motifs religieux, ont cessé d'observer la « slava », qui ne connaissent encore leur « slava » et ne fassent, ce jour-là, des dons en faveur des églises chrétiennes. En conséquence, on a de bonnes raisons d'admettre que l'observance de la « slava » marque les frontières de la nation serbe.

« Tous les Macédoniens observent la « slava ». Les Bulgares ne le font pas. Iv. S. Jastrebov, pendant plusieurs années consul de Russie en Macédoine, dit : « La Slava est observée par les Serbes, non seulement en Serbie, en Autriche, en Bosnie, en Herzégovine, au Monténégro, à Kosovo, à Morava et dans le district de Prizren, mais aussi dans les districts de Skoplje, Veles, Prilep, Bitolj et Ochrida, et cela exactement de la même façon que dans les districts de Debar et de Tetovo. » (1) En outre, la « slava » est désignée en Macédoine par les mêmes noms que dans les autres régions serbes (« slava », « krsno ime », « sveti », « sveti dan », « dan svetoga », « sluzba ») (2). Là aussi, elle est observée par tout le monde. Des descriptions détaillées de la « slava » en Macédoine ont été publiées à diverses occasions (3). Tous les détails se rattachant à la « slava » en Macédoine sont identiques à ceux qui s'y rattachent dans les autres

(1) Iv. S. Jastrebov, « Obicaj i pjesni Tureckih Serbov » (« Coutumes et chants des Serbes turcs »), p. 2.

(2) *Ibid*, p. 1.

(3) *Ibid*. p. 1-22. S. Tomic, « Naselja Srpskih Zemalja » (« Etablissements des pays serbes »), vol. III, p. 467-469. At. Petrovic, « Srpski Etnografski Zbornik (Recueil ethnographique serbe »), vol. VII, p. 436-438. J. H. Vasiljevic, « Prilep », p. 160-167.

pays serbes. En Macédoine aussi, c'est une coutume sacrée qu'on ne néglige jamais, quelles que soient les circonstances dans lesquelles on se trouve. Les habitants de Skoplje Crna Gora croient que « quiconque néglige de célébrer la « slava » une année, ne vivra pas assez longtemps pour voir l'année suivante » (1). Dans cette contrée aussi, la « slava » se transmet de père en fils comme un héritage sacré jusqu'à l'extinction de toute la famille. Mais en fait, la célébration de la « slava » survit même à la famille. Un homme qui n'a pas de descendants prendra ses dispositions pour que sa « slava » ne disparaisse pas avec lui. Un paysan riche mais sans enfants, du village de Cucar, dans le Skoplje Crna Gora, légua toute sa fortune à un voisin à la condition que ce dernier célébrât sa « slava » comme la sienne propre, et qu'il la célébrât tous les ans. Un autre fait important est qu'au lieu de vénérer les saints chrétiens communs à toutes les Eglises, les Macédoniens, ainsi que les Serbes des autres régions, donnent fréquemment la préférence aux Serbes qui ont été canonisés, tels que St Siméon Mirotocivi (Etienne Nemanja, Grand Zupan de Serbie, 13 février), St-Sava (Sava Nemanjic, fils d'Etienne Nemanja, premier archevêque de Serbie, 14 janvier), St-Etienne Decanski (11 novembre), etc. Parfois même, un village entier célèbre le même saint serbe, patron de la localité. A titre d'exemple, nous nous bornerons à citer le cas du village de Radibuz, entre Kumanovo et Palanka, où tout le monde célèbre la Saint-Sava.

Finalement, je ferai observer que la première mention faite dans l'histoire de la « slava » serbe, vient de Macédoine. L'historien grec Skylitzes nous a donné, déjà en 1018, une description de la « slava » du voïvode serbe Ivac, près du lac d'Ochrida. Le voïvode Ivac célébrait la Vierge Marie, le 15 août. Il est intéressant de noter que le voïvode Ivac célébrait la « Slava » de la même façon qu'on le fait encore aujourd'hui (2).

(1) S. Tomic, « Naselja », etc., vol. III, p. 469.

(2) B. Prokic : « Vojvoda Ivac, najstariji istorijski spomen o slavi u

De toutes les coutumes serbes en Macédoine, c'est à la « slava » que nous avons attaché le plus d'importance, parce qu'elle est une coutume typique des Serbes. En outre, les Bulgares y ont attribué une signification spéciale. Ils n'eurent pas plus tôt commencé leur agitation en Macédoine qu'ils considérèrent comme leur premier devoir d'extirper cette coutume serbe. Dans ce but, ils eurent recours à divers expédients. Tout d'abord, leurs agents, prêtres et instituteurs, déclarèrent à la population que la « slava » était une coutume païenne , qu'elle n'était pas sanctionnée par l'Eglise et que, par conséquent, elle devait être abandonnée (1). Plus tard, ils eurent recours aux menaces et à la malédiction de l'Eglise prononcée contre ceux qui refusaient d'abandonner la « slava ». Finalement, lorsque commença l'action des comitadjis, les récalcitrants reçurent d'abord un sévère avertissement, puis on leur infligea des amendes et enfin ils furent mis à mort. Les archives du ministère de l'Intérieur contiennent des preuves officielles de toutes les persécutions exercées contre ceux qui célébraient la « slava » en Macédoine.

Mais tout cela fut inefficace. Les Serbes ont le proverbe : « Bolje da selo propadne, nego u selu obicaj » (« Mieux vaut la ruine du village que celle des coutumes du village »). On continua à célébrer fidèlement la « slava » en Macédoine, et on la conserva jalousement comme un précieux héritage.

Une autre coutume serbe typique est la célébration de la « Preslava ». Les coutumes de la « preslava » sont les mêmes que celles de la « slava », sauf qu'elles sont en plus petit nombre et moins compliquées. Tout Serbe célèbre la « preslava » à l'égal de la « slava ». En Macédoine aussi, la « preslava » est célébrée par des villes et

Makedoniji » — (« Vojvoda Ivac, premier souvenir historique de la Slava en Macédoine »), « Brastvo », vol. IX-X, Belgrade, 1902, p. 5, etc.

(1) Iv. S. Jastrebov « Obcaji, etc. », p. 3. « Izvjestija Slavjanskog Blagotvoritelnog Obstestva », 1887, nos 11-12, p. 556.

des villages entiers (1). Les Bulgares n'ont rien qui ressemble, même de loin, à cette coutume.

En dernier lieu, il faut que je mentionne aussi la « slava du village » (*seoscka slava*). Cette fête est une réminiscence de l'époque où toute la parenté d'une même agglomération adorait un Dieu commun et, éventuellement, le saint patron. Elle consiste en une réunion de prières à laquelle assiste le village entier ; elle est suivie d'un banquet commun, d'une fête avec danses à un endroit spécial du village. Cette coutume ne doit nullement être confondue avec les réunions villageoises à l'occasion de fêtes de l'Eglise et avec les processions en usage dans toute l'étendue de l'Europe. La « slava » de village est une coutume exclusivement serbe, commune à tous les Serbes et, par conséquent, aussi aux Macédoniens. Elle est réellement la « slava » avec cette seule différence qu'elle est étendue à un village entier (2). Les Bulgares ne possèdent pas non plus cette coutume.

Nous pourrions citer plusieurs autres coutumes que les Macédoniens partagent avec tous les autres Serbes, mais je pense que ce qui précède doit suffire.

Toutefois, je citerai encore une autre coutume, parce qu'elle offre une preuve convaincante de l'identité nationale des Serbes de Macédoine avec ceux des autres pays. Tous les Serbes, quel que soit l'endroit qu'ils habitent, témoignent d'un grand respect pour leurs monastères, et plus particulièrement pour les monastères serbes qui ont joué un rôle éminent dans le développement de la civilisation et la politique de la Serbie ancienne, ou dans lesquels sont inhumés les grands hommes que l'Eglise serbe a canonisés par la suite. Les Serbes se rendent à ces monastères, même lorsqu'ils ont à parcourir de très grandes distances. Parfois, ce pèlerinage représente un voyage d'une dizaine de jours. Dans les anciens temps, ces pèlerinages aux monastères serbes avaient lieu plus fréquem-

(1) Iv. S. Jastrebov, « Obicaj », p. 22-23.

(2) S. Tomic, « Naselja, etc. » vol., III, p. 467, J. H. Vasilejvic, « Prilep », p. 167.

ment que de nos jours. Toute personne à même de le faire, considérait comme un devoir patriotique de se rendre à ces monastères au moins une fois dans sa vie pour leur marquer son respect et leur faire des dons. Ainsi les Serbes de tous les territoires serbes avaient coutume d'aller en pèlerinage au monastère de Hilendar sur le mont Athos, le plus ancien des monastères serbes et le premier centre de la littérature et de la civilisation serbes. Un autre monastère, particulièrement visité par les Serbes de Serbie, de Bosnie, d'Herzégovine, de Vidin et des districts de Sofia, est celui de Studenica, où sont inhumés Saint Etienne Nemanja et Saint Etienne Prvovencani. Les monastères de Srem, où se trouvent les restes du tsar Uros, du prince Lazar, d'Etienne Stiljanovic et d'autres saints serbes, sont les lieux de pèlerinage favoris de tous les Serbes de tous les territoires serbes soumis à l'Autriche. De même, les Serbes avaient coutume d'aller en pèlerinage au monastère de Rilo, où est conservé le corps de Saint Jean Rilski, l'un des premiers prédicateurs du christianisme chez les Serbes, ainsi qu'au monastère de Decani, où repose le corps d'Etienne Decanski. Cette pieuse coutume existe aussi en Macédoine, et les monastères où les Macédoniens vont adorer les reliques sont les mêmes que ceux où les autres Serbes accomplissent des pèlerinages. Les Macédoniens se rendaient le plus fréquemment aux monastères de Decani, de Hilendar, de Rilo et au monastère patriarcal d'Ipek, parce qu'ils étaient les plus proches.

Le départ pour les monastères était une coutume très solennelle en Macédoine. Chaque année, à des dates déterminées, de cinquante à cent hommes se rendaient à l'un ou à l'autre des monastères serbes. Outre leurs propres dons, ils emportaient ceux de leurs parents, de leurs voisins, de leur concitoyens et de leur corporation. Au jour fixé, les pèlerins, vêtus de leurs habits des dimanches, allaient d'abord à l'église pour prier. Après la prière, ils se mettaient en route, accompagnés par les prêtres en habits sacerdotaux et portant des croix et des

icônes, et par la foule. Arrivés aux portes ou aux limites de la ville, ils prenaient congé de ceux qui les accompagnaient et poursuivaient leur route. Leur réception au monastère avait aussi lieu d'une façon solennelle. Les moines en habits sacerdotaux, avec des croix et des icônes, sortaient pour aller au-devant d'eux. A l'endroit de la rencontre, on disait une courte prière, puis, en chantant des hymnes, la procession allait au monastère. Le lendemain, on célébrait un service solennel, après quoi les pèlerins baisaient les reliques des rois et des saints serbes et présentaient leurs dons. Le départ du monastère et la réception des pèlerins à leur retour chez eux étaient marquées par des cérémonies également solennelles. Les Bulgares ont aussi leurs saints lieux et leurs reliques, mais les Macédoniens ne les connaissent point.

De tous les monastères, celui qui est le plus fréquemment visité par les Macédoniens est le monastère de Decani, où se trouve le tombeau du roi serbe Etienne Decanski (1321-1331). Etienne Decanski est ce roi de Serbie qui battit les Bulgares à Velbuzd, en 1330, et décida ainsi du sort de la Macédoine en faveur de la Serbie jusqu'à la fin du moyen âge. Etienne Decanski est le saint le plus populaire en Macédoine, où on ne l'appelle jamais autrement que le « Saint Roi ». Avant que la propagande bulgare eût fait son apparition en Macédoine, tout Macédonien possédant quelque aisance considérait comme son devoir religieux et patriotique d'aller, au moins une fois dans sa vie offrir des marques de sa vénération au tombeau du Saint Roi et porter des présents à son monastère. Et dans chaque maison en Macédoine, on pouvait voir l'icône du Saint Roi à côté de celle du saint patron de la maison.

Cette coutume d'aller en pèlerinage aux monastères serbes dénote les sentiments purement serbes des Macédoniens. Le respect spécialement voué à Etienne Decanski qui, en 1330, défendit la Macédoine contre une invasion bulgare, montre à quel point ces sentiments étaient fortement ancrés chez eux.

XIII

TRADITION POPULAIRE

Beauté et richesse de la tradition populaire serbe. — Eléments ethnographiques et souvenirs historiques qu'elle renferme. — La Macédoine considérée comme pays serbe par la tradition populaire serbe non macédonienne. — La tradition nationale de la Macédoine offre un caractère purement serbe. — Exemple datant du commencement du dix-huitième siècle. — Exemples tirés du dix-neuvième siècle. — La poésie populaire en Macédoine est purement serbe. — Les collections bulgares de la poésie nationale macédonienne révèlent des caractères purement serbes malgré les retouches et les annotations. — Tout se rapporte seulement aux événements, lieux, caractères historiques serbes et non bulgares. — Monastères serbes célèbres dans la poésie populaire macédonienne. — Noms serbes dans la poésie macédonienne. — La langue dans la poésie macédonienne est purement serbe. — Selon la tradition nationale, la libération et l'unification de toute la nation serbe viendront de la Macédoine.

Depuis longtemps, on savait, en général, que la tradition populaire et nationale serbe est exceptionnellement riche et belle. Il était aussi généralement reconnu

que Vuk St Karadzic (1787-1864), le premier *collectionneur* des traditions nationales serbes, était sincère et expert dans son travail. C'est pour cela que la tradition populaire serbe acquit un si grand renom en Europe, au commencement du dix-neuvième siècle, et que le collectionneur de ces traditions s'attira le respect et l'amitié d'hommes tels que Goethe, Grimm, Charles Nodier, Prosper Mérimée, John Bowring, Walter Scott, etc. « Les Serbes ont le droit d'être fiers de leurs poèmes nationaux, mais ils pourraient être encore plus fiers de leur Vuk St Karadzic », dit le savant bulgare Dr Iv. Sismanoff (1).

Ce que l'on connaît moins, c'est que la tradition populaire et nationale serbe abonde en éléments ethnographiques serbes et en souvenirs historiques serbes. C'est une mine d'informations sur les coutumes et la civilisation nationales serbes ; elle est pleine des idées du peuple serbe sur lui-même ; et elle est remplie de faits ayant trait aux événements du passé historique de la Serbie et aux personnages historiques. Celui qui essayerait de fixer les frontières de la nation serbe d'après sa tradition populaire ne courrait pas grand risque de se tromper.

Les ballades nationales serbes des territoires serbes en dehors de la Macédoine parlent toujours de cette dernière comme d'un pays serbe. Une ballade nationale de Srem, notée par Vuk St Karadzic, au commencement du dix-neuvième siècle, chante les cités, les princes et les voïvodes serbes du moyen-âge. L'importance de cette ballade — d'une exceptionnelle beauté de forme — réside principalement dans son contenu, où un Serbe de Srem, exprimant la conviction générale de la nation serbe quant à son étendue, comprend la Macédoine dans les frontières nationales serbes. La ballade mentionne en Macédoine les cités, les princes et les voïvodes suivants :

(1) Sbornik za narodni umotvorenia nauka i kniznina. — Recueil de science, de littérature et de poésie populaire) I. Sofia, 1889, p. 15 (en bulgare).

Dans Kratovo, la cité aux murs blancs, Kratovac
Radonja avait sa demeure ; dans la ville blanche de
Kumanovo avait sa demeure le bey Kostadin.
Et dans Solun (Salonique) aux murs blancs avait
Sa demeure le voïvode Dojcin ; dans Prilep, la cité
Aux murs blancs, Marko-Kraljevic avait sa demeure...

. . . . . .

Toi, sœur Marghita, écoute, c'étaient nos voïvodes :
Tous étaient parmi nous, et tous ont disparu ;
Quelques-uns sont morts dans leur lit, sœur; et
Quelques-uns ont été tués dans la bataille ;
Aujourd'hui, seul parmi eux, Rajko reste à Srijem
Comme un arbre sec au milieu de la montagne... (1)

De nombreuses ballades nationales, recueillies en dehors de la Macédoine, mentionnent les villes macédoniennes et tous les sites importants de la Macédoine, de même que tous les personnages historiques ayant quelque rapport avec la Macédoine : les villes de Skoplje, Kratovo, Kumanovo, Ochrida, Kostur, Bitolj, Salonique, Seres ; les rivières du Vardar et de la Maritza ; les héros : le tsar Etienne (Dusan), les rois Vukasin, Ugljesa, Marko et ses frères, puis Mina de Kostur, Bogdan, Dejanovici, Momcilo, etc. Mieux encore, ce sont les endroits les plus importants et les personnages les plus en vue de la poésie nationale serbe.

Les ballades nationales sont fières du passé serbe en Macédoine et de tous les souvenirs serbes. Dans une ballade publiée pour la première fois en 1826 par Vuk St Karadzic (2), nous apprenons qu'un jour, deux des héros les plus connus de la poésie épique serbe, Marko Kraljevic et Milos Obilic, étaient sortis à cheval sur le Mont Miroc. Marko demanda alors à Milos de lui chanter quelque chose et Milos acquiesça à sa demande. Les ballades nationales prodiguent des louanges particulières aux chants de Milos et à sa belle voix. Et afin que le contenu de la ballade fût digne du talent du chanteur,

(1) Vuk St. Karadzic. — Srpske narodne pesme. — Poèmes nationaux serbes, vol. III, Belgrade, 1894, pp. 54-55.

(2) « Danica », pour 1826, Vienne 1826, p. p. 207-212).

le poète national ne crut pas trouver de meilleur sujet que le « beau chant » suivant, ainsi qu'il l'intitule :

De nos plus anciens, et de nos meilleurs
Qui ont régné longtemps
Dans l'illustre Macédoine
Et y ont fait bâtir des monastères.

Les ballades serbes établissent strictement les différences qui existent entre le peuple de Serbie et de Macédoine — qui est Serbe — et le peuple de Bulgarie — qui ne l'est pas. Au sujet de l'église de Decani, dans la ballade sur la construction du monastère de Decani, nous trouvons les vers suivants :

Dans ce monastère on y chantera la messe
Là, la nation serbe se rassemblera,
Venant de toute la Serbie et de Macédoine
Ainsi que la nation sœur de Bulgarie.

La poésie nationale serbe nous montre les héros macédoniens ayant les mêmes mœurs et les mêmes coutumes que les autres Serbes. Nous avons déjà dit que la coutume serbe la plus remarquable et la plus caractéristique est la « slava ». De même que les ballades nous disent que le tsar Dusan et le prince Lazar ont célébré leurs « slavas », de même nous apprenons que

La Slava fut observée par Kraljevic Marko
Qui célébrait sa slava le jour de Saint Georges.
De nombreux invités sont venus célébrer la fête avec Marko
Deux cents prêtres, trois cents vénérables moines,
Et, en outre, douze évêques serbes...

Constantin Dejanovic, également, est chanté comme célébrant sa « slava », et il en est de même des autres héros macédoniens cités dans des ballades nationales.

Mais plus que la tradition populaire des autres territoires serbes, celle de la Macédoine elle-même révèle

(1) S. Ristic-Decanski spomenici — Belgrade, p. 71.

(2) V. S. Karadzic « Srpske narodne pesme » poèmes nationaux serbes, vol. II, Vienne, p. 215.

le caractère serbe de cette contrée. La tradition populaire en Macédoine, en fait, n'a jamais été, depuis son origine, autre chose que serbe.

En 1704, Jerotije Racanin, un moine de Rakovica, près Belgrade, fit un voyage à Jérusalem. En traversant la Macédoine il nota ce qu'il avait appris des habitants sur la tradition locale. Toutes ses notes démontrent qu'à cette époque les souvenirs serbes étaient seuls vivants dans la tradition populaire. A une journée de voyage au sud de Vranja, les paysans lui montrèrent le site où, durant l'époque du régime serbe, se trouvait une grande ville avec quarante églises, de sorte que les Turcs l'appelaient Krk-Klisa (quarante églises) ; non loin de là, est un autre lieu dit Satorista (le lieu des *sator*-tentes), où étaient placées les tentes de Marko-Kraljevic, Milos Obilic, Relja Omucevic et Novak Debelic. Tous ces héros sont des personnages historiques vraiment serbes. De là, Racanin alla à Gorobinci dans Ovce Polje, où il passa la nuit. Les paysans lui montrèrent les ruines des vieilles cités et des églises « qu'autrefois les Serbes avaient bâties, mais qui sont maintenant désertes ». On lui dit aussi que lorsque les Serbes s'installèrent dans ces contrées « ils vinrent d'abord à Ovce Polje et y établirent une aire en cuivre, parce qu'ils ne savaient pas battre le blé sur la terre nue ». Au sujet de Demir Kapija, sur le Vardar, Racanin dit que le peuple l'appelait « la Demir Kapija de Marko-Kraljevic (1).

Des traditions populaires recueillies en Macédoine, au cours du dix-neuvième siècle, révèlent encore mieux le caractère serbe du pays. La Macédoine est particulièrement riche en traditions concernant les personnages historiques serbes qui ont vécu autrefois en Macédoine, tels que le roi Milutin, Etienne Decanski, le tsar Dusan, Kraljevic Marko (2).

(1) Glasnik Srpskog Ucenog Drustva, vol. XXII, pp. 228-230.

(2) Les frères Miladinovci — Bugarske Narodne Pesme, pp. 527-528. — S. Tomic — Naselja, vol. III, pp. 430-468. Iv. Ivanic — Macedonija i Macedonci, vol. II, pp. 166-170 — J. H. Vasiljevic — Prilep, p. 61 — St. Novakovic — Balkanska Pitanja. — La Question balkanique, p. 224)

Mais il y a aussi, dans l'histoire de la Serbie, beaucoup de personnages qui n'ont jamais eu aucun rapport avec la Macédoine et dont le souvenir est néanmoins très vivace dans la tradition macédonienne ; tels sont Saint Stephan Nemanja et Saint Sava. Voyageant à travers la Macédoine aux environs de Pâques, en 1914, j'appris par les habitants de l'endroit que le village de Nemanjica, près d'Isitip, avait été appelé ainsi d'après Etienne Nemanja. Au sujet des villages de Bresico et de Bojilovce, dans le district de Zegligovo, j'ai pris note de la tradition locale, qui veut que Saint Sava s'y soit arrêté autrefois et qu'il ait maudit le premier et béni le second.

Mieux encore que dans la tradition en prose, le caractère serbe du pays ressort de la tradition poétique en Macédoine. Déjà en 1822, Vuk S. Karadzic disait de poèmes qu'il recueillit de deux marchands de Razlog qu'ils étaient de la poésie serbe. L'écrivain russe V. Grigorovic a également recueilli des ballades nationales durant ses voyages en Macédoine, en 1844. Quoique étant un bulgarophile enthousiaste, et bien qu'il fût accompagné à cette époque par des Bulgares, tout ce qu'il put dire en faveur du caractère bulgare des poèmes nationaux de la Macédoine, fut qu'ils étaient des traductions ou imitations de poèmes serbes (1). Lorsque le Bulgare P. Draganoff, professeur au lycée bulgare de Salonique, commença de recueillir des poèmes nationaux en Macédoine, il fut charmé par leur caractère serbe et ne put s'empêcher de remarquer qu'on est frappé par la présence de nombreux éléments serbes dans les poèmes nationaux de la Macédoine (2). Tous les recueils de poèmes nationaux de la Macédoine révèlent, à première vue, que le passé serbe, les lieux et caractères historiques serbes sont les objets principaux de la poésie nationale macédonienne. Au contraire, on n'y trouve aucune

(1) V. Jagic Enciklopaedija Slavjanskoj filologiji. — Encyclopédie de Philologie slave I. Petrograd, 1910, p. 533 (en russe).

(2) P. Draganoff « Makednosko — Slavjanski Sbornik » — Collection macédo-slave, Petrograd 1894, p. VIII (en russe).

mention des Bulgares. Quiconque connaît les ballades nationales serbes remarquera qu'il n'y a pas de différence entre les poèmes macédoniens et ceux qui ont été recueillis dans d'autres pays serbes. Nous allons préciser davantage encore cette identité entre la poésie macédonienne et la poésie nationale serbe en général.

Bien que les Serbes, en recueillant les poèmes nationaux, aient été consciencieux et loyaux, nous nous abstiendrons à dessein, pour prouver notre thèse, de faire usage de leurs ouvrages. Nous nous abstiendrons également de nous servir de l'excellente collection des poèmes nationaux de la Macédoine, publiée par cette grande autorité dans la matière qu'est Sv. S. Fastrebu, connu comme un écrivain de haute valeur et qui fut pendant de nombreuses années consul russe en Macédoine. Les Bulgares ont exprimé des doutes sur l'exactitude et l'authenticité de toutes les collections de poèmes macédoniens qui n'ont pas été faites par des Bulgares. C'est pourquoi j'établirai mes preuves uniquement sur les recueils de chants et de poèmes macédoniens publiés par les Bulgares. Pour agir de la sorte, mes raisons sont, d'abord, que je veux désarmer à l'avance la critique, même si elle devait venir du côté bulgare, et ensuite, que les exemples trouvés dans les collections bulgares me suffisent amplement pour prouver le caractère purement serbe de la poésie nationale et populaire macédonienne.

En parlant des collections bulgares de poèmes nationaux de Macédoine, il est nécessaire de faire quelques remarques préliminaires très importantes. D'abord, ce travail fut confié à des instituteurs, prêtres et agents bulgares peu instruits. De plus, les Bulgares se hâtaient de présenter au monde, sous le nom bulgare, le plus grand nombre possible de poèmes macédoniens et le travail fut fait avec précipitation et d'une façon très défectueuse. On a déjà remarqué depuis longtemps que les Bulgares, dans leur zèle pour la Macédoine, avaient fini par recueillir en Macédoine plus de poèmes qu'en Bulgarie et dans

tout l'ensemble des contrées bulgares (1). Et c'est sur cette échelle que les Bulgares ont toujours travaillé depuis. Enfin, ils avaient besoin de mettre la tradition nationale de la Macédoine au service de leurs aspirations politiques. Pour cette raison, ils poursuivaient sans pitié l'élément serbe et détruisaient tous les souvenirs serbes en Macédoine, en même temps qu'ils s'efforçaient de purger sa tradition de tout ce qui pouvait rappeler les Serbes. Mais comme il n'y aurait pas eu la tradition sans cet élément, ils se trouvèrent forcés ou bien d'en inventer une nouvelle, ou bien de retoucher et d'arranger celle qui existait en lui faisant perdre son caractère serbe. Nous avons déjà eu l'occasion de montrer à quelles extrémités s'est porté Etienne Verkovic, en falsifiant dans sa « Véda Slovenska », la tradition populaire et les légendes macédoniennes. Dans sa critique de *La Littérature Bulgare*, de Pipin et Spasovic, le Docteur V. Yagic, professeur de langue slave à l'Université de Vienne et le plus grand slaviste contemporain, qualifie de la manière suivante le travail des collectionneurs bulgares : « L'histoire de la littérature nouvelle et de la littérature la plus moderne des Bulgares est moins à même de nous révéler des produits littéraires réels que des tendances patriotiques (fondation d'écoles, publication de livres d'enseignement) et des luttes pour l'émancipation de l'église bulgare de l'influence grecque. Les ouvrages dans lesquels on a recueilli les chants nationaux se rapprochent davantage de la vraie littérature. Malheureusement, c'est précisément dans cette branche de l'activité littéraire que l'on trouve un remarquable monument de duperie (ein merkwurdiger Schwindel), où des trésors nationaux inestimables ont servi à édifier des théories fantastiques. Le reproche fait par les auteurs (Pipin et Spasovic) à Rakowski et Verkovic est pleinement mérité et justifié. Il est à désirer non seulement que l'exemple de ces derniers ne trouve plus d'imita-

(1) St. Protic O. Makedoniji. — Sur la Macédoine. — Belgrade, 1886, p. 86.)

teurs, mais que les Bulgares se décident eux-mêmes à rectifier au plus tôt, conformément à la vérité, ce qu'ils ont déformé. » (Möge ihr Beispiel nicht nur keine Nachahmung, sondern bald eine warheitsgemässes Korrection von Seiten der Bulgaren selbst finden.) (1). Même parmi les Bulgares, il y eut quelques écrivains sensés qui reconnurent le peu de valeur d'un tel travail de collection des traditions populaires. En faisant l'éloge de Vuk. Karadzic, auteur des recueils célèbres de chants serbes, le professeur Iv. Sismanoff, de l'Université de Sofia, dit : « Nos collectionneurs sont loin d'être des Vuk. Karadjic. » (2)

Mais aucun avertissement, aucun conseil n'empêcha les Bulgares de se servir de la tradition populaire macédonienne pour des buts politiques. L'exemple suivant nous montre avec quelle habileté ils se sont employés à cette œuvre. En 1889, le ministère bulgare de l'Instruction publique commença à Sofia la publication du « Sbornik za narodni umotvorenia » (*Recueil des œuvres littéraires populaires*). Ce Sbornik donnait un grand nombre de ces œuvres, spécialement de Macédoine. Au début les éditeurs, bien que très prudemment, laissaient paraître dans ce Sbornik quelques-unes des traditions macédoniennes, qui trahissent clairement leur origine serbe (3). En 1894, un recueil de ballades nationales de Macédoine fut publié à Pétrograd par P. Draganoff, professeur au lycée bulgare à Salonique (4). Ce recueil contient un grand nombre de poèmes où sont célébrés les personnages historiques serbes n'appartenant pas directement à la Macédoine. K. Sapkaroff publia une critique véhémente de ce recueil, attaqua Draganoff avec toute la furie d'un patriote bulgare outragé, pour avoir publié

(1) V. Jagic, Archiv für Slavische Philologie, IV. 1880, p. 471-472.

(2) Dr. Iv. Sismanoff, Importance et tâche de notre ethnographie (en bulgare), dans le Sbornik za narodni umotvorenia I, 1889, p. 15.

(3) Un des premiers volumes du « Sbornik » contient même la ballade serbe de la bataill de Kossovo « qui était de source macédonienne » (Sbornik, t. III, pp. 85-91).

(4) P. Draganoff, Makedonsko-slavjanski Sbornik, Petrograd, 1894.

des poèmes où sont chantés les héros serbes, et s'efforça de prouver que la Macédoine ne possède pas de traditions serbes (1).

A partir de cette époque, le « Sbornik » cessa de publier des traditions autres que celles ayant trait à des personnages qui ont vécu en Macédoine et à des événements qui se sont déroulés sur son sol. Cependant, en dépit de toutes précautions, les chants macédoniens portent la marque serbe, même dans les recueils bulgares. Nous nous servirons d'eux uniquement pour prouver l'identité de la tradition populaire en Macédoine avec celle des autres pays serbes. Nous avons sous les yeux trois recueils, indiscutablement bulgares, de ballades nationales de Macédoine :

1) Les frères Dimitrije et Constantin Miladinovci, *Poèmes nationaux bulgares*, Zagreb 1861. Les frères Miladinovci étaient des Serbes, originaires de Struga sur le lac d'Ochrida ; mais, de très bonne heure, ils prirent part au mouvement anti-grec en Macédoine, et embrassèrent le parti bulgare, auquel ils sont restés fidèles. Leur recueil contient des poèmes provenant de toutes les parties de la Macédoine. C'est un travail primitif, mais de tendance nettement bulgare. D'où le titre *Poèmes nationaux bulgares*.

2) P. Draganoff, *Recueil slavo-macédonien*, I, Pétrograd, 1894. Draganoff est un Bulgare de race pure. Il est originaire de Bessarabie. Il fut professeur au lycée bulgare de Salonique. Patriote bulgare acharné, il travailla à la bulgarisation des élèves serbes qui suivaient les cours du lycée bulgare. (V. l'annexe n° 2.) Il composa son recueil d'après les données fournies par ses élèves, venus de tous les coins de la Macédoine.

3) Sbornik za narodni umotvorenia, nauka a Knijnina (*Recueil de légendes populaires, de science et de littérature.*) La publication de ce recueil a été commen-

(1) Sbornik, t. XII, pp. 51-53.

cée en 1889, par les soins du ministère bulgare de l'Instruction publique ; c'est donc réellement une publication officielle du gouvernement bulgare. Dix-huit gros volumes ont déjà paru. Entre autres choses, ce recueil comprend un grand nombre de poèmes nationaux, la plupart de Macédoine.

Si nous comparons ces poèmes macédoniens recueillis par les Bulgares avec les poèmes nationaux des autres pays serbes, nous constatons ce qui suit :

1° Leurs thèmes sont toujours identiques. Il n'y a pas un seul poème macédonien, exception faite de ceux qui ont un caractère purement local, qui n'ait sa variante parmi les poèmes des autres régions serbes.

2° Les événements célébrés dans les uns et dans les autres sont absolument identiques. Ce fait est surtout remarquable dans les poèmes qui chantent les événements historiques. Ils sont tous tirés de l'histoire serbe. (La bataille de Kosovo, la prise de la forteresse de Stalac, la construction du monastère de Decani, les combats singuliers de Kraljevic Marco, les luttes du peuple serbe contre les Turcs, la libération de la Serbie, etc.) La constatation de ce fait provoqua l'étonnement de P. Draganoff, qui se vit contraint de faire, dans l'introduction à son recueil, les remarques suivantes : « Tout d'abord on est frappé de ce que, parmi tous les tsars, rois, voïvodes, héros et autres personnages de ces poèmes, les rôles principaux sont assignés uniquement aux personnages favoris et aux événements célèbres de l'histoire serbe du moyen-âge, de l'époque moderne et de l'époque contemporaine. »

3° Les noms géographiques mentionnés dans les uns et dans les autres sont également les mêmes. Quiconque connaît la poésie nationale serbe, même d'après les traductions, sait bien que l'on y cite le plus souvent parmi les pays serbes : la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, Srem, la Macédoine ; parmi les villes : Krusevac, Stalac, Belgrade, Prizren, Novi Pazar,

Nis, Vranje (en Serbie), Sarajevo, Mostar, Trebinje (en Bosnie-Herzégovine), Budim, Janok, Temisvar, Slankamen, Varadin (dans les régions d'Autriche-Hongrie habitées par les Serbes), Prilep, Bitolj, Skoplje, Ochrida, Kostur, Kratovo (en Macédoine) ; parmi les rivières : le Danube, la Save, la Morava, le Vardar, la Sitnica, et d'autres lieux célèbres, tels que : Kosovo, Sar-Planina, Kacanik, Dukadjin ; parmi les monastères : Hilendar, Decani, Ravanica, Gracanica, etc. Ces mêmes lieux géographiques se trouvent aussi le plus fréquemment mentionnés dans la poésie nationale macédonienne. Ces noms géographiques que nous venons d'énumérer, sont pris exclusivement dans les recueils de poèmes nationaux macédoniens édités par les Bulgares.

4° Les héros chantés par les deux poésies sont les mêmes. Ces personnages appartiennent tous à l'histoire serbe : le tsar Siméon (Etienne Nemanja, 1169-1196), son fils Saint Sava, Etienne Decanski (roi serbe, 1321-1331), le tsar Etienne Dusan (1331-1355), le tsar Lazar (Kosovski, mort en 1389) et sa femme Milica (morte en 1395), leur fils Lazarevic (1389-1426), Milos Obilic, Milan Toplica, Kosancic Ivan, Jug Bogdan, les neuf Iugovici, Vuk Brankovic (héros de Kosovo), Kralievic Marko (1371-1394), Dete Dukadjince, Relja Krilatica, Todor de Stalac, voïvode Momicilo, Bolani Dojcin, Starina Novak, Cruja Novakovic, Deli Tatomir, Pavle Pletikosa, les Senkovici, Ivan Crnojevic (du Monténégro), Krcmarica Mara, Kara-George (1804-1813), Heyduk Veljko (mort en 1813), Ilija Strelja (Ilija Delija), Prince Milos Obrenovic (1815-1839 et 1859-1860), Prince Milan Obrenovic (1868-1888). Cette liste aussi a été dressée exclusivement d'après les recueils publiés par des Bulgares.

5° La poésie nationale macédonienne ignore complètement les lieux géographiques et les personnages historiques bulgares. Si l'on y trouve quelques vagues allusions aux Bulgares, telles que celles qui ont trait au

roi Sisman, ou à la plaine de Sofia, elles sont insignifiantes, lorsqu'elles ne sont pas de vulgaires falsifications. Les Bulgares ignorent le mot « kralj » (1). C'est un terme qui n'est employé que par les Serbes. La plaine de Sofia est une région serbe et non pas bulgare (2). La poésie nationale serbe fait souvent mention de pays étrangers, tels que l'Italie, la Hongrie, Venise, l'Albanie, la Roumanie, la Russie, la Turquie et la Bulgarie. Les héros de ces pays y sont également chantés.

C'est un fait très significatif que la Bulgarie et les Bulgares se trouvent mentionnés plus fréquemment dans la poésie nationale des pays serbes autres que la Macédoine. L'histoire bulgare a eu ses grands événements, ses sites et ses personnages célèbres ; mais les Macédoniens les ignorent absolument. Tout ce qu'ils connaissent est purement serbe.

6° La poésie nationale serbe a fait une large place aux vieux monastères serbes. Les poèmes nationaux ont fait une réputation spéciale au monastère de Hilendar, sur le mont Athos, le premier foyer de la vie intellectuelle et des lettres serbes au moyen-âge. Les Bulgares avaient aussi leur monastère sur le mont Athos, le Zoograf, d'une date plus ancienne que le Hilendar, et qui était un foyer très important de la civilisation bulgare au moyen-âge. Lorsque la poésie nationale macédonienne veut chanter la gloire des monastères du mont Athos, elle ne parle que du Hilendar ; du Zoograf, il n'est même pas fait mention. La poésie macédonienne a célébré d'autres monastères serbes et pas un seul bulgare. Il est particulièrement important de remarquer que le monastère de Decani est un des thèmes

(1) Le mot « kralj » est inconnu des Bulgares. C'est la raison pour laquelle le roi de Bulgarie n'est jamais appelé « roi » mais « tsar » dans son pays. Les mots « kralj » et kraljica » (roi et reine) sont aussi familiers en Macédoine que dans les autres pays serbes. En poésie comme dans la conversation ordinaire, Kraljevic Marko est désigné sous le nom de « Kralj Marko ».

(2) La poésie nationale serbe considère toujours Sofia et ses environs comme une région serbe.

favoris des poèmes macédoniens. Il y a même une ballade consacrée à sa construction. Pourtant c'est Etienne Decanski qui a fait bâtir ce monastère ; il l'a dédié à la gloire du Tout-Puissant en signe de reconnaissance pour la victoire remportée sur les Bulgares en 1330.

7° Les noms de « Serbes (1), Bosniaques (2), Monténégrins (3), Croates (4) » , etc. se rencontrent fréquemment dans la poésie macédonienne. Le nom de « Bulgares » ne s'y rencontre pour ainsi dire pas.

8° Enfin, la langue des poèmes macédoniens est serbe et non bulgare. Pour écrire son étude sur les sons « dj » et « ć j » dans le dialecte macédonien de la langue serbe, Novakovic s'est servi du matériel fourni par les recueils de poèmes macédoniens publiés par les Bulgares ; il arriva pourtant, avec ce matériel, à démontrer que la langue parlée en Macédoine est serbe.

Le héros préféré de toute la tradition nationale serbe, spécialement de la poésie nationale, est sans contredit le roi macédonien du moyen-âge, Marko Kraljevic (1371-1394). « Il n'y a pas de Serbe qui ne connaisse le nom de Marko Kraljevic » : ainsi s'exprime le savant le plus autorisé en ce qui concerne les questions nationales serbes, Vuk St. Karadzic. Marko Kraljevic est aussi le plus populaire des héros dont le souvenir est conservé par la tradition nationale macédonienne. Partout, dans toute la nation serbe, on le chante dans les poèmes, on le célèbre dans les légendes. Il existe une foule de poèmes et de légendes consacrés à son enfance, à son héroïsme, à son mariage, à son amour de la justice, à ses combats, et finalement à sa disparition du monde. D'après la tradition populaire, Marko n'est pas mort ; il s'est retiré dans une caverne avec son cheval Sarac. Ayant mis un

(1) Frères Miladinovic, p. 355, P. Draganoff, pp. 60, 155, 156, 157, 158 Sbornik, IV, p. 69 ; t. XIV, p. 92, etc.

(2) P. Draganoff, p. 200.

(3) P. Draganoff, p. 141.

(4) P. Draganoff, p. 91, 141. Sbornik, t. XI, p. 35, etc.

peu de mousse devant Sarac, il frappa le rocher avec son épée, le fendit et laissa l'épée dans la fente ; puis il se coucha et s'endormit. Depuis, Marko dort sans se réveiller. Le cheval mange lentement la mousse, l'épée sort petit à petit du rocher. Lorsque la mousse aura été toute mangée, et que l'épée sera sortie entièrement du rocher, alors seulement, Marko se réveillera et quittera la caverne pour aller délivrer et unifier toute la nation serbe (1). Cette caverne où dort Marko Kraljevic et d'où le peuple serbe attend sa libération et son unité, est placée, d'après la tradition populaire, dans le Demir Kapija, sur le Vardar, en Macédoine (2).

Le moine Jervotije Racanin signale, déjà en 1704, que le peuple appelle le Demir Kapija sur le Vardar « Demir Kapija de Kraljevic Marco » (3).

Chaque enfant serbe connaît bien la légende d'après laquelle Kraljevic Marco se réveillera pour délivrer et unifier la nation serbe. Lorsque, en 1912, l'armée serbe volait pour ainsi dire à travers la Macédoine pour la délivrer de l'esclavage turc, les soldats, suggestionnés par la tradition nationale qu'ils connaissaient depuis leur enfance, croyaient vraiment voir Marko Kraljevic à cheval devant eux.

La tradition nationale serbe est l'expression de l'opinion nationale serbe.

L'idée la plus chère à la nation serbe est l'idée de la libération et de l'unité. Cette idée, la nation serbe l'a rattachée à la tradition de Kraljevic Marco et à la Macédoine.

(1) Vuk S. Karadzic, Srpski Rjecnik. — Dictionnaire serbe, voir sous : Marko Kraljevic. J. H. Vasiljevic, Prilep, p. 78. Cette légende, du reste, a été fréquemment publiée ailleurs.

(2) Iv. Ivanic, Macedonija i Macedonci. — La Macédoine et les Macédoniens I, 1906, pp. 230-231, II, 1908, p. 168.

(3) Glasnik Srpskog Ucenog Drustva, t. XXII, p. 230.

CONCLUSION

Pour rendre plus claires les idées exposées dans ce livre, il faut y ajouter une dernière explication, c'est-à-dire examiner si les Bulgares ont été conscients de la nature criminelle de leur action en Macédoine, action impliquant la violation du droit d'autrui.

La réponse à cette question n'est pas difficile à trouver, surtout pour celui qui a eu l'occasion, au cours de la Grande Guerre, de suivre de près les méthodes dont les Bulgares se sont servis pour exposer devant le monde leurs revendications nationales et territoriales. L'invasion du territoire serbe par l'armée bulgare ne fut pas présentée par les journaux bulgares comme une occupation de la Serbie, mais bien au contraire, comme la libération d'un pays bulgare. Leurs professeurs d'Université et leurs savants se sont tout de suite empressés de publier des ouvrages volumineux, écrits en bulgare et en langues étrangères, pour prouver que les territoires occupés par l'armée bulgare étaient bien des territoires bulgares et que les frontières de ce peuple comprenaient la moitié de la Serbie actuelle. Dans ce travail, les savants et les journalistes, en vrais apôtres, étaient suivis par la masse du peuple, de sorte qu'actuellement il n'existe pas en Bulgarie un seul homme qui ne croie que la Serbie est un pays bulgare. Après avoir occupé la Serbie, l'armée bulgare a eu l'occasion de s'emparer d'une partie de la Roumanie. A peine la Bulgarie y fut-elle installée, qu'elle

commença à employer les mêmes méthodes mises en œuvre dans les pays serbes. Les journaux bulgares célébrèrent en termes dithyrambiques la libération des territoires bulgares du joug roumain, et les savants bulgares se mirent au travail scientifique consistant à bulgariser les noms géographiques roumains, et à réveiller le soi-disant passé bulgare dans les villages situés dans les régions de Djurdjevo, Kalafat, Braïla, Ploeice, Krajova, Alexandrie, Bucarest, etc.

Ni la jeunesse historique, ni le manque de culture et de sens critique ne suffisent à eux seuls à expliquer ces erreurs des Bulgares. Il est évident qu'ils n'ont pu croire sincèrement à de pareilles théories, et qu'ils ont sciemment prêché le rapt de pays étrangers.

Le même traitement a été réservé à la Macédoine. Cependant, ici, nous avons des preuves évidentes que les Bulgares, en s'efforçant d'arracher cette province à la Serbie, ont été conscients de l'injustice dont ils se rendaient coupables.

Un des premiers et des plus sincères amis des Bulgares est certainement Stefan J. Verkovic. Cependant, déjà en 1860, il affirmait que les Macédoniens sont « *dépourvus de toute conscience nationale* (lisez *bulgare*). » Il est certain que les Bulgares macédoniens se sont appelés Slaves dans les premiers temps de leur histoire ; nous en avons des preuves évidentes dans les ouvrages des apôtres slaves, Cyrille et Méthode, et dans les livres de leurs disciples, qui sont tous unanimes à déclarer qu'ils avaient traduit la Bible en *langue slave*. Ce n'est que bien plus tard que ces Slaves prirent le nom de leurs conquérants bulgares. *Ce nom est donc plutôt une expression politique et administrative qu'une dénomination nationale* (1).

Et malgré cela, Verkovic ne se gêna point pour déclarer bulgares toutes les provinces balkaniques en Turquie

(1) I. Verkovic, Narodne pesme makedonskih Bugara, 1860, p. 6 et 13.

et pour se donner en Russie comme l'avocat principal de la cause bulgare.

Prvanoff, patriote bulgare connu, ayant fait ses études à Belgrade et connaissant par conséquent toutes les différences entre les deux langues, bulgare et serbe, savait fort bien que les Macédoniens sont de nationalité serbe. Néanmoins, cette certitude ne le gêna pas plus que Verkovic et il publia, en 1872, des « Abécédaires » pour les écoles bulgares de Macédoine où il insistait sur le but qu'il poursuivait par cette publication, à savoir « de désapprendre à ses frères bulgares la prononciation serbe des mots bulgares » (1).

Un des plus acharnés chauvins bulgares, Offeicoff (pseudonyme de M. Sopoff, ancien secrétaire de l'exarque bulgare et ancien consul bulgare à Salonique), avait publié, en 1888, un livre en français dans lequel il s'efforçait de démontrer le bien fondé des prétentions bulgares sur la Macédoine. Quoique essentiellement tendancieux, ce livre avoue que les Macédoniens, avant la création de l'exarchat, *étaient dénués de conscience nationale* (2).

M. Stambouloff, fameux homme d'Etat bulgare, « n'aimait pas les Macédoniens à cause de leur trahison et de leur manque total de sentiment patriotique (lisez : sentiment *bulgare*) » (3).

On pourrait citer de nombreux exemples à l'appui de la thèse que les Bulgares connaissaient très bien le caractère non bulgare des Macédoniens. Cependant, nous nous contenterons de n'en donner qu'un seul encore. Il est tiré d'un livre bulgare où se trouvent exposés, d'après les impressions recueillies sur place, le point de vue bulgare dans la question de la Macédoine et le programme bulgare à réaliser dans cette province. Ce livre, publié

(1) P. Draganoff, Izvestija S. P. Slavjanskago Blagotvoritelnago obcestva, 1888, cité par St. Protic dans « Macedonia » p. 13.

(2) Offeicoff, la Macédoine, Philipopoli, 1888, p. 45.

(3) « He (Stambouloff) also grew to dislike the Macedonians on account of their treachery and want of real sense of patriotism. » (M. Stambouloff, par A Hulme Beaman, London, 1895, p. 40.

à l'occasion de la fête millénaire des saints Cyrille et Méthode, est intitulé : « La Macédoine au jour de la fête millénaire des saints Cyrille et Méthode, ou la situation actuelle du bulgarisme dans ce pays ». Il y est affirmé, comme d'ordinaire, que la Macédoine est un pays bulgare, mais il ressort clairement de certains de ses passages, que la population macédonienne ne peut être considérée comme bulgare. « Si la Macédoine ne devient pas bulgare, dit ce livre, on ne réussira pas non plus à créer un Etat bulgare. C'est ce point principal qu'il faut retenir et ne jamais oublier. » Mais, « il faut nous l'avouer à nous-mêmes, c'est un état de choses triste et honteux : la plupart des Macédoniens sont privés d'une conscience nationale, indispensable pourtant à chaque peuple qui voudrait affirmer et revendiquer ses droits. Si l'Europe s'adressait aujourd'hui aux Macédoniens en leur demandant de se prononcer sur leur véritable nationalité, il serait à craindre que ce plébiscite ne tournât contre nous. » Cependant « un délai de dix ans, voire même de cinq ans, *bien mis à profit* par nous, serait suffisant pour qu'aucune force du monde ne puisse plus empêcher la Bulgarie de San-Stefano de venir une réalité » (1).

Enfin, qu'il nous soit permis de rappeler ici un événement qui démontre, d'une manière définitive, à quel point les Bulgares étaient conscients de ce fait que la Macédoine n'est point peuplée de Bulgares.

Bien au courant des véritables sentiments serbophiles des Macédoniens et connaissant à fond l'histoire des révolutions contre le régime turc, par lesquelles ce peuple a souvent manifesté son désir de s'unir à la Serbie, les Bulgares se sont empressés, dès la création de leur Etat, de fomenter une nouvelle révolte dans ce pays, décidés à présenter ensuite cette révolution comme un mouvement en faveur de la nation bulgare. Mais plus la nécessité d'une révolution s'imposait aux Bulgares,

(1) N'ayant pas pu consulter l'original de ce livre, nous nous sommes servis des citations rapportées par D. Bikelas dans son livre : Les rôles et les aspirations de la Grèce dans la question d'Orient, Paris, 1885, p. 46-47.

plus il leur était difficile de décider les Macédoniens à se lancer dans cette aventure, conçue uniquement dans un but égoïste par la nation bulgare. Pourtant, la révolution devait avoir lieu coûte que coûte, et les Bulgares eurent recours à la ruse. En 1879, ils lancèrent des proclamations au peuple macédonien en l'invitant à se soulever contre l'oppression turque, mais ils se gardèrent bien d'y faire la moindre allusion aux revendications et aux prétentions *bulgares* sur la Macédoine, et surtout d'y employer le mot *bulgare*, (Voir annexe VIII^e^.) Ce fait, d'une évidence frappante, ne peut s'expliquer que par la conscience qu'avaient les Bulgares des sentiments serbes de la population macédonienne.

Les peuples, de même que les particuliers, ont certaines qualités caractéristiques. L'étude du passé et du présent de la nation bulgare nous révèle un défaut prédominant de ce peuple, à savoir sa rapacité et le désir de s'approprier le bien d'autrui. C'est uniquement en tenant compte de cette tendance que l'on arrive à comprendre la psychologie de ce peuple, lequel, tout en sachant que ses prétentions sur la Macédoine ne reposaient sur aucun fondement, avait fait de son Etat un camp retranché, d'où les comitadjis se ruaient sur la Macédoine pour l'arracher des mains de ses véritables propriétaires. Et pendant que, partis de ce camp retranché, évêques, prêtres, maîtres d'école, agents et brigands se rendaient en Macédoine, où, par la religion, par les livres, par l'argent et par les armes, ils essayaient d'acheter, de tromper ou de terroriser la population serbe, les journaux, les savants et les hommes politiques, se tournaient vers le monde civilisé pour lui dire que les Macédoniens étaient des Bulgares brûlant d'impatience de s'unir à la Bulgarie.

A cette mentalité de comitadjis s'ajoute un désir de s'imposer à tous et partout, sans tenir aucun compte de la politesse la plus élémentaire.

Tous ceux qui ont eu des relations avec les Bulgares connaissent bien ce défaut national de ce peuple. Pour

le faire mieux saisir à nos lecteurs, nous en donnerons la description suivante, faite par un des meilleurs romanciers bulgares, Aleko Konstantinoff, dans son fameux roman sur « les Bulgares contemporains », qui porte comme titre le nom du héros, « Baya Gagno » (1).

C'est l'histoire d'un Bulgare contemporain, tel qu'il apparaît dans toutes les manifestations de la vie sociale : tantôt commerçant, voyageur et représentant national à l'étranger, tantôt homme politique, et, tout naturellement, grand patriote. Il excelle dans cette dernière qualité lorsque, passant par la Serbie, à Nich et à Belgrade, il ne laisse pas échapper une seule occasion de dire tout. haut, aux premières personnes rencontrées, fussent-elles son garçon d'hôtel ou le porteur à la gare : « Vous tous, vous êtes des Bulgares ; seulement, vous voulez vous faire passer pour des Serbes. »

Entre autres choses, le récit nous donne une description bien vive et réaliste du sans-gêne avec lequel le Bulgare s'efforce de s'imposer à tous et partout. Au commencement du récit, on nous montre Baya Gagno installé dans un compartiment de deuxième classe, se rendant avec un billet gratis, bien entendu, à une fête à Prague. Après avoir mangé et bu tout ce que les voyageurs de son compartiment avaient préparé pour le voyage, il les abandonne et se livre à des tentatives pour être admis dans la société de quatre personnes qui occupaient le compartiment voisin, de première classe. Tout d'abord, il trouve des prétextes pour y entrer de temps en temps : en demandant une allumette ou bien un verre de cognac pour soulager des crampes d'estomac ; finalement, il s'impose et ne sort plus du compartiment. Les premiers compagnons du voyage ont été vite oubliés ! Et, au fait, qu'aurait-il pu en tirer de plus ? Ils n'avaient plus rien ; toutes leurs provisions étaient mangées, cependant que nous, nous avions de tout en abondance. Baya Gagno ne manqua pas une seule occasion de goûter, par simple

(1) Baya Gagno, histoire d'un Bulgare moderne, par A. Konstantinoff Sofia, 1895, pp. 25-28.

curiosité, assurait-il, à tout ce que nous achetions au buffet, dans les gares où le train s'arrêtait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Du raisin ? Bravo ! Tiens, tiens ! Donnez-m'en quelques grains, je voudrais le goûter. Hein ! C'est rudement bon ! Bravo !

Cette curiosité le poussait à faire connaissance avec toutes nos provisions, notre cognac et nos tabatières.

— Cet étui est en argent du Caucase ? s'intéressa Baya Gagno, dès qu'il s'aperçut qu'un de nous se préparait à allumer une cigarette.

— Non, c'est un produit viennois ! répondit le propriétaire.

— Pas possible ! Fais voir ! Oh, oh, oh, tiens, tiens ! Ah, il y a du tabac aussi! C'est du tabac bulgare? Bravo! Attends que j'en fasse une petite cigarette. J'ai du papier à cigarettes ; si vous en avez besoin, vous savez, je suis là.

Qu'il était là, nous nous en aperçumes bientôt, rien qu'à l'odeur de ses chaussures, au parfum spécifique qu'exhalait toute sa personne en transpiration et aux manœuvres bien calculées par lesquelles il se préparait à envahir toute la banquette. Tout d'abord, il n'en occupait qu'un coin ; petit à petit, il réussit à s'installer à son aise, et finalement il força trois d'entre nous à se réfugier sur la banquette d'en face, ne laissant sur sa banquette que l'un de nous, et encore très serré, pour qu'il puisse s'étendre à son aise. Curieux de voir jusqu'où il irait, nous décidâmes de le laisser faire. Il ne tarda pas à satisfaire notre curiosité.

— Recule un peu, que je mette l'autre jambe ! Hein ! Bien ! Bravo ! Ah ! nom d'un nom, c'est un vrai plaisir... Ecoutez la locomotive comme elle fait du bruit : teuf, teuf ! Ce que j'aimé à m'étendre comme ça. Là où j'étais, on était trop serré. Et puis, c'était aussi des gens ordinaires... Qu'est-ce que vous mangez ? Des poires, n'est-ce pas ! Faites voir si je peux en manger une comme ça, couché. Merci ! Où en avez-vous trouvé ?

— Nous les avons achetées.

— Très bien, répondit Baya Gagno, la bouche pleine, j'aime bien les poires.

Bercé par le bruit régulier de la locomotive, il commença à sommeiller. Je me mis à chercher les moyens de nous débarrasser de lui. Finalement, une idée me vint. Je fis signe à mes amis et leur dis :

— On va faire du café, messieurs. Donnez-moi de l'alcool et une allumette !

— Du café ? s'écria Baya Gagno, en sautant de la banquette comme piqué par une aiguille ! j'en suis, moi, pour le café !

— Comment préparer le café, puisque nous n'avons pas d'eau, demanda l'un de nous.

— Vous n'avez pas d'eau ? s'écria Baya Gagno, je m'en charge. Attendez un moment ; puis il sortit du compartiment.

Nous pouffâmes de rire. Il rentra avec une cruche dans ses mains. Il nous expliqua d'abord qu'il s'était donné toutes les peines du monde, uniquement pour notre bien, à nous.

— Voilà, j'en ai trouvé. J'ai fait le tour de toutes les voitures. Au dernier moment, j'aperçois une cruche et je la prends. Mais une femme s'écria : « Dites donc, laissez cela, c'est de l'eau pour mon enfant. » J'ai réfléchi pour trouver un boniment à lui servir et je trouve : « Excusez, madame, un voyageur se trouve mal. — C'est vrai ? — Oui, madame. — Alors, prenez, seulement rendez-moi la cruche. » Qu'elle est bête !... Ouf ! je suis en nage ! Et maintenant nous allons boire notre petit café !

S'emparer par force du bien des autres, c'est la manière du comitadji. S'imposer et vivre aux dépens des autres, c'est la manière de Baya Gagno. Dans ces deux personnages sont incarnés le programme et l'idéal national bulgare.

C'est en poursuivant un tel idéal et un tel programme que les Bulgares sont arrivés à faire de la Macédoine serbe une question macédonienne !

APPENDICES

I

Les débuts de la campagne religieuse bulgare à Velès, racontés par Théodore Hadzi-Misev, de Velès (1).

Les habitants de Velès ne commencent à s'intéresser à la campagne religieuse qu'en 1860. Il est fort probable que, même à cette époque, ils n'auraient pas pris part à la lutte si l'évêque qui représentait alors le patriarcat de Constantinople dans cette ville n'avait pas été un Grec, nommé Antime, connu par les abus qu'il commettait et par sa servilité envers les Turcs. C'était un homme qui, déjà à l'époque où il était à Nis et à Ruscuk, avait envoyé nombre de gens au bagne et à la potence. Le mécontentement de la population envers le Grec Antime était tellement manifeste, particulièrement à Velès et dans tout le diocèse de Velès-Debar, que les agents de la propagande bulgare gagnèrent en peu de temps la ville de Velès tout entière à la lutte pour l'indépendance de l'Eglise bulgare et l'institution de l'exarchat bulgare. Antime recevait de son diocèse, à titre de revenus, 300.000 gros par an. Pour le chasser de la ville, les habitants de Velès s'avisèrent de lui

(1) Todor Hadzi Misev, originaire de Velès, fut dans sa jeunesse un excellent serbe et un bienfaiteur des écoles serbes de sa ville natale. Depuis l'institution de l'exarchat bulgare, il est devenu bulgarisant. En se retirant à Salonique, plus tard, il est devenu sujet russe et a mené l'existence d'un commerçant très riche et très estimé. Il est mort en 1911 à Salonique.

offrir 50.000 gros seulement ; l'évêque n'accepta pas et se rendit auprès d'un certain Ismaël effendi, Turc très riche et très instruit, qui exerçait une influence considérable non seulement à Velès, Monastir et Skoplje, mais aussi en haut lieu à Constantinople. Ismaël-effendi était lié d'une très grande amitié avec le vieux Hadzi-Misevic, Djordje Hadzi-Drndarévic et Yanko Hadzi-Kusévic, les commerçants les plus riches de Velès. Mais comme l'école serbe n'inspirait pas beaucoup de confiance aux autorités turques, comme, d'autre part, les agents bulgares faisaient tout leur possible pour la faire fermer — en quoi ils ont parfaitement réussi — ces trois notables de Velès, ajoutant foi aux promesses séduisantes et aux paroles mielleuses des propagandistes bulgares, s'enrôlèrent dans les rangs des bulgarisants et arborèrent le drapeau du bulgarisme à Velès et dans tout le diocèse de Velès-Debar.

Conséquemment, lorsque l'évêque Antime se rendit chez Ismaël-effendi pour se plaindre des bulgarisants de Velès, en prétendant que ceux-ci s'apprêtaient à lever l'étendard de la révolte dans la ville, le notable Turc savait d'avance que ses allégations n'étaient qu'une calomnie pure et simple et ne voulut pas appuyer sa requête. Sur ces entrefaites, la majeure partie de la population de Velès déclara aux autorités ne pas reconnaître, à l'avenir, Antime pour évêque. Alors Ismaël-effendi fit venir Antime auprès de lui et l'engagea à donner à l'école grecque de Velès, fréquentée par les enfants tsintsares, — étant donné que les vrais Grecs n'existaient pas à Velès, — une somme de 100 livres (2.200 francs) et autant à la nouvelle école bulgare, fréquentée alors par les enfants serbes des parents bulgarisants. Il lui conseilla aussi de quitter Velès et d'aller à Constantinople. Antime se rendit à son avis et s'en alla à Constantinople ; mais il fut aussitôt renvoyé à Velès par le patriarche. C'est à ce moment qu'arriva la dépêche de Constantinople, adressée par les représentants bulgares Cumakoff et Tapsilestoff, disant que l'Eglise bulgare était séparée du patriarcat grec. Le peuple déclara alors définitivement aux autorités sa ferme résolution de ne pas reconnaître Antime pour son évêque. Celui-ci télégraphia à Constantinople que « Velès était en révolte et que le sang avait

coulé », etc. Dans la capitale, on ajouta foi à cette nouvelle et l'ordre fut donné à Ahmed-pacha, préfet de Monastir, — car Velès relevait alors de Monastir, — de marcher avec des troupes sur Velès et de réduire les insurgés à l'obéissance.

C'était au mois de janvier, par un froid excessivement rigoureux. Ayant appris en temps utile la nouvelle de l'arrivée de troupes, Ismaël-effendi dépêcha un bey dans la direction de Prilep, à six heures de marche de Velès, à la rencontre d'Ahmed-pacha. Le bey fit semblant de ne pas connaître le motif de l'arrivée du pacha ; et lorsque celui-ci lui demanda où on en était avec la révolte, il répondit qu'il n'y avait pas de révolte dans la ville et persuada le pacha que les bulgarisants de Velès étaient dans leur droit et que les Turcs de la ville étaient en très bons termes avec eux.

La veille du jour de l'Epiphanie (le 5 janvier 1870), Ahmed pacha arriva à Velès et manda auprès de lui les Turcs notables, qui déclarèrent tous qu'ils pouvaient répondre des chefs bulgarisants, que ceux-ci étaient des gens honnêtes et loyaux, que leurs revendications étaient très légitimes et que les véritables rebelles étaient ceux d'entre les Serbes et les Tsintsares qui s'étaient ralliés au parti de l'évêque Antime. Une telle garantie donnée par les Turcs devait forcément assurer d'avance le triomphe des bulgarisants de Velès, qui déclarèrent le jour même à Ahmed pacha qu'ils ne voulaient plus Antime pour leur évêque et qu'ils ne reconnaissaient pas l'autorité du patriarcat de Constantinople, mais uniquement celle de l'exarchat bulgare. Ahmed pacha télégraphia à Constantinople que tout était calme à Velès et que les revendications des bulgarisants étaient légitimes.

Le lendemain matin 7 janvier, jour de la Saint-Jean, le pacha reçut de Constantinople une dépêche disant que la Porte avait reconnu l'exarchat bulgare. Lorsqu'il en porta le texte à la connaissance des principaux notables, ce fut un délire d'enthousiasme.

Le pacha fit ensuite venir l'évêque Antime et l'accabla de de reproches pour avoir envoyé à Constantinople une nouvelle fausse. L'évêque eut tellement peur qu'il signa aussitôt sa démission, la remit au pacha et partit pour Constantinople.

Le pacha était accompagné de son adjoint, le Serbe Georges Berovic, de Skadar (plus tard Berovic pacha, prince de Samos et vali de Crète), homme très sympathique. Celui-ci rendit visite aux chefs des bulgarisants, en les encourageant dans la lutte contre la hiérarchie grecque.

Le pacha fut reconduit à Velès en grande pompe. Le peuple l'accompagna, à pied, loin de la ville. Au moment où il prenait congé de la population, une allocution lui fut adressée par l'institutrice de Velès, une Serbe née en Autriche que le commerçant Yanko Kusevic avait emmenée de Prizren pour être institutrice serbe. Le pacha répondit en recommandant à l'institutrice d'enseigner aux enfants, à l'avenir aussi, la science et la loyauté. La conduite de l'institutrice en imposa à tous les habitants ; cependant, cela ne les empêcha pas, bientôt après, de la renvoyer et de la remplacer par une institutrice bulgare. L'intérêt de la propagande bulgare le réclamait. (1)

II

M. Jean Veljic, de Deber, raconte comment il fut fait Bulgare malgré lui par les instituteurs bulgares. (2)

En 1886, lorsque j'eus terminé mes études en troisième classe du gymnase bulgare à Salonique, et que je m'apprêtais à aller passer mes vacances dans ma famille, les professeurs de bulgare, G. Popoff et Kuleff, ainsi que l'archimandrite Kozma Pricestanski, m'engagèrent à démontrer à mes parents

(1) I. Ivanic : Pagesd'histoire religieuse des Serbes en Turquie au XVIII[e] et au XIX[e] siècles. Belgrade, 1902, p. 90-93.

(2) M. Iovan Veljic est originaire de Debar et descend d'une vieille famille serbe. Comme sa ville natale n'avait pas de gymnase serbe, il fut envoyé par ses parents au gymnase bulgare de Salonique, où les élèves originaires de Macédoine étaient élevés aux frais du gouvernement bulgare. Voyant que leur enfant allait devenir Bulgare dans cette école, les parents l'en retirèrent et l'envoyèrent au gymnase serbe. M. Veljic a fait ses études aux Universités de Belgrade et de Genève. Lorsque le gymnase serbe fut ouvert à Salonique, il y occupa la place de professeur Aujourd'hui, il est établi à Salonique, où il vit en qualité de professeur serbe en retraite, toujours conscient de son origine serbe.

et à toute la famille qu'ils ne devaient pas prononcer les sons « dj » et « c », mais, à leur place, « zd » et « st », autrement dit, qu'au lieu de dire « Kuca », « vedja », « sveca », « Djurdjevdan », « gradjanin », ils devaient prononcer « K'sta », « vezda », « svesta », « Georg'ev-dan », « grazdanin ». Sur l'ordre de G. Draganoff, un autre de mes professeurs, j'ai fait une collection d'une quarantaine de chansons populaires des environs de Debar. Cependant, lorsque, à mon retour, je les ai présentées à ce professeur, il m'a dit que c'étaient là des chansons serbes, et aussitôt il a commencé, en ma présence, à les corriger et à les arranger conformément à l'idiome bulgare.

J'étais réellement offusqué de ce que le professeur avait pu dire que les chansons de ma contrée étaient serbes et que la langue en était serbe, car à ce moment j'étais déjà imbu de l'esprit bulgare, grâce aux bulgarismes que les instituteurs ne cessaient de m'inculquer. J'avais honte de parler le langage de ma ville natale. Au lieu de prononcer « ja », « ce », je disais, à la bulgare « az », « ste ». Mon éducation était faite de telle sorte que je méprisais ma douce langue maternelle et sa belle prononciation. Ah ! soyez bénies, science et instruction ! Ce n'est que maintenant que j'arrive à sentir la pureté et les délices de ma langue maternelle serbe. Lorsque je retournerai chez moi, je prierai mon père et ma mère de me pardonner de les avoir torturés en les poussant à apprendre le bulgare. Eclairé par la vraie science, je les revois maintenant me regarder de leurs yeux pleins de larmes en m'écoutant les inciter, après avoir moi-même perdu mon langage maternel, à le renier à leur tour. (1)

(1) M. M. Veselinovic : Les Serbes de la Macédoine et de la Vieille Serbie. Belgrade, 1888, p. 7-8. M. Rista Ognjanovic, professeur au gymnase serbe à Skopljé, qui avait commencé aussi ses études à l'école ulgare, raconte son propre cas de la même façon.

III

Comment, au dire d'un Monastirien, la propagande bulgare gagna du terrain en Macédoine. (1)

C'est il y a trente ans seulement, que la propagande bulgare commença à s'organiser ; jusqu'à cette date, il n'y avait que des écoles serbes et grecques en Macédoine et en Vieille Serbie. En ce qui concerne l'Eglise, nous relevions du patriarcat de Constantinople et souffrions beaucoup des exactions du clergé grec. C'est ce mécontentement qui fut mis à profit par les Bulgares lorsque, dans leur lutte en vue d'obtenir l'institution de l'exarchat, ils essayèrent de semer aussi l'esprit de révolte parmi les habitants serbes de notre région. Les agents et les apôtres de la propagande bulgare vinrent à nous avec une bouche mielleuse et de l'argent en poche. Ils nous ouvrirent leurs bras comme à des « frères » en promettant de remédier à nos souffrances, à la condition que nous leur prêtions aide et assistance dans la lutte pour l'exarchat.

Il ne serait pas juste de nous reprocher d'avoir écouté les voix de sirènes des Bulgares. Nous étions, à ce moment, délaissés de tout le monde : la première main tendue pour nous secourir dans notre détresse fut celle des Bulgares. Nos compatriotes établis à Belgrade, n'avaient aucun souci de nous. C'est à nos propres frais que nous avons fondé la plupart des écoles serbes, et encore n'avons-nous pu trouver que quelques Serbes patriotes pour être instituteurs chez nous. C'est plus tard seulement, lorsque l'exarchat fut institué, qu'une école pour les élèves originaires de la Vieille Serbie

(1) Le Monastirien en question appartenait autrefois personnellement au service de la propagande bulgare. Un échange de vues fréquent avec le parti opposé l'a amené à la conviction qu'il n'était pas, comme les Bulgares le lui avaient inculqué, de nationalité bulgare, mais serbe, et que, par suite, il commettrait une action honteuse s'il continuait à prêter appui aux menées serbophobes des Bulgares.

et de Macédoine fut ouverte en Serbie ; mais elle aussi fut fermée quelques années après.

Une autre circonstance favorisa encore les Bulgares dans leur action de propagande. Ils savaient bien que nous avions pris l'habitude de nous appeler « Bugari ». Ce nom signifie tout autre chose que « Bolgari », c'est-à-dire « Bulgares » ; mais comme il y avait une grande ressemblance entre les deux mots, les agents bulgares pouvaient sans peine nous inculquer dans l'esprit que nous étions Bulgares de vieille date. Certes, notre langue, nos poésies populaires et notre histoire étaient en opposition avec ce nom ; mais nécessité ne connaît pas de loi. Nous nous jetâmes dans les bras des Bulgares, car en dehors d'eux personne ne s'occupait de nous, tandis qu'ils nous promettaient de nous libérer d'abord de l'autorité de l'Eglise grecque et ensuite de la domination elle-même.

Au commencement, la propagande bulgare se faisait sur une échelle fort modeste, pour cette simple raison qu'elle ne disposait pas encore, à cette époque, des moyens qu'elle possède actuellement. En outre, les écoles serbes et grecques et le clergé grec entravaient son action. Elle se débarrassa de ce dernier en 1870, le jour où l'exarchat fut institué. Les prêtres bulgares remplacèrent les prêtres grecs et commencèrent aussitôt une vive campagne en faveur des Bulgares. Déjà par ce fait, leur action avait gagné considérablement de terrain.

En 1876, ils réalisèrent un nouveau progrès aussi imposant que le premier, toujours grâce aux dispositions favorables du gouvernement ottoman à leur égard. Voyant la Serbie lui déclarer la guerre, le gouvernement ottoman fit fermer toutes les écoles serbes et en expulsa les instituteurs. Bien entendu, les Bulgares en profitèrent aussitôt pour remplacer les écoles et les instituteurs serbes par des écoles et des instituteurs bulgares.

Les maîtres d'école chassés s'adressèrent à Belgrade pour demander aide et assistance, mais leur démarche fut vaine. S'il n'avait pas agi de la sorte, le gouvernement serbe aurait pu se servir utilement de ces gens. Ces instituteurs, qui étaient connus et aimés du peuple et que nous aurions

accueillis de nouveau à bras ouverts, seraient rentrés chez nous à la fin de la guerre pour se livrer à nouveau à leur ancienne occupation, ou du moins ils eussent entretenu dans le peuple les sympathies pour les Serbes.

La Serbie ne s'est pas occupée de nous jusqu'à ce jour, même après les événements de 1878. Elle nous a complètement abandonnés aux Bulgares qui, n'étant pas aussi inactifs que les Serbes, ne perdirent pas leur temps et s'attachèrent à bulgariser le peuple.

Le chef suprême de la propagande bulgare est l'exarque bulgare à Constantinople, assisté d'un secrétaire, en l'occurrence M. Sopoff (Offeikoff). L'exarque prélève tous les ans sur ses revenus personnels une somme de 30.000 livres turques pour la propagande. D'autre part, le Sobranje bulgare a décidé, dès le rétablissement de l'Etat bulgare indépendant, de réserver chaque année, dans le budget des dépenses publiques, une somme de 400.000 lèves (francs) pour l'établissement et l'entretien des écoles bulgares dans nos régions, et la Roumélie orientale a voté dans ce but une subvention annuelle de 60.000 francs.

A l'heure actuelle, la Bulgarie unifiée donne pour les écoles bulgares en Macédoine et en Vieille Serbie, 600.000 francs par an ; en outre, le gouvernement bulgare accorde plus de deux millions de francs par an pour la propagande, en prélevant cette somme sur les fonds secrets. Si ces chiffres paraissent incroyables, il suffit de consulter le budget des dépenses de la Bulgarie. On y verra que le Ministère des Affaires Etrangères dispose d'une somme de 2.800.000 francs par an, bien qu'il n'ait pas à subvenir à l'entretien des légations et des consulats, alors que le ministère des Affaires étrangères de Serbie ne dispose que de 800.000 francs (dont 100.000 francs seulement constituent les fonds secrets), somme avec laquelle il doit pourvoir aux besoins de dix légations et de quatre consulats généraux. Par conséquent, le ministère des Affaires étrangères bulgare dispose d'au moins 2.400.000 fr. par an. C'est une somme qui lui permet non seulement d'organiser la propagande chez nous, mais aussi d'accorder des subsides à la presse européenne et aux différents auteurs. Une

certaine subvention annuelle était autrefois mise à sa disposition aussi par la Russie, mais je crois que, depuis 1885, elle n'a plus été accordée. Il est cependant bien possible que je me trompe. Il suffit de constater que le gouvernement et l'exarchat bulgares dépensent tous les ans 3.700.000 francs dans des buts de propagande !

. . . . . .

J'ai déjà fait remarquer que l'exarque bulgare est l'organisateur principal et que l'exarchat est le centre de la propagande Je dois ajouter maintenant, pour me faire mieux comprendre, que l'exarchat bulgare fut entraîné dans cette voie par la Porte elle-même qui le fit, il est vrai, sans le vouloir — et que c'est elle qui l'y pousse encore aujourd'hui.

A l'époque où il fut institué, l'exarchat exerçait son autorité, entre autres, sur cinq archevêchés dans la Bulgarie du Danube et sur huit autres en Vieille Serbie. Ceux de Sofia, Vraca, Vidin, Nis, Pirot, Kustendil, Samokov et Velès étaient de ce nombre ; les cinq derniers appartenaient, jusqu'alors, au patriarcat serbe de Pec. Le fait que ces régions essentiellement serbes furent ainsi livrées aux Bulgares, n'est-il pas une preuve manifeste ou de l'ignorance sans bornes témoignée par la Porte ou de la vénalité du grand vizir d'alors ? Mais ce n'est pas tout. L'article 10 du firman en question stipule qu'à l'avenir tous les diocèses dont la population, à l'unanimité ou à la majorité des voix, réclamerait sa réunion à l'exarchat, devront être incorporés à ce dernier.

Par cet acte, la Sublime Porte a laissé à la propagande de l'exarchat la porte grande ouverte. Nous autres Slaves, nous étions tous mécontents du clergé grec ; à ce ressentiment s'ajoutait encore l'espoir de pouvoir entendre la messe en slave liturgique. En arrivant dans nos villages, les apôtres de la cause bulgare pouvaient donc sans peine recueillir les signatures.

A peine l'exarchat bulgare fut-il institué, qu'on entreprit la campagne en faveur de l'Eglise bulgare à Ochrida et à Skoplje. La commission turque chargée de consulter la population constata partout le désir du peuple de se rallier à l'exar-

chat, le bakchich adroitement passé ayant fait son effet. En un mot, déjà en 1872, les évêques bulgares furent installés à Ochrida et à Skoplje.

La Porte éprouvait continuellement des craintes au sujet de l'attitude de la Serbie et de la Grèce ; elle s'attendait toujours à quelque surprise ou ruse de leur part, tandis que les Bulgares lui paraissaient une raja inoffensive. C'est ce qui explique ses bonnes dispositions envers les menées bulgares. Elle était loin de se douter, la malheureuse, que les Bulgares deviendraient un jour pour elle des ennemis beaucoup plus redoutables que la Serbie et la Grèce réunies. Aujourd'hui encore, après tant d'expériences, nous voyons la Turquie déprécier l'importance des agissements bulgares et prendre ombrage du moindre mouvement des Serbes inoffensifs !

Les progrès de l'éhontée propagande bulgare amenèrent, non pas les Serbes, comme on serait porté à le croire, mais les Grecs, à user des mêmes moyens et à exécuter une manœuvre analogue. Le patriarche de Constantinople convoqua le clergé grec en un concile qui déclara coupables d'hérésie les prêtres bulgares et leurs adeptes. Comme il fallait s'y attendre, les Bulgares protestèrent contre cet acte. Le litige n'est pas encore réglé.

Les événements de 1876 décidèrent la Porte à supprimer l'article 10 du firman et à déposer les évêques de Skoplje et d'Ochrida. Depuis cette époque, les Bulgares font tout leur possible pour amener la Porte à remettre en vigueur l'article en question ; mais il paraît que la Porte a fini par découvrir le jeu, car les décrets de nomination de ces évêques ne sont pas encore signés.

L'exarque prit sa revanche en 1880, en déclarant ses représentants auprès du peuple tous les chefs des municipalités scolaires et religieuses, et particulièrement en instituant dans l'exarchat même un « office scolaire ». C'est cet office qui assume la direction des écoles chez nous et s'occupe de leur entretien. Connaissant l'adresse incroyable et l'unanimité dont les Bulgares font preuve toutes les fois qu'il s'agit d'une visée panbulgare, on peut aisément s'imaginer combien solides sont

actuellement les assises sur lesquelles repose leur propagande en Macédoine (1).

Même à côté des évêques grecs, les Bulgares ont placé leurs autorités religieuses qui agissent précisément en sens contraire, et rendent ainsi illusoire le rôle des évêques. A Ochrida, Skoplje, Debar, Velès, Monastir, Salonique, les Bulgares ont leurs propres évêques auxquels ils accordent des appointements très élevés. Chaque archiprêtre est entouré d'un conseil qui administre les affaires de l'Eglise et de l'Ecole ; il remplit ainsi toutes les fonctions d'un évêque sans en porter le titre. Les évêques grecs assistent, impuissants à l'empêcher à cette usurpation de leurs attributions. En outre, les archiprêtres exercent sur le clergé une autorité absolue, même pénale : à Salonique, par exemple, cette fonction est confiée à l'archimandrite Kozeljeff. L'archiprêtre est assisté d'un « économe » dont l'emploi peut quelquefois être occupé par un civil. Cet économe est membre du conseil religieux et scolaire en même temps qu'adjoint de l'archiprêtre ; plus particulièrement, il est chargé de la correspondance de l'archiprêtre avec les municipalités de son ressort. Là où il y a des écoles secondaires, leurs directeurs font également partie du conseil religieux et scolaire.

La propagande bulgare est combattue uniquement par quelques partisans de la Serbie et de la Grèce. Les premiers peuvent être répartis en trois catégories : la première comprend ceux qui sont conscients que nous ne sommes pas Bulgares mais Serbes, et chez lesquels le sentiment de la nationalité est d'importance primordiale ; la deuxième est constituée par ceux qui se sentent moralement attachés à la Serbie par les chansons populaires et chez lesquels subsiste encore le souvenir, légué par la tradition, de l'ancienne grandeur serbe ; finalement, la troisième catégorie comprend ceux qui ont séjourné en Serbie ou qui y vont travailler tous les ans.

Les partisans des Grecs sont pour la plupart des Grecs ou des Macédoniens hellénisés ; quelquefois ce sont simple-

(1) Dès lors, il ne faut pas s'étonner si l'exarchat a muni chaque municipalité religieuse d'un cachet portant l'inscription, en bulgare : « Municipalité religieuse bulgare. »

ment des ennemis du « bulgarisme ». Le plus souvent, ils agissent de concert avec les partisans de la Serbie (1).

IV

Pétitions adressées au prince Milan de Serbie et au Congrès de Berlin par les Macédoniens en vue de leur réunion à la Serbie.

a) *Pétition adressée le 10 mai 1878, du mont Babuna, au prince Milan Obrénovič par 170 maires, prêtres, archimandrites, etc., des districts de Kicevo, Prilep et Velès.*

Il y a quelque temps, les notables de nos villes, ceux-là mêmes qui nous dépouillaient et nous détroussaient jusqu'à ce jour concurremment avec les Turcs, nous firent savoir que nous allions tomber sous l'autorité de certains Bulgares et d'un certain Etat bulgare, comme si nous n'étions pas de vrais et purs Serbes mais une sorte de Bulgares.

Nous tous, ô notre Auguste Maître, habitants des nahijas de Skoplje, Tétovo, Debar, Kicevo, Velès, Prilep, Monastir, Kostur, Korica, Salonique, Serès, Tickves, Istip, Radoviste, Nevrokop, Melnik, Kocani, Kratovo, Kumanovo, Banjska, Radomir, Sofija, Kriva Palanka, Samokov, Dupnica, ainsi que des nahijas avoisinantes, nous sommes de vrais et purs Serbes depuis des temps immémoriaux, et notre pays est la vraie et pure vieille Serbie, ce qui est prouvé par les innombrables monuments purement serbes que l'on trouve partout, à chaque pas, dans toutes les nahijas de la Macédoine, citées ici ou non.

Il suffirait, pour le prouver, d'énumérer et de montrer tous nos villages et toutes les localités dans les nahijas précitées : notre résidence métropolitaine à Debar et les ruines de nos résidences métropolitaines dans presque toutes les nahijas; les églises et les monastères, tels que Notre-Dame et Saint-

(1) S. Gopcevic : La Vieille Serbie et la Macédoine, t. II. Belgrade, 1890, p. 301-304.

Archange à Prilep, œuvres pies du rōi Milutin et du roi Marko; Saint-Jean Slepcevacki et Saint-Nicolas, dans la même ville, bâties par notre roi saint Decanski ; Saint-Jean, Saint-Naum et la Sainte-Vierge Immaculée, à Ochrida, fondations des rois Vojislav et Vladimir ; Saint-Nicolas Toplicki, à Monastir, œuvre pie de Milan Toplica ; Saint-Dimitrije, à Skoplje, bâtie par le roi Andrejas ; Saint-Jean, à Kriva Palanka, la sépulture du despote Georges Smederevo, fondation du roi Dragutin ; Saint-Nicolas et Saint-Archange, Notre-Dame et Saint-Sauveur, à Istip, œuvres pies du roi saint Dechanski ; la sépulture du saint Nemanjic à Kratovo, le tombeau de Relja Krilatica à Rilo ; l'église de Nemanic, aux environs d'Istip, la source d'où jaillit la race des Némanjici ; Saint-Démétrije, à Velès, fondation du frère de Némanja, le Zupan Stracimir ; Saint-Pantaléja, à Kocani, œuvre pie de saint Siméon Némanja ; St-Antanas, à Tetovo, fondée par le prince Lazar ; Saint-Jean et Saint-Georges, à Debrica, fondations du roi Radoslav et du roi saint Milutin ; Sainte-Vierge Immaculée et Presveta Bogorodica, à Kicevo, œuvres pies du roi saint Milutin et de son frère Dragutine ; Notre-Dame Devica, fondation du roi Uros-le-Grand, sans compter des dizaines et des centaines d'autres églises et monastères bâtis par nos rois et nos empereurs. Ceci est attesté aussi par les saintes reliques de nos illustres rois et empereurs et des autres saints et adorateurs de Dieu : celles du roi saint Milutin, à Sofija ; du rōi saint Jean-Vladimir, à Elbasan; de Saint-Naoum, à Ochrida; de Saint-Prohor, à Koumanovo ; de Saint-Jakim, à Palanka ; de Saint-Gabriel, à Kratovo ; du Roi-Saint, à Djakovica ; du roi saint Pétrislav, à Belgrade d'Albanie ; du roi saint Etienne-Vladimir, à Janina ; de l'empereur saint Joas, de Barlaam et de Barnabé et de l'impératrice sainte Angéline, à Météor ; de la reine sainte Hélène, à Djakovica, ainsi qu'un grand nombre d'autres.

Pour ce motif, en t'envoyant, au nom des nahijas de Prilep, Kicevo et Velès tout entières, nos délégués Jean Hadzi-Trajkovic, Mincik Dj... et A... D..., nous te prions humblement de nous réunir à notre patrie, notre mère sacrée la Serbie, pour que, nous aussi, nous soyons délivrés de l'escla-

vage, que nous recouvrions notre dignité humaine et devenions des membres utiles des nations européennes, au lieu de remplacer l'esclavage pénible et odieux des Turcs par un esclavage pire et abhorré, celui des Bulgares. Car autrement, cet esclavage nous forcera ou d'égorger nos propres enfants pour être libres de venger cette injustice ou d'abandonner notre sol sacré, nos églises et nos cimetières et tout ce qui nous est agréable et cher, ce qui ne serait d'aucune utilité pour l'Europe et encore moins pour notre peuple.

b) *Pétition adressée au roi Milan et signée de* 520 *maires de villages des départements de Koumanovo, Kratovo, Palanka, Istip, Petric, Strumica et Kocané, rédigée le* 2 *juin* 1878 *au mont Koziak.*

Informés ces jours-ci par les notables de nos villes, qui nous dépouillent et nous détroussent, concurremment avec les Turcs, depuis Kossovo, malgré tant de sang versé par nous avec nos frères de Serbie dans la lutte contre notre ennemi commun qui veut nous exterminer, que nous allons rester sous la domination turque si nous ne voulons pas nous résigner à appartenir à la Bulgarie russe, nous prions humblement Votre Majesté, notre Maître unique, vrai et miséricordieux, de nous réunir à notre pays, la Serbie. Car nous sommes tous Serbes dans les districts de Kumanovo, de Skoplje, de Monastir, de Radomir, de Melnick, de Nevrokop, de Kocané, de Strumica, de Velès, et dans les autres districts avoisinants ; nous sommes les plus purs anciens Serbes et notre pays est le plus pur pays serbe et le cœur même de la Serbie d'où sortirent non seulement les saints Némanjici, mais aussi où prirent naissance l'Etat serbe, la littérature, la gloire, la puissance et la grandeur serbes, tout ce qui était serbe et ce qui l'est encore aujourd'hui.

Aujourd'hui encore, c'est attesté, entre autres, par des centaines et des milliers d'églises et de monastères serbes, intacts et à l'état de ruines, et d'autres monuments serbes. Mentionnons seulement, parmi les églises : Notre-Dame, à Makejce, où fut couronné notre roi saint Milutin ; Saint-Giu-

ragj Nagoricki, bâtie par notre roi saint Milutin en signe de reconnaissance à Dieu pour avoir pu sauver la Serbie et l'Europe entière de l'invasion des Tartares; Notre-Dame Zabelska, œuvre pie d'Etienne Nemanja ; Notre-Dame de Kormin, fondation des rois Radoslav et Dragutin ; Saint-Père-Prohor Pcinjski, fondation du prince Lazar ; Saint-Jacim Osogosvki, œuvre pie du roi Dragutin et le tombeau du despote Georges Brankovic ; Saint-Archange à Skoplje, bâtie par Etienne Nemania ; Saint-Nicolas à Istip, fondation d'Etienne Decanski ; Notre-Dame-de-Rilo, construite par le roi saint Decanski ; Saint-Gabriel-de-Lesnovo, à Kratovo, fondation du despote serbe Jean Oliver, etc.

En témoignent aussi un grand nombre d'archevêchés et de résidences métropolitaines, institués déjà par notre saint Sava, tels que : la résidence des métropolites à Mosavica, dans le district de Kumanovo ; celles de Kustendil (pour la région de Bania), de Samokov et de Bregalnica ; l'archevêché de Morozviezde, ainsi que beaucoup d'autres résidences qui existaient autrefois et dont on n'aperçoit aujourd'hui que les ruines.

C'est attesté encore par l'ancienne langue serbe que nous avons conservée dans toute sa pureté, langue qui fut parlée par nos empereurs et nos rois ; attesté aussi par nos pures et vraies coutumes serbes, et par tant d'autres choses, par tout. Tout prouve que nous sommes de vrais et purs Serbes et rien d'autre.

Nous soussignés, en notre qualité de purs et vrais Serbes, originaires du plus pur et du plus ancien pays serbe, nous supplions encore une fois Votre Majesté, notre bien-aimé Souverain, Prince illustre, de nous libérer par n'importe quels moyens de l'esclavage séculaire et de nous réunir à notre pays, la principauté de Serbie ; sans quoi, les habitants des districts limitrophes, ceux de Koumanovo, de Kriva Reka, et même de Kratovo, après avoir combattu côte à côte avec l'armée fraternelle serbe contre notre ennemi juré commun, non seulement n'oseront et ne pourront plus se plier sous le joug turc, mais sont décidés, avant de s'y voir obligés, à s'exterminer tous ensemble avec leurs enfants.

Au nom de tous les soussignés, nous déléguons B... P..., commerçant ; V... T..., agriculteur ; P... D... et Pierre Mitkovic.

c) *Pétition adressée, le 11 juin 1878, au consul d'Angleterre à Vranje, délégué au Congrès de Berlin, et signée de 20 habitants de la région de Gilane, des localités de Gilane, Pasijan, Petrovac, Ranilug, Ropotovo, Domorovac, Kufedze, Koreniste, Stanisor, Budrig, Partes, Grizimi, Mocar, Miganovac, Businac.*

Les sentiments de miséricorde et d'humanité témoignés tant de fois par Sa Majesté, nous donnent le courage à nous, vos humbles serviteurs, de nous présenter devant l'illustre chef du consulat pour le prier humblement d'avoir pitié de nous et de nous sauver de la situation pénible où nous nous trouvons maintenant, en nous réunissant à nos frères de la principauté de Serbie, dont nous avons été séparés il y a cinq siècles.

(Suivent les doléances contre l'injustice que l'on commet en s'intéressant vivement aux Bulgares et aux autres peuples opprimés par les Turcs, alors que l'on passe sous silence les vœux du peuple de la Vieille Serbie, malgré les souffrances énormes qu'il endure. On énumère ensuite tous les meurtres et autres crimes et exactions commis par les Turcs dans les dernières années). La pétition conclut en ces termes :

Pour ce motif, nous prions très humblement l'illustre chef du consulat de nous délivrer de tant de souffrances et de nous réunir à nos frères serbes pour que nous, humblement soussignés, soyons réchauffés par le soleil de la justice et de la liberté, par la grâce de Sa Majesté, chose dont nous lui serons éternellement reconnaissants. Nous restons, dans le plus grand espoir, votre plus humble et plus obéissant serviteur, le peuple de Gilane.

(Suivent les signatures.)

d) *Pétition adressée au prince de Serbie par 500 notables, archimandrites, prêtres, instituteurs, maires des départements*

de Kicevo, d'Ochrida, de Dibra et d'Elbassan, portant 308 cachets municipaux, rédigée au monastère de la Sainte Vierge à Skrzava, à l'assemblée populaire organisée le 15 juin 1878.

Nous avons appris que, en vertu du traité de San-Stefano, nous devons tomber sous l'autorité de certains Bulgares et que notre pays, la vieille Serbie, doit désormais porter le nom de Bulgarie. Etant donné que nous n'avons jamais été Bulgares, bien que quelques évêques et instituteurs bulgares nous aient été récemment imposés par les autorités turques, nous venons à toi pour te prier comme notre unique souverain et maître et te supplier comme le bon Dieu de nous soustraire à ce désastre et de nous réunir, en tant que Serbes les plus purs, les plus vrais et les meilleurs, à la principauté de Serbie, notre unique mère et notre consolatrice.

Le fait que nous sommes des vrais et purs Serbes, dans les nahijas de Kicevo, de Dibra, d'Ochrida et d'Elbassan, ainsi que dans les régions avoisinantes (pays d'où cette demande t'est adressée) est attesté non seulement par les qualités de notre langue, mais aussi par le caractère général du pays qui est essentiellement serbe, la Vieille Serbie ; c'est attesté aussi par les reliques des saints et les monuments nombreux, Seigneur.

(Suit une énumération des reliques des rois serbes Vladimir et Petroslav, ainsi que des saints serbes Clément, Naum et Ilarion, ensevelis dans les régions de la Vieille Serbie.)

C'est attesté également par les capitales et résidences de nos saints rois serbes : Prespa, capitale de notre roi Petroslav ; Ochrida, Belgrade d'Albanie et Cemernik, résidences du roi Vladimir ; Papradnica (maintenant Kapadzik), résidences du roi Vajislav ; les ruines, sur le mont Djuragj, de la capitale du roi Georges ; c'est attesté par les archevêchés institués par nos rois serbes, avant et après saint Nemanja : ainsi, au pied du mont Ijuragj, à Biskupstica, les ruines de la résidence métropolitaine de Debrca, fondée par notre saint Sava ; les ruines de l'archevêché de Budim, dans la nahija de Kastoria, institué aussi par notre saint Sava ; les ruines du monastère Saint-Georges Orasacki, au nord de Dibra actuelle, et celles de

l'église Saint-Georges au nord de Kitcevo, œuvres pies de notre roi saint Milutin.

On en a encore des témoignages par nos églises et monastères conservés intacts jusqu'à ce jour, tels que Saint-Jean-Slepcev (Monastir), fondation du roi Etienne Decanski ; Notre-Dame, à Porec et à Babuna, œuvres pies du roi Uros-le-Grand ; Notre-Dame Zlatovrh Treskavacka et Saint-Archange, à Boucim, bâtis par notre roi serbe Milutin ; Notre-Dame, près de Monastir ; Saint-Ilija, près de Ilerin et Saint-Georges près de Djavat, fondations de notre prince Némanja ; Notre-Dame, près de Kostur, œuvre pie de Saint-Sava ; Saint-Ilija, près de Kostur, ainsi que vingt-quatre monastères sur les Méféores, fondations des saints Nemanjic, datant des époques antérieures et postérieures au meurtre de notre empereur saint Uros-le-Faible ; Saint-Pierre, près de Belgrade d'Albanie, fondation de notre roi Pétroslav ; Saint-Archange, à Prilep, œuvre pie du roi Marko ; Notre-Dame-de-Zrza (monastère), bâtie par le roi Vukasin ; les deux églises de la Sainte-Vierge, près de Struga et près de Kicevo, ainsi que Notre-Dame près d'Ochrida, élevées toutes par Vouk Brankovic ; Notre-Dame, à Morigovo, fondation du roi Saint-Vladimir, etc.

Pour toutes ces raisons, nous te prions et supplions, au nom de tous nos rois et empereurs serbes, au nom de tous nos ancêtres et du peuple serbes de ces régions tout entières : délivre-nous, sauve-nous et prends-nous sous ta protection souveraine, et réunis-nous à ta principauté ; sans quoi, nous nous exterminerons de la surface de cette terre serbe, car nous n'avons jamais vécu et ne pourrons jamais vivre avec les Bulgares. Nous préférons même rester au pouvoir de nos exterminateurs, les Turcs ; car au moins, ce qui sera épargné par l'épée, gardera sa nationalité serbe, sa religion et sa langue.

e) *Pétition adressée au consul d'Angleterre, délégué du Congrès de Berlin, en date du* 18 *juin* 1878, *et signée de* 375 *notables des départements de Gilane, Skoplje et Tetovo.*

(Une note explicative rappelle que les cachets municipaux n'ont pas pu être apposés sur la pétition parce que les Tcher-

kesses et les Albanais les ont emportés en mettant les villes et les villages à sac.)

Il y a quelques semaines, nous avons fait remettre à Sa Majesté le Prince de Serbie une lettre où nous avons exposé les preuves que nous avons toujours été Serbes, que tels nous sommes aujourd'hui et que tels nous resterons ; que ce fait est attesté par l'identité de nos coutumes, de nos chansons populaires, de nos costumes et de notre langage avec ceux de nos frères de Serbie ; et que, finalement, comme preuves de notre origine, on trouve à chaque pas, dans notre pays, les églises et les monastères bâtis par les empereurs et les rois serbes, témoignages vivants de l'existence des Serbes en ces endroits depuis les temps les plus reculés et illustrations de l'ancienne grandeur, de la puissance et de la gloire de notre chère nationalité. En notre qualité de Serbes, nous avons élevé notre voix pour nous défendre contre ceux qui nous font passer pour des Bulgares et qui prétendent que notre pays est bulgare, en priant Sa Majesté de nous tirer, en tant que Serbes, des griffes d'un ennemi juré, de nous couvrir de son aile et de nous prendre sous la protection des lois tutélaires serbes, dans les rangs de nos frères libres et depuis longtemps éclairés par le soleil. En outre, nous avons porté à la connaissance de Sa Majesté que la population de nationalité serbe l'emporte de beaucoup sur celle des Albanais, convertis à l'islamisme, dans nos nahijas de Gilane, Pristina, Skoplje et Tetovo, et nous avons énuméré certains crimes et actes de violence que les Turcs (les convertis à l'islamisme) et les Albanais (également convertis à l'islamisme) ont commis au cours du temps.

(Les signataires de la pétition expriment, ensuite, l'espoir naïf que l'Europe, portant sur son drapeau la devise : « Liberté et Progrès » voudra s'intéresser au sort des chrétiens opprimés par les Turcs et qu'elle rétablira les conditions de vie humanitaires qui assureront la paix à l'Europe. Ils s'attendent à ce que le Congrès de Berlin fasse le nécessaire pour que l'armée serbe occupe au plus tôt Gilane, afin de prévenir les crimes et les atrocités que les Turcs ne manqueraient pas de commettre. Ils terminent en priant le consul de porter cette pétition à la connaissance du Congrès de Berlin.)

f) *Pétition adressée au « roi » serbe, datée du 20 juin 1878 à Skoplje et munie de plus de 50 cachets municipaux.*

(Personne n'avait osé signer cette pétition, car peu de temps auparavant, 250 personnes furent arrêtées pour avoir signé une des pétitions précédentes et 50 seulement sortirent vivantes de leur prison. Eu égard à ces actes effroyables, il est vraiment étonnant que les maires de ces 50 communes aient osé apposer les cachets municipaux sur ce document.)

La pétition est conçue en ces termes :

Ayant appris, ces jours derniers, que nos notables des villes font courir le bruit suivant lequel nous allons, en vertu du traité de San-Stéfano, être assujettis à une certaine Bulgarie et aux Bulgares, comme si nous étions Bulgares et non pas des Serbes authentiques et purs, nous t'implorons humblement, ô notre Auguste Maître, pour que tu ne permettes pas que nous soyons délivrés de l'esclavage turc uniquement pour être soumis à l'esclavage bulgare. Nous n'avons jamais été sous l'autorité des Bulgares, et ne pouvons l'être. Car nous tous, habitant le district de Skoplje et les districts avoisinants, tels que ceux de Tétovo, de Debar, de Kicevo, de Prilep, d'Istip, de Velès, de Kratovo, de Kocane, de Kumanovo, de Kriva Reka, de Bania, ainsi que les districts limitrophes, nous sommes des plus purs et des plus vrais Serbes, ce dont témoigne, entre autres, notre pure et ancienne langue serbe, que parlaient autrefois nos rois et nos empereurs. C'est attesté par nos coutumes purement serbes, par nos costumes, l'aspect exclusivement serbe de notre pays tout entier et nos anciens monuments serbes, tels que les églises de Saint-Archange et de Saint-Elie, sur le Karadague, fondation d'Etienne Nemanja ; de Saint-Archange et de Notre-Dame, œuvre pie d'Uros-le-Faible ; de Saint-Nikita, à Tchoutchar, bâtie par le roi Miloutine ; de Notre-Dame de Liubinac, fondation de la sœur de notre empereur Dûsan-le-Fort ; de Saint-Démétrius, à Suchitsa, lieu de sépulture du roi Vukasin et de son fils le roi Marko ; de Saint-Basile, fondation et tombeau du roi Andréas ;

de Saint-Pantaléon, dans le Porec, œuvre pie d'Etienne Nemanja ; de Saint-André, fondation et lieu de sépulture de la reine Simonide ; de Saint-Atanase, à Lechav, œuvre pie du prince Lazar.

C'est attesté aussi par notre ville de Skoplje, chef-lieu du département, ancienne capitale de tous les rois serbes jusqu'à l'empereur Dusan-le-Fort, ainsi que par les ruines de Kacanik, du château-fort de Novak-le-Vieillard et les ruines du castel ayant appartenu au Radivoyé le Téméraire, etc.

(Suit une longue liste des ruines de châteaux célèbres en relation avec les héros de l'histoire serbe, ainsi qu'une énumération des anciennes résidences serbes.)

C'est prouvé par tous les monuments écrits du passé serbe, tant historiques que littéraires. Ils sont tous composés dans ce cœur, dans ce foyer et pivot de la vraie et pure Serbie.

En raison de tout cela, nous te prions et supplions humblement : sauve-nous et protège-nous contre les nouveaux oppresseurs et exterminateurs, pires et plus odieux que les Turcs, qui nous opprimaient déjà sous les Turcs par l'intermédiaire de leurs évêques et de leurs instituteurs imposés par la force, qui détruisent notre langue, notre religion, notre nationalité et nos monuments. Réunis-nous au plus tôt à la principauté de Serbie actuelle ; car autrement, nous serons obligés ou d'émigrer tous et de nous disperser par le monde, ou bien de tuer nos enfants — ceux qui sont faibles et infirmes — et de périr ensuite dans la lutte contre les nouveaux oppresseurs et exterminateurs, les Bulgares.

g) *Pétition adressée au Congrès de Berlin, datée « du mont Gjerman, le 1^er^ juillet 1878 », et munie de 800 signatures et de 196 cachets de communes et monastères des départements de Koumanovo, Kratovo, Kocane et Palanka.*

(Une autre pétition, presque entièrement conforme à celle-ci mais beaucoup plus étendue, munie de 145 cachets municipaux et de plus de 350 signatures, fut remise au prince de Serbie.)

Dans notre pétition adressée, il y a quelques semaines, à

Sa Majesté Milan M. Obrenovic IV, notre clément Seigneur et Prince, nous avons, conjointement avec les nahijas de Kumanovo, de Kratovo et d'Istip, en tant que vrais et purs Serbes orthodoxes, prié le Prince de Serbie de nous prendre sous sa protection et de réunir à la Serbie actuelle, appelée principauté de Serbie, notre pays, qui est la vraie et la pure Serbie, où virent le jour, régnèrent et furent ensevelis les anciens rois et empereurs serbes. Nous l'avons supplié de ne pas permettre que nous soyons assujettis aux Bulgares dont nous ne connaissons ni la langue ni les coutumes, avec lesquels nous n'avons jamais vécu, ni nos ancêtres ni nous-mêmes ; car nous n'avons jamais été un même peuple avec eux et ne le serons jamais, quand bien même ils s'appelleraient Serbes un jour. Nous sommes de temps immémorial des purs et des vrais Serbes, car...

(Ici on énumère les églises serbes, comme dans les pétitions précédentes.)

C'est attesté aussi par le caractère de notre langue, par nos coutumes et nos mœurs qui se distinguent de celles de Bulgares ; par les anciens établissements où la monnaie serbe était frappée autrefois, principalement par ceux du village de Perperi, ainsi que par les anciennes mines, célèbres dans l'histoire serbe.

Il nous serait impossible de rester sous la domination des Bulgares, non plus que sous la domination des Turcs ; les uns et les autres ne songent qu'à nous exterminer complètement et à nous faire disparaître de la surface de cette sainte terre serbe ; nous en avons la preuve la plus manifeste dans le fait que les habitants de quarante villages de notre district de Kriva Reka, dépouillés de leurs vêtements, pieds nus, affamés et transis de froid, errent en ce moment par les chemins des contrées qui leur sont étrangères, n'osant pas rentrer dans leurs foyers.

(Suit une indication des conditions en vertu desquelles Mihail Abogovic, le dernier despote de cette province, se rendit aux Turcs, en 1459, lesquelles conditions étaient stipulées par un contrat que les Turcs n'ont pas observé.)

Après les doléances contre l'état désespéré où se trouve le peuple serbe, la pétition poursuit en ces termes :

Si l'on ne vient pas à notre secours au plus tôt, si l'on ne nous réunit pas à notre mère, la Serbie, bientôt il ne restera même pas de traces de nous.

(Ici, de nouveau, suivent des requêtes demandant l'union avec la Serbie et contenant des avertissements sérieux adressés à Bismark en personne, avec la demande d'une Commission d'enquête européenne, pour l'examen de la situation véritable et la constatation des atrocités commises par les Turcs.)

Cette commission se rendra compte que tout ce que nous venons d'exposer est la vérité, car nous n'oserions pas mentir comme les Bulgares, qui ont trompé nos frères russes et serbes en prétendant que les sandjaks de Sofija, de Vidin et de Kustendil sont habités par des Bulgares.

Suit maintenant une longue liste de délits, d'exactions, de meurtres, etc., commis par les Turcs au cours des dernières années. On cite les noms de plusieurs centaines de Serbes soumis à la torture ou tués par les Turcs, ainsi que les noms de villages où les faits se sont produits, en donnant parfois jusqu'au nom des officiers et soldats turcs coupables de ces méfaits. De même, on publie les noms de plusieurs centaines de jeunes filles, femmes et enfants déshonorés, avec les noms des Turcs coupables. A la lecture de cet exposé, le cœur se brise ; pourtant, il n'a fait aucun effet sur les diplomates du Congrès de Berlin.

Il est encore à faire remarquer, au sujet de cette pétition, que les « slavophiles », agents panrusses, s'en étaient procuré une copie dont ils falsifièrent le texte en remplaçant le mot « Serbe » par le mot « Bulgare », de sorte qu'il apparaissait que le peuple demandait à être uni à la Bulgarie. Ce sont ces documents falsifiés qui furent remis au tsar et aux délégués du Congrès.

Mais ce n'est pas tout. Les Bulgares mirent tout en œuvre pour se rendre maîtres de la personne des signataires de la pétition et pour les gagner à la cause bulgare par des promesses et des menaces. Certains d'entre eux se laissèrent corrompre à prix d'argent ; d'autres cédèrent aux souffrances

et à la détention, comme par exemple ces deux prêtres qui restèrent emprisonnés à Banja (Kustendil), l'un pendant 18 mois et l'autre pendant 8 mois.

Quant aux méfaits turcs cités dans la pétition, méfaits par suite desquels plus de 4.000 Serbes ont subi le martyre, les Bulgares se sont avisés — non pas par amour pour les Serbes, mais pour des raisons d'ordre politique — de prétendre que ces Serbes étaient des Bulgares morts pour la cause bulgare, en faisant de ce martyrologe un capital pour la propagande en Vieille Serbie.

V

Liste incomplète des agressions bulgares contre les écoles et les instituteurs serbes en Macédoine.

1. Le jour de l'inauguration de l'école serbe à Dobrusevo (arrondissement de Monastir), les bulgarisants de Monastir ont assailli les paysans rassemblés près de l'école. Ils ont tiré à cette occasion deux coups de fusil sur l'instituteur Andjelko Trajkovic.

2. A Kicevo, de même, ils ont attaqué l'école et les Serbes qui s'y trouvaient.

3. Ils ont battu, à Ochrida, l'instituteur serbe, Georges Tasic et le libraire serbe, L. Stavric.

4. A Kumanovo, des attaques sans nombre ont été organisées contre l'église et l'école serbes. Souvent, on en arrivait jusqu'à l'effusion du sang. Au cours d'une de ces attaques contre l'école serbe, cinq Serbes furent blessés.

5. A Gostivar, les bulgarisants ont assailli l'église serbe le jour de Noël, avec l'intention de l'enlever aux Serbes. Ils ont tiré des coups de revolver dans l'église et battu les Serbes présents.

6. A l'occasion de l'inauguration de l'école serbe à Velès, ils ont assailli les Serbes et les ont battus dans la rue.

7. A Kukus, ils ont démoli et mis à sac l'école serbe. L'instituteur Jean Jovicévic fut tellement battu par eux que sa vie fut en danger.

8. A Zubovac, ils ont attaqué l'école serbe et blessé l'instituteur Josip Bradic.

9. Ils ont attaqué et pillé l'église serbe à Gornje Todoracevo, arrondissement de Kukus.

10. A Prilep, une grande attaque en masse fut organisée contre les Serbes. Par hasard, le complot fut découvert par la police et déjoué.

11. A l'occasion de l'inauguration de l'école serbe à Monaştir, en 1897, les Bulgares ont attaqué l'école. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que la police a réussi à disperser les agresseurs et à en arrêter quelques-uns. L'attaque fut renouvelée plusieurs fois ; au cours de l'une d'entre elles, un élève du gymnase serbe, Gjura Vojvodic, fut blessé par un professeur bulgare.

12. A Kroujevo, en 1899, les bulgarisants ont assailli deux institutrices serbes, Olga Vukojicic et Zlata Krsticka. Saisie de peur, cette dernière tomba malade et mourut.

13. A Skoplje, les bulgarisants se sont livrés à des attaques contre les écoles, les instituteurs et les élèves serbes, un nombre infini de fois. Le jour de Noël 1899 et au mois d'avril 1900, ils ont assailli les institutrices et les élèves de l'école supérieure des jeunes filles qu'ils ont battues, tirées par les cheveux et brutalisées.

14. Le 14 janvier 1900, le jour de la fête du patron serbe Saint-Sava, ils ont attaqué à Tétovo l'école serbe et les Serbes qui s'y trouvaient.

15. A Celopek, en 1901, ils ont mis le feu à l'école serbe (1).

(1) I. Ivanic : Pages d'histoire religieuse des Serbes en Turquie aux XVIII[e] et XIX[e] siècles. Belgrade, 1902, p. 90-93 ; Ivanic : La Macédoine et les Macédoniens. Novi Sad, 1908, p. 470-474.

VI

LISTE INCOMPLÈTE DES SERBES ASSASSINÉS PAR LES BULGARES OU LES AGENTS DU COMITÉ BULGARE EN MACÉDOINE ENTRE 1881 ET 1909

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
1	Spira Crncevic ...	—	Prilep	1881	—
2	Cvetko Popovic ...	Instituteur	Lukovo (Drimkol)	1886	—
3	Stojan Krstic	Prêtre	Podgorac (près de Struga)	1890	—
4	Anta N....	Prêtre	Staro Nagoricino	1893	—
5	Jovan Duskic	Instituteur	Kukovo	1893	—
6	Gerasim Pandinovic ...	Agriculteur	Zubovac	1894	—
7	Blaza Popovic... ...	Prêtre	Gresnica (Porec)	1896	—
8	Naca Delovic	Agriculteur	Bojmica	1896	—
9	Le fils de Petar Kanovic	Agriculteur	Gorlop	1896	—
10	Ilija Pejcinovic... ...	Professeur	Struga	1897. Salonique	Tué à coups de couteau et de revolver
11	Anka P. Dimitrijevic ...	Fille d'un directeur d'école serbe	Prilep	1897, Prilep	Tuée à coups de revolver
12	Dimitrije Grdanovic ...	Directeur d'une école serbe	Orid ; né en 1841	5 août 1897, Orid	Tué à coups de couteau et de revolver
13	Dusan Ristic	Agriculteur	Berislav	Sept. 1897	Corps retrouvé affreusement mutilé
14	Gjorgje Gelovic ...	Agriculteur	Armensko	Oct. 1897	—

15	Krsta Pejovic	Instituteur	Gostivar	5 déc. 1897, Gostivar	Tué à coups de couteau et de revolver
16	Stojce Jancevic... ...	Citoyen notable	Sehovo	1897, Sehovo	—
17	Koca Dudevic	Agriculteur	Gorgopi	1897	—
18	Rista Naumovic-Cica ...	Directeur d'une école serbe	Gjevgjelija	1898, Gjevgjelija	Tué à coups de couteau et de revolver
19	Rista	Prêtre	Prebudiste	28 mars 1898	—
20	Andreja Vangjelovic ...	Conseiller municipal serbe	Debar ; résidant à Salonique	Juin 1898, Salonique	Tué à coups de revolver
21	Naum Srbinovoc ...	Notable serbe	District de Kozicina-Kicevo	1898, Kicevo	Tué à coups de couteau et de revolver
22	Petar Tasevic	Notable serbe	Basino Selo	1898, Veles	Tué à coups de couteau et de revolver
23	Hadzi Jezikilj	Moine	Monastère de Lesok	1898, Lesok	Tué à coups de revolver
24	Stojan Vucevic... ...	Prêtre	Leskovo	28 juillet 1898	—
25	Le fils du prêtre Nikolas	Etudiant au lycée serbe de Salonique	Stojakovo	30 août 1898, Stojakovo	Poignardé
26	Dedo Kole	Agriculteur	Konjsko	Oct. 1898, Majadala	—
27	Rista Stojanovic ...	Agriculteur	Berislav	Oct. 1898	—
28	Cvetan Jacianovic ...	Notable serbe	Veternica	Déc. 1898, Veternica	Coupé en morceaux
29	Jovan	Prêtre	Patoroz	1898	—
30	Tanasije Stojkovic ...	Agriculteur	Selovo	1898	—
31	Delja Topal-Petkovic ...	Agriculteur	Martolenci	1898	—
32	Delja Ganovic	Riche propriétaire	Gjevgjelija	1898	—
33	Jovan Gjehaja	Agriculteur	Bojmica	1898	—
34	Todor Pop-Antic ...	Libraire serbe	Prilep	Jan. 1898, Prilep	Tué à coups de hache
35	Janja Nikolic	Prêtre serbe	Patoroz	1899, Patoroz	Fusillé
36	Toma Jovanovic ...	Riche commerçant	Skoplje	10 avril 1899, Skoplje	Poignardé
37	Delja	Prêtre serbe	Grciste	10 avril 1899	Tué à coups de couteau et de revolver
38	Stanko Kocevic ...	Agriculteur	Grusina	Sept. 1898, Grusnia	—

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
39	Jovan Maksimovic ...	Curé serbe	Krstovo	Oct. 1899, Krstovo	Tête fendue d'un coup de hache
40	Ico Ristic	Agriculteur	Berislav	28 oct. 1899	—
41	Gligorije Hadzi-Dimitrijevic...	Membre d'un Conseil municipal serbe	Dojran	18 nov. 1899, Surlovo	Fusillé dans la nuit
42	Mita Cjeletovic... ...	Notable serbe	Veles	Nov. 1899, Veles	Tué à coups de couteau
43	Rista Frendzevic ...	Agriculteur	Gorlopi	Déc. 1899	—
44	Stevan	Prêtre	Mirovci	1er déc. 1899	—
45	Hadzi Stojan Cakmakovic	Percepteur des contributions	Jenidze	15 déc. 1899	—
46	Jeftimije Stefanovic ...	Prêtre serbe	Nivicane	Noël 1899, Nivicane	Tué près de l'église à coups de revolver
47	Rista Kostic-Malezan ...	Notable serbe	Orahovac	4 janv. 1900	Tué à coups de fusil dans la rue, par des hommes à l'affût
48	Gjorgje Jovicic ...	Agriculteur	Nikuljane	Janv. 1900, Nikuljane	—
49	Marija Hadzi-Antonovic	Institutrice	Vladovo	24 fév. 1900	—
50	Dimko Petrusevic ...	Notable serbe	Orahovac	10 mars 1900, Orahovac	—
51	Dimitrije Markovic ...	Dignitaire ecclésiastique	Kocani	22 mai 1900	Assassiné et jeté dans la rivière
52	Le frère du prêtre Aleksin	Agriculteur	Robovo (Males)	Juin 1900, Males	Coupé en morceaux
53	Rista Sapundzijevic ...	Agriculteur	Dobroveni	30 juin 1900	—
54	Nedeljko Pop-Jovanovic.	Agriculteur	Vrastu	Juillet 1900	—
55	Gjorgje Pop-Jovanovic .	Agriculteur	Vrastu	Juillet 1900	—

56	Nastas Pop-Jovanovic...	Agriculteur	Vrastu	Juillet 1900	—
57	Trajko Stojcevic ...	Agriculteur	Mesimer	12 juillet 1900	Dans le village
58	La femme du prêtre Aleksin	—	Robovo (Males)	24 nov. 1900	Coupée en morceaux
59	La bru du prêtre Aleksin	—	Robovo (Males)	24 nov. 1900	Coupée en morceaux
60	Deux enfants du frère assassiné du prêtre Aleksin	—	Robovo (Males)	24 nov. 1900	Coupés en morceaux
61	Petar	Instituteur	Vladimirovo	Nov. 1900	Poignardé
62	Dimitrije Bojanovic-Kacevic	Instituteur	Lesok	1900, Caribrod	Tué à coups de revolver
63	Nedeljko Nenadovic ...	Citoyen notable	Bitusa (Vilayet de Bitolj)	1900, Birusa	Massacré par les comitadjis de Stojeff
64	Stojan Ilijevic	Berger	Rufci	1900	Massacré par les comitadjis de Stojeff
65	Ande Boskovic... ...	Notable serbe	Orahov Dol	6 déc. 1900	Tué à coups de fusil
66	Arsenije Nikolajevic ...	Prêtre serbe	Jablanica	21 fév. 1901, Bezevo	Tué à coups de fusil
67	Partenije	Archimandrite	Sopotnica	Avril 1901	Assommé à coups de bâton et jeté dans la rivière
68	Petar Konstantinovic ...	Inspecteur général des écoles serbes	Zrze (Prilep)	Avril 1901	Tué à coups de revolver
69	Stojan Techarovic ...	Agriculteur	Asanovo	22 avril 1901	—
70	Rista Filipovic... ...	Grand propriétaire foncier	Gornjane	21 juin 1901	Tué à coups de fusil
71	Le neveu du prêtre Nikola	Fermier	Vrbjani	Vrbjani	—
72	La femme de Steva (Angja)	—	Leskovac	1901, Leskovac	
73	Janko Corbadzi ...	Agriculteur	Cerovo	7 nov. 1901	—
74	Marko Trajkovic ...	Agriculteur	Dobroveni	8 nov. 1901	—
75	Nako Jovkovic... ...	Agriculteur	Cerovo	21 nov. 1901	—
76	Vance	Notable serbe	Belica	25 nov. 1901, près de Negocani	—

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
77	Toma Bredovic... ...	Cafetier	Krusevo	1er déc. 1901, Prilep	—
78	Alce	Fermier	Krusorat	10 déc. 1901	—
79	Steva	Fermier	Vrbjani	28 déc. 1901, Vakufcej	—
80	Asaman	Agriculteur	Kostenci	1901	—
81	Vasilije Camanovic ...	Agriculteur	Dubjani	1901	—
82	Lazar Kiljevic	Agriculteur	Konomlati	1901	—
83	Aleksa	Prêtre	Robovo	1901	—
84	Petar Sopa	Agriculteur	Kontoroj	1901	—
85	Dimitrije Conovic ...	Commerçant	Bitolj	13 janv. 1902, Trnovo	—
86	Stojan Stojcevic ...	Prêtre	Mesimer	17 janv. 1902	—
87	Gjorgje Patriot... ...	Citoyen notable, patriote bien connu	Dojran	18 mars 1902, Dojran	Avait déjà été blessé en 1900
88	Zivko Kacanovic ...	Berger	Trnovo	Juin 1902, Capar	—
89	Petar Gjosevic	Agriculteur	Crna-Reka	6 juin 1902	—
90	Dimitrije Dacevic ...	Agriculteur	Crna-Reka	6 juin 1902, dans un champ	Egorgé
91	Jasa Buroabakic.. ...	Conseiller municipal	Krusevo	Juin 1902, dans un champ	—
92	Rista Stojanovic. ...	Agriculteur	Dobroveni	9 juillet 1902	—
93	Jovan Grm	Garde-champêtre	District de Drama	16 juillet 1902	—
94	Jovan Bakarcevic ...	Agriculteur	Vladovo	8 août 1902, dans le village	—
95	Jovan Gacovic... ...	Fermier	Barovica	11 août 1902	—
96	Gjorgje Trockovic ...	Agriculteur	Prosjecin	17 sept. 1902	—
97	Jovan Kulakovic	Fermier	Cajirli	12 oct. 1902, Cajirli	Coupé en morceaux
98	Jovan Kulakovic (frère)	Fermier	Cajirli	12 oct. 1902, Cajirli	Coupé en morceaux

99	Les femmes des frères Kulakovic	—	Cajirli	12 oct. 1902, Cajirli	Coupées en morceaux
100	Rista Dojcinovic ...	Agriculteur	Macukevo	30 oct. 1902, chez lui	—
101	Antonije... ...	Agriculteur	Pozdeviste	1902	—
102	Issaije	Prêtre	Pozdeviste	1902	—
103	Rista	Agriculteur	Pozdeviste	1902	—
104	Stojan Ristic	Citoyen notable	Baci (Vilayet de Bitolj)	1er janv. 1903, Baci	—
105	Ilija Gjelevic	Citoyen notable	Baci	1er janvier 1903	—
106	Filip Mincevic... ...	Citoyen notable	Baci	1er janv. 1903	—
107	Dimitrije Demirdzijevic	Agriculteur	Gradobod	19 janv. 1903, dans le village	—
108	Pantelije Nalevic ...	Berger	Suma	31 janv. 1903	—
109	Petar Stojkovic... ...	Berger	Suma	31 janv. 1903	
110	Rista Smiljkevic ...	Berger	Suma	31 janv. 1903	—
111	Martin Koca	Notable serbe	Novo-Selo (Strumica)	Janv. 1903	Assassiné pour avoir demandé, avec les paysans, une école serbe.
112	Nikola	Prêtre	Vrbjani	Fév. 1903	Massacré par les comitajdis bulgares
113	Naum Kulevic... ...	Agriculteur	Srpci	4 mars 1903	—
114	Nikola Tiflonic... ...	Agriculteur	Zagoricani	8 mars 1903	—
115	Dimitrije Marcovic ...	Agriculteur	Gorenci	10 mars 1903	—
116	Rista Cokslovic.. ...	Agriculteur	Barovica	20 mars 1903	—
117	Petar Pop-Dimitrijevic...	Agriculteur	Barovica	20 mars 1903	—
118	Rista Dbjanac	Employé	Dbjani	26 mars 1903	—
119	Tale	Prêtre	Srpci	28 mars 1903	—
120	Gjorgje Konstantinovic	Agriculteur	Rakovo	28 mars 1903	Assassiné par les comitadjis de Sugareff
121	Nastas Ristic	Agriculteur	Baci	30 mars 1903	
122	Atanasije Domazet ...	Agriculteur	Skocivir	Mars 1903	—
123	Gjosko Domazet ...	Agriculteur	Skocivir	Mars 1903	—
124	Sotir	Prêtre	Sv. Naum	5 avril 1903	—

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
125	Toma Gacovic	Etudiant	Barovica	20 avril 1903, sur la route entre Gumendza et Barovica	—
126	Dimitrije Pop-Petrovic...	Agriculteur	Barovica	20 avril 1903, sur la route près du village	—
127	Vasilije Ecim	Chirurgien	Kratovo	21 avril 1903	—
128	Stojce Cakrovic ...	Paysan aisé	Asanovo	24 avril 1903	—
129	Nikola Ratkovic ...	Agriculteur	Asanovo	24 avril 1903	—
130	Ilija Tazovic	«	Baci	25 avril 1903	—
131	Rista Varlic	«	Asanovo	18 mai 1903	—
132	Trojan Varlic	«	Asanovo	18 mai 1903	—
133	Petar Maslijevic ...	«	Asanovo	18 mai 1903	—
134	Dimitrije Nikolajevic ...	Berger	Veliki Kamen	1er Juin 1903	—
135	Gjorgje Vlajkovic ...	Agriculteur	Lubnica	3 juin 1903	—
136	Vasilije Vlajkovic ...	«	Lubnica	3 juin 1903	—
137	Sterije Hadzic	«	German	3 juin 1903	—
138	Dimitrije	Prêtre	Rakovo	5 juin 1903	Assassiné par les comitadjis de Sugareff
139	Krsta Trojanovic ...	—	Rakovo	5 juin 1903	—
140	Tanas	Prêtre	Krusorat	8 juin 1903	—
141	Krsta	Agriculteur	Krusorat	8 juin 1903	—
142	Celjo	«	Dobroveni	10 juin 1903	—
143	Mico Kinovic	«	Nerez	13 juin 1903	—
144	Mico Stevovic	«	Nerez	13 juin 1903	—
145	Stojko Micevic... ...	«	Nerez	13 juin 1903	—

146	Krsta Mitovic	Agriculteur	Nerez	13 juin 1903	—
147	Kole Micic	«	Setine	15 juin 1903	—
148	Vasilije Sotirovic ...	«	Kostenci	16 juin 1903	—
149	Vasilije Ausevic ...	«	Gornicevo	21 juin 1903	—
150	Jovan Bakalin	Cocher de fiacre	Krusevo	23 juin 1903	—
151	Nako	Agriculteur	Kostenci	22 juin 1903	—
152	Rista	«	Banjica	25 juin 1903	—
153	Dine Gecovic	«	Gornicevo	25 juin 1903	—
154	Atanasije Kafac... ...	Garde forestier	Kriva	30 juin 1903, dans le village	Tué à coups de baïonnette
155	Rista	Prêtre	Prekopani	23 juillet 1903	—
156	Vane	Agriculteur	Prekopani	23 juillet 1903	Langue arrachée, yeux crevés et finalement massacré
157	Janko Kurtovic... ...	«	Novoljani	2 août 1903	—
158	Spira Pop-Naumovic ...	«	Rabi	3 août 1903	—
159	Vangel	«	Rabi	3 août 1903	—
160	Vangjel Ducevic ...	Epicier	Bitolj	12 août 1903	—
161	Dimitrije P. Hristic ...	Prêtre serbe	Cresnica	14 août 1903	Tué à coups de revolver
162	Petar Siskovic ...	Agriculteur	Vrastu	Août 1903, devant sa maison	—
163	Kirca Bozic	Marguillier	Volak	Août 1903	—
164	Gjorgje Vojnovic ...	Fourreur	Veles	4 sept. 1903	—
165	Dimko Mihajlovic ...	Inspecteur général des écoles serbes	Krusje	17 sept. 1903, Krusje	—
166	Mitar Novovic... ...	Même titre	Jablanica	18 oct. 1903, Jablanica	—
167	Nikola Germanovic ...	Agriculteur	Zrnovo	26 oct. 1903	—
168	Gjorgje Germanovic ...	«	Zrnovo	26 oct. 1903, devant l'église du village	—
169	Zafir Jovanovic... ...	«	Zrnovo	26 oct. 1903	—
170	Rono Ribar	«	Macukovo	30 oct. 1903, chez lui	—
171	Nikola Ribar	«	Macukovo	30 oct. 1903, chez lui	—

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
172	Petar Ribar	Agriculteur	Macukovo	30 oct. 1903, chez lui	—
173	Fidana Ribar	Paysanne	Macukovo	30 oct. 1903, chez elle	—
174	Slavka Ribar	«	Macukovo	30 oct. 1903, chez elle	—
175	Rista Markovic... ...	Conseiller municipal	Nerezi (Orid)	3 nov. 1903, Nerezi	—
176	Vasilije Ilic-Cikarce ...	Rentier	Ratevo (Males)	3 nov. 1903, Ratevo	—
177	Antonije Ilic-Cikarce ...	Prêtre	Ratevo (Males)	3 nov. 1903, Ratevo	—
178	Spira Dzambasovic ...	Notable serbe	Prilep	7 déc. 1903, Prilep	—
179	Tanasije Riste Pipcevic	Agriculteur	Kriva	12 déc. 1903, sur la route	—
180	Gjorgje...	Prêtre	Lubnica	29 déc. 1903	—
181	Nikola	Prêtre serbe	Vrbjane	1903, Vrbjane	Tué la nuit à coups de fusil
182	Nico Bicakovic... ...	Notable serbe	Setina	1903	—
183	Nikola Nacevic... ...	Agriculteur	Srebreno	1903	—
184	Petar Lencevic... ...	«	Vilayet de Bitolj	1903	—
185	Dimitrije Taskovic ...	Garçon de 12 ans	Brusnik	1903	Assassiné dans la montagne
186	Trajko Petrovic ..	Agriculteur	Dobroveni	3 janv. 1904	—
187	Neda, femme de Petrovic	—	Dobroveni	3 janv. 1904	—
188	Kosta Tasevic	Fermier	Vladovo	27 janv. 1904	—
189	Anta Bozinovic ...	Agriculteur	Zubovo	31 janv. 1904, dans les montagnes	—
190	Marko	«	Apsirina	Janv. 1904	—
191	Tanasije	Prêtre	Zuzelci	3 fév. 1904	—
192	Filip	Agriculteur	Zuzelci	3 fév. 1904	—
193	Micko	«	Gordilovo	5 fév. 1904	—
194	Ilija	«	Dobroveni	5 fév. 1904	—

195	Ilija	Agriculteur	Asanovo	3 fév. 1904	Assassiné dans la montagne
196	Petar Batkovic... ...	Riche propriétaire	Vladovo	5 fév. 1904, dans le village	A reçu 37 blessures
197	Stojo	Berger	Barensani	10 fév. 1904	—
198	Rista Nenadovic ...	Agriculteur	Budimirci	10 fév. 1904	—
199	Bozin Trakoviç... ...	«	Negovan	14 fév. 1904, sur la route entre Negovan et Salonique	—
200	Rista	Prêtre	Psanista	16 fév. 1904	—
201	Jordan	Agriculteur	Stramos (Kratovo)	22 fév. 1904, Stramos	—
202	Evrossima, sœur de Jordan	—	Stramos (Kratovo)	22 fév. 1904, Stramos	—
203	Le fils et la bru d'Evrossima	—	Stramos (Kratovo)	22 fév. 1904, Stramos	—
204	Stojca	Agriculteur	Lang (Prespa)	27 fév. 1904	—
205	Dimitrije Ciglina ..	Conseiller municipal	Osipcani	27 fév. 1904, dans le village	A reçu 65 blessures de couteau et de revolver
206	Le fils de Jovan de Banjica	Agriculteur	Astos	fév. 1904	Assommé à coups de bâton
207	Vlada Dimitrijevic ...	Fermier	Saraiste	28 fév. 1904, près de Bahovo	—
208	Aleksa Dimitrijevic ..	«	Blaci	8 mars 1904	—
209	Jovko Tomasevic ..	Agriculteur	Skocivir	15 mars 1904	—
210	Manasije Tomasevic ...	«	Skocivir	15 mars 1904	—
211	Kosta	Prêtre	Zeleni	15 mars 1904	—
212	Tasko Ickovic	Conseiller communal	Brusnik	Mars 1904	—
213	Mitar Trajkevic... ...	Agriculteur	Birnik	Mars 1904	—
214	Dimitrije	Epicier	Banjica	Mars 1904	—
215	Kosta Saramance ...	Riche propriétaire de moutons	Babjani	4 avril 1904, dans sa maison	—
216	La femme de K. Saramance	—	Babjani	4 avril 1904, dans sa maison	—

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
217	Mihajlo Saramance ...	Agriculteur	Babjani	4 avril 1904, dans sa maison	Assommé à coups de bâton
218	La femme de M. Saramance	—	Babjani	4 avril 1904, dans sa maison	—
219	Veldan Hristic	Agriculteur	Bahovo	6 avril 1904	—
220	Aleksa Hristic... ...	«	Vrbjani	20 avril 1904	—
221	Spasoje...	«	Radohozdi	23 avril 1904	—
222	Bozin	«	Orovnik	Avril 1904	—
223	Jovan Gavran	«	Mesimer	3 mai 1904, dans un champ	—
224	Konstantin Panajotovic	Commerçant	Voden	9 mai 1904	—
225	Bogoje N	Agriculteur	Buf (Bitolj)	15 juin 1904, Buf	Egorgé
226	Le fils du prêtre Kosta...	«	Pesocnica	16 juin 1904	—
227	Nikola Gjulis	Citoyen notable	Brezovo (Kicevo Demir Hisar)	21 juin 1904, sur la route	Assassiné par le chef comitadji bulgare Sugareff
228	Gjorgje Gjulis, fils de Nikola	« «	Même localité	21 juin 1904, sur la route	Même remarque
229	Trajce N	« «	Même localité	21 juin 1904, sur la route	Même remarque
230	Deli Vasilije	Agriculteur	Banjica	21 juin 1904	—
231	Dimo Spasic	Notable serbe	Tatomir (District de Kratovo	27 juin 1904	Assassiné par l'officier de réserve bulgare Spasoff
232	Todor Atanasijevic ...	Conseiller communal	Ceresovo	28 juin 1904	—
233	Stojan	Gendarme	Krusejca	28 juin 1904	—
234	Petko Varadin	Fermier	Sveta	Juillet 1904. Sveta	—
235	Dimitrije Ristic... ...	Instituteur	Starovina	11 juillet 1904	Assassiné par Sugareff

236	Dimko Dunkovic ...	Agriculteur	Rudare	11 août 1904	Assassiné par l'officier de réserve bulgare Spasoff
237	Trojanka, femme de D. Dumkovic	—	Rudare	11 août 1904	Même remarque
238	Mladen Cizak	Agriculteur	Rudare	11 août 1904	Même remarque
239	Atanas	«	Rudare	11 août 1904	—
240	Srebra, femme de Mladen Cizak	—	Rudare	11 août 1904	Violée par les comitadjis de Stojanoff et ensuite coupée en morceaux
241	Nesa Mladenovic ...	Agriculteur	Rudare	11 août 1904	Tous les doigts coupés, les yeux crevés, la langue arrachée et finalement massacré par les comitadjis de Spasoff
242	Kuzman N. Mladenovic-Dunkovic	«	Rudare	11 août 1904	Coupé en morceaux par les comitadjis de Jordan Spasoff
243	Petar	Prêtre	Rudare	11 août 1904	Assassiné par les comitadjis de Jordan Spasoff
244	Dimitrije	Agriculteur	Rudare	11 août 1904	Même remarque
245	Jovan	«	Rudare	11 août 1904	Même remarque
246	Filip	«	Rudare	11 août 1904	Même remarque
247	Milos	«	Rudare	11 août 1904	Même remarque
248	Bosiljka	Paysanne	Novo Selo (Veles)	14 août 1904	Massacrée par les Bulgares alors qu'elle portait du pain aux comitadjis serbes
249	Stavra Krstic	Prêtre	Podgorac	14 août 1904	Tué à coups de fusil
250	Serafim Velevic ...	Citoyen notable	Vana (Debar)	Août 1904, sur la route de Debar	« « «
251	Andon Stojanovic ...	Agriculteur	Novo Selo (Veles)	14 août 1904	—

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
252	Trajko Stojcevic ...	Agriculteur	Gradobar	15 août 1904, chez lui	Affreusement mutilé
253	Nastasije fils de T. Stojcevic	«	Gradobar	15 août 1904, chez lui	« «
254	Sterije, fils de T. Stojcevic	«	Gradobar	15 août 1904, chez lui	« «
255	Brajko Hristic	«	Novo Selo (Veles)	18 août 1904	Assassiné par les comitadjis bulgares
256	Srbin Zafirovic... ...	«	Novo Selo (Veles)	18 août 1904	—
257	Petar Arizanovic ...	«	Negorci	21 août 1904	—
258	Cile	«	Celani	23 août 1904	—
259	Stoja	«	Celani	23 août 1904	—
260	Tanasije	Prêtre	Armensko	28 août 1904	—
261	Jovan Damulovic ...	Agriculteur	German	2 sept. 1904	—
262	Trojan	«	Dobrusovo	2 sept. 1904	—
263	Rista Gjehaja et sa mère	Agriculteurs	Borovica	5 sept. 1904	—
264	Atanas Ciprijanovic ...	Bourgeois	Kumanovo	6 sept. 1904	Assassiné par les comitadjis bulgares pour avoir passé aux Serbes
265	Jovan Radenovic et Gavrilo Radenovic ...	Deux notables serbes	Ratevo	7 sept. 1904, dans la montagne de Berovo	—
266	Petar Gramatikovic ...	Agriculteur	Krusari	10 sept. 1904	—
267	Konstantin Gramatikovic	«	Krusari	10 sept. 1904	—
268	Deux fils de Veljan ...	Agriculteurs	Alince (Kumanovo)	20 sept. 1904	—
269	Noms inconnus ...	Deux paysans notables	Gereviste	20 sept. 1904	—
270	Veljan N.	Conseiller communal	Brod (Vilayet de Bitolj)	26 sept. 1904, à la porte de l'église orthodoxe	—

271	Koca N.	Conseiller communal	Brod (Vilayet de Bitolj	26 sept. 1904, à la porte de l'église	Durant le service divin, pendant que les comitadjis pillaient l'église
272	Stojan N.	Prêtre	Même localité	26 sept. 1904, à la porte de l'église	Même remarque
273	La femme du prêtre Stojan	—	Même localité	26 8ept. 1904, à la porte de l'église	Blessée et ensuite jetée dans sa maison en flammes
274	Mino Stojcevic... ...	Agriculteur	Leskovac	7 oct. 1904	Assassiné par les comitadjis d'Aleksin
275	Zafir Stojcevic	«	Leskovac	7 oct. 1904	Même remarque
276	Mico Arantovic (1) ...	«	Leskovac	7 oct. 1904	Même remarque
277	Petar, fils de M. Arantovic (1)	«	Leskovac	7 oct. 1904	Même remarque
278	Gjorgje Bozic	«	Vrastu	Oct. 1904	—
279	Petko Antonovic ...	«	Negorci	9 oct. 1904	—
280	Petrus	Prêtre	Kokosinje	Oct. 1904	—
281	Kostantin Sanovic ...	Agriculteur	Grociste	24 oct. 1904, dans sa maison	—
282	La femme et les quatre enfants de K. Sanovic	—	Grociste	24 oct. 1904, dans leur maison	—
283	Trois paysans	—	Lugunci	Nov. 1904	—
284	Atanas Stojiljkovic ...	Notable serbe	Dovezenci	Nov. 1904, Dovezenci	—
285	Un paysan serbe ...	—	Cucer (Skolpje Crna Gora)	5 nov. 1904, Cucer	—
286	Deux paysans serbes ...	—	Strumica	10 nov. 1904, Strumica	Assassiné par le chef comitadji bulgare Hristo Cernopejeff
287	Koca Minovic	Prêtre serbe	Skoplje	15 nov. 1904	Poignardé dans la nuit
288	Antonije Krmez ...	Voiturier	Sorovic	19 nov. 1904	—
289	Aleksander Dinevic ...	«	Sorovic	19 nov. 1904	—

1. Les cadavres de ces deux personnes furent trouvés affreusement mutilés.

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
290	Lazar Dinevic ...	Voiturier	Sorovic	19 nov. 1904	Poignardé dans la nuit
291	Stojan	Prêtre	Logaca (Gjevgjelija)	Déc. 1904	—
292	La femme du prêtre Stojan	—	« «	Déc. 1904	—
293	Le fils du prêtre Stojan	—	« «	Déc. 1904	—
294	Jovan Cvetkovic ...	Instituteur	Nivicane	1904	Le jour de Pâques, dans l'église.
295	Ciprijan Veljanovic ...	Cultivateur	Borijevo (Strumica)	1904	—
296	Gjorgje Mitic ...	«	« «	1904	—
297	Lazar Gligorovic ...	«	Basino Selo	1904	—
298	Stephan Micevic ...	«	Kriva-Palanka	1904	—
299	Petrus	«	K'Sanje	1904	—
300	Jovan Mitic	«	K'Sanje	1904	—
301	Jovan Popovic	«	Pezovo	1904	—
302	Simeon Mihajlovic ...	«	Kuckarevo	1904	—
303	Dimitrije Ilic	«	Oglje	1904	—
304	Jordan Velesanac ...	«	Veles	1904	—
305	Jovan Pavlovic	«	Lezovo	1904	—
306	Rista Trajcevic	«	Belusina	—	—
307	Tasko Atanas Petrovic ...	Curé serbe	Kumanovo	2 janv. 1905, devant l'église	Atteint de 4 balles
308	Acim	Domestique du curé	Kumanovo	2 janv. 1905, devant l'église	Atteint de 10 balles
309	Laza Gigic	Cafetier	Basino Selo	7 janv. 1905, à Oblovac	Massacré
310	Toma Mucunovic ...	Gendarme	Berovo	24 janv. 1905	Etranglé ; sa tête fut coupée et jetée aux chiens

311	Nastas, frère du prêtre Gjerasim	Agriculteur	Nivicane	Janv. 1905	Assassiné par les chefs comitadji Bob et Jordan Spasoff
312	Arsa	Conseiller communal	Nivicane	Janv. 1905	Même remarque
313	Danilo Ilic	Agriculteur	Turaljevo	Janv. 1905	Même remarque
314	Tanasije Strcki... /...	«	Nivicane	Janv. 1905	Même remarque
315	Gjorgje Domazet ...	«	Zeljeznik	Janv. 1905	Même remarque
316	Spasa Krstîc	«	Tabanovci	3 fév. 1905	—
317	Simeon Ristic	«	Cetirce	13 fév. 1905	—
318	Petar Cvetkovic ...	Prêtre	Kocane	Fév. 1905	—
319	La femme de Petrus qui fut assassiné ...	—	K'Sanje	Fév. 1905	Egorgée
320	La fille du même ...	—	K'Sanje	Fév. 1905	«
321	Angjelko Lazarevic- « Gorac »	Prêtre serbe	District de Kicevo	1er avril 1905	—
322	Zivko Milosevic ...	Employé	Kriva-Palanka	29 mai 1905	Coupé en morceaux
323	Spiro Angjelkovic ...	Prêtre	Karbunica	29 juin 1905, à la porte de l'église	—
324	Jovan Ivanovic-Sokolovic	Agriculteur	Kokosinje	6 août 1905	—
325	Jovan Aleksic	Curé	Kokosinje	6 août 1905	Assassiné par les comitadjis de Jordan Spasoff
326	Milan Pop-Petrusevic ...	Neveu du précédent	Kokosinje	6 août 1905	Même remarque
327	Mane Car	Agriculteur	Kokosinje	6 août 1905	Même remarque
328	Mite Przo	Agriculteur	Kokosinje	6 août 1905	Assassiné par les comitadjis de Jordan Spasoff
329	Le fils de M. Przo ...	«	Kokosinje	6 août 1905	Même remarque
330	Le neveu de M. Przo ...	«	Kokosinje	6 août 1905	Même remarque
331	N. N.	Prêtre	Teovo	Oct. 1905	—
332	Anastas Milenkovic ...	«	Orahov-Dol	15 oct. 1905	Coupé en morceaux au milieu du village
333	Anastas Plocanski ...	Agriculteur	Orahov-Dol	15 oct. 1905	Même remarque

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
334	Konstantinka, femme de K. Petrovic	—	Krusevo	9 déc. 1905	Coupée en morceaux au milieu du village.
335	Nikola Manojlovic ...	Prêtre	Kozlje	1905	Coupé en morceaux
336	Cvetan	«	Cresnjevo	1905	Capturé par les Bulgares et massacré
337	Novak Todorovic ...	Etudiant	Cresnjevo	1905	—
338	Deux paysans	—	Environs de Kumanovo	1905	Assassinés pour avoir signé avec les autres paysans une pétition demandant une école serbe.
339	Un paysan	—	Cucer	1905	—
340	Jordan	Agriculteur	Stracin	1905	—
341	Ivan	«	Nerezi	1905	—
342	Kosta Savkovic ...	Rentier	Krusevo	1906	—
343	Ilija Pop-Antic ...	Libraire serbe	Prilep	1er nov. 1906	—
344	Gjorgje Rujanovic ...	Agriculteur	District de Prilep	Janv. 1907	—
345	Kone Stefanovic ...	«	« «	Janv. 1907	—
346	Le fils de K. Stefanovic	«	« «	Janv. 1907	—
347	Atanas Serebetko ...	«	« «	Janv. 1907	—
348	Veljko Nikolic ...	«	Prisat	7 janv. 1907	—
349	Momir Cvetkovic ...	«	Kosin	2 fév. 1907	—
350	Radic Zmejkovic ...	Cafetier	Sopiste	9 fév. 1907	Enduit de paraffine par les Bulgares et brûlé vif
351	Mitra, femme de Radic	—	Sopiste	9 fév. 1907	Même remarque
352	Lenka, fille de Radic ...	—	Sopiste	9 fév. 1907	Même remarque
353	Angjel Domazet ...	Agriculteur	Orahovac	15 fév. 1907	—

354	Nikola Mino	Agriculteur	Orahovac	15 fév. 1907	—
355	Tone Amzic	«	Vrbjane	2 mars 1907	—
356	Momir Atanaskovic ...	«	Vrbjane	20 mars 1907	—
357	Stevan Trakovic ...	«	Vrbjane	20 mars 1907	—
358	Mihailo Hadzi-Popovic...	Maire serbe	Bitolj	4 mai 1907	—
359	Jovan Aleksic.... ...	Prêtre	Topocalne (Prilep)	17 mai 1907	—
360	Ivan Dzambazovic ...	Tavernier	Prilep	27 déc. 1907	—
361	Toma Poljak	Rentier	Prilep	1907	—
362	Toma Mihailovic ...	Instituteur	Beljakovac	1907	—
363	Dima Sah	Agriculteur	Banjica	1907	—
364	Petko Domazet... ...	«	Teovo	1907	—
365	Tode Viran	«	Vojnica	1907	—
366	Veljko Dimovic-Sagmance	«	Kuceviste	1907	—
367	Sept paysans serbes ...	—	Brodac (District de Skoplje)	1907	—
368	Plusieurs paysans ...	—	Kozicino	1907	Les Bulgares incendièrent leurs maisons et les jetèrent ensuite dans les flammes
369	Plusieurs paysans ...	—	Kiselca (Kratovo)	1907	Même remarque
370	Plusieurs paysans ...	—	Ratovo	1907	Même remarque
371	Atanasije Bozinovic ...	Prêtre	Debar	1907	Assassiné par le domestique de l'Agence de l'Etat bulgare
372	Mile Radibuzac ...	Cultivateur	Kriva-Palanka	1908, Kriva-Palanka	Empoisonné
373	Kosta Katrandzija ...	«	Teovo (Veles)	1908	Fusillé
374	La grand'mère de Stevan Tasicka	Rentière	Kumanovo	1908, Kumanovo	Egorgée pendant son sommeil
375	Marija Stugan, fille de Tasicka	«	Kumanovo	1908, Kumanovo	« « « «
376	Apostol (1)	Prêtre	Drenak	—	—

1. Les personnes portant les N° 376 à 433 ont éte assassinées entre 1904 et 1908.

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
377	Gjorgje Jovicic... ...	Fermier	Arrondissement de Kumanovo	—	Égorgé pendant son sommeil
378	Jovan Damunjeic ...	«	Même localité	—	—
379	Simon Ristic	«	« «	—	—
380	Spasa Krstic	«	« «	—	—
381	Janicije Ivanic	«	« «	—	—
382	Dane Macevic	«	« «	—	—
383	Gavrilo Matevic ...	«	« «	—	—
384	Milan Aleksic	«	« «	—	—
385	Atanas Stojiljkovic ...	Notable	« «	—	—
386	Aleksander Sande ...	Tailleur	« «	—	Assassiné par Todos Gjurcaja
387	Stojiljko Cvetkovic ...	Fermier	« «	—	—
388	Petar Cvetkovic ...	Curé	Arrondissement de Kocane	—	—
389	Arsa Nivicanski . .	Conseiller communal	Même arrondissement	—	—
390	Janko Kuzetovic ...	Fermier	« «	—	—
391	Gjorgje Drekslovic ...	Curé	« «	—	—
392	Aleksa Maleski... ...	Curé	Males	—	—
393	Veselin...	Conseiller communal	—	—	—
394	Kuzman Ogocnicanin ...	Cultivateur	Arrondissement de Kriva-Palanka	—	—
395	Filip Ogocnicanin ...	«	Même arrondissement	—	—
396	Mitar Ckurta	«	Petraljica	—	—
397	Milos	«	Gilovac	—	—
398	Rista	«	Dubocica	—	—
399	Jovan	«	Dubocica	—	—

400	Stanko	Cultivateur	Dubocica	—	—	—
401	Sarafim...	«	Stanca	—	—	—
402	Trajko	«	Gulinac	—	—	—
403	Ivan Stanojevic ...	«	Podrzikonj	—	—	—
404	Gerasim Filipovic ...	Tisserand	Arrondissement de Tetovo	—	—	—
405	Jance Stepanovic ...	Tavernier	Même arrondissement	—	—	—
406	Jovan Apostolovic ...	Cocher de fiacre	Tetovo	—	—	—
407	Apostol, père de J. Apostolovic... ...	—	Tetovo	—	—	—
408	Jovan Teofilovic ...	Fermier	Arrondissement de Tetovo-Gostivar	—	—	—
409	Vasa Apostolovic ...	«	Même arrondissement	—	—	—
410	Mita Milijanovic ...	«	« «	—	—	—
411	Petar Trpcevic :... ...	«	« «	—	—	—
412	Dimitrije Milosavljevic...	«	« «	—	—	—
			« «			
413	Krsta Kocic	«	« «	—	—	—
414	Toma Avramovic ...	«	« «	—	—	—
415	Zafir Josifovic	Meunier	« «	—	—	—
416	Arsen Lefterovic ...	Notable	Belicica	—	—	—
417	Rahila Dejanovic ...	Paysanne	Mavrovo	—	—	—
418	Micko Dimic	Cultivateur	Karbunica	—	—	—
419	Tanasije Stojkovic ...	«	Karbunica	—	—	—
420	Nikodim Tanasijevic ...	«	Karbunica	—	—	—
421	Nastas Krsevski ...	«	Karbunica	—	—	—
422	Bogdan...	Conseiller communal	Radibuz	—	—	—
423	Kosta Epirski ...	Cultivateur	Arrondissement de Kratovo	—	—	—
424	Bojko Levkovic ...	Conseiller communal	Même arrondissement	—	—	—
425	Atanas Stalkovski ...	« «	« «	—	—	—

N°	NOM DE LA VICTIME	PROFESSION OU QUALITÉ	RÉSIDENCE OU LIEU DE NAISSANCE	ANNÉE ET LIEU DU MEURTRE	REMARQUES SUR LE MEURTRE
426	Gjorgje Dimitrijevic ...	Cultivateur	Arrondissement de Kratovo	—	Assasiné par Todos Gjurcaja
427	Danilo Ilic	«	Même arrondissement	—	—
428	Gjorgje Domazet . .	Fermier	« «	—	—
429	Gjorgje Cukcukovic ...	Ouvrier	« «	—	Assassiné par les Bulgares ;
430	Todosije	Conseiller communal	« «	—	son cheval fut vendu à Kustendil au bénéfice des comitadjis
431	Jovan Milosavljevic ...	Instituteur	Arrondissement de Tetovo Gostivar	—	—
432	Stojka Milosavljevic ...	Meunier	Même arrondissement	—	—
433	Risto Stojcevic ...	Contremaître	« «	—	—
434	Konstantin	Prêtre	Zaslje	Eté 1909	Assassiné par l'instituteur Bristoff et l'épicier Vanko (Bulgares)
435	Todor Pavlovic... ...	Notable serbe	Drenovac	Août 1909, Crnus	Assassiné par les comitadjis bulgares
436	N. N.	Cultivateur	Drenovi (Kicevo)	Août 1909	—
437	Laza Dimitrijevic ...	«	District de Voden	Sept. 1909	Assassiné par les comitadjis bulgares
438	Deux paysans serbes ...	—	« «	Sept. 1909	Même remarque
439	Naka	Cultivateur	Popovljane (Kicevo)	Sept. 1909	« «
440	Nikola Mihajlovic ...	—	Patojec	Sept. 1909	« «
441	N. N.	Cultivateur	Babina	Sept. 1909	Assassiné par le chef des comitadjis bulgares d district de Kicevo

442	Deux paysans ...	...	—	Veliko Ilino	Sept. 1909	Assassinés par le chef des comitadjis bulgares du district de Kicevo
443	N. N.	...	Cultivateur	Dzvane	Sept. 1909	
444	Mirko Kratevic...	...	—	Porec	13 oct. 1909, près de Izica (Kicevo)	—
445	Jovan Veljanovic	...	Cultivateur	Orlanci	Oct. 1909	Tous deux assassinés pour avoir travaillé à faire ouvrir des écoles serbes
446	Naka Mojsevic...	...	«	Orlanci	Oct. 1909	
447	Jovan Decevic ...	...	«	Radibuz (Palanka)	Oct. 1909	—
448	Mihailo Mladenovic	...	«	Robetin (Kicevo)	Oct. 1909	—
449	Mitar Slavkovic	...	«	Koselj (Ohrid)	1909, Suva Cesma	Assassiné sur la route
450	Vele Filipovic	...	«	« «	1909, Suva Cesma	« «
451	Vele Pejcinovic	...	«	« «	1909, Suva Cesma	« «
452	Tomce Pejcinovic	...	«	« «	1909, Suva Cesma	« «
453	Nikola Mutavdzija	...	«	Teovo (Veles)	1909, Teovo	—
454	Aleksa Petrovic	...	«	Oraov-Do (Veles)	1909, Oraov-Do	—
455	Atanas Stojilkovic	...	«	Kozlje (Skoplje)	1909, près de Pcinja	Assassiné sur la route
456	Trois paysans...	...	«	Pateli (Kostur)	1909, Kostur	—
457	Nikola Jovanovic	...	«	Odra (Tetovo)	1909, Odra	—
458	Jovan Stojkovic	...	«	Eksi Su (Lerin)	1909, Lerin	Assassiné sur la route
459	Toma Kozar ...	...	«	Sorovic (Ostrovo)	1909, Sorovic	—
460	Gligor Dimitrijevic	...	Rentier	Jenidze-Vardar	1909, Jenidze-Vardar	—
461	Bogdan Stefanovic	...	Agriculteur	Morijevo	1909, Morijevo	—
462	Jovan Trojkovic	...	«	«	1909, Morijevo	—
463	Strezo Kostic ...	...	«	Galicnik	1909, Galicnik	—
464	Nikola Perovic ...	...	Meunier	Nebregovo (Prilep)	1909, Nebregovo	Assassiné dans son moulin
465	Dimko Dovezenski	...	Cultivateur	Dovezence (Kumanovo)	1909, Dovezence	—
466	Milan Gjorgjevic	...	«	Slepce (Prilep)	1909, Slepce	Assassiné ; son frère fut au même moment mortellement blessé

VII

Liste incomplète des tentatives de meurtre dont les Serbes furent l'objet de la part des Bulgares pendant la période allant de 1897 *à* 1901.

Le nombre des tentatives de meurtre dont les Serbes de la Macédoine furent l'objet de la part des Bulgares, est de beaucoup supérieur à celui des meurtres accomplis. Malheureusement, les données nous manquent à ce sujet. Dans l'absence d'une documentation plus abondante, nous citerons un certain nombre de ces tentatives qui se produisirent entre 1897 et 1901. Bien qu'incomplets, ces renseignements jettent quelque lumière sur la terreur que les Bulgares faisaient régner parmi le peuple serbe de la Macédoine. D'après les données que nous possédons, les Bulgares ont essayé de tuer les personnes suivantes :

1. Petar Dimitrijevic, directeur de l'école serbe de Prilep (1).

2. Jovanka Hrnjicek, institutrice au lycée serbe des jeunes filles, à Skoplje.

3. Jevdja Frtunie, instituteur à Skoplje.

4. Ilija Spirkovic, libraire serbe à Prilep.

5. Veljan, le plus notable paysan et chef populaire à Krivogastane (arrondissement de Prilep).

6. Dr Ceda Djurdjevic, médecin serbe à Skoplje.

7. Mihalilo Hadzi Popovic, président de la municipalité

(1) La fille de Petar Dimitrijevic fut tuée par les Bulgares au mois de Septembre 1897.

religieuse serbe à Bitolj, que les Bulgares blessèrent aux deux bras avec des couteaux.

8. Le domestique du docteur Ceda Djurdjevic, qui fut aussi blessé à coups de couteau.

9. Djordje Dimitrijevic, membre de la municipalité religieuse serbe à Dojran, qui fut blessé très grièvement à coups d'arme à feu et de couteau.

10. A Veles, après avoir tué le chef populaire serbe Petar Tasevic et plusieurs autres Serbes des environs de la ville, les Bulgares ont attaqué à coups de couteau et à coups de fusil un grand nombre d'autres Serbes.

11. Ilija Vucetic, professeur serbe à Skoplje, qui fut grièvement blessé, le 11 janvier 1899.

12. Jovan Jovicevic, directeur de l'école serbe à Kukus, qui fut blessé à coups de fusil par des comitadjis bulgares, le 12 mai 1899.

13. Vanca Ilic, libraire serbe à Bitolj, qui fut grièvement blessé à coups de fusil et de couteau, au mois de juin 1899.

14. Dimko Petrusevic, propriétaire de l'école serbe à Orahovac, arrondissement de Veles, qui fut blessé d'une balle, le 19 septembre 1899. Plus tard, il fut tué.

15. Dinko Pandovic, de Veles, qui fut blessé au mois de septembre 1899.

16. Naum Nikolic, de Tajmiste, qui fut emmené dans la montagne ; il devait y être tué, mais son village paya sa rançon, le 21 septembre 1899.

17. Dimo Dapcevic, Dan Burcevic et Damevic, qui furent blessés à coups de couteau, à Veles, le 28 septembre 1899.

18. Jovan Milenkovic, notable serbe de Veles, qui fut blessé à coups de couteau, le 28 septembre 1899.

19. Velimir Janicijevic, membre de la municipalité scolaire serbe, et sa mère, qui furent attaqués par les instituteurs bulgares au mois d'octobre 1899.

20. Govedarovic, propriétaire de l'école serbe à Seres, qui fut attaqué de nuit, au mois d'octobre 1899.

21. Marko Stavric, instituteur serbe à Jablanica (arrondissement de Debar), qui fut blessé à coups de revolver, le 27 octobre 1899.

22. Jovan Popovic, de Bela (près de Kocani), qui fut attaqué par les Bulgares, le jour de Noël 1899.

23. Teofil Djordjevic, de Gostivar, qui fut blessé au mois de décembre 1899.

24. Stojan Nastovic et deux autres Serbes d'Orahovac (arrondissement de Veles), qui furent grièvement blessés le 4 janvier 1900.

25. Laza Ilic, instituteur serbe à Novo Selo (arrondissement de Skoplje), qui fut blessé à coups de couteau, au mois de mai 1900.

26. Anastas Milenkovic, prêtre à Tehovo (arrondissement de Veles), qui fut attaqué quatre fois à coups de fusil et une dernière fois, le 30 décembre 1900, à coups de revolver. Plus tard, il fut tué.

27. Todo Gasevic, commerçant à Tetovo, qui fut blessé le 1er novembre 1901.

28. Samuilo Stojkovic, de Bresna (arrondissement de Tetovo), qui fut blessé et dépouillé d'une somme de 1.000 dinars, au mois de décembre 1901.

29. Petar Konstantinovic, fondateur de l'école serbe à Zrze (arrondissement de Prilep), qui fut attaqué deux fois à coups de fusil et, finalement, fut tué en 1901 (1).

VIII

Proclamation adressée, en 1879, par les Bulgares au peuple de la Macédoine, pour l'inviter à se soulever contre les Turcs.

Debout, frères ! L'heure de votre délivrance a sonné. C'est le moment de briser les chaînes que les froids calculs des

(1) Iv. Ivanic : « La Macédoine et les Macédoniens », Novi Sad, 1909 p. 471-475.

diplomates voulaient nous imposer. Elles seront brisées. Le soleil de la liberté, qui a déjà projeté sa lumière sur une partie de notre peuple, éclairera aussi l'autre partie qui gémit encore en captivité et lui permettra de commencer une vie nouvelle. Nous vous avons procuré des armes : prenez-les et entrez dans les rangs des combattants. Vous n'avez pas d'autre choix. Si vous laissez échapper cette occasion, vous resterez esclaves des autres à tout jamais. On s'apprête déjà à vous ravir, avec votre nationalité, votre religion. Si vous voulez rester orthodoxes, comme l'étaient vos pères, il n'est plus possible d'ajourner la lutte grande et sacrée. Vous serez conduits par des guerriers expérimentés, des patriotes sincères, des gens courageux, et notre cause triomphera. Notre oppresseur agonise ; les manifestations apparentes de sa force ne sont que les dernières convulsions d'un moribond. Quant à nos autres ennemis, nous n'avons rien à craindre d'eux. Toute intervention étrangère suscitera une intervention en notre faveur.

Comme vous le voyez, le moment est favorable. Vive la guerre pour la liberté ! Luttons jusqu'à ce que nous ayons obtenu les frontières que Dieu assigna à notre peuple. Debout ! En avant, au combat ! La liberté pour nous tous sera notre récompense, et la mort héroïque des individus — notre orgueil (1).

(1) J. H. Vasiljevic : « L'insurrection des Serbes et des Bulgares en Turquie », Belgrade, 1908, p. 13-14.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	Introduction	5
II.	Les Slaves du Sud	15
III.	L'Etat macédonien	25
IV.	La Macédoine sous la domination bulgare	32
V.	La Macédoine sous la domination serbe	36
VI.	Les différences entre la domination serbe et la domination bulgare en Macédoine	57
VII.	La domination turque en Macédoine	71
	1. La Macédoine depuis la perte de son indépendance jusqu'à la suppression du partriarcat d'Ipek	75
	2. La Macédoine depuis la suppression jusqu'à la restauration du patriarcat serbe	79
	3. La Macédoine depuis le rétablissement jusqu'à la nouvelle suppression du patriarcat serbe	87
VIII.	La Macédoine et la lutte du peuple serbe pour la liberté nationale	104
IX.	Propagande bulgare en Macédoine, résurrection bulgare	114
IX^{bis}.	L'action bulgare en Macédoine	128
X.	Serbie et Macédoine	153
XI.	Dialectes macédoniens de la langue serbe	179
	Etymologie	187
XII.	Coutumes nationales	190
XIII.	Tradition populaire	199
	Conclusion	214
	Appendices	223

IMPRIMERIE
ARTISTIQUE
LUX
131. Boul.d St Michel
PARIS
(5e)